

U 1077 LES
HISTOIRES
TRAGIQUES DE
NOSTRE TEMPS.

Où sont contenues les morts funestes & lamentables de plusieurs personnes, arruinees par leurs ambitions, amours desreglées, sortiléges, vols, rapines, & par autres accidentis d'ivres & memo-
morablez.

Composées par FRANÇOIS DE
ROSSET, & dedices

A FEV
MONSEIGNEVR LE CHE-
VALIER DE GYSE.

Seconde Edition, renouée, corrigée & augmen-
tée par l'Authenr.

A PARIS,

De l'Imprimerie de FRANÇOIS HVBY,
tué Sainct Jacques à la Bible d'Or, & en
sa boutique au Palais en la gallerie
des Prisonniers.

François de Rosset (1571-1619), comme tant d'autres, use sa plume à chercher fortune à la Cour (*Ma plume est déjà lasse d'écrire sans récompense, écrit-il dans une dédicace*). Jusqu'à sa mort (1619), en sept ans, il produit seize ouvrages, dont trois compilations et dix traductions de nouvelles ou romans "d'aventures". Dans son adaptation du *Roland Amoureux* (1619), dédiée au roi, Rosset "actualise" la parole à la première personne de l'auteur, en farcissant le texte de Boiardo de louanges à *Louis, gloire et splendeur des Bourbon* dont il espère obtenir une charge de *secrétaire-traducteur*.

Le plus grand succès de cette polygraphie est *Histoires tragiques de notre temps* (1613, 1616, 1619). Ce *best seller* aura une longue carrière posthume et, à l'occasion des rééditions, sera augmenté (toujours sous le nom de Rosset, devenu une "marque") : 35 éditions jusqu'à la fin du siècle, sans compter 9 en allemand, une en hollandais, une autre en anglais (trad. William Temple). Et encore cinq éditions dans la première moitié du XVIII^e siècle, la dernière en 1742. De nos jours, il a été republié en édition grand public, en totalité (Le Livre de poche, 1994, réimp. 2001) ou en partie (Pleiade, 1997, In: *Nouvelles du XVII^e siècle* ; Wagnine, 2014).

Ces *Histoires* viennent de loin : en germe dans certaines nouvelles de Boccace, elles fleurissent avec Bandello (†1561) traduit par Boaistuau (1559), continué par Belleforest qui en ajoute *de son invention*.

Rosset prend sa matière (sexe, transgressions) dans les *canards*, ces feuilles volantes à succès décrivant les faits extraordinaires de toutessortes. *Les histoires de Rosset ont renouvelé le genre de l'histoire tragique, en ce que l'auteur puise son inspiration dans les canards d'actualité* (Frappier, 2011) dont il reprend les exhortations morales : prologue déplorant les *malheurs de ce siècle*, commentaires, repentir des coupables qui implorent la miséricorde divine. *L'on peut se demander jusqu'à quel point l'intention didactique y sert de caution à l'expression exacerbée des affects* (Frappier).

Cette littérature noire débouchera sur le "gothique" (pré-romantique et romantique) et les romans d'épouvante d'aujourd'hui. Alors que le rose triomphe depuis les premières années du XVII^e (l'*Astrée* à partir de 1607, puis les Nervèze et Cie, sans oublier les increvables *Amadis*), les *Histoires* de Rosset en sont le contrepoint : *Par opposition au « galimatias » de ces romans-fleuves, l'histoire tragique raconte une histoire vraie sous une forme brève* (Lever, 1979). Et l'amour dont elle parle, même sucré de

discours empruntés au roman sentimental, est *déréglé*: une passion sensuelle, souvent criminelle. Le succès de librairie montre que "ça marche". *Tout en suivant les conventions romanesques pour plaire au public, Rosset lui apporte quelque chose de tout à fait inconnu jusqu'à lui et qui sera promis à un long avenir* (Lever), *un frisson nouveau*.

Pour en savoir plus :

Campanini Magda, 2011, "[Actualité et fabrication du tragique chez F. de Rosset...](#)"; Frappier Louise, 2011, "[Histoire tragique et tragédie...](#)"; Greiner Frank, 2016, "[Des canards aux romans...](#)"; Lever Maurice, 1979, "[les « Canards » et les « Histoires tragiques » de F. de Rosset](#)"; Van Hamme Clément, 2018, "[L'histoire et la mémoire. F. de Rosset](#)".

Concernant la présente édition numérique :

Mon texte de référence est celui de l'édition Huby de 1616. Pour la commodité de la lecture, j'ai modernisé la graphie et la ponctuation, sans modifier le vocabulaire ni la syntaxe (parfois entortillée). J'ai explicité entre crochets les mots les plus insolites. Si besoin, on se reportera au [DMF du CNRTL](#).

J'ajoute en appendice : 1) le texte d'un canard dont s'inspire la 5e histoire de Rosset ("Supplice d'un frère et sœur...") ; 2) deux des quatre histoires dont l'Auteur a augmenté l'édition 1619 ("Des enchantements & sortilèges de Dragontine..." et "De l'exécutable Dr Vanini...") ; 3) "De la lubricité de Pandore, & cruaute d'icelle...", une histoire de Belleforest (1559) pour comparaison.

Les histoires tragiques de notre temps

**Où sont contenues les morts funestes &
lamentables de plusieurs personnes, arrivées
par leurs ambitions, amours déréglées,
sortilèges, vols, rapines, & par autres accidents
divers & mémorables**

**Composées par FRANÇOIS DE ROSSET,
& dédiées à FEU MONSEIGNEUR LE CHEVALIER DE GUISE**

Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

A PARIS,
De l'Imprimerie de FRANÇOIS HUBY, rue Saint Jacques à la
Bible d'Or, & en sa boutique au Palais en la galerie des
Prisonniers.

M. D. C. XVI .

Dédicace

*A TRÈS ILLUSTRE, TRÈS-MAGNANIME, & très-Valeureux Prince,
François de Lorraine de Guise, Chevalier de l'Ordre de S.Jean de
Jérusalem, Lieutenant Général pour le Roy en Provence.*

MONSEIGNEUR,

J'avais juré par Apollon & par les Muses de me bannir pour jamais des yeux de ceux que Dieu a établis en terre pour être l'image de sa gloire. Si l'inclination que j'ai naturellement au service du sang de Godefroy, & l'estime que je fais de votre incomparable valeur ne me sollicitaient incessamment à rechercher l'occasion de vous faire paraître le devoir que toutes les belles plumes sont obligées de rendre à votre race & à votre mérite, je passerais aussi ferme en cette résolution tout le reste de mes jours que j'y ai demeuré constant tout un lustre. J'ai été si malheureux aux servitudes volontaires que j'ai rendues aux grandeurs du monde & si indignement traité de la Fortune, lorsqu'elle me montrait son visage plus doux & plus riant, que je n'ose presque me présenter à votre Excellence pour lui témoigner ma dévotion. Mais les louanges que nous sommes obligés de donner à vos perfections, & les obligations que les lettres ont à l'ILLUSTRE Princesse votre sœur, comme à leur seul & unique soutien, étant naturelles, elles forcent les accidents, & me dispensent d'autant plus de ce serment que vous êtes l'Auteur de la plus belle partie de cet ouvrage. Votre valeur s'y est dépeinte, avec de si vives couleurs, que l'éclat en fait rougir de honte les plus valeureux de ce siècle & efface les portraits des plus prodigieux combats que les Histoires des siècles passés nous rapportent. Qu'on recherche les Monuments de Antiquité & qu'on y mêle encore les contes fabuleux des vieux Romans, je m'assure que votre exemple n'y trouvant point d'exemple, non plus qu'il ne peut avoir d'imitation, & pour le présent & pour l'avenir, nul ne me pourra nier que la franchise de votre courage vraiment invincible, ne surpassé par les effets ce qu'on nous représente par des figures. Il n'est pas besoin de réciter en cette Epître ce que tout le monde doit admirer, puis que je l'ai fidèlement décrit en l'une de ces Histoires [*I. La mort tragique...*]. Recevez (ô Prince Généreux) ce qui est proprement à vous, & ce que votre mérite vous acquiert justement sur les volontés de ceux qui savent publier à la postérité la gloire de vos

semblables: & croyez que, quand votre fortune serait aussi grande que celle du premier des Césars, elle ne sera jamais pourtant égale à votre valeur & à la félicité que je vous souhaite.

*Ainsi toujours du Ciel, la foudre & la tempête
S'éloignent des Lauriers qui vous ceignent la tête !
Et toujours puissiez-vous,
En la lice d'honneur montrer votre courage:
Et non moins qu'un beau Pin, l'ornement d'un bocage
Paraître dessus tous !*

Ainsi puissé-je avoir l'honneur d'être avoué de vous, & de me pouvoir dire,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
DE ROSSET

[Le chevalier de Guise étant mort en 1614, l'édition de 1619 est dédiée à A TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT SEIGNEUR, Messire LOUYS de GOTH, Marquis de Rouillac]

Au lecteur

JE rougis de honte quand je lis les fautes insupportables que pour mon absence on avait laissé couler à la première édition de cet ouvrage. Je n'avais baillé cette copie à dessein qu'on la mît sous la presse sans m'en avertir, afin de la revoir & la corriger suivant que mon honneur m'y obligeait. Maintenant je te la donne telle que je désire qu'elle soit. Que les imperfections de l'autre ne te détournent point de la lire, autrement tu serais trop injuste, & moi mal récompensé de mon labeur qui n'espère d'autre loyer que celui que ta patience lui donnera. A Dieu.

Préface

Ce ne sont pas des contes de l'antiquité fabuleuse, que je te donne (O France mère de tant de beaux Esprits, qui font rougir de honte et la Grèce et l'Italie) Ce sont des Histoires autant véritables que tristes et funestes. Les noms de la plupart des personnages sont seulement déguisés en ce Théâtre afin de n'affliger pas tant les familles de ceux qui en ont donné le sujet, puisqu'elles en sont assez affligées. Mon dessein n'est pas de publier les hommes, à fin de les rendre déshonorés par leurs défauts, mais bien plutôt de faire paraître les défauts, afin que les hommes les corrigent, et que par ce moyen l'exercice de la vertu, les rende dignes d'honneur & de louange.

1. La mort tragique arrivée à un seigneur de Perse pour avoir trop légèrement parlé, & de la fin lamentable de son fils voulant venger la mort de son père.

ENCORE qu'il n'y ait rien de si difficile au monde que de taire ce qu'on ne doit pas dire, toutefois, ceux qui font profession d'être sages & qui cherissent leur vie, doivent prendre garde soigneusement à retenir leur langue puisqu'une seule parole simplement proférée ruine bien souvent toute une famille & cause la perte des corps & des âmes. Il n'y a dommage de biens qui ne se puisse réparer, mais il est impossible de révoquer la parole une fois lâchée.

Les discoureurs ressemblent proprement aux Amandiers, qui fleurissent les premiers des arbres & qui flétrissent à la première bruine. La Nature nous a donné deux oreilles & une seule langue pour nous apprendre qu'il faut écouter deux fois plus que parler. La vie & la mort dépendent de la bouche, quiconque en saura bien user recueillera le fruit qu'il désire.

L'Histoire déplorable que je vais réciter, arrivée depuis peu de jours en Asie, confirme la vérité de mon dire.

Durant que l'Empire des Perses était accablé de misères publiques, que l'état de l'ancien service de la Divinité était en danger d'être subverti par une secte nouvellement introduite, que le fer & le feu ravageaient les provinces sans épargner même les temples des Immortels, que le frère attentait sur la vie du frère, que le propre fils, poussé d'un zèle inconsidéré de Religion, n'avait point horreur d'enfoncer la main exécrable dans le sein de celui qui l'avait engendré, & le propre père de couper la gorge à celui qu'il avait fait naître ; il y avait un Prince nommé Cleandre, accompli en toutes les plus rares perfections qu'on puisse imaginer.

Il était riche, vaillant & sage ; il était jeune, savant & libéral. Il était si beau & si courtois qu'il était impossible de le voir sans l'aimer, ni parler à lui sans être gagné de la douceur de sa parole. Sa foi était toujours ferme comme un rocher, ainsi que les effets en rendaient témoignage: car il exposait tous les jours sa vie à toutes sortes de périls pour la foi de ses Pères, pour sa patrie, & pour son Roi. Jamais le Soleil, depuis qu'il monte sur l'horizon, ne vit tant de perfection. Mais comme les accidents humains sont divers & sujets à l'inconstante roue de la fortune, ce brave prince, digne de ne mourir jamais (si par le mérite on évitait la nuit du trépas), fut un jour mis à mort par ceux à qui il avait tant de fois conservé la vie. Mon dessein n'est pas de décrire l'aventure de cette Tragédie, qui a tant répandu de sang sur le Théâtre de Perse. Les Histoires fidèles de notre temps ne sont bâties d'autre matière. Je dirai seulement qu'alors que l'envie, croyant triompher de ce grand prince qu'elle fit cruellement massacer en la présence du Sophy [schah] à qui l'on avait donné de fausses impressions qu'il voulait empiéter son Sceptre, l'eût couronné dans les Cieux d'une couronne d'immortalité, on se saisit de la personne d'Almidor & d'Alphée, deux de ses fils, afin d'en éteindre la race, & ôter tout moyen de vengeance. Clorinde aussi vertueuse que belle, chère Epouse de Cleandre, avait déjà produit au monde trois enfants mâles: le grand Almidor de qui le nom est redouté par toute la terre ; le généreux Alphée, Prince qui ne cède en mérite à nul des mortels ; le sage & le prudent Anaxandre dont les perfections ne se peuvent dignement exprimer en ce petit récit ; & la belle & généreuse princesse Philis, l'ornement de son siècle, la honte du passé & l'envie du futur.

Cette dolente Mère ayant appris les nouvelles d'un si sanglant désastre, & la prise de ses deux enfants, après avoir ému les rochers à la compassion, prit les deux autres & se retira dans la ville de Suze, capitale du Royaume, qui lui tendait les bras & qui s'était rebellée contre son Empereur quand elle entendit le massacre de Cleandre. Les maux qui procédèrent, tant de cette rébellion que de la mort de ce Prince, étant insérés dans les Chroniques de Perse, j'y renvoie ceux qui prendront la peine de lire cette Histoire, qui tend à une autre fin.

La Princesse Clorinde se trouvait encore grosse de quelque cinq ou six mois & quand le terme de l'accouchement fut venu & qu'elle eut longtemps appelé Lucine à son secours, elle se délivra du plus parfait des hommes. Son nom est Alexandre. C'est un vif tableau d'amour & de gloire, & si semblable à Cleandre en tous les traits & linéaments de son beau corps que ceux qui le voient jugent aussitôt qu'un jour il sera aussi bien possesseur de sa valeur que de la douceur de son œil qui gagne tous les courages & toutes les volontés. L'on ne s'est pas trompé en ce jugement, comme nous verrons en la suite de cette Histoire.

Quand la somme des désolations du plus fleurissant Royaume du monde fut accomplie, & que les dieux apaisés par les larmes & par les cris des gens de bien donnèrent aux Perses pour Sophy le grand Alcandre, la paix qu'on ne connaissait plus en ce Royaume que de Nom commençant de fonder une longue demeure par les villes, chacun tâchait de réparer les pertes que les désordres de la guerre civile avaient causées. On ne parlait plus que de festins, d'amours & de bals. Les palmes de ce grand Monarque, enlacées des branches de l'Olive, couvraient de leurs feuilles toute l'Asie; de sorte qu'on se reposait sans trouble ni sans crainte à leur ombre. Mais lorsqu'un funeste & lamentable accident eût ravi un si digne Empereur & que le Ciel, pour ne demeurer imparfait en son ouvrage, l'eût retiré d'entre les humains, les peuples sujets aux lois de cet Empire, appréhendant soudain les horreurs des calamités passées, sollicitèrent les Etats de s'assembler, pour remettre le gouvernement de la Monarchie pendant la minorité de leur jeune Prince à celui qui en serait le plus capable. Ce fut à la divine Parthenie que le commun suffrage & le consentement universel mit entre les mains les rênes de ce Royaume. Sage délibération s'il en fut jamais! Il n'y a point de doute que le Conseil ne fut alors inspiré du Démon de l'Etat. Jamais la Perse ne se vit colloquée sur un plus haut trône d'honneur. La prudence de cette grande Impératrice réunit soudain les

volontés que des factions naissantes allaient séparer. Elle recouvra dans peu de jours la Province de Clarimene pour l'un de ses alliés, & le bruit de son nom fit que le grand Roi des Indes rechercha son alliance, offrant sa fille pour être mariée à l'héritier d'Alcandre, & demandant l'Infante de Perse pour être épouse de son fils. Les mariages étant arrêtés, l'on dressa des joutes & des tournois où le Prince Alexandre (qui pour lors avait atteint l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans & qui venait fraîchement d'une bataille navale où il avait rendu la mer rouge d'effet aussi bien que de nom) paraissait sur tous les plus vaillants, comme un beau Cyprès parmi les arbresseaux.

Tandis que les noces se préparent, un Seigneur gouverneur d'une des provinces de Médie arrive à la Cour. On le nomme Clarimont. L'Impératrice le voit de fort bon œil, parce qu'il est vaillant & sage, & bien versé aux affaires d'Etat. Comme il est un des plus accorts Gentilshommes du Royaume, il sait si bien ménager sa fortune qu'en peu de jours elle souffle à pleines voiles son vaisseau du vent des Courtisans. Heureux s'il se fût contenté de cette faveur & si tant de gloire ne l'eût porté à la légèreté d'un vain discours. Il n'y a piège qui nous attrape si bien que notre propre bouche car chacun est pris par les paroles qui en sortent. Comme l'on doit être prompt à ouïr, aussi doit-on être tardif à parler.

Si Clarimont eût pratiqué ces maximes, ma plume ne serait pas maintenant occupée à décrire son désastre, & celui de sa maison. Enfin, ce gentilhomme se trouvant un jour en bonne compagnie, comme l'on parlait de ce qui s'était passé aux guerres dernières de Perse & des malheurs que la mort de Cleandre avait produits, il proféra ce langage. *Cleandre était un Prince qui avait beaucoup de valeur & de mérite: mais aussi ne manquait-il pas d'ambition & de vaine gloire. Le grand Sophy ne fit jamais mieux que de se défaire d'un tel homme. Si j'avais l'honneur d'être participant des secrets d'un Monarque, comme j'avais alors l'oreille de mon Roi, je lui conseillerais toujours de tenir une pareille procédure. Aussi pouvais-je détourner ce coup si je l'eusse voulu: mais mon devoir étant plus fort que toutes les considérations contraires, je consentis à la perte de cet Ambitieux.*

O discours vainement proféré ! Il eût bien mieux valu se taire que parler si légèrement. Ce langage scandalisa toute la compagnie, & particulièrement deux ou trois Seigneurs affectionnés au Prince Almidor à

qui ils ne manquent pas de rapporter, le soir même, les propos de Clarimont.

Est-il donc vrai (s'écrie alors ce Prince) que ce téméraire ait pris à tâche la ruine de notre maison ? Non content de nous brouiller tous les jours avec notre Maîtresse, il se vante encore d'avoir consenti à la mort de mon Père & en fait des discours partout où il se trouve ? Ai-je bien si peu de ressentiment que je ne le châtie de sa folie ? Non, non, il faut qu'il en meure de ma main & que sa mort apprenne désormais à ses semblables d'être plus sobres en discours & moins remplis de témérité.

Il n'y a point de doute que l'effet n'eût suivi la parole si le jeune Prince Alexandre qui fortuitement se trouva présent à ce rapport ne l'eût devancé. Il ne dit mot pourtant de ce qu'il est résolu dès l'heure même d'exécuter. Encore que son cœur bouillonne de colère, il sait néanmoins si bien dissimuler sa passion qu'on dirait qu'il est insensible à une si grande offense. Quand l'heure de se reposer est venue, il se retire à sa chambre & envoie chercher Lindamart. C'est un brave & généreux Cavalier qui a fait preuve de sa valeur en une infinité de combats & de duels, & de qui Alexandre fait beaucoup d'estime. Soudain qu'il est arrivé, le jeune prince lui apprend la témérité de Clarimont, lui découvre le juste sujet qu'il a de se venger d'une telle injure & le châtiment qu'il en veut faire à la première rencontre. Il le prie de l'assister en cette action pour en pouvoir rendre témoignage, s'il en était besoin, contre ceux qui en voudraient blâmer la procédure. Lindamart le remercie de l'honneur qu'il lui fait de l'employer en une si digne action &, dès l'heure même, ils prennent résolution de venir à bout de cette entreprise, en la sorte que je vais vous réciter.

Le Soleil avait déjà par deux fois redonné à notre Hémisphère sa lumière accoutumée depuis le jour que Clarimont, par la liberté de son langage, ayant navré l'âme de quatre grands princes, était cherché de tous côtés par le généreux Alexandre pour en recevoir la punition. Le sort lui fut si favorable qu'il eut le vent de ce dessein. Et bien que sa vanité ne lui persuadât pas aisément qu'on eût le courage de l'attaquer, toutefois, la grandeur de la maison qu'il avait offensée se représentant à ses yeux, il en prend l'alarme & croit que, d'une injure faite de gaieté de cœur à des personnes qualifiées, on ne peut recevoir d'excuse puisque la propre conscience en a déjà donné l'arrêt de condamnation. Mais néanmoins voulant se munir contre l'orage qui s'élève pour le perdre, il a recours à ses parents & à ses alliés afin d'en implorer l'assistance.

Cleophon est un digne & parfait Cavalier à qui la Perse est extrêmement obligée, pour avoir épandu mille fois son sang pour elle lorsque le grand Alcandre la purgeait des monstres qui la dévoraient. C'est à lui que s'adresse Clarmont, comme à son allié, & à qui il tient ce discours:

Je vous ai toujours fait participant (ô brave Cleophon) de mes aventures bonnes ou mauvaises, pris avis de votre clair jugement sur ce qui en pouvait succéder. Si jamais j'eus besoin de votre conseil, & de votre assistance, c'est maintenant qu'une des plus illustres maisons de cet Empire trame ma ruine. Le Prince Almidor & ses frères sont courroucés, pour un rapport qu'on leur a fait de moi sur la mort de leur Père. Vous savez bien que la foi que nous devons au prince souverain est de telle nature, qu'elle ne souffre point de mélange. Si je n'avertis point Cleandre du dessein qu'on prit de le perdre, n'en dois-je pas plutôt recevoir de la louange que du blâme, puisque faisant autrement, n'était-ce pas, pour sauver un homme, être dignement coupable du crime de lèse-majesté & indigne de participer aux secrets d'un Monarque ? Je vous conjure donc, par notre commune amitié qui doit être soigneuse de ma conservation, de me vouloir conseiller en une affaire, où l'on me menace de la vie ; & néanmoins me vouloir assister de votre épée, en cas que mes ennemis osent y attenter.

Ainsi parlait Clarmont, lorsque Cleophon, non moins sage que vaillant, ayant un peu digéré les paroles qu'il venait d'entendre, répondit en cette sorte : *Chose étrange (dit-il en soupirant) que les hommes les plus prudents, sont ceux qui commettent ordinairement les plus grandes fautes ! Je le dis pour vous (mon Cousin) qui, ayant la réputation d'être un des plus avisés Cavaliers de l'Asie, vous êtes néanmoins laissé emporter à tant de vanité que de toucher une corde dont l'étreinte est si dangereuse. Et encore, après avoir fait une telle folie, au lieu de la réparer, vous tentez l'impossible, par la résolution que vous prenez de la soutenir ? Ignorez-vous la valeur des Princes que vous avez offensés, & le moyen qu'ils ont d'en faire la vengeance ? L'exemple de ceux qui les ont outragés autrefois, devrait-il pas repasser par vos yeux & vous apprendre d'être plus sage à leurs dépens ? Le meilleur & le plus salutaire conseil que je vous puis donner en une affaire où il n'y va moins que de la vie, est que vous devez recourir à la douceur du prince Almidor & lui demander pardon d'un outrage. En cela je m'emploierai pour vous assister, suivant que j'y suis*

obligé par les lois de notre amitié : mais de vous offrir mon épée contre lui & contre ses frères, je ne puis. L'obligation que je leur ai de l'honneur qu'ils me font de m'aimer, & le service que j'ai voué à cette maison, n'y peuvent consentir. Servez-vous donc de l'assistance que je vous offre & croyez que, si j'étais réduit aux extrémités où vous êtes, je suivrais toujours le conseil que je vous donne. Cependant ne sortez point de votre logis, que bien à propos, de peur que quelque funeste rencontre, ne m'ôte le sujet de m'employer à la conservation de votre vie.

Je vois bien (repart Clarimont) que le conseil que vous me donnez & l'assistance que vous me refusez ont quelque apparence de raison. Je penserai à ce que je dois faire pour le premier ; & pour l'autre, puisqu'il m'est dénié, je tacherai de me conserver moi même en me défendant si l'on m'attaque. Ce disant, il sort du logis de Cleophon qui s'efforce par ses prières de le retenir à dîner ; mais la destinée qui veut trancher la trame de sa vie, est inévitable. O décrets de la fatalité, qui pourra sonder la profondeur de vos abîmes ! Nos jours sont comptés dès l'Eternité, & c'est en vain de vouloir prévenir ce qui doit arriver.

Clarimont entrant dans son carrosse qui l'attendait à la porte de l'hôtel de Cleophon, commande qu'on le mène à son logis, où plutôt au monument. A peine a-t'il marché cent pas qu'Alexandre, suivi de Lindamart, l'aperçoit. Le Prince, monté sur un petit cheval, revenant du logis de la Princesse sa sœur, ne pensait pour l'heure aucunement à lui : aussi n'était-il armé que d'une petite épée qui lui pendait en écharpe &, par conséquent, il n'y avait pas d'apparence d'attaquer un Cavalier qui avait une bonne épée & qui ne manquait pas de valeur ni d'adresse pour se défendre. Mais son courage qui ne trouve rien d'invincible & qui se nourrit dans les hasards, comme la Pyralide dans le feu, n'ayant point d'égard à toutes ces considérations, s'enfle dans ses poumons & lui fait hâter le pas de son cheval, & approcher de son homme. Lindamart le suit tout doucement, bien monté, sans qu'il ose remontrer au Prince le danger où il se veut exposer, avec des armes tant inégales. Soudain qu'Alexandre est si près du carrosse que Clarimont, qui déjà l'avait découvert & qui se préparait à la défense, le pouvait ouïr, il saute légèrement du cheval & lui crie: *Baron j'ai un mot à vous dire. Mettez pied à terre.* A cette semonce, Clarimont fait ouvrir la portière de son carrosse &, commandant à ses gens de n'en bouger, sort pour parler à ce jeune Mars, de qui les yeux étincelants de courroux ressemblaient à deux Comètes qui présageaient du malheur. Il fait

néanmoins bonne mine &, ayant la main sur la garde de son épée, s'approche d'Alexandre & lui tient ce discours : *Et bien (mon Maître) que voulez-vous de votre serviteur ? N'est-il pas vrai* (lui dit le Prince en le prenant par la main) *que vous avez été si téméraire de vous vanter en bonne compagnie d'avoir consenti à la mort de feu mon père &, qu'ayant pu détourner cet accident, vous avez plutôt avancé la fin de ses jours ?*

Je vous prie (repart Clarimont) *m'écouter en mes justes défenses & ne me condamner point sans m'avoir premièrement oui. J'ai, à la vérité, dit que j'en pouvais détourner l'accident mais d'avoir été cause de sa mort, jamais je ne le fus, & jamais je n'ai tenu un tel langage.*

Ce que vous m'avouez (dit le Prince sans le vouloir plus entendre) *suffit pour vous en coûter la vie ou pour me faire laisser ici la mienne pour gage. Mettez donc la main à l'épée* (poursuit-il en se reculant) *& défendez-vous, autrement vous êtes mort.*

Mon Maître (s'écrie Clarimont, en mettant pareillement la main à l'épée nue) *que voulez-vous faire ? Au moins faites que j'achève mon discours & puis, si vous n'y trouvez de la satisfaction, je vous satisferai par la voie des armes.*

Défendez-vous (lui dit encore Alexandre) *c'est en vain que vous tâchez d'allonger votre vie par vos belles paroles.* Achevant ce discours, il lui tire une estocade que l'autre rabat de son épée, qui se croise avec celle d'Alexandre si bien qu'ils passent l'un deçà & l'autre delà. Le Prince, voyant qu'il n'avait rien fait en ce premier assaut, revient sur lui, & l'autre pareillement sur son adversaire ; mais le coup que le Prince tire, ayant rendu vain celui de Clarimont & ne trouvant point de résistance, entre sous la mamelle gauche, & trouvant le chemin de la vie arrive à sa demeure, & l'en chasse. *Je suis mort*, crie alors Clarimont, & avec cette parole, son âme abandonne son corps qui tombe à la renverse froid & blême.

Au cri que fit Clarimont le peuple accourut en foule animé de fureur, croyant de voir le contraire de ce qu'il aperçut. Une fausse alarme avait volé légèrement par tout ce quartier de la ville, que Clarimont avait tué Alexandre. Si cette infortune fut arrivée, l'adversaire n'eût pas joui longuement du fruit de sa victoire car l'amour que les Citoyens de Suze portent à la brave race des Noralis, & particulièrement ce jeune prince, pour des raisons qu'il n'est pas besoin d'insérer ici, est si grande qu'ils eussent mis en pièces Clarimont. Mais, quand tout le monde vit Alexandre remonter à cheval & reprendre froidement le chemin de son hôtel,

accompagné de Lindamart qui, durant ce duel, demeura immobile sur son cheval, ayant l'œil toujours fiché sur le carrosse de l'infortuné gentilhomme pour voir si quelqu'un des siens ferait mine de branler pour secourir son maître, ce ne furent que cris d'allégresse. Il y en eut pourtant qui relevèrent ce corps qui n'avait point d'âme & le portèrent à une boutique prochaine. Ses parents & ses serviteurs s'assemblaient de toutes parts, lamentant sa fin tragique & malheureuse. Mais ce ne fut rien au prix des plaintes que fit retentir le jeune Lucidor, quand il entendit la mort de son Père.

Ce brave gentilhomme, autant rempli de courage & de valeur qu'autre de l'Empire, s'étant rendu promptement au lieu de cette sanglante exécution, & voyant celui de qui il avait reçu la vie n'avoir plus de mouvement, est saisi d'une telle détresse, que le coup de la douleur par trop de sentiment le rend insensible. Il tombe à la renverse, froid & blême, & quiconque voit en cet accident le Père & le Fils a bien de la peine à juger qui des deux est vivant. Mais enfin, quand les esprits qui se sont ramassés à l'entour du cœur comme les chaudes exhalaisons dans la froidure d'une nue commencent un peu à s'évaporer par l'humeur qui distille de ses yeux & par les longs soupirs qui sortent de son sein pantelant, il commence à proférer de si pitoyables regrets, qu'il en eût ému les trois puissances fatales des Enfers à la compassion, si ces cruelles n'étaient sans oreilles aussi bien que sans yeux.

O mon cher Père, (disait ce malheureux) est-il possible que votre valeur ait été surmontée si légèrement par un homme, plus propre à contenter les Dames que nourri dans les sanglants exercices de Bellone ? Ce Mignon qui a plutôt les traits d'un Médor que d'un Roger dont il se vante d'être issu, se vantera-il encore d'avoir mis au tombeau toute la valeur du monde ? O fortune cruelle ! avais-tu conservé Clarimont si longtemps parmi des hasards & des périls si horribles que la mort même y eût pâli de peur, pour réserver son destin à la pointe de l'épée de ce jeune Adonis ? Pourrai-je bien vivre & le voir triompher d'une telle gloire ? Non, non, il faut que son sang apaise les mânes de mon géniteur, ou bien que ma vie soit encore immolée à sa cruauté.

Telles étaient les plaintes de Lucidor, à qui la douleur plutôt que la vérité faisait tenir ce langage. Un si sanglant objet le rendrait par aventure [à l'occasion] excusable, si son Père mourant l'épée à la main n'avait rendu des preuves de son courage & de son adresse. Mais quoi ! nous sommes hommes & par conséquent sujets aux passions humaines qui, en des coups

si sensibles, nous ôtent, & le jugement & la raison. Je le laisse rendre les derniers devoirs à son Père pour réciter le bruit qui remplit la Cour de cette mort.

Quand la Divine Parthenie en apprend la nouvelle, sa Majesté qui aime la conservation de ses sujets & qui avait fait prononcer deux ou trois jours auparavant un édit rigoureux contre ceux qui se privent ainsi cruellement de vie, est à bon droit courroucée contre le prince. Toutefois, quand la Princesse lui remontre le juste ressentiment de son frère, & que ce malheur est arrivé plutôt par rencontre que par délibération, elle s'apaise aucunement, tandis qu'Alexandre s'absente pour quelques jours de la Cour, attendant que la fumée de ce brouillard s'éclaircisse & que ceux qui jugent de cet accident suivant leur passion plutôt que par raison en puissent voir clairement la vérité. Ce nuage passe bientôt des yeux de tous les plus favorables à la cause de Clarimont lorsqu'ils ont connaissance de l'injure qu'il avait faite à une si grande maison, pendant que le désir de vengeance représente incessamment à Lucidor la mort de son Père.

Il semble que ce généreux Cavalier est devenu léthargique durant quelques jours & qu'il a plus d'envie de vivre que de se battre. Mais, comme les fleuves qui se cachent soudain en terre ne laissent pas pourtant de courir où ils tendent & puis de sortir plus gros & plus superbes qu'ils ne paraissaient auparavant, aussi Lucidor qui recèle, pour quelque peu de temps, les flots de son courroux, en vomit bientôt les ondes à gros bouillons, ne pouvant plus les retenir dans son sein. Il ne se ressouvient plus du dire du Sage : que les actions bâties sur une injure mal fondée sont toujours malheureuses ; au contraire, il prend le conseil du mal avisé qui dit en son cœur qu'il fera comme on lui a fait & qu'il rendra à un chacun suivant son œuvre, sans regarder à la justice de la cause. L'inégale courrière des mois n'avait pas encore du tout achevé sa course, depuis le jour que la Parque ferma les yeux à Clarimont, quand Lucidor, qui veut accompagner l'ombre de son père, ou bien sacrifier à ses Mânes le sang de celui qui l'a mis au tombeau, pour mieux exécuter la résolution qu'il prend, ouvre son cœur à un gentil Cavalier appelé Rolant, qui avait été nourri page en sa maison & qui, depuis, ayant atteint l'âge d'homme, était fort victorieux d'une infinité de combats qu'il avait rendus. Se fiant donc à son courage & à sa fidélité, il lui remontre son juste ressentiment & lui dit qu'il lui est impossible de vivre au monde pendant que le meurtrier de son Père y sera vivant ; que, ne pouvant retenir plus longtemps le désir qui le

sollicite nuit & jour à la vengeance, s'il a jamais recherché le sujet de lui témoigner son affection, c'est maintenant que le chemin lui en est ouvert, par la peine qu'il prendra à porter un Cartel au Prince Alexandre. Et pour mieux l'obliger à l'accomplissement de son désir, il le baise mille fois, & le conjure de ne lui dénier point ce qu'aussi bien il ferait faire par un autre,

Rolant qui aime ce jeune Seigneur autant que son âme propre, ayant appris cette ferme délibération, se trouve bien empêché en une affaire de telle importance. Se représentant l'extrême valeur du Prince & le premier essai que son jeune Maître veut faire de son courage, en s'affrontant à celui qui ne trouve rien d'invincible, il tâche autant qu'il peut de le détourner de ce dessein ; mais, quand il voit que c'est parler aux rochers & écrire sur les ondes, il prend à regret un billet que Lucidor lui baille &, de ce pas, il va à l'hôtel du Prince afin de lui remettre entre les mains.

Le Soleil commençait d'éclairer de ses rayons la cime des montagnes lorsque Rolant fit avertir Alexandre par un de ses valets de Chambre qu'un Cavalier désirait de parler à lui, d'une affaire qui le touchait extrêmement. Le Prince avait passé toute la nuit en honnêtes privautés chez une grande Dame, de sorte qu'à peine le sommeil arrosoit de ses charmes la prunelle de ses yeux. On fait entrer ce gentilhomme qui, après avoir donné le bonjour au Prince & fait une profonde révérence, s'approche du lit & le supplie qu'il commande de faire retirer ses gens parce qu'il lui veut apprendre un secret qui n'a pas besoin de témoins. Chacun se retire par le commandement du Prince &, alors, Rolant lui met pour excuse devant les yeux la nourriture qu'il a prise à la maison de Lucidor ; que la force de son devoir lui ayant fait prendre la hardiesse de lui porter un défi de la part de son maître, il est aucunement excusable en sa témérité, & qu'enfin il se soumet à la discrétion de son Excellence pour recevoir telle punition qu'elle ordonnera lorsqu'elle aura pris la peine de voir le contenu de ce Cartel qu'à l'instant il lui donne. Alexandre en riant reçoit ce Cartel &, sautant légèrement du lit en chemise, s'approche d'une fenêtre pour le lire. La teneur en était telle :

MONSEIGNEUR,

Nul ne peut être plus fidèle témoin du juste sujet de ma douleur que vous ; c'est pourquoi je vous supplie très-humblement de pardonner à mon ressentiment, si je vous convie par ce billet de me faire tant d'honneur que je me puisse voir l'épée à la main avec vous pour tirer raison de la mort de mon père. L'estime que je fais de votre courage me fait espérer que vous ne mettrez en avant votre qualité, pour éviter ce à quoi votre honneur vous

oblige. Ce gentilhomme vous amènera au lieu où je suis avec un bon cheval & deux épées, desquelles vous aurez le choix. Et si ne l'avez agréable, je m'en irai partout où vous me le commanderez.

Ce généreux Prince, digne race des Noralis qui se plait parmi les sanglants exercices de Mars comme dans son élément, ayant lu ce défi, s'informe de ce gentilhomme du lieu où son maître l'attend. Quand l'autre lui en a donné la connaissance, il lui dit qu'il lui pardonne la folie que sa témérité lui a fait commettre, osant si librement le venir appeler au combat de la part d'une personne que la Nature lui a rendue inégale ; qu'il vive donc sans appréhension pour ce regard, mais qu'il retourne vers Lucidor afin de l'assurer que, dans une heure pour le plus tard, il le verra au lieu où il l'attend pour lui donner toute satisfaction. Cependant, il conseille à ce Cavalier de n'oublier pas une bonne épée parce que, sans doute, celui qui l'accompagnera pour être témoin de cette action ne lui permettra pas de s'en retourner sans avoir éprouvé son courage. Rolant remercie le Prince de sa courtoisie & de l'honneur qu'il lui fait, le plus grand qu'il puisse jamais recevoir & de qui les Histoires parleront éternellement ; & après, prend congé d'Alexandre, monte sur son cheval qu'un laquais lui tient prêt à la porte de l'hôtel & puis sort de la grande ville de Suze. Il le fait aller si légèrement qu'en peu de temps il arrive au lieu où Lucidor l'attend avec impatience.

Et bien mon grand ami (lui dit-il en l'embrassant), le Prince aura-t'il le courage de me faire raison de la mort de mon Père ?

Pensez seulement à vous bien défendre (répond Rolant) & Dieu veuille que cette mêlée soit plus heureuse que l'autre. Le Prince ne manquera point de comparaître présentement ici où vous l'avez convié. Je crois aussi que je serai du festin ; dont je me répute extrêmement heureux, tant pour l'honneur que j'y recevrai, que pour le témoignage que je vous y rendrai de mon service.

Tandis qu'ils disposent à bien faire, Alexandre s'habillant promptement envoie à Lindamart, qui se voulait mettre dans le lit pour se reposer & qui revenait à l'heure même de la ville d'un lieu où il avait demeuré toute la nuit à passer le temps. Ce renommé Cavalier ne manque pas de se rendre incontinent à la chambre du Prince qui lui baille aussitôt à lire le défi, & puis lui commande à l'oreille d'aller au même instant faire équiper de tout ce qu'il faut, deux bons chevaux, & les tirer hors de l'Ecurie le plus secrètement qu'il lui sera possible. Lindamart obéit soudain au Prince, & à

peine les chevaux sont à la rue que le Prince qui n'avait pas la patience de se faire habiller, descend, saute légèrement sur l'un d'iceux, sans mettre le pied à l'étrier, & Lindamart sur l'autre ; & puis, étant sortis par la porte qu'on nomme l'Hermite, ils marchent par cette belle plaine, qu'on découvre à la sortie de la ville.

Lorsque Rolant qui est au guet les aperçoit, il en avertit soudain Lucidor qui est caché derrière le clos de l'ermitage & après, piquant son cheval, il s'approche du Prince, le salue & lui tient ce discours: *Généreux Prince, vous savez la cérémonie qui se pratique ordinairement à visiter ceux qui doivent combattre à outrance ; c'est pourquoi je vous supplie que vous ne trouviez point étrange si je procède envers vous, comme je ferais envers une personne de moindre étoffe ; & puis ce Cavalier qui vous suit, en fera de même, s'il vous plait, envers Lucidor.*

Mon ami (dit Alexandre) il n'est pas besoin que tu prennes tant de peines, pique seulement vers ton maître, dis lui qu'il se hâte & qu'il fasse comme tu me vois faire. Ce disant, il prend son pourpoint qu'il dépouille & jette par terre en le déchirant, & découvre à nu sa chair, qui aurait fait honte à la blancheur des lys qu'on vient de cueillir tout fraîchement. Rolant, étonné de ce courage qui n'a jamais vu la peur qu'au front de ses ennemis, doute, & non sans grande raison, de la vie de son Maître qu'à grande course de cheval il va promptement faire sortir du lieu, où il s'est mis à couvert.

Qui donnera à ma plume le savoir de bien dépeindre à la postérité le plus funeste & le plus horrible de tous les combats qui se liront jamais dans les histoires ? Quel encre de sang marquera désormais d'une lettre assez rouge le dernier jour du mois le plus court de l'année ; jour que la glorieuse fortune d'Alexandre & la triste aventure de Lucidor rendront pour jamais mémorable. Il semble que le Soleil pâlit de peur à ce sanglant spectacle. O Perse voici un nouveau sujet de deuil ! La perte que tu feras bientôt de l'un des plus gentils courages que le flambeau du monde verra jamais, te doit être fort sensible. A la mienne volonté que la passion eût trouvé dans son âme moins de place que la raison, il eût suivi de bien près le prince Alexandre en l'honneur qu'il doit un jour acquérir, lorsque ton jeune Sophy ira à la conquête de tout le monde.

Sitôt que le brave Lucidor aperçoit Alexandre en l'état que nous l'avons laissé, il loue cette généreuse action &, pour ne lui céder en franchise, il ouvre son pourpoint, le met en pièces & paraît en chemise. Il pique des

éperons son cheval &, partant comme un foudre l'épée à la main, il se lance sur le Prince qui fond sur lui comme un torrent qui tombe d'une haute montagne & qui noie toute une plaine. Les coups sont divers car, en passant, Lucidor perce l'épaule senestre d'Alexandre, pendant que le Prince lui passe son épée sous le bras droit sans lui faire autre mal. Le valeureux Chevalier voyant son sang couler à longs filets, & son adversaire sain & gaillard, s'échauffe comme un sanglier quand il se sent atteint d'un coup d'épieu. Il tourne son cheval &, se ruant sur Lucidor, il lui perce le bras gauche pendant que l'autre lui porte un coup au côté droit, que le Prince ne sait si bien esquiver qu'une pièce de sa chemise n'en soit emportée. *O Dieu ! (ce dit alors Alexandre tout bassement) vous savez la justice de ma cause, ne permettez pas que le désespoir d'un jeune homme triomphe de ma valeur.*

Il achevait de prononcer à part soi ces paroles lorsqu'il fait faire un saut à son cheval & que, passant sur son adversaire, il lui tire une estocade qui lui perce d'outre en outre le côté droit & en fait jaillir un ruisseau de sang. Lucidor, aucunement étonné, s'arme plus que devant d'un courage magnanime &, poussant son cheval, porte au petit ventre du Prince un coup auquel ce parfait Cavalier, par son adresse incomparable, oppose l'arçon de la selle qui en est percé de part en part ; & cependant, il lâche un autre coup d'estoc dans l'épaule droite de Lucidor qu'il ouvre d'une profonde plaie. J'ai horreur de réciter les horribles coups qu'ils se donnèrent. Le prince en avait déjà cinq ou six qui perçaient à jour l'arçon de la selle de son cheval, & dix ou douze en diverses parties du corps ; & l'autre était percé comme un crible quand, transporté de rage, il se jette sur Alexandre & lui porte un coup droit au gosier que le Prince diverti de son épée, mais non pas si bien qu'il n'atteigne le gras du bras gauche & ne lui fasse une plaie large de quatre doigts. Qui a jamais vu un Taureau, échauffé de l'amoureuse rage, se jeter furieusement sur son rival, qu'il s'imagine de voir Alexandre lorsqu'il se sentit si vivement touché. Tel, par aventure, était le Dieu de Thrace quand Diomède le blessa devant Troie ; mais, toutefois, le Prince était bien plus résolu à se venger car, de ce bras qui châtie les plus mauvais garçons, il tire une si roide estocade que le coup brise une partie de l'épée de Lucidor qui s'était opposée à la rencontre &, pénétrant plus avant, trouve sous la mamelle gauche le sentier du cœur qu'il perce de part en part & en chasse la vie. Bienheureux guerrier à qui la cause de sa mort sert de

consolation ! car s'il meurt, pour le moins, c'est de la main du plus digne Chevallier qui ceignit onques épée.

*Comme un vaillant guerrier qu'au milieu des combas
Quelque fameuse épée a fait tomber à bas
Et qui se sent la vie et le sang y répandre,
En mourant il s'écrie orgueilleux de sa mort.
L'auteur de mon trépas me sert de réconfort.
Je meurs mais abattu par la main d'Alexandre.*

Pendant ce cruel exercice le généreux Lindamart & le brave Rolant qui s'étaient au commencement amusés à considérer la valeur & l'adresse de ces deux jeunes paladins, s'écartèrent quelque cent pas pour éprouver leurs épées. Lindamart, de qui le courage est estimé par tout le monde, avait été si pressé lorsque le Prince lui commanda de le suivre qu'ayant oublié son épée à sa chambre, il en prit à la rue une que l'un de ses laquais portait en écharpe, sans avoir la patience d'attendre qu'on lui apportât la sienne, ni sans considérer si celle qu'il prenait était de fine trempe.

Ils se tirèrent plusieurs coups mémorables où nous ne nous arrêterons plus longtemps parce que notre intention n'est pas de décrire maintenant les particularités de leur combat que nous décrirons exactement en la suite de notre roman des *Chevaliers de la gloire*, lorsqu'il sera temps d'en discourir. Nous dirons seulement que, comme les armes sont journalières [hasardeuses], Lindamart se trouva percé d'outre en outre de deux coups, mortels pour quelque autre qui eût eu moins de courage, mais non pas pour un si généreux Cavalier qui ne mourra jamais de coup d'épée. Le malheur l'accompagne encore tellement que, son cheval venant à broncher, une profonde plaie qu'il a dans l'estomac s'ouvre & verse un déluge de sang. Il se relève pourtant l'épée à la main &, comme il est résolu de se venger, il aperçoit son adversaire qui, ayant vu tomber Lucidor, piquait vers Alexandre pour le supplier de se contenter de l'avoir mis à bas. Lindamart croyant que Rolant y courait pour un autre sujet, crie au Prince de prendre garde à lui.

Le Chevalier se tourne tout empourpré de son sang, le glaive droit à la main. Voyant venir l'autre si légèrement vers lui, il part comme un trait décoché par un puissant archer, en intention de faire sentir le tranchant de sa redoutable épée à ce brave Gentilhomme. Mais Rolant s'arrête, & baissant la pointe de la sienne lui dit: *Prince généreux, c'est assez.*

Comment assez ? (repart le Prince encore tout échauffé) je ne dis jamais, "c'est assez" tandis que j'ai l'épée à la main.

C'est assez (valeureux Chevalier) poursuit encore l'autre en croisant les bras, contentez-vous que toute valeur rend hommage à la vôtre.

A ces mots, Alexandre qui tient du naturel du Lion généreux qui pardonne aux vaincus & dompte les rebelles, s'arrête & profère ce langage : *Va donc, & pense aux funérailles de ton maître.*

Il s'approche cependant de Lindamart qui s'était assis sur l'herbe, la perte de tant de sang ne lui permettant pas de remonter à cheval. Le Chevalier, outré d'une douleur extrême pour la crainte qu'il a de perdre un si fidèle serviteur, voyant qu'il n'était pas temps de discourir, regarde d'un côté & d'autre, & voit un carrosse qui passe & qui tire vers la ville. Il pique soudain & prie ceux qui sont dedans d'y vouloir recevoir un gentilhomme extrêmement blessé pour être conduit à son logis. Au commencement, l'on fit difficulté de lui accorder sa prière parce que, de premier abord, on ne le reconnut pas, ainsi sanglant qu'il était. Mais quand on sut que c'était le Prince Alexandre, soudain on arrêta le carrosse & l'on coucha doucement dedans Lindamart.

Tandis, la Renommée, prompte Messagère des aventures, sème légèrement la nouvelle de ce combat par toute la ville de Suze. Au bruit qu'elle en fait, une infinité de Seigneurs se rendent soudain à l'hôtel du grand Almidor. Le prince en avait été averti par le moyen du Cartel qu'on trouva sur la table de la chambre d'Alexandre... Il saute légèrement du lit &, comme il est prêt d'aller promptement vers le lieu de l'exécution, un gentilhomme arrive qui lui rapporte le succès du combat : la mort de Lucidor, la gloire d'Alexandre & les dangereuses blessures de Lindamart. *O pauvre Lindamart* (dit alors le Prince soigneux de la vie des siens autant que de la sienne propre) *que je te regrette! Qu'on aille promptement chercher le savant Astibel afin que leurs plaies soient par lui visitées de bonne heure.* Pendant qu'on va vers le logis de cet expert Chirurgien qui fait des miracles en ses cures, un gentilhomme dit au prince Almidor qu'il ne doit pas se mettre en peine pour la vie de Lindamart parce que c'est un témoignage infaillible qu'on ne meurt point lorsque l'on tombe d'un coup qu'on reçoit si, au même instant, l'on a le courage de se relever, de même qu'avait eu Lindamart. *O Dieux* (repart le Prince) *c'est une faible raison pour m'assurer de la vie de Lindamart: car il n'a que trop de courage.*

Comme il tient ce discours & qu'il se promène à la Cour de son Hôtel avec le Duc Incomparable qui, suivi d'une grande troupe de Cavaliers, était hâtivement couru au logis du Prince pour lui offrir son épée, voilà qu'Alexandre paraît, marchant au petit pas, sans pourpoint, couvert de son manteau durant la plus grande froidure de l'hiver, il met pied à terre & Almidor en l'embrassant lui demande s'il est fort blessé. *Monseigneur* (ce dit-il) *non pas mortellement, comme je crois. Plût à Dieu que Lindamart en fût échappé à bon marché.*

Et où est-il ? (repart Almidor).

Le voilà (dit Alexandre) *dans ce carrosse qui s'approche de nous.*

Cependant la fleur de toute la généreuse Noblesse de Perse vient baisser la main victorieuse de ce jeune prince dont l'ardeur du courage empêche à la froidure de rendre figé son sang qui dégoutte de plusieurs parties de son corps. Chacun admire sa franchise & sa valeur & loue le Ciel de son heureuse fortune ; mais particulièrement les Citoyens de Suze, accourant à milliers devant l'hôtel d'Almidor, rendent grâces aux Dieux de ce qu'ils leurs ont conservé un si cher nourrisson. Les uns disent que le nom de *grand* lui est aussi bien dû que celui d'Alexandre. Les autres assurent tout haut qu'un jour il obscurcira la gloire de ses Ancêtres, lorsqu'il suivra le jeune Sophy aux conquêtes que les Oracles lui promettent.

Sur ces entrefaites, le carrosse où était Lindamart arrive. Il est porté doucement dans sa chambre & couché dans un bon lit, où Astibel le traite avec tant de cure qu'en peu de jours on prend un bon augure de ses plaies. Nous le laisserons, avec le Prince Alexandre, remettre entre les mains d'un si savant homme le soin de leur guérison & retournerons au récit de Lucidor.

Ce courageux Cavalier ayant rendu à la Nature ce que tous les hommes lui doivent & acquis par sa mort honorable un renom qui ne mourra jamais, son âme encore toute allumée de courroux est reçue dans la barque de l'avare Nautonier qui la passe au delà du fleuve en un lieu où l'on ne voit jamais la plaisante lumière du Soleil, & son corps est porté au monument par ses plus proches, & mis avec le corps de son père dans une tombe de marbre, couverte d'une lame de cuivre où l'on grave ces paroles, servant à tous deux d'Epitaphe :

O DIVERS SUCCÈS DU SORT DES HUMAINS,
ICI GISENT LE PÈRE ET LE FILS.

POUR VENGER LA MORT DE SON PÈRE UN PRINCE DONNE
LA MORT AU PREMIER, ET L'AUTRE VOULANT VENGER LA
MORT DU SIEN, PERD LUI-MÊME LA VIE.
PASSE, PASSANT, ET LOUE SON COURAGE ET SA PIÉTÉ.

C'est la fin Tragique & déplorable du père & du Fils. La mort de l'un nous apprend que, qui veut conserver sa vie, doit empêcher que sa langue ne devance point en parlant ce qu'il doit dire. La parole vole légèrement, mais elle blesse cruellement ; elle passe comme un éclair, mais elle brûle en passant ; elle pénètre facilement dans l'âme, mais elle n'en sort pas aisément. Enfin, on la profère sans aucune peine, mais on ne la peut plus retirer &, comme elle vole légèrement, elle viole en un instant toute affection. Il est bien dangereux de dire non seulement des choses fausses, mais encore d'en proférer de véritables, lorsque celui contre lequel on les adresse ne manque point de pouvoir ni de ressentiment. La Mort entre par la porte de notre logis quand nous nous émancipons de discourir hors de saison, sans considérer le lieu, le temps, & la personne de qui nous parlons. Le vain discours est le témoignage d'une vaine conscience ; la parole découvre incontinent les mœurs de celui qui la lâche.

Pour le fils, je le trouve grandement excusable, si l'on regarde à la rigoureuse loi d'honneur que toutes les âmes généreuses observent si exactement au Royaume de Perse qu'y manquer en un seul point, c'est être déshonoré pour jamais. Il me semble encore que l'on remarque de l'injustice du Ciel au succès de la triste aventure de ce gentilhomme. Car, ô Dieux! (pourra dire quelqu'un), si vous êtes défenseurs de la justice d'une cause, pourquoi permettez-vous que l'un, poursuivant la vengeance de la mort de son Père, envoie l'un de ceux qui consentirent à son trépas aux demeures sombres & ténébreuses ; et que l'autre, poursuivant une pareille vengeance, est lui même contraint de mourir de la main propre de celui qui a donné la mort à son père ?

O jugements du grand Dieu (répondra quelque autre) que vous êtes remplis de droiture ! Jamais n'advienne que nous osions vous attribuer l'iniquité. Le poids & la balance sont vos jugements, & vous rendez aux hommes leurs œuvres, & leur restituez suivant les voies des cœurs que vous sondez. L'un avait vengé la mort d'un innocent, & l'autre voulait venger celui que l'on peut excuser. Il ne faut donc s'étonner si vous consentez à sa perte, puisque vous supportez l'équité & faites vengeance de

l'injustice. On doit suivre ce qui est juste, si l'on veut vivre longuement sur la terre. C'est bien vivre lorsque, ni passion, ni haine, ni bienveillance, ne sont pas capables de nous faire embrasser une mauvaise cause. C'est pourquoi, quiconque jugera de cette action, qu'il ne s'arrête pas à l'apparence, de peur de ne donner un téméraire jugement contre celui de qui l'innocence ne sera jamais offensée par la témérité ; au lieu que la témérité pourrait nécessairement être nuisible à celui qui entreprendrait d'en juger témérairement.

Commentaire

Henri FORNERON, 1877, *Les ducs de Guise et leur époque : Le chevalier de Guise* [Alexandre] était impatient de se signaler. Il apprit, à la fin de 1612, qu'un des gentilshommes de la suite de Concini, le baron de Luz [Clarinmont], s'était vanté d'avoir intercepté, vingt-quatre ans auparavant, un avis qui prévenait le Balafré des dispositions prises par Henri III pour le tuer [...] il se mit à la recherche du baron de Luz, l'aperçut dans un carrosse, le 3 janvier 1613, lui cria de descendre, lui passa son épée au travers du corps, avant qu'il eût le temps de se mettre en garde, et courut se vanter près des dames de ce coup heureux [...] Quelques jours après, le 31 janvier, le fils du baron de Luz [Lucidor], jeune, hardi et inexpérimenté, voulut venger la mort de son père, et fit appeler le chevalier de Guise. Celui-ci monta à cheval immédiatement, rejoignit l'enfant au faubourg Saint-Antoine, le tua et se retira dans l'hôtel du duc son frère pour recevoir les félicitations de toute la cour. Ce double exploit sur le père et le fils fut célébré comme une bataille gagnée; les poètes le rimèrent ; la Régente [Parthenie] envoya le jour même un gentilhomme pour complimenter le chevalier sur son bonheur et sa bravoure ; le jeune roi [le jeune Sophy] lui fit la même faveur le lendemain.

Campanini, 2011 : Selon toute vraisemblance, la parution du volume [1ère édition] devrait se situer dans la seconde moitié de l'année... À ce moment-là, l'intérêt pour ce duel, qui fut en réalité un assassinat politique, était loin d'être éteint. C'est dans le but d'en prolonger l'écho et de transmettre aux lecteurs un récit encomiastique glorifiant les Guise que Rosset décide d'ajouter une nouvelle histoire au volume, déjà chez l'imprimeur. Il la place en tête du recueil, comme le témoignage d'une actualité saisie sur le vif, reconstituée et mise en scène dans la théâtralité d'une parole commémorative qui, sous le prétexte d'une mise en garde contre l'imprudence de ceux qui – comme le baron de Luz – ne savent pas tenir leur langue, offre un portrait idéalisé de François-Alexandre de Guise, héros de l'aventure. L'hommage hyperbolique que l'auteur rend à son dédicataire et à ses vertus guerrières cache un héroïsme qui n'est qu'apparent, le duel ressemblant, aux dires des contemporains, à un crime.

2. De l'horrible et épouvantable sorcellerie de Louys Goffredy prêtre de Marseille.

Si jamais l'ennemi commun du genre humain a donné du scandale au monde ; si jamais il a fait paraître par ses horribles impiétés & par ses abominables séductions la malice de sa Nature & la tyrannie qu'il exerce sur ceux qui en sont possédés ; j'estime qu'il l'a fait en ce siècle où nous vivons, plus qu'en tout autre. Je sais bien que l'antiquité peut produire des exemples de sa rage & de son imposture, si exécrables qu'ils font dresser les cheveux en les lisant ; mais l'ignorance que les mortels avaient pour lors du vrai Dieu & leur idolâtrie, servaient d'instrument à ses tromperies, de sorte que la merveille n'est pas si grande, comme de voir maintenant qu'en ce siècle il ait puissance par ses organes de se jouer des deux plus augustes Sacrements des Chrétiens, de corrompre la chasteté des filles & des femmes, & de commettre mille autres abominables crimes ; en ce siècle, dis-je, & en un pays où la foi de Jésus-Christ qui a brisé par sa mort glorieuse la tête de ce serpent, est plantée & où le nom du Dieu est invoqué. L'horreur de cette histoire témoignera la vérité de mon dire. Je l'ai écrite suivant la vérité des actes & selon les mémoires que des témoins irréprochables en ont faits. Que ceux qui viendront après nous ne l'estiment point une fable. Il n'y a pas encore deux ans qu'un des plus grands & des plus infâmes instruments que l'Enfer ait jamais produit fut publiquement exécuté en Provence, après avoir été atteint & convaincu des abominations suivantes.

Aux montagnes proches de Grasse est un village nommé Belvezet où un certain Prêtre, renommé pour saint homme, se tenait, nommé Pierre Goffredy. Il avait un neveu, fils d'un sien frère, auquel il apprit quelque peu de lettres humaines afin de le rendre capable de succéder un jour à une petite Cure qu'il avait. Ce neveu s'appelait Louys Goffredy, à qui son oncle donna ses meubles en mourant &, entre autres, ses livres. Un soir, comme il en faisait inventaire, parmi, il y trouva un certain petit livre écrit à la main rempli de caractères & d'invocations diaboliques, où le moyen de conjurer ces malheureux Esprits était contenu. Au commencement, Goffredy était en résolution de le mettre dans le feu ; mais la curiosité qui

cause tant de mal au monde ayant plus de pouvoir dans son âme, déjà disposée de sa nature au mal, que la crainte de Dieu, il se résolut de faire expérience de ces invocations, en la manière qu'elles étaient décrites & prit celle qui s'adressait à Belzebub Prince des diables. Si tôt qu'il eut achevé l'exécrable mystère, voilà que Satan apparaît à lui en forme humaine & lui tient ce discours : *Que veux-tu de moi (Goffredy) ? Je suis sorti de ma sombre demeure aussitôt que tu m'en as évoqué.* Goffredy fut de premier abord étonné ; toutefois, endurci en son abominable résolution, il répondit en cette sorte : *Qui es-tu, qui te présentes maintenant à moi ?*

Je suis (dit Satan) le prince de tout le monde. Je gouverne comme il me plaît l'air, la mer, la terre & les enfers. Quiconque fera mon commandement & se donnera à moi, je le rendrai excellent en tout ce qu'il voudra.

Mais (repart Goffredy) cela serait bon si après la mort on n'était point si cruellement tourmenté dans la géhenne de feu, pour avoir adhéré à tes volontés.

Que tu es simple (dit le Diable) de croire ce tourment ! Ce sont des choses imaginées & forgées à plaisir pour faire peur aux hommes. Penses-tu que si cela était, moi & tous mes Anges eussions pouvoir d'aller par tout où nous voulons exercer notre Empire & y prendre nos ébats ? Il faut que tu croies que les âmes de ceux qui font ce que je veux, deviennent, après la séparation de leurs corps, des Démons & que, suivant qu'elles ont opéré en ce monde selon ma volonté, elles sont récompensées de charges honorables. Or si tu veux te donner entièrement à moi, je t'octroierai en ce monde tout ce que tu me demanderas, & puis tu seras avec nous après ta mort, colloqué en quelque degré des plus excellents. O promesse non moins étrange que Diabolique ! & néanmoins estimée pour véritable de tous les Sorciers, ainsi que nous le témoignerons par des exemples admirables, en la suite de cette Histoire.

Goffredy, alléché donc de cette promesse & déjà possédé de ce Lion rugissant, prie le diable de lui donner terme d'un jour pour se résoudre à ce qu'il doit faire, & le malin esprit disparaît. Quand la nuit suivante est arrivée, ce malheureux réitère sa conjuration & Satan lui apparaît en même forme que la nuit précédente. Il est vrai que pour mieux attraper son homme, il était environné d'une grande lumière.

As-tu bien pensé (dit-il à Goffredy) à ce que tu me promis hier ?

Oui, répond l'autre. Si tu m'octroies ce que je te veux demander, je te donnerai pareillement tout ce que tu voudras de moi. Or je te demande trois choses. La première est que je veux être le plus honoré & le plus estimé de tous les Prêtres de Provence. La seconde est que je veux vivre trente & quatre ans sans maladie ni incommodité en cette réputation. Et la troisième, que je veux être aimé & avoir la jouissance de toutes les femmes que je désirerai, soit en les soufflant, soit en leur donnant quelque charme.

Le Diable lui ayant accordé ces trois choses, Goffredy lui en octroie trois autres. Il lui donne réciproquement son corps, son âme, & toutes ses actions. Cédule mutuelle s'en fait. Ce Maudit écrit de son sang, la sienne, & Satan l'autre de sa main: toutefois il le trompe, selon sa coutume: car au lieu de trente & quatre ans, il ne met que quatorze : lui éblouissant les yeux, & lui faisant prendre un pour trois.

Cet accord Diabolique passé, Goffredy quitte le lieu de sa demeure & s'achemine à Marseille où il fait dessein de s'arrêter. Il n'y eut pas longtemps été que, par son hypocrisie & moyens de son maître, il est fait bénéficier en l'Eglise des Accoulez. Le bruit de sa sainteté court en peu de temps par tous les lieux circonvoisins. Toutes les femmes les plus dévotes se vont confesser à lui. Cependant, il exerce sur elles ses maléfices &, en les soufflant, jouit de toutes celles qu'il veut. O étrange & inouïe permission de Dieu ! O Seigneur ! que vos secrets sont profonds & inexplicables ! J'ai honte de publier ce qui n'est que trop véritable & qui néanmoins mériterait d'être submergé dans le fleuve d'oubli.

Pendant que cet hypocrite est estimé de tous les gens de bien & qu'il séduit les filles & les femmes de son prochain, il assiste ordinairement aux Sabbats des Sorciers & à leurs assemblées générales qui se font en divers climats de l'Europe & d'une partie de l'Asie. Il avait été élu, en une de ces détestables convocations, pour prince des Magiciens d'Espagne, de France, d'Angleterre, d'Allemagne & de Turquie: si bien, qu'il menait la bande lorsqu'on faisait l'hommage au Bouc, même souvent les Diables le transportaient quand il voulait, aux basses Allemagnes, pour y jouir d'une Princesse sorcière & puis le ramenaient à Marseille. Quelques années se passent de la sorte, pendant qu'il fait toujours son séjour en cette ville, estimé, comme nous avons déjà dit, pour le plus homme de bien du Monde. Cette réputation lui donnait l'entrée de plusieurs bonnes maisons &, entre autres, il s'insinua en celle d'un Gentilhomme Provençal nommé le sieur de la Palud. Ce Gentilhomme avait une jeune fille nommée Magdeleine de la

Palud, assez belle & gentille, & de l'âge de dix ans. Goffredy, ayant jeté l'œil sur elle, la convoita & usant de ses charmes accoutumés il en eut la jouissance charnelle. Son père se tenait le plus souvent aux champs en une sienne métairie où Goffredy allait souvent sous prétexte de le visiter: mais, en effet, c'était pour voir Magdeleine, & pour exécuter ce qu'il avait entrepris, en la sorte que je vais le réciter.

Ayant un jour trouvé Magdeleine toute seule & après avoir joui d'elle, il la sollicita de venir avec lui dans une grotte proche de cette métairie où il promettait de lui faire voir de grandes merveilles. Cette jeune fille le crut &, tous deux étant arrivés dans l'antre, ils y trouvèrent un grand nombre d'hommes & de femmes qui dansaient à l'entour d'un grand Bouc assis. Magdeleine fut toute étonnée au commencement & eut une grande frayeur, voyant ce spectacle: mais Goffredy lui donna courage en lui disant, que ceux qu'elle voyait étaient de leurs amis, qu'il ne fallait pas qu'elle eut peur; au contraire, qu'il fallait que désormais elle fût de la bande, lui promettant de recevoir le plus grand honneur qui lui pût jamais arriver. Avec ces belles paroles, il la mène vers le Bouc, qui était Belzebub & la lui présente. L'exécrable Démon la prend & la marque comme les autres Sorciers, & puis s'accouple avec elle & la viole. Ce fait, les Sorciers & Sorcières qui s'étaient assemblés à l'entour jettent un grand cri de réjouissance & puis, d'un consentement, la déclarent Princesse de la Synagogue, de même que Goffredy en était le prince. Quand elle & Goffredy s'en retournent, il lui commande de ne dire rien de ce qu'elle avait vu, ni à son Père, ni à sa mère, ni à aucun autre. Depuis, il ne se tenait assemblée nocturne que les Diables ne l'y transportassent, là où elle était reconnue pour Maîtresse des autres Sorcières, & connue charnellement par le Bouc. Il se trouve des personnes qui se moquent de ce qu'on raconte, tant des marques des Sorciers, que des accouplements charnels qu'ils ont avec les Diables; mais s'ils avaient lu les livres des Païens ils y auraient appris que ce n'est pas d'aujourd'hui que cet adversaire pratique ces choses. Les mystères de Cybèle & de Cérès, les Orgies de Bacchus, n'étaient autre chose que ce qu'on appelle aujourd'hui Sabbat. Les écrits d'Orphée & d'Eumolpe, grands Sorciers s'il en fut jamais, nous témoignent que ceux qui désiraient être reçus en cette confrérie & assemblée, y étaient enrôlés de nuit dans quelque maison, ou bien dans quelque grotte écartée. L'on faisait asseoir le Novice sur un escabeau, & puis tous dansaient en rond, à l'entour, & l'on apercevait des choses étranges & horribles. Au reste tous

ces sorciers du temps passé étaient tous marqués comme Orphée, Eumolpe, Tirésias & ses filles Daphné, & Manto, & autres, & étaient visités charnellement par des Incubes & des Succubes.

Mais, laissant à part ce discours & retournant à notre Histoire, témoignée par une infinité de personnes vivantes & dignes de croire, & confirmée par tant de bons Religieux ; voire encore par un Arrêt d'une souveraine Cour de Parlement, prononcé par son premier Président, l'une des grandes lumières de ce siècle, soit en doctrine, soit en piété ; nous dirons que par la permission de Dieu, de qui la miséricorde est infinie & la piété incompréhensible, il vint en fantaisie à Magdeleine de la Palud qui péchait en partie de jeunesse & d'ignorance, de se rendre Religieuse au Couvent de S. Ursule qui est sous l'administration des prêtres qu'on nomme de la doctrine Chrétienne. Ayant communiqué son intention à Goffredy, elle est persuadée de quitter ce désir. Il ne veut point qu'elle entre nullement en Religion, mais qu'elle épouse un beau & riche jeune homme qu'il lui veut donner pour mari. Toutefois, ces promesses ne sont pas capables de la détourner de cette résolution. Le Magicien voyant qu'il ne peut l'en distraire, il use de menaces, & jure par toutes les puissances des Enfers que, si elle exécute son entreprise, il affligera tout le Couvent & fera mourir cruellement elle & toutes les autres Religieuses, avec tous les Prêtres de la doctrine Chrétienne.

Ces menaces ne furent pas sans effet car, aussitôt que Magdeleine est reçue en cette Religion, Goffredy en vertu de la promesse qu'elle avait faite au Diable, signée de son sang lui envoie dans son corps, Belzébul, Léviathan, Asmodée, Balberith & Astaroth. Déplorable condition de ceux qui servent à de tels maîtres ! Non content de cet acte, il jette encore un maléfice sur une autre jeune Religieuse nommée Louyse Cappeau & la fait posséder par un autre Démon, appelé Verrine, & de deux siens compagnons, Grezil & Sonneillon. Ces deux filles, ainsi possédées, faisaient paraître des mouvements étranges & non accoutumés. Elles se remuaient, se distordaient, roulaient les yeux, tiraient la langue, & faisaient parfois de telles grimaces que les Prêtres qui en avaient le gouvernement en étaient tous ébahis. Le Supérieur qui se nomme Jean Baptiste Romillon, étonné de cet accident & reconnaissant d'où en procédait la cause, de peur de diffamer le Couvent, s'efforçait d'y apporter le remède salutaire par l'entremise des exorcismes secrets & cachés qu'il faisait faire en leur chapelle. Mais, quelque peine qu'il y prit, quelque jeûne, prière, & oraison

qu'il y employât, son travail fut inutile. Jamais les Démons possesseurs de ces corps n'ouvrirent la bouche pour parler & pour déclarer qui ils étaient, ni pourquoi ils s'y étaient logés. Ce bon père, ayant longtemps travaillé en cet exercice & se voyant frustré de son attente, depuis un an qu'il ne cessait d'exercer le soin & le remède qu'il y pouvait apporter, se résolut d'amener Magdeleine de la Palud à Saint-Maximin. C'est une ville distante de Marseille de quelque sept lieues, où l'on voit plusieurs saintes Reliques, entre autres, la fiole où est contenu le sang que notre Seigneur Jésus-Christ versa lorsqu'on lui ouvrit d'une lance le côté, & où le corps de la Sainte Marie-Magdeleine qui le recueillit repose.

Quand il fut arrivé avec la possédée, il alla trouver le Père Michaëlis, Prieur du Couvent, personnage renommé pour sa piété & Religion, afin de prendre de lui conseil en une affaire de telle conséquence. Ce Religieux père fut d'avis qu'on fit faire une neuvaine à la possédée, en la chapelle où repose la sainte Magdeleine, & puis qu'on l'amena avec Louyse Cappel à la Sainte-Baume, lieu où la belle pécheresse passa trente ans en une dure & austère pénitence. Ce fut le vingt-septième Novembre 1610 qu'ils y arrivèrent, & trouvèrent le Frère François Domps, de l'Ordre des frères Prêcheurs, que le père Michaëlis son supérieur y avait quelques jours auparavant envoyé. Ce Père Domps ayant été prié d'exorciser, il commença par Louyse &, après les conjurations visitées, le Diable Verrine se mit à parler & à discourir au grand étonnement des assistants. Il nomma lui & ses Compagnons pareillement, Gresil, & Sonneillon, & pour preuve qu'il était un Démon, il donna plusieurs signes extraordinaires durant quelques jours.

Après, continuant son discours, il entra sur les louanges de la sainte mère de Dieu, sur sa beauté, sur ses richesses, sur son savoir, sur sa douceur & sur sa miséricorde. Tous ceux qui l'oyaient parler en étaient tous ravis. Il disait en outre qu'il avait été expressément destiné de Dieu, pour découvrir deux personnes Magiciennes & entre autres le Prince des Magiciens de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne & de Turquie, le Créateur de l'univers ne pouvant plus supporter les blasphèmes & les injures que l'on commettait la nuit contre sa Divine Majesté & contre le Saint-Sacrement de l'Autel. *O peuple Catholique (disait ce Démon) voici la plus étrange la plus inouïe chose qui soit jamais arrivée au monde, jamais de pareille n'y arrivera. Un Diable est député pour la conversion des hommes. Et néanmoins, la miséricorde Céleste est si grande que ces pervers, ayant renoncé à Dieu, à la mort, à la passion de Jésus-Christ son*

fils & à tout ce qu'il a mérité, aux inspirations du S. Esprit, à l'assistance de la glorieuse Vierge, à tous les chœurs des Anges, à tous les Saints, aux Sacrements, aux Prédications, & généralement à toutes les créatures visibles invisibles hormis au diable ; ce grand Dieu se sert maintenant des esprits malheureux pour les publier, les manifester aux yeux de tout le monde, voire même pour les convertir. Ce diable Verrine continua de faire ces exhortations l'espace de deux mois &, lorsque Magdeleine de la Palud fut confrontée a Louyse Cappel, ce même démon injurait Belzébul qui était dans le corps de Magdeleine, & méprisait toutes les menaces, disant que c'était par le commandement de Dieu qui, pour cet effet, lui avait promis de diminuer les peines qu'il devait souffrir aux Enfers.

Après que Verrine eut fait des remontrances dignes & graves, qu'il proférait contre son gré, à la louange de la Trinité, de la très sainte Vierge, & de tous les Anges, Saints & Saintes de Paradis ; il nomma Louys Goffredy & dit que c'était lui qui était le prince des Magiciens. Qu'il l'avait envoyé avec ses deux compagnons Grezil & Sonneillon dans le corps de Louyse, ayant eu ce pouvoir parce que souvent elle avait demandé à Dieu, de lui faire souffrir toutes les plus cruelles peines qu'on puisse imaginer, voire même les tourments des damnés, pourvu que ce fût pour la conversion de l'une de ses sœurs qui se trouverait hors de la grâce de Dieu. Ce Diable eut un grand combat avec Belzébul & avec Léviathan, Astaroth, & Asmodée, qui, comme ses supérieurs, le menaçaient à tous coups de le traiter cruellement en enfer. Mais pour tout leur courroux, il ne désista jamais de les mépriser & de nommer tout haut Louys Goffredy, auteur des plus horribles méchanceté qu'on peut inventer.

Cependant, le Père Domps & après lui le Père Michaëlis exorcisèrent Magdeleine de la Palud & firent tant par leurs prières, leurs jeûnes & leurs oraisons, qu'ils amollirent son cœur & derechef la rendirent vraie contrite. Ce ne fut pas pourtant sans que la misérable ne souffrît beaucoup des malins esprits qui la possédaient ; & principalement de Belzébul qui, tantôt la sollicitait de se tuer d'un couteau, tantôt de se précipiter ; maintenant de s'enfuir ; & d'autres désespoirs. Même le Magicien qui l'avait séduite lui apparaissait visiblement avec d'autres Enchanteurs sans que les assistants en vissent rien, pour la confirmer aux promesses qu'elle avait faites au Diable, & pour lui jeter des caractères & des sortilèges propres à la détourner des remèdes salutaires que les bons Pères apportaient pour le salut de son âme Et, un jour qui était le dix-huitième Janvier mil six cent

onze, comme les Religieux l'exhortaient de confesser ses péchés & publier devant tous les forfaits horribles & exécrables qui se commettent à la Synagogue, Belzébul la menaça de l'étrangler si elle les récita. De sorte qu'à mesure qu'elle voulut ouvrir la bouche, ce Prince infernal la prit par le gosier & la serra si étroitement qu'il lui fit rouler les yeux & perdre la parole. Les assistants, croyant qu'elle en mourrait, se mirent à lui faire le signe de la Croix sur son gosier & à réciter le commencement de l'Evangile de saint Jean, *In principio erat Verbum*. Cela fut cause que Satan l'ayant quittée, elle reprit le fil de son discours, non sans être tourmentée de nouveau par le Magicien qui lui envoyait des sorciers & des sorcières aux autres invisibles, & non à elle, pour la remplir de charmes & lui faire perdre le sens & la mémoire. Ils entraient par la cheminée & leurs sortilèges avaient ce pouvoir que Magdeleine demeurait longtemps après comme morte. Et comme, en vertu des exorcismes, les Pères l'interrogeaient d'où cela pouvait procéder, elle leur dit qu'ils en pourraient faire l'expérience s'ils voulaient, lorsqu'elle ouvrirait la bouche que le Diable lui faisait expressément ouvrir pour donner entrée à ces sortilèges. Il arriva donc que, comme on la pressait de nommer les complices des Sabbats où elle avait assisté & qu'elle ouvrait la bouche, le Père Fournez, Dominicain, mit la main devant la bouche & le charme tomba sur le tablier de Magdeleine, au grand étonnement des assistants ; mais bien plus encore, lorsque le Père Michaëlis prit ce charme avec un couteau. C'était une matière crasse & gluante, ressemblant à de la poix & à du miel entremêlés & brouillés ensemble.

Comme l'on vit que ce n'étaient pas des imaginations, mais bien des choses véritables & réelles, on résolut d'avoir des épées, & des hallebardes, pour s'en escrimer par le vide de la chambre & à la cheminée. Entre autres, il y eut un jeune homme nommé Gobert qui commença à battre dans la cheminée avec une épée toute nue, pendant que ses compagnons jouaient de la hallebarde par la chambre. Pendant qu'ils se démenaient de la sorte, Magdeleine se mit à crier tout haut, en tordant ses mains & en battant ses cuisses: *Ha ! misérable Marie ! que viens tu faire ici ?* Quand cette action fut finie, Magdeleine fut interrogée pourquoi elle s'était écriée de la sorte, & elle répondit qu'une jeune fille, nommée Marie la parisienne, était entrée avec sa servante nommée Cécile dans la chambre pour lui donner une lettre amoureuse de la part du Magicien, qu'elle n'avait point voulu recevoir & que, n'ayant pas osé sortir par la cheminée de peur d'être blessées, &

voltigeant par la chambre portées par les Démons, cette pauvre Marie qui était une fille gentille & qu'elle aimait par dessus toutes celles de la Synagogue, avait été atteinte d'un coup de hallebarde au côté gauche, près du cœur, & sa servante aux reins, de sorte qu'elle croyait que la plaie de Marie en serait mortelle & incurable. Et lorsque les Religieux s'informèrent pourquoi elle ne perçait le châssis, qui n'était que de papier, pour s'enfuir, elle leur répondit que les Diables avaient bien la puissance de faire sortir par la cheminée, ou par quelque trou de telle grosseur qu'un grand chat y put passer, les Sorciers & les Sorcières qu'ils y introduisaient ; mais non pas de rompre ni de faire aucune ouverture sans la permission du maître du logis. Ce sont des choses bien admirables, & néanmoins véritables, ainsi que l'effet le démontre: car tous les Pères qui assistaient à exorciser cette pauvre possédée, avec plusieurs autres assistants, ouïrent, sur le soir & environ lorsque le Soleil se couche, sur la cime de la prochaine montagne, voisine de la Sainte-Baume, une voix qui se plaignait comme d'une personne qui est aux peines de la mort. Ces plaintes durèrent un long temps, pendant lesquelles on fit venir Magdeleine pour s'enquérir d'elle de la cause de ce deuil. Elle mit à l'heure la tête à la fenêtre &, regardant vers la montagne d'où la voix provenait, elle leur dit : *Ne voyez-vous pas Louys le Magicien qui tient Marie sur ses genoux qui la console, & qu'elle se meurt ?* Sur les neuf heures du soir, les Religieux du Couvent, avec les femmes assistantes & autres personnes, virent paraître en l'air certains flambeaux & une grande quantité de chandelles allumées qui étaient portées comme en procession vers Marseille.

Belzébul fut le lendemain au matin interrogé, qui était cette créature qui se plaignait ainsi le soir précédent &, après plusieurs refus, il répondit enfin que c'était une jeune fille. Que sa blessure avait été faite au cœur, qu'elle était morte sur la prochaine montagne, à huit heures du soir ; & que les sorciers avaient, puis après, jeté son corps dans la mer, derrière l'Abbaye S. Victor de Marseille où tous les magiciens s'étaient rendus. Ce malin esprit, contraint par la force des exorcismes, apprit aussi qu'elle était de la ville de Paris, fille d'un Gentilhomme nommé Henry Alphonse, qui se tenait auprès du Louvre à main gauche.

Cependant que les choses passent de la sorte, le bruit s'épand par tous les lieux de l'environ de cette horrible aventure. Louys Goffredy est accusé, mais il ne fait que se moquer de ce qu'on dit de lui. On l'avait en telle réputation à Marseille que le peuple, & particulièrement les femmes,

disaient tout haut que l'envie que le Père Michaëlis & autres Religieux avaient conçue contre lui, était cause de ce diffame. Pour faire le bon valet, ou plutôt commandé par ses supérieurs il s'achemina à la Sainte-Baume. Le Père Michaëlis trouva bon à son arrivée qu'il exorcisât Louyse &, à ces fins, lui remit toute son autorité. Quand il se présenta pour y vaquer, Verrine commença à prier Dieu & notre Seigneur Jésus-Christ de convertir ce malheureux qui avait le cœur plus endurci qu'un caillou. Jamais on n'a ouï dire qu'un Diable désirât & requît le salut d'un pécheur. Il ne songe plutôt qu'à le perdre. Et toutefois cela est advenu en nos jours, pour les raisons que ce mauvais Esprit alléguait & que nous avons déjà déduites. Mais, lorsqu'il priait avec un tel zèle, plusieurs des assistants pleuraient de compassion ; d'autres interrompaient Verrine & disaient qu'il lui fallait interdire de parler. Toutefois ils ne surent si bien faire, qu'il n'interrogeât Goffredy sur quatre points, A savoir,

Si Dieu est tout puissant.

Si l'Eglise a puissance de commander aux Démons.

Si les Diables peuvent être contrains de dire la vérité.

Si leurs jurements faits avec les solennités requises sont valables.

Le Magicien lui ayant accordé sa demande, il conjura les assistants de se ressouvenir de ce qui lui avait été accordé & puis il lui dit qu'il commençât à exorciser. Ce qu'il fit, mais avec une si grande ignorance qu'à chaque fois il s'informait du Père Michaëlis comme il fallait faire. Et pendant son exorcisme, Verrine & Belzébul se moquaient de lui, & principalement Verrine qui lui reprochait l'état de sa malheureuse vie, & comme il était le prince des Magiciens ; les horribles forfaits qu'il commettait aux Sabbats en y célébrant la Messe, y foulant puis après le corps de notre Seigneur & le donnant aux chiens. O crime ! O méchanceté abominable ! Ce malheureux (poursuivait Verrine) ne se contente pas de commettre ce que les diables n'oseraient avoir attenté, mais encore il répand puis après le sang du fils de Dieu sur les autres sorciers ; & puis tous d'une voix, ils se mettent à crier, *Sanguis eius super nos, &c.* son sang soit sur nous.

Lorsque Verrine proférait ces paroles, les cheveux dressaient à ceux qui les écoutaient. Tout le monde faisait le signe de la Croix pendant que ce Pharaon demeurait obstiné en sa malice, niant que cela fût véritable. Même quand les pères Religieux lui demandaient & le conjuraient de leur dire la vérité, s'il n'était pas Magicien ; au lieu que ce misérable invoquât le

nom de Dieu, il se donnait à tous les Diables, que cela n'était pas. Et lorsqu'il exorcisait Magdeleine, elle fermait les yeux, ayant horreur de voir un trompeur, un abominable, & un Magicien ennemi de Dieu & des hommes. Tandis, il menaçait de tirer raison de l'imposture (disait-il) qu'on lui mettait sus, & ce huitième jour de Janvier, ayant été mandé par l'évêque de Marseille, il partit de la S. Baume au grand contentement de Belzébul qui croyait que par ce moyen l'on le jugerait innocent, & qu'il obtiendrait gain de cause. Après toutes les formes & procédures qui se font suivant les Canons de l'Eglise, le bon Père Michaëlis, avec certains autres bons Religieux, tant de l'Ordre des frères Prêcheurs que de celui des Capucins, ayant reconnu la vérité du fait, qui leur était clairement témoigné par les marques diaboliques que Magdeleine portait imprimées sur son corps, & ayant ouï comme les Démons avaient été contraints de manifester les horribles méchancetés de Goffredy qui feront peur à ceux qui les liront, comme d'avoir inventé (ainsi que nous avons dit ci-dessus) de dire la Messe au sabbat, de consacrer véritablement, & puis offrir le sacrifice à Lucifer ; manger la chair des petits enfants, ainsi que Magdeleine assura être véritable, qu'il aurait incité une femme de Marseille d'étouffer une sienne petite fille âgée de deux ans, nommée Marguerite, parce que ce malheureux & détestable forgeron d'enfer avait envie de manger de sa chair ; M. du Vair premier président en fut averti.

Il manda quérir les deux possédées ; & lui même, puis après, s'achemina à l'Archevêché où était Magdeleine &, en présence du père Michaëlis & du sieur Garandel vicaire de M. l'Archevêque d'Aix & autres, il interrogea cette fille, lui promettant de la favoriser à n'être point punie de ses fautes, pourvu qu'elle voulût librement déclarer, depuis le commencement jusques à la fin, l'histoire de la donation qu'elle avait faite au Diable. Elle commençait à obéir au commandement de M. le premier Président lorsque Belzébul la prit par le gosier & la serra tellement que l'on pensait qu'elle étoufferait. Ses yeux lui tournaient en la tête & sa face pâlissait au grand étonnement des spectateurs. Mais, après les exorcismes accoutumés, Satan abandonna son gosier & elle poursuivit son discours, & même elle montra une marque que cet adversaire lui avait faite au pied. Monsieur du Vair, pour épreuve y fourra dedans une grosse épingle, sans qu'elle en sentît rien ni qu'aucune goutte de sang en sortît : témoignages évidents des marques des sorciers. Il aperçut encore un autre signe, c'est que Belzébul se tenait sur la partie antérieure de la tête, faisant un continual

mouvement, la haussant & la baissant visiblement. Cela se pouvait vérifier par l'imposition de la main. Léviathan en faisait de même au derrière de la tête ; toutes lesquelles choses, suivant le rapport du docte Médecin Fontaine, de Merindol, & de Graffin professeur en Médecine, & de Bontemps Maître Chirurgien, & excellent Anatomiste, étaient contre nature.

Tant de circonstances & de témoignages, faisant paraître que Louys Goffredy était un exécrable Magicien, & entre autres celui de Damoiselle Victoire de Courbier, il est saisi, emmené à Aix, & mis aux prisons accoutumées.

Mais puisque nous venons à parler de la Damoiselle de Courbier, l'Histoire en est telle. Louis Goffredy, suivant que nous avons dit ci-dessus, avait impététré du Diable que, par charmes & par illusions, il serait estimé le plus homme de bien & le meilleur prêtre de la Provence. Le bruit de sa sainteté courant par toute cette province, il n'y avait femme à Marseille qui ne désirât de se confesser à lui. Et Dieu sait si sous prétexte de confession il en séduisait. Le nombre en est si grand qu'il y en eut plusieurs qui furent de la confrérie d'Actéon. Comme sa réputation était en vogue, il arriva qu'une Damoiselle nommée Victoire, honnête & pudique autant que femme du pays, & mariée depuis peu de temps avec un gentilhomme, fut invitée à un jour solennel par sa belle Mère, de s'aller confesser avec elle à Messire Louys Goffredy. Elles se tenaient en une maison des champs proche de Marseille &, de là, elles s'acheminèrent à l'Eglise des Accoulez où demeurait Goffredy. Ce malheureux, jetant l'œil de concupiscence sur cette Damoiselle, après l'avoir confessée, lui fit présent d'une sainte relique, enchaissée dans de l'argent, la priant de la porter pour l'amour de notre Seigneur, & lui donnant à entendre qu'elle était remplie de grande vertu. La Damoiselle de Courbier, sans penser à aucune malice, & croyant que Goffredy était un saint homme, la prit &, lorsqu'elle fut arrivée à son logis, elle la mit à son col. Mais à peine la lui eut-elle mise, qu'elle se sentit embrasée d'une ardeur & d'une affection désordonnée envers cet exécrable. L'amitié qu'elle portait auparavant à son mari fut contrainte de céder au charme ; & sa chasteté, qu'elle avait toujours si soigneusement gardée plus que sa propre vie, eût été corrompue par ce sortilège, si elle en eût eu le moyen. Dieu tout puissant ! est-il possible que vous donniez une telle puissance à vos cruels ennemis, que de triompher de ceux que vous avez lavez de votre sang précieux & régénérés par l'eau du sacré Baptême ?

Cette Damoiselle n'a point de repos. Elle parle à toute heure de Messire Louys & prie sa belle mère d'aller avec elle pour le trouver, même en présence de son cher mari. Lui, qui ne faisait que commencer de jouir de celle qu'il avait tant aimée & qui pensait son amour être réciproque, comme il s'approche pour la caresser, la trouve avec des inquiétudes & des impatiences extraordinaires. Il s'étonne de ce changement &, comme la vraie amour est presque toujours suivie de défiance, il prend garde de plus près à ses actions & la tient de court ; pendant qu'elle, qui ne peut supporter le feu dérèglé qui brûle ses moelles, est comme furieuse & a toujours Messire Louys à la bouche. Cette passion dura quelques jours, jusques à tant que Dieu, ayant pitié de son innocence & ne voulant pas permettre que sa chasteté fût ainsi contaminée, voulut qu'en prenant une chemise, elle ôte de son col cette feinte relique. Elle ne fut pas plutôt hors de son col que le charme cessa & l'amour désordonnée prit fin. Sa passion se représentant à ses yeux elle s'en étonne, & s'accusant d'impudicité elle verse un ruisseau de larmes. *Misérable ! (disait la dolente) est-il bien possible que ta volonté ait consenti à trahir ton honneur & à rompre la foi que tu as si saintement jurée à celui sans lequel tu ne saurais vivre ? Quelle eau sera capable de laver un si grand crime ? Quand tu y emploierais toute celle de la mer, encore ne serait-elle pas suffisante de le nettoyer. O mon Dieu ayez pitié de ma folie ! & vous, mon cher Epoux, si vous ne voulez octroyer pardon à celle que vous avez autrefois aimée si chèrement, faites-en la punition sur mon corps telle qu'il vous plaira. Vous ne m'en sauriez donner de si grande, que ma déloyauté n'en mérite encore une plus grievante.* Tenant ce discours, son mari, qui était bien fâché de ses déportements & qui ne l'éloignait guère de vue, entre dans la chambre où elle lamentait. Sitôt qu'elle le voit, elle court, & l'embrasse étroitement en pleurant à chaudes larmes. Lui, qui l'aime comme nous avons déjà dit, la caresse réciproquement &, après, lui demande si elle ne peut point aller avec lui à la ville pour voir Messire Louys. *Ha ! ma chère âme (répond-elle) je vous conjure ne me parler jamais de cet homme, autrement je me donnerai la mort de ma main propre.* Ce Gentilhomme la voyant changée, & en meilleur sens que de coutume, se doute soudain de quelque charme, & s'informe d'elle si messire Louys ne lui avait rien donné. *Si a bien, dit-elle : il me donna un Agnus Dei, enchassé dans de l'argent, que j'ai porté pendu à mon col quelque temps.* Où est-il, poursuit le mari ? Il est (repart-elle) dans mon coffre. Il lui demande la clef du coffre qu'il ouvre & puis prend

cet Agnus Dei & trouve dedans la patte d'une chauve-souris &, par même moyen, découvre la méchanceté & le maléfice de cet exécrable sorcier qui, comme nous avons dit, est déjà entre les mains de la justice. Cette Damoiselle se plaint, & fait partie contre lui. Et en l'Arrêt qu'on donna, elle est nommée, ainsi que nous verrons en la suite de cette histoire.

Comme il est prisonnier, la Cour, pour s'informer plus au vrai des maléfices qu'on lui mettait sus, après quelques interrogations faites, le fait visiter par Maître Jacques Fontaine, Louys Graffin, & Antoine Merindol Docteurs en médecine, pour voir s'il n'est point marqué comme sont ordinairement tous les sorciers, afin qu'après leur rapport, il soit procédé comme de raison. Ces Docteurs, suivant le commandement de la Cour, le visitent & le dépouillent, assistés de Maître Bontemps & Proult maîtres Chirurgiens, en présence de Messieurs Thoron & Seguiran Conseillers & Commissaires députés, & de Garaudel Vicaire général. Ils trouvent sur son corps plusieurs marques infaillibles de sorciers & en font leur rapport. Le docte Fontaine en a fait un livre sur ce sujet, qui se lit publiquement. La Cour, cependant, l'interroge derechef & le confronte à Magdeleine de la Palud qui lui soutient constamment, sans varier, toutes ses méchancetés, & particulièrement récite en sa présence la manière dont il usa pour la corrompre & la séduire. Il nie toujours néanmoins, méchant & exécrable obstiné qu'il est. Il est cependant visité par Belzébul qui, à ces fins, quitte par intervalles le corps de Magdeleine, suivant que Léviathan, Astaroth, & Barberith, demeurés dedans pour garder la place, avec Asmodée & autres esprits Infernaux. Le même prince des diables confirme leur dire à son retour, forcé par la vertu des exorcismes, & rapporte comme il a bien endurci le cœur de Goffredy afin qu'il ne se convertisse point.

Cependant, il ne cesse d'affliger & de torturer Magdeleine &, voyant qu'elle était vraiment repentante ; même que, par la force de sa repentance, les caractères de sorcière qu'elle avait au corps étaient effacés ; il fit qu'Asmodée, qui est le démon qui incite aux saletés, la polluait à toute heure au grand scandale des assistants. Vilenie exécrable d'Enfer qui découvre toujours par ses effets, ce qu'il est. Les péchés de cette malheureuse étaient bien détestables puisque Dieu permettait ces abominations être exercées sur son corps. En outre, elle était battue incessamment, avec tant de rigueur qu'elle émouvait chacun à la compassion.

J'ai honte de publier tant d'horreur à la postérité, & de diffamer une Province, si proche du lieu de ma naissance, honteuse, pour avoir produit ces prodiges. Ceux qui viendront après nous, douteront, ainsi que j'ai dit, de la vérité de cette histoire : mais la caution que je leur donne d'un si grand Président & d'un si Auguste Sénat jointe au témoignage de ces Révérends Pères & bons Religieux, les doit disposer à la croyance.

Le procès ayant été fait à cet exécrable Magicien, avant que procéder à la condamnation, on tâcha de le convertir. Plusieurs Religieux renommés pour leur sainteté de vie, y prirent beaucoup de peine : mais ce n'était qu'hypocrisie en son fait. S'il pleurait quelquefois, il jetait des larmes à la façon des sorciers, en mettant les deux doigts indices sur les deux temples de la tête ; larmes qui n'étaient pas pourtant chaudes, comme les autres communes, ainsi que l'expérience le fit paraître, les Pères qui l'exhortaient en ayant été avertis par Magdeleine. Toutefois, il se confessa & reconnut aucunement ses péchés ; mais l'on voyait bien que c'était à grande peine. Ce misérable, obstiné de la sorte, croyait comme font tous les Magiciens qu'après sa mort il deviendrait un démon de l'air qui, comme les autres malins esprits, tourmenterait les hommes. Car, durant le temps qu'il exerçait l'office de prince des Magiciens, il était plus malicieux & plus exécrable que les diables mêmes, ainsi que Verrine & Belzébul le rapportaient. L'un de ses plus grands désirs était d'engendrer l'Antéchrist, ou bien de vivre jusques à sa venue, afin de pouvoir joindre sa rage avec celle du fils de perdition. Or, que les Magiciens aient cru d'être faits Démons de l'air après leur mort, la Sybille Erythrée nous le témoigne en ces termes. *Lors (dit cette sorcière) que le grand Apollo tirera mon âme hors de ce corps, elle s'envolera libre, se promènera par les vides campagnes de l'air, se mêlant parmi les voix des vents légers & invisibles, & prédisant parmi leurs confuses haleines aux oreilles des mortels, l'heur & le malheur de leurs futures aventures. Mon corps même, engrasant la terre, lui fera pousser des herbes & des racines. Les brebis qui y paîtront, sentiront couler dans leur foie une science véritable des choses secrètes & inconnues, & les oiseaux qui mangeront de ma chair prédiront à ceux qui se mêlent d'augurer le succès des choses à venir.* C'est la belle croyance de ceux qui se sont donnés à Satan.

Mais il est temps de reprendre le fil de notre histoire, & de dire que, durant la prison de Louys Goffredy, les Magiciens de toutes les parties de l'Europe & de plusieurs climats de l'Asie, s'assemblaient tous les jours, tant

pour jeter des sortilèges contre Magdeleine, que pour empêcher la conversion de Goffredy & l'accusation qu'il pouvait faire de ses compagnons. Belzébul même quitta pour quelque heure le corps de Magdeleine & fut en Enfer consulter le monarque de tous les esprits, sur ce qu'il devait faire touchant leur homme qui chancelait en ses réponses, & se rendait coupable à toute heure. Lucifer lui commanda de se mettre lui-même à sa langue & de répondre pour lui : car (disait-il) c'est un *Durbec*, mot de Provence qui signifie un sot oiseau lequel a la tête plus grosse que le corps. C'est autant que si l'on disait, un niais & un étourdi. Belzébul, au retour qu'il fit au corps de Magdeleine, racontait ces choses en vertu des exorcismes. Quant aux assemblées & Synagogues de tous les Sorciers, elle se tinrent plusieurs fois auprès de la Sainte-Baume, & particulièrement le huitième d'Avril mil six cens onze, an & mois de l'exécution du Magicien, auprès de Marseille (ainsi que Belzébul le jura, après avoir été conjuré), tant pour le fait de Goffredy que pour faire mourir Magdeleine de la Palud. Aussi les Diables lui donnèrent ce jour là tant de tourments qu'elle émouvait à grande compassion les assistants. Quelquefois, après l'avoir bien battue, ils la levaient en l'air, prêts à l'emporter, si les bons Religieux qui l'assistaient ne l'eussent secourue. Or ces malins esprits ne la tourmentaient pas seulement, les Magiciens contribuaient aussi toute leur malice pour son affliction. Un jour, elle se promenait en la galerie qui était joignant sa chambre, en l'Archevêché d'Aix, lorsqu'un Magicien nommé Jean Baptiste (ainsi qu'elle disait) vint à l'instant & avec une lancette lui piqua le doigt plus proche de l'auriculaire &, ayant pris de son sang, se retira. Alors, elle fit un grand cri & alla promptement vers les Pères Billet & Bailletot qui la gardaient, pour leur montrer le sang qui sortait encore de son doigt ; même, ils en virent eux-mêmes trois gouttes sur la fenêtre par où ce Magicien s'en était enfui. Soudain, ils en avertirent le sieur Thoron, Commissaire, & le Médecin Graffin. C'est sans doute que l'enchanteur lui tira ce sang pour faire contre elle un maléfice & pour lui rallumer dans son âme l'amour qu'elle portait auparavant à Goffredy. Et ce maléfice fit son opération le lendemain. Elle fut agitée tout ce jour là par des mouvements si étranges & prodigieux, qu'on croyait assurément qu'elle en mourrait.

Cependant le Prince des Magiciens est toujours en prison &, souvent, sur la cime de la tour de sa prison, l'on voit & l'on entend hurler & principalement la nuit un gros chat-huant, ensemble une troupe de chiens effroyablement. On le confronta plusieurs fois à Magdeleine, laquelle,

entre toutes les autres accusations qu'elle fit contre lui, soutint un jour qu'il ne lui pouvait nier quatre choses. La première, d'avoir ravi sa virginité dans la maison de son père. La seconde, de l'avoir conduite & menée en la détestable synagogue des sorciers & là, après lui avoir fait renoncer à Dieu à sa part de paradis & aux mérites du sang précieux de notre Seigneur Jésus-Christ, & généralement à tous les Sacrements de l'Eglise & autres œuvres de piété, l'avoir baptisée au nom des Diables & ointe de leur chrême, & puis marquée des marques qu'elle portait encore. En troisième lieu, de lui avoir donné un Agnus Dei & une pêche charmée. Et enfin, d'avoir envoyé dans son corps toute cette légion de diables, lorsqu'elle se rendit, contre la volonté de ce Magicien dans le Couvent de Sainte Ursule, dont les malins Esprits ont dit beaucoup de mal mais néanmoins confessé malgré eux que cette sainte compagnie était cause de beaucoup de désordre en enfer. Ce malheureux & détestable nia fort & ferme cette accusation, comme fausse & controuvée, & jura par le nom de Dieu & par la très-sainte Vierge, & par saint Jean Baptiste, que c'étaient des impostures. *C'est votre jurement accoutumé (répond Magdeleine) votre Synagogue le pratique ordinairement. Mais il faut savoir comme vous l'expliquez. Lorsque vous parlez de Dieu le Père, vous entendez Lucifer ; par le Fils, Belzébul ; & par le saint Esprit, Léviathan. Lorsque vous attestez le nom de la Vierge, c'est la mère de l'Antéchrist ; & le diable précurseur de ce fils de perdition est votre saint Jean Baptiste.*

O Ciel !, se peut-il ouïr ni imaginer rien de plus exécrable ! En quel siècle maudit & abominable avons-nous pris naissance, que nous y voyons de tels monstres ? Les péchés de Sodome & de Gomorrhe, & de Babylone, sont-ils comparables à ces blasphèmes & impiétés ? Je frémis moi-même d'horreur, écrivant cette histoire. Ma main en frissonne toute & à peine peut-elle empêcher que la plume ne lui échappe. Si les Diables sont véritables, lorsqu'ils sont adjurés de proférer la vérité, par des exorcismes de l'Eglise, je crois les paroles de Verrine qui a toujours assuré, étant dans le corps de ladite Louyse Cappel, que la fin du monde était proche & que l'Antéchrist était déjà né d'un Incube & d'une Juive. Il est impossible que la patience de Dieu puisse plus longtemps supporter ces détestables péchés. Je m'étonne qu'il n'ait déjà exterminé la race des mortels.

N'ayant plus de pouvoir de réciter davantage les crimes de cet abominable Magicien, je m'en vais finir cette Histoire par la fin de sa vie. La Cour de Parlement de Provence, ayant bien & dûment examiné les actes

du procès ; tant les preuves & indices de la possession Diabolique de Magdeleine de la Palud, auditions, dépositions, confessions d'icelle sur le rapt fait d'elle, pactes & promesses aux malins Esprits, & autres cahiers d'informations ; que les attestations & les rapports des Médecins, commis pour vérifier les Marques de ladite Magdeleine de la Palud & de Louys Goffredy ; ensemble, l'audition de ladite Damoiselle Victoire de Courbier sur les charmes à elle baillés par le Magicien qui lui avait causé indisposition en son cerveau & un amour désordonnée envers celui ; avec les confessions, rétractations, & seconde confessions volontaires de ce maudit & exécrable Sorcier Louys Goffredy, & autres choses contenues au procès ; le déclara, par un arrêt fort solennel & mémorable, atteint & convaincu des crimes à lui imposés &, pour réparation d'iceux, le condamna d'être livré entre les mains de l'exécuteur pour être conduit & mené par tous les lieux & carrefours accoutumés de la ville d'Aix, & au devant de la porte de l'Eglise Métropolitaine Saint-Sauveur, pour y faire amende honorable, tête nue, pieds nus, la hart au col, tenant un flambeau ardent en ses mains, pour illec à genoux demander pardon à Dieu, au Roy, & à la justice ; & puis d'être mené à la place des Prêcheurs de ladite ville, & y être ars & brûlé tout vif sur un bûcher, jusques à consommation de sa chair & ossements dont les cendres seraient jetées au vent. Et avant l'exécution, d'être appliqué à la question ordinaire & extraordinaire pour tirer de sa bouche la vérité de ses complices. Cet arrêt fut prononcé & exécuté le dernier d'Avril, mil six cens onze.

Sitôt qu'il eût été exécuté, Marguerite, fort honnête fille de la maison de Sainte Ursule, fut délivrée de trois diables qui la possédaient. Grezil & Sonneillon, deux autres diables qui étaient dedans le corps de Louyse Cappel, sortirent pareillement ; mais non pas Verrine, disant que la volonté de Dieu était telle qu'il ne sortît point, jusques à ce que la fin de cette histoire fût venue par la déclaration qu'il devait faire des complices. Aussi, il commença de les nommer par noms & par surnoms, & particulièrement une fille aveugle nommée Honorée, qui fut prise, trouvée marquée, & convaincue & puis brûlée, avec grande douleur qu'elle ressentait pour ses fautes. Quant à Magdeleine de la Palud, elle fut aussi délivrée d'Asmodée, cet Esprit malin qui la polluait, & d'autres diables.

Cependant, elle fait des Pèlerinages, tantôt vers la Sainte-Baume, tantôt à Saint-Maximin, & maintenant elle va à S. Firmin, Eglise proche de la ville d'Uzès en Languedoc. Elle est néanmoins encore possédée de

Belzébul qui la tourmente toujours pour l'expiation de ses péchés. Elle le tient pourtant lié, par la permission de Dieu, dans son corps, de telle sorte qu'il n'en peut sortir aucunement, bien que le Diable lui demande congé pour un quart d'heure seulement, afin de mettre ordre à ses Sabbats. Cette pauvre repentante fait depuis pénitence, & va chercher avec d'autres pauvres femmes de Carpentras, nus pieds, du bois qu'elle vend puis après publiquement, & tout l'argent qui en provient, elle le distribue aux pauvres, non sans être souvent affligée de ses plus proches parents pour cette humilité. Dieu la veuille assister, par sa sainte grâce, & la délivrer entièrement de la possession du malin Esprit.

C'est la fin Tragique de ce malheureux Prêtre qui, pour un plaisir temporel & une fumée d'honneur, renonça à son Créateur & à la part de Paradis qui lui était ouvert, aux Sacrements de l'Eglise. Si j'eusse voulu écrire toutes ses méchancetés, il eût fallu remplir tout un gros volume, & non une simple narration. Je sais qu'il y en aura plusieurs qui riront de cette Histoire, encore que la vérité en apparaisse par le témoignage de tant de gens de bien, & par l'arrêt d'un si célèbre parlement, prononcé de la bouche de l'un des plus illustres hommes de notre siècle. Entre telles personnes, je vois les Athées, & les Hérétiques, qui rapportent aux causes naturelles ce qu'on raconte des Démoniaques & des sorciers. Ils disent que la fantaisie blessée reçoit de vaines impressions & des chimères qui font fourvoyer l'entendement du droit chemin de la raison ; & allèguent l'exemple des prétendus sorciers qui croient être portés aux Sabbats pendant qu'ils sont assoupis de sommeil. Enfin, ces personnes voudraient mettre cette croyance qu'il n'y a ni esprit, ni sorcier, & que ce sont choses inventées. Mais les impies, tandis qu'ils nous veulent imprimer cette erreur, ils tâchent aussi de saper sourdement un autre pilier que nous avons de la connaissance du vrai Dieu & de son Fils, notre Rédempteur, qui nous apprend dans les Evangiles qu'il y a des diables, par le commandement qu'il leur fait de sortir hors du corps des possédés qui imploraiient son assistance ! Les actes des Apôtres font aussi mention de Simon le Magicien, & le vieil Testament est fourni d'une infinité d'exemples de sorciers que Dieu commande d'exterminer. La Pythonisse ou sorcière d'Endor dont il est parlé au livre de Samuel, en fait foi, & autres qu'il n'est pas besoin de réciter. Or, quoique les libertins de ce misérable siècle tournent à risée ce qu'on dit des sorciers, des marques qu'ils portent sur

leurs corps, & des hommages qu'ils rendent à Satan ; nous ne laisserons pas de croire ce qui est de la vérité puisque même les témoignages des païens confirment ce que nous voyons arriver tous les jours.

Durant que l'idolâtrie était en sa plus grande vogue, les infidèles, & particulièrement les Syriens & les Egyptiens, portaient des lettres & des caractères qui signifiaient les noms de leurs idoles. C'est pourquoi Moïse défendit aux Israélites de n'imprimer sur leurs corps aucunes marques, lettres, ni caractères, en haine des idolâtres qui en usaient pour lors. Ceux qui s'enrôlaient en la religion du Dieu Mithres, en Perse, étaient marqués par lettres de feu. Et puis, ne lisons-nous pas dans les livres de l'antiquité Païenne, comme les Striges & les Sorciers sont de tout temps avides du sang des petits enfants ? Cavidie enterra un petit garçon jusques au menton & le fit mourir ainsi lentement ; &, de sa moelle & de son foie, composa un breuvage amoureux. Tout ce qu'on nous raconte des Ménades qui suivaient Bacchus en forme de Bouc, n'est que le Sabbat des Sorciers de ce temps, qui adorent le Diable en figure de Bouc, puant & infect. C'est ce Pan lascif, tant recherché des Matrones d'Italiës. C'est ce Démon Dusien qui s'accouplait jadis avec nos Gauloises. Nous lisons encore qu'en Grèce l'on célébrait anciennement les Bacchanales de trois en trois ans sur le mont Parnasse. A la fête, l'on y voyait arriver de tous côtés des Satyres à grandes troupes, qui s'assemblaient & après dansaient en rond, & faisaient sonner des cymbales & des tambours, & criaient hautement en voix enrouée : *Saboe, Evam, Attes, & Hyes*. Je laisse maintenant à juger si ce n'était pas le Sabbat des sorciers d'aujourd'hui, qui dansent & qui se mêlent parmi les diables. Suivant la déposition de ceux qui ont été atteints & convaincus de sortilège, les sorciers crient aujourd'hui en leurs Synagogues : *Har, Sabat, Sabat*. Dieu veuille réduire ces misérables à la voie de salut ; ou bien permettre que, s'ils demeurent obstinés en leurs souillures, paillardises, péchés contre nature, exécrables & diaboliques meurtres & sanglants désirs de vengeance, la justice y mette si bien la main qu'ils soient exterminés entièrement de la terre, à la confusion de leur Bouc détestable, sale & puant, & à la gloire de notre Seigneur & Rédempteur Jésus-Christ.

Commentaire

Exceptionnellement, dans cette histoire, les personnages apparaissent sous leur vrai nom.

Campanini, 2011 : *Louis Gaufridy, curé de Notre-Dame des Accoules à Marseille, convaincu de « rapt, seduction, impiété, magie, sorcelerie, et autres abominations » fut brûlé à Aix-en-Provence le 30 avril 1611. Les actes du procès et de l'exorcisme de ses « victimes », Madeleine de La Palud et Louise Capeau (conduits du 27 novembre 1610 au 23 avril 1611) sont repris dans l'Histoire admirable d'une pénitente convertie, seduite par un Magicien au pays de Provence, et de la fin dudit Magicien (3e édition, Paris, C. Chastellain, 1614), ouvrage rédigé par l'inquisiteur Sébastien Michaëlis et par le Père Domptius, responsable de la première partie de l'exorcisme et des actes relatifs à cette procédure entreprise du 27 novembre 1610 au 8 janvier 1611, jusqu'à l'arrivée à la Sainte-Baume du Père Michaëlis qui prend la relève... Rosset suit de très près la source officielle des actes de l'exorcisme. Il en reprend des passages entiers qu'il choisit parmi les plus frappants et qu'il combine dans un montage textuel enchaînant les emprunts à l'Histoire admirable dans des passages de l'invention de l'auteur.*

3. Le funeste et lamentable mariage du valeureux Lyndorac & de la belle Calliste, & des tristes accidents qui en sont procédés.

LYNDORAC que le Ciel avait pourvu de valeur & de courage autant que Gentilhomme de France, tirait son origine des contrées où prend sa source le fleuve du Gard, renommé pour le pont admirable que l'Empereur Adrian y fit bâtir. Son inclination qui le poussait naturellement aux armes, lui fit en l'âge de quinze ans quitter sa patrie, & s'exposer aux hasards de la guerre pour en moissonner les lauriers que l'on ne peut recueillir sans les arroser premièrement de sang. Le Languedoc, la Provence & le Dauphiné, admirent déjà sa valeur & la publient si bien que le grand Henry, amoureux de tels hommes, le veut avoir auprès de sa Majesté. Il lui donne des charges qui excèdent son âge, & l'emploie en des affaires & des intelligences qu'il a parmi les nations étrangères, & Lyndorac s'en démêle si bien, que ce grand

Prince (qui ne se trompait jamais en son affection) l'en aime & l'en estime davantage.

Mon sujet n'est pas de raconter ici particulièrement les effets de la valeur, du courage & du jugement de Lyndorac. Il a mieux gravé son nom sur le dos de ses ennemis que je ne saurais faire avec une plume sur du papier. Je dirai seulement qu'après avoir reçu de son Prince ce qu'il méritait, avec promesse d'en recevoir davantage, l'humeur le prit de revoir ses parents. Il part avec son congé & arrive au bas Languedoc. Ce ne sont que caresses & que visites de ses amis. Ceux que son renom attirait par l'oreille, veulent maintenant contenter leurs yeux, & remarquent en Lyndorac une vive image de valeur. Cette belle disposition, cette gaillardade jeunesse qui commence à pousser un premier coton, ce corps où la nature admire ses richesses, & le bruit de sa valeur, lui donnent l'entrée libre parmi les plus honnêtes compagnies. Les Dames à l'envie l'honorent & plusieurs tâchent de gagner sa liberté. Lui, que les exercices de Mars avaient jusques alors empêché de recevoir les charmes d'un bel oeil, aussitôt qu'il voit Calliste, un désir le brûle, & sa franchise [liberté], gardée si longuement, est contrainte de se rendre.

Calliste n'est pas de ces beautés vulgaires que le monde prise. C'est un vif tableau d'honneur & de grâces. Ses yeux ne vont jamais en vain à la conquête. Toute liberté fuit au devant d'eux & je crois que, s'ils élançaient partout leurs regards, ils la banniraient entièrement de la terre. Son humeur libre (modeste néanmoins) fait naître le désir & mourir l'Esperance. Celui qui la voit & qui la sert, croit de voir bientôt payer la fidélité de son service ; mais il se trouve autant éloigné de son attente, comme il pensait être proche de sa gloire. Jeune liberté, que tu coûteras cher à Lyndorac & à Rochebelle, voire à ton propre repos ! Je ne te blâme point toutefois, la faute ne procède point de toi. Ton futur époux & son adversaire en sont l'origine.

L'un ne devait jamais entrer si avant en de jalouses humeurs, puisqu'étant, comme tu es, un vif exemplaire d'honneur aussi bien que de beauté, il se rendait coupable de beaucoup de crimes. Et l'autre ne devait jamais abuser de ton honnête courtoisie &, par sa folle vanité, porter un mari jaloux au blâme de ton innocence.

Voilà donc comme ce brave guerrier qui n'eût pas craint d'attaquer le dieu Mars, se trouve si sensible aux premiers traits que l'Amour lui décoche, qu'il n'a plus d'autre occupation qu'à chérir sa blessure & honorer

sa prison. Il s'efforce de faire paraître à sa Maîtresse les effets de sa passion, mais la crainte qu'elle n'ait engagé son âme en quelque autre part le retient. C'est ce qui le désespère, tandis qu'il se flatte en sa douleur. Il voudrait bien (s'il lui était possible) résister à ce nouvel assaut ; mais son amour est trop forte & sa raison trop faible ; & puis, c'est une folie de vouloir être sage contre le destin, de qui les hommes s'efforcent en vain de fuir les lois. Calliste qui n'avait encore expérimenté ce que peuvent les belles qualités & le mérite d'un galant homme, aussitôt qu'elle vit Lyndorac, s'émut aucunement, & la glace qui servait de rempart à ce cœur que les flammes de l'amour n'avaient pu échauffer auparavant, commence de se fondre.

Lyndorac cependant rêve toujours sur son amour, & tandis que le sommeil adoucit les travaux des mortels, il ne peut fermer la paupière. L'objet de Calliste vole toujours au devant de ses yeux & l'obscurité de la nuit ne le peut empêcher de la voir.

Faut-il donc (disait cet Amoureux) que je me rende, si soudain & sans me défendre, à un ennemi qui ne peut sur nous que ce que nous lui donnons ? Sera-t-il dit que Lyndorac qui n'a jamais pâli pour la peur des hasards, mais qui plutôt a défié tant de fois la mort teinte de sang & d'horreur, au milieu des périls, soit maintenant de si faible & de si lâche courage, qu'il n'ose faire de résistance à un enfant tout nu, & qui pour toutes armes ne se sert que de notre consentement ? Etoffons de bonne heure cette passion indigne de loger dans une âme relevée, & meurtrissons ce penser, enfant d'un courage bas. Bouchons les oreilles à ces Sirènes trompeuses, & fermons les yeux à ce Basilic qui tue de son regard. L'amour ressemble proprement au rivage Asphaltite. Il cache toujours un noir serpent sous une belle fleur. Ainsi parlait Lyndorac, en la naissance de sa passion. Heureux s'il eût eu plus de résolution que d'amour. Mais, à peine son cœur enfante ce discours, qu'un autre tout contraire penser lui fait tenir ce langage :

Indigne de jouir de la lumière du jour, as-tu bien le courage de blasphémer contre ce Dieu, qui fait trembler & le Ciel & la terre ? Veux-tu demeurer seul au monde sans aimer, comme si tu étais un rocher insensible ? L'amour est inséparable d'une âme généreuse, & ces braves guerriers, tant vantés aux Histoires de l'antiquité, ont toujours mêlé les Myrtes avec les Palmes. Aimons donc, & marchons avec eux, sous l'enseigne de Cupidon, aussi bien que sous la bannière de Mars. Faisons

paraître à ma belle les trophées de sa victoire & les marques de notre défaite. Encore que son cœur fût de roche, nous l'amollirons avec nos larmes. Mais que sais-je si quelque autre plus heureux que je ne suis ne m'a point devancé ? Amour, entre les mains de qui je remets ma vie désormais, & mon repos, détourne de moi cette peur & rends vain ce présage, & fais que mon esprit ne soit point troublé par cette nouvelle imagination, qui veut diviser mon âme de ton obéissance !

Ce sont les mêmes discours que tenait cet Amant passionné, lorsqu'avec les flambeaux de l'Amour il allumait les torches de ses funérailles. Et pour tenter la volonté de sa maîtresse, un jour sa main, plus courageuse que sa bouche, trace cette lettre :

Si j'étais autant privé de jugement (Belle Calliste) comme vous êtes pourvue de beauté, vous ne verriez peut-être mon amour décrite sur ce papier. Mais étant, comme vous êtes, la merveille des yeux, & moi le plus reconnaissant de vos mérites, vous excuserez mon audace & jugerez que l'excès des présents que le Ciel & la Nature vous ont donnés, sont plus coupables que mon extrême passion. Les Dieux vous ont douée de tant de grâces qu'il est impossible de les voir sans les aimer. Il ne faut donc que vous doutiez si je vous aime & si je désire de vous servir, puisque vous êtes l'objet le plus aimable des beautés, & moi le plus vivement atteint de vos beaux yeux. Je vous conjure, par ces Soleils qui m'éclairent, de recevoir la promesse que je vous fais de n'adorer désormais autre que vous. Je la signerai de mon sang, si vous le voulez ainsi, & vous témoignerai par ma mort que mes paroles, & ma passion sont une même chose.

Ayant fermé cette lettre, il la fait donner à une fille de chambre de la mère de Calliste afin qu'elle soit rendue secrètement à sa Maîtresse. Cette fille, que nous appellerons Melite, connaissait Lyndorac & était bien aise de lui rendre quelque bon office. Et, ne pouvant l'obliger mieux qu'en ce sujet, elle ne manque point de la remettre entre les mains de Calliste qui l'ouvre comme une chose indifférente ; mais qui, l'ayant ouverte & se voyant nommer dedans, rougit & pâlit en même temps. Elle était une fois résolue de s'arrêter sans la lire davantage & de la jeter dans le feu, si la messagère ne l'eût empêchée par ces paroles :

Et quoi (belle Calliste) est-ce le salaire que vous rendez à ceux qui meurent pour votre amour ? Achevez de lire cette lettre, & reconnaissiez que si les cieux vous ont enrichie de beauté, ils n'ont pas privé Lyndorac de

mérite. Il est tel que sa valeur & son amour demandent une autre récompense.

Comment (répond Calliste) êtes-vous donc de celles qui servent de conseil & d'adresse aux artifices des hommes trompeurs & abuseurs ? Si n'était que l'amitié que je vous ai portée jusques ici, retient un peu ma juste colère, je vous ferais châtier comme vous méritez.

Vousappelez donc, repart Melite, trompeur & abuseur, celui qui passe en fidélité, aussi bien comme en valeur, tout le reste des hommes, & blâmez une fille, qui a sucé l'honneur avec le lait dans votre maison ? Calliste, celui qui vous écrit a fait jusques ici trop de profession de l'honneur, & celle qui vous en parle désire trop votre contentement. Mon penser est bien éloigné de votre impression. Son amour est honnête, & sa recherche louable.

S'il est ainsi que vous le dites (répond Calliste) que n'entre-il donc en ses recherches par la porte de l'honneur ? Ne sait-il pas que je suis sous les lois d'une mère, & que je ne puis avoir d'autre volonté que la sienne ? Peut-être qu'il s'attend que je lui réponde. Je ne suis pas si sotte, encore que je sois si jeune, que je ne sache bien connaître comme l'on s'engage par des réponses.

Tenant ce sage discours, elle quitte l'autre qui voulait répliquer, & entre à l'heure même dans une chambre, & s'enferme dedans toute seule. Ce fut là qu'elle acheva de lire la lettre de Lyndorac & que, d'un côté, l'amour commence d'achever son ouvrage. La valeur & la beauté de ce jeune guerrier servent à ce petit Dieu d'instrument pour ravir la liberté de cette Belle. Calliste veut tuer cette passion naissante, mais son cœur trop doux ne tient point de l'inhumanité de Médée qui fit mourir ceux qu'elle avait fait naître. Elle est résolue d'aimer Lyndorac, mais autant que les bornes de l'honneur le peuvent permettre. Aussi elle dissimule sa passion, lui prescrit des lois, & ne permet pas que personne en ait la connaissance.

Mais Lyndorac qui brûlait d'impatience & qui se promettait d'être honoré d'une réponse, est presque sur le point d'user de violence sur lui-même lorsqu'il apprend par sa fidèle messagère le succès de ton ambassade. *Ha ! malheureux, disait-il, que ta folie est bien châtiée ! Tu devais mesurer ton dessein, & tenir le milieu sans monter aux extrémités. Ne devais-tu pas croire que Calliste, étant la plus belle du monde, la raison veut qu'elle soit servie de celui qui possède plus de mérite ? O*

fausse espérance, ô désir aventureux & téméraire que vous me coûtez cher !

Il voulait poursuivre, lorsque la parole lui faillit au grand étonnement de Melite, qui par ce discours tâche de relever son courage :

Et quoi, Monsieur, vous rendez-vous donc sitôt au premier coup de tempête & d'orage que vous éprouvez en amour ? Êtes-vous si peu expert en cette navigation, que vous ne sachiez que la bonace n'y peut être telle qu'on n'y redoute toujours quelque nouvel écueil ? Si votre Maîtresse, par sa rigueur, a montré qu'elle est femme, vous montrez maintenant, par votre lâcheté, que vous êtes moins qu'homme. Par aventure, voudriez-vous, qu'à la première rencontre elle courût les bras ouverts pour vous témoigner sa flamme ? Reprenez vos esprits impatients & abattus, & apprenez que l'amour doit procéder de la connaissance & qu'en amour, non plus qu'en guerre, le soldat ne mérite point la couronne, avant que d'avoir combattu.

Ainsi parlait Melite, quand Lyndorac par un soupir, donnant de l'air à son âme oppressée, répond de la sorte :

Ma chère amie, il est bien aisé à ceux qui sont sains, de donner conseil aux malades. Mais, en effet, puisque vous m'avez tant obligé jusques ici, que me conseillez-vous de faire ? de vivre ou de mourir ?

Vivez (dit Melite) & prenez courage. Dieu nous a donné une incertaine vie & une certaine mort, & nous devons conserver l'une & fuir l'autre, puisque l'une nous manque sitôt & que l'autre nous est infaillible. Voyez votre Maîtresse, sondez son cœur, parlez à la mère, & soyez si discret en toutes vos actions que rien ne vous puisse reculer des bonnes grâces de celle qui sans doute vous aime, quoiqu'elle le dissimule.

Ce furent les discours de Melite qui firent que Lyndorac le jour même eut moyen de parler à Calliste. Si mon dessein était de raconter des propos amoureux plutôt que des Histoires Tragiques, j'écrirais beaucoup de choses sur ce sujet ; mais craignant d'ennuyer ceux qui prendront la peine de lire ce récit, je dirai seulement qu'après que notre amoureux eut appris de sa Maîtresse que son vouloir dépendait de sa mère, & qu'admirant la sagesse de cette fille bien nourrie [éduquée], son amour se fût augmentée, il la fit demander en mariage, & employa pour ce sujet ceux de qui il se fiait le plus.

La mère de Calliste, qui est une Dame illustre de sang & de vertu, veuve d'un des braves Barons que le Soleil vit jamais, assemblé ses parents, & leur communiqua la recherche & l'amoureuse poursuite de

Lyndorac. Et comme les esprits sont différents en leur jugement, les uns trouvent bon ce mariage, les autres le rejettent, & pour leur raison allèguent que Lyndorac n'est pas assez riche. Toutefois après qu'il fut représenté à la mère comme la vraie richesse consiste aux dons de nature, & qu'en vain un homme s'efforce à devenir riche lorsqu'il manque de belles parties de l'âme, & qu'on eut mis en avant la noblesse, la valeur, & la fortune de Lyndorac, ce mariage est conclu, au grand contentement des deux parties.

Voici de belles roses en apparence, mais leurs épines piqueront jusques au cœur. Toute la noblesse du pays vient honorer leurs noces. On y court la bague, on y joute, on y danse, & l'on n'y parle que de se réjouir. La nuit vient cependant avec ses larges voiles, & Lyndorac qui l'a longtemps désirée, y recueille le fruit de ses travaux, & sème dans un jardin clos & fermé pour tout autre. Qui voudrait conter les mignardes caresses de ce couple amoureux, qu'il nombre les étoiles du Firmament, les fleurs du Printemps, & les fruits de l'Automne. Il n'appartient qu'à l'Amour, qui présidait en cette chaste couche, & qui recueillait ces doux soupirs, ces morts désirables, & ces petits refus suivis d'embrassements, de les réciter. Il semble déjà à Lyndorac que désormais il doit estimer sa gloire, égale à celle des Dieux, & il ignore les tragiques & les sanglants effets qui sortiront d'une si douce cause.

O décrets du Destin ! mais plutôt secrets du conseil de la sagesse du grand Dieu que vos abymes sont profonds & merveilleux ! Faut-il qu'une action si honnête, ou plutôt un sacrement honorable en la présence du ciel & de la terre, soit le commencement de tant de malheurs ! Junon ni Pronube, ne se trouvèrent point à cette noce ; la Discorde toute la nuit sema ses couleuvres dans la maison ; & la chouette, oiseau malencontreux, chanta sur le toit une triste & funeste chanson.

Après les solennités accoutumées, chacun se retire en sa maison & nos deux Mariés s'abandonnent aux plus chères délices de leur accouplement. On les voit toujours ensemble, & les petites Amours volent toujours dedans leurs yeux & baisingnt incessamment leur visage. Ils furent heureux & contents de la sorte l'espace de six mois ; lorsque la fortune, envieuse de leur aise, vient semondre Lyndorac de son devoir. Elle lui représente le service de son Prince, sa valeur qu'il doit exercer contre l'étranger orgueilleux & perfide, & cette fleur de jeunesse qui ne doit jamais permettre qu'un esprit mâle & généreux comme le sien se laisse entièrement surmonter par les embrassements d'une femme.

Ces considérations ont tant de force qu'il se délibère de quitter, pour un peu de temps, son plus doux repos & d'abandonner ce qu'il avait recherché avec tant de passion. Il en parle à Calliste qui, du commencement, a bien de la peine à se résoudre à cette dure séparation. Ce ne sont que soupirs & que regrets capables d'arrêter Lyndorac si les lois de l'honneur, tyran des belles âmes, eussent eu pour ce coup moins de pouvoir que celles de l'Amour.

Il part donc, & en partant ils font un échange. Lyndorac emporte le cœur de Calliste, & Calliste retient celui de Lyndorac.

Belle Calliste que ce départ vous fut de dure digestion ! Ceux qu'une véritable & légitime amour a rendus tributaires, peuvent juger des traverses d'une absence. C'est une nuit toute noire de douleurs, & d'autant plus fâcheuse à supporter, qu'elle dure beaucoup. Elle fut aussi longue que la nuit qui partage l'année avec le jour, aux contrées qui sont justement dessous l'Ourse. Cette appréhension de six mois vous est un siècle ; mais, si vous aviez connaissance des malheurs que la fortune vous trame au retour de Lyndorac, hélas !, Calliste, vous la souhaiteriez éternelle.

Tandis que cette nouvelle mariée soupire l'absence de son mari, sa mère & ses plus proches parents la viennent consoler & par de belles raisons s'efforcent d'adoucir la rigueur de cet éloignement. On la diverte, mais non pas si bien que le souvenir de son époux ne soit toujours vivement empreint dedans son âme. Comme la liberté des compagnies est grande en cette Province où l'on fait plus de profession de l'honneur que de son apparence, plusieurs Damoiselles voisines, accompagnées de quelques Gentilshommes, voient souvent Calliste, & elle leur rend souvent leurs visites. Parmi ces Gentilshommes qui mènent ces Dames, Rochebelle tient le premier lieu. Sa beauté, sa taille, sa disposition, & la bonne opinion qu'on a de lui, jointe à ses richesses, le rendent recommandable. Il avait aimé Calliste, comme je crois, lorsqu'elle était fille, mais, néanmoins, si couvertement que jamais ni elle ni autre n'en eut la connaissance.

Et comme les premières impressions amoureuses sont les plus fortes, la plaie demeure encore fraîche dans son âme, bien qu'il voie qu'un autre possède ce que son malheur lui a ôté. Il n'ignore pas comme son espoir mourut le jour que son Rival prit possession de cette place, & que c'est en vain de tâcher à lui redonner la vie puisque l'honneur, aussi bien, l'étoufferait en naissant. Toutefois, il est de ces gens-là qui embrassent une ombre au lieu d'un corps, & qui se repaissent de vanité. Il fait donc si bien

ses parties qu'en toutes les compagnies qui vont voir Calliste, ou qu'elle va voir, il se trouve toujours le premier, car l'humeur libre de cette mariée, comme nous avons déjà dit, permet chacun de l'aborder. C'est ce qui donne courage à Rochebelle & ourdit le commencement d'une toile qu'on arrosera de sang & de larmes. Calliste n'est pas si peu fine que, dans peu de jours, elle ne reconnut bien le dessein de notre homme, qui soupire auprès d'elle, & qui en la regardant s'aveugle en l'excès de la lumière de ses beaux yeux. Et, au lieu de châtier sa folie & sa témérité, il semble qu'elle prenne plaisir à rallumer la flamme par des regards mutuels qu'elle lui donne, bien qu'en effet elle le fasse pour avoir du passe-temps, & pour se rire de cette jeune audace. C'est à la vérité la plus grande punition qu'un téméraire saurait recevoir que celle-là, de voir le fruit de son attente aussi vain que son désir ; mais semblables procédures ne produisent pas toujours de pareils effets.

Une soeur de Lyndorac n'aimait point Calliste. Je ne saurais dire particulièrement la source de cette malveillance ; toutefois, je présuppose que Calliste ne lui avait jamais donné sujet d'attenter sur son honneur. Son âme est trop franche & sa vertu, blâmée pour un temps, saura bien faire paraître différents le mensonge & la vérité. Cette sœur s'appelle Doris, qui, d'envie ou autrement, veut ruiner Calliste.

La nouvelle passion de Rochebelle, de qui elle s'était aperçue, lui servira de matière, & d'autant plus encore, que cet outrecuidé Gentilhomme se vante de certaines privautés imaginaires & prend plaisir, partout où il se trouve, qu'on lui parle de son amour. Homme vain & téméraire, si Calliste en eût eu le vent, tu n'eusses jamais troublé l'accord de son mariage & donné sujet à ma plume de tracer avec du sang & des larmes cette lamentable Histoire. Et toi, Doris, tu penses te venger aux dépens de l'innocence, mais l'effet est bien éloigné de ta pensée. Tu verras la mort de celui qui honorait ta maison, suivie de tant de morts que le récit m'en fait horreur. La Comédie est achevée, voici le commencement de la Tragédie.

Après que Lyndorac eut servi son quartier & rendu à son prince de nouvelles preuves de sa valeur & de son jugement en des choses où il l'emploie, particulièrement en un voyage qu'il fait en Allemagne pour le service de sa Majesté, il obtient congé de revoir sa maison. Il y arrive. Heureux s'il n'y fut jamais revenu ! car, aussi bien, tout plaisir y est banni désormais pour lui. Qui dira la joie de Calliste au retour de son époux & le

plaisir de Lyndorac revoyant le doux sujet de ses vœux ? Leurs âmes se mêlent par leur bouche & se confondent si bien qu'elles ne sont plus qu'une. Ils passent ce jour & cette nuit en tel excès de liesse qu'il semble qu'ils en veulent faire provision pour adoucir l'amertume qu'ils doivent boire bientôt en abondance.

Le lendemain, leur maison est pleine de parents & d'amis qui viennent saluer Lyndorac. Après tous les compliments, Doris tire son frère à l'écart, & lui dit ces paroles :

Que je plains ton aventure (mon cher frère) qu'il faille qu'après avoir reçu tant de gloire aux provinces étrangères, tu reçois tant de déshonneur en ta propre maison. Si jamais ton courage eut besoin d'être ferme, c'est à ce coup que tu le dois faire paraître invincible, & prendre une telle vengeance de cet affront que la mémoire en soit immortelle : Calliste, indigne que je l'appelle ton Epouse, reçoit en ton absence Rochebelle, avec les privautés qui n'appartiennent qu'à toi. Hélas ! Je voudrais que le Ciel m'eût rendue aveugle & muette, afin que je n'eusse point vu de mes propres yeux une partie de leurs folles amours, & que, maintenant, le moyen de t'en faire le récit, suivant que le sang m'y oblige, me fût ôté. Mais à quoi bon tant de discours ? La chose en est si claire, & l'impudence de Rochebelle en est devenue jusques là, qu'il se vante partout des faveurs de ta femme.

Jamais homme touché sans y penser de l'éclat du foudre ne fut plus étonné que Lyndorac. Il demeure insensible aux paroles de sa sœur & ne répond un seul mot. Son âme, blessée d'extrême douleur, n'a point de mouvement en cette action &, sans doute, elle abandonnerait son corps si le dépit & la vengeance ne venaient au secours. Chose étrange, l'amour n'y trouve point de place. O crédule ! pourquoi te précipites-tu si tôt & condamnes si légèrement celle de qui la chasteté ne peut être souillée, ni par ta crédulité, ni par la médisance.

Lyndorac, saisi de jalouse rage, sent en même temps que son bonheur s'évanouit & que la belle clarté qui l'éclairait est changée en ténèbres. Enfin, il jure qu'il rendra sa vengeance mémorable. Et, de fait, il commanda à un laquais de tenir prêt un cheval &, lorsque la nuit est venue, il monte dessus & part sans dire mot à personne. Calliste qui avait reconnu de l'altération en son mari & qui s'attendait d'en savoir l'origine, est bien étonnée d'un départ si soudain. Elle passa toute la nuit en larmes, croyant ce qui n'est pas : car comment eût-elle cru que son mari qui, jusques à cette

heure l'avait tant aimée en apparence, l'eut condamnée sans l'ouïr en ses justes défenses ? Notre jaloux marche toute la nuit & arrive le lendemain matin en un château où Rochebelle se tenait.

Le père & le fils le reçoivent avec mille caresses, mais toutes ces courtoisies ne sont pas capables d'adoucir sa passion. Ils le traitent honorablement & se réputent bienheureux de lui témoigner l'estime qu'ils font de son mérite.

Après dîner, Rochebelle s'amuse à montrer à Lyndorac le bel air de sa maison, & les campagnes & les vallons proches Mais, lorsqu'ils arrivent en un certain lieu assez écarté du logis, Lyndorac tient ce discours à Rochebelle :

Vous m'avez montré tout plein de belles choses fort plaisantes à la vue. & je vous en veux maintenant découvrir une autre qui est bien plus rare & que vous ignorez encore. Je vous prie de regarder sous ce buisson, & vous verrez une grande merveille.

Rochebelle se baisse, y jette les yeux, & y trouve deux épées nues & deux poignards. Comme il est étonné de ce mystère : *Ce n'est pas tout, poursuit l'autre, il faut choisir & prendre celle que vous voudrez, & vous en défendre: car j'ai résolu de laisser ma vie à votre merci ou d'avoir la votre.*

Encore faut-il savoir (dit Rochebelle) *le sujet de votre courroux.*

Votre conscience (repart Lyndorac) *vous l'apprend assez, sans que je vous doive réciter le juste ressentiment que j'ai de me venger du tort que vous m'avez fait en mon absence. Mais nous perdons le temps. Je vois bien, vous voulez délayer le châtiment que mes mains en doivent faire.*

Lyndorac (dit l'autre) *vous me voulez forcer à une grande extrémité. Toutefois, puisque j'y suis constraint, je vous contenterai. Mais, avant que nous vidions ce différend par la mort de l'un ou de l'autre, il me semble que vous devez écouter mes raisons. Vous savez que vous êtes venu chez moi sans compagnie. Vous n'ignorez pas aussi que les armes sont journalières [capricieuses], & que votre valeur est sujette au hasard. S'il advient que la fortune vous soit contraire, l'on dira que je vous ai pris en avantage &, par même moyen, me voilà ruiné d'honneur qui m'est plus cher que la vie. Au contraire, si mon innocence vient à être surmontée par votre valeur, ne dira-t-on pas de même que vous m'avez écarté tout seul & sans armes hors de ma maison & que, m'ayant dressé cette partie, vous avez eu bon marché de votre ennemi, qui n'avait de quoi se défendre ? Si vous balancez mes raisons avec jugement, nous remettrons la partie à demain, où je promets*

de me trouver en tel lieu que vous voudrez & tout seul, avec une épée & un poignard & je vous le jure en foi de Gentilhomme.

Belles excuses que Lyndorac ne peut refuser, autrement il offenserait son honneur. Ils s'accordent du jour & du lieu, & l'un remonte à cheval & s'en va coucher chez un de ses proches voisins, & l'autre se retire dans son château.

Le jour commençait à redonner sa lumière accoutumée lorsque Lyndorac, résolu de recouvrer la perte imaginaire de son honneur par la mort de son ennemi, se trouve à l'assignation. Il l'attend tout le long du jour avec une extrême impatience, mais point de nouvelle. Il ne sait qu'en juger ; toutefois, avant que de l'accuser, il lui dépêche le soir même son laquais pour savoir ce qui l'a retenu de lui manquer de promesse & le conjure, par l'honneur qu'il doit aux armes dont il fait profession, de se trouver le lendemain au même lieu. Le laquais trouve Rochebelle, de qui il reçoit cette réponse.

Va & rapporte à ton Maître que sa folie est bien grande, de rechercher la mort de ceux qui ne l'ont point offensé. Dis lui encore que je n'ai nullement affaire de me battre contre un désespéré, qui n'est pas néanmoins si mauvais garçon que je ne sache bien châtier ses folies lorsqu'il m'en donnera du sujet.

Lorsque Lyndorac se vit moqué par cette réponse, la fureur le saisit, de sorte qu'il se délibère de retourner lui même tout seul au château de son ennemi, d'y entrer par force, & de lui fendre l'estomac & d'arracher son cœur. Mais, après qu'un peu de raison lui eût représenté cette chose être impossible, il le publie partout pour le plus grand poltron du monde &, par toutes les bonnes compagnies, il le ruine d'honneur & de réputation. Et non content de ceci, il retourne à sa maison &, sans autre cérémonie, ôte le maniement de ses affaires à sa femme, la gourmande, & la traite le plus indignement du monde. *Qu'ai-je fait (lui disait-elle) qui mérite une telle indignité ? Vraiment, je n'estime point d'être coupable d'autre crime que d'avait trop aimé un ingrat. O Dieux vengeurs de l'innocence, voyez-vous bien de votre Ciel une telle cruauté sans la punir ? Malheureuse Calliste ! faut-il que la naissance de ton plaisir soit celle de ta misère, & que l'amour qu'on te jurait si ferme soit sujet au vent d'un si soudain caprice ? De qui pourrai-je désormais être assurée ? puisque celui qui devrait rendre ma vie contente, la rend si misérable.*

Je poursuivrais les plaintes de Calliste, mais mon cœur, trop sensible à la pitié de cette Belle, se fond tout en larmes tandis que son cruel Mari ne s'en émeut aussi peu qu'un marbre. Vous diriez que c'est un Pyrope, que l'eau rend plus clair & plus brillant. Les larmes de Calliste l'allument d'autant plus de courroux qu'elle en verse davantage. Au récit de si tristes nouvelles, la Mère accourt chez Lyndorac &, voyant ce mauvais ménage, exhorte son gendre de son devoir & lui met devant les yeux l'honneur & la qualité de la maison de sa fille, la fable du monde, & le trophée de leurs ennemis. Lui représente par même moyen le juste ressentiment qu'une infinité des gens d'honneur auront de cet affront, & que tant de bruit ne peut passer sans la perte de plusieurs.

Mais cette roche sourde à la raison, n'ayant devant les yeux que son honneur intéressé par imagination, se laisse tellement emporter à sa folie qu'il croit n'être pas satisfait du tort qu'il fait à Calliste s'il n'ouvre encore la bouche contre sa mère.

O jalouse fureur, mortelle ennemie de l'Amour, que tes effets sont prodigieux! Tu donnes en un moment une cruelle mort au milieu d'une douce vie &, parmi ses breuvages plus délicieux, tu lui fais avaler une amère poison. Cette honnête Dame, voyant que cette extrême furie possédait entièrement l'âme de Lyndorac & que sa raison était désespérée, elle prend sa fille &, avec un vif & piquant regret, l'emmène & la retire chez elle.

C'était au temps que notre Prince, pour venger le tort que lui faisait son Altesse, s'apprêtait de conquérir la Savoie, passer les Alpes & lui ôter encore le Piémont. Il lui était aussi aisé à le faire qu'à le dire, voire de se rendre absolu Monarque de la terre, si sa clémence eût été moindre que sa valeur.

Lyndorac se dispose à dresser sa compagnie afin de se trouver parmi les gens de bien, cependant que le valeureux Léandre donne la cornette à Rochebelle. Tous deux sont au camp alors que Léandre, qui a témoigné son courage en tant de batailles, de rencontres & de duels, apprend de quelqu'un l'affaire de ces deux ennemis & la procédure de l'un & de l'autre, Il est bien fâché d'avoir mis entre les mains d'un homme qui a plus d'apparence que d'effet, une chose de telle importance & de qui dépend presque tout l'honneur des gens-d'armes. Ce valeureux Cavalier, pour mieux sonder Rochebelle, le fait appeler & lui tient ce discours :

Lyndorac se vante partout que vous lui avez manqué de promesse, & refusé de vider un différend que vous avez ensemble. Que pour cet effet il vous a pris par la main dans votre propre maison, & vous a mené en un lieu exempt de toute supercherie. Je vous prie, si vous m'aimez, d'en tirer votre raison, & faire paraître que je ne me suis point trompé au jugement que j'ai fait de votre mérite.

Rochebelle se voit engagé par ce moyen à se battre. Il ne s'en peut dédire, si bien qu'il envoie le jour même de ses nouvelles à Lyndorac avec ce cartel : *Il est temps que le Ciel venge par mes mains ton insupportable folie. J'avais délayé jusques ici de la châtier espérant que tu t'amenderais. Mais, puisque ton insolence persévère, je t'attends au lieu où ce garçon te dira, tout seul avec une épée & un poignard, afin de te priver & d'honneur & de vie.*

Je ne saurais dire si, de ces nouvelles, Lyndorac reçut plus de contentement que de fâcherie. L'aise de se trouver bientôt au lieu qu'il a tant désiré, ne se peut exprimer & le courroux de se voir mépriser par un homme qu'il a bravé tant de fois le possède également, de sorte qu'il méprise de répondre à un vanteur qui publie son triomphe avant la victoire. Il se porte sur le lieu monté sur un petit cheval &, à peine il y arrive qu'il voit Rochebelle, monté sur un cheval d'Espagne fort & puissant. Lyndorac met pied à terre, croyant que son homme en fera le semblable, mais il est bien déçu car l'autre pique son cheval &, comme un foudre fondant sur lui, lâche un pistolet & lui emporte la moitié de sa fraise, & fuit.

Arrête poltron (criait Lyndorac, courant après) & *n'allonge point au monde avec si peu d'honneur, la trame d'une vie pleine de tant d'infamie.* Mais le vent emporte ses paroles & la vitesse du cheval dérobe à ses yeux son ennemi qui abandonne en même temps, & son honneur & l'armée, & s'en retourne à sa maison.

Lyndorac est bien affligé de voir que son homme lui échappe pour la seconde fois à si bon marché, mais il faut qu'il prenne patience jusques à ce que le temps lui offre le moyen d'en tirer plus de raison. Il prend à témoin quelque passant qui se trouve par rencontre lorsque son ennemi lui lâcha le pistolet & qu'il s'enfuit ; le mène au camp vers le grand Henry à qui il montre la moitié de sa fraise emportée, lui récite le succès de son deuil, implore sa justice, & emploie le témoignage de cet homme.

Notre Monarque de qui l'on pouvait dire justement,

Que ce qu'il commandait en grand et sage chef,

Sa main l'exécutait en valeureux gendarme.

Lui, dis-je, qui s'exposait lui-même en de tels hasards que les plus assurés y fussent devenus blêmes. Ce grand prince ennemi mortel des poltrons, fait assembler incontinent les Maréchaux de France & leur commande de faire droit à Lyndorac.

Il ne fallut guère employer de temps à condamner Rochebelle, puisque sa fuite le rendait assez atteint & convaincu du crime dont son adversaire l'accusait. L'affaire est pesée avec juste & mûr jugement, & ce fuyard est dégradé des armes & déclaré roturier, lui & sa postérité. C'est bien perdre un homme que de le traiter de la sorte. Il faut qu'il se délibère désormais de vivre en un désert, indigne de converser parmi les vivants. Pour moi j'estime que c'est être proprement enfermé dans une tombe relante [puante], lorsqu'on n'ose paraître en la compagnie de ses égaux.

Après que la valeur de notre Prince eût dompté l'orgueil de ses ennemis, & usé après la victoire de sa douceur accoutumée, Lyndorac a son congé de retourner chez lui. L'avantage que le droit des armes lui donne sur Rochebelle ne l'empêche pas de se soumettre encore à le faire appeler au combat, mais l'autre n'en veut point ouïr parler. Toute la noblesse du pays s'en émerveille. Auparavant ce malheur, on l'avait en aussi bonne réputation que Gentilhomme de la province.

Son Père même, qui était un vénérable Vieillard, lui en fait tous les jours mille reproches & dit qu'il a été changé au berceau, & que jamais il n'a produit au monde ce poltron. Même il s'offre à Lyndorac de le combattre pour son fils, si Lyndorac eût voulu s'y accorder. Enfin, le Génie de Rochebelle redoute celui de Lyndorac & le Ciel les veut dignement punir tous deux, l'un de sa vanité, & l'autre du tort qu'il faisait à sa femme.

Que faisiez-vous en ce temps, belle Calliste ? Votre bouche était ouverte aux regrets, & vos yeux versaient un déluge de larmes capables de noyer tout le monde si le feu de votre juste courroux n'en eût desséché l'humeur. Ce cruel bouche les oreilles lorsqu'on lui parle de vous, & fuit les lieux de votre demeure. Vos parents & vos amis s'assemblent pour remédier, par un doux accord, à ce grand mal. On ne le peut flétrir. Son obstination est extrême, mais il en sera bientôt châtié. Il tache de surprendre son ennemi qui se tient sur ses gardes & qui le surprend lui-même.

Rochebelle ne sortait jamais en campagne qu'il ne fût suivi de trente ou quarante mauvais garçons bien armés. En cet équipage il rencontra un jour

Lyndorac avec six ou sept hommes. Aussitôt que notre jaloux reconnaît son adversaire, sans considérer l'inégalité de la partie, il pique son cheval & donne dedans, tandis que ceux qui l'accompagnaient prennent la fuite.

Il rendit des preuves de valeur incroyable. Aussi, on ne saurait lui ôter l'honneur d'être un des plus vaillants hommes du monde. Mais que fera-t-il tout seul contre tant de personnes, & encore mal monté & désarmé ? C'est un sanglier au milieu d'une infinité de veneurs. L'un lui donne un coup d'épée, l'autre un coup de pique, & l'autre le traverse d'un épieu. Son sang, à longs filets, change la verdure en pourpre. Il se venge néanmoins &, autant de coups qu'il donne, ce sont autant de morts assurées. Il cherche, à travers, son ennemi qui se contente de le voir percé de mille coups, sans s'opposer à sa furie. Enfin, il est porté par terre tout sanglant & tout défiguré, & laissé pour mort.

Rochebelle qui croit désormais vivre en repos, se retire promptement en une sienne forte place &, bientôt après, plusieurs courrent sur le lieu de l'exécution & trouvent que Lyndorac s'était relevé & assis sur l'herbe, la perte de tant de sang qu'il avait versé ne lui permettant pas de se tenir sur pieds. Il est emporté par ses amis à sa maison & si bien secouru que, dans peu de jours, il est guéri ; mais non pas si bien qu'il ne se ressente encore de ses plaies &, particulièrement, d'un coup d'estoc qui lui fut donné au côté droit. La plaie est bien fermée ; toutefois, il y a quelque chose qui le pique comme d'une grosse aiguille, & principalement lorsqu'il se baisse ou qu'on le touche en cette partie offensée. Cela ne l'empêche pas, néanmoins, de monter à cheval & de faire un voyage à la Cour pour former de nouvelles plaintes à sa Majesté contre son adversaire. Rochebelle est la fable des Courtisans. On lui fait son procès &, par arrêt, il est condamné d'avoir la tête tranchée. Ses biens sont confisqués & adjugés à Lyndorac à qui le Roy permet encore de prendre mort ou vif son ennemi, en quelque manière que ce soit, & lui laisse en sa disposition de le tuer de ses propres mains, ou bien de le livrer entre les mains de la justice. Lyndorac fait exécuter l'arrêt par contumace &, pour cet effet, on dresse une potence, près le Louvre devant l'hôtel de Bourbon, où le tableau de Rochebelle est attaché.

Quand le père de Rochebelle apprend cette note d'éternelle infamie survenue à sa maison, il tire ses blancs cheveux, les arrache, & s'abandonne à la douleur. Et, en vain, on tâche à le consoler. Ce regret trouve son âme si sensible, qu'en peu de jours il le met dans le tombeau.

Notre homme veut retourner cependant au pays pour jouir du fruit de l'arrêt ; mais le mal que cette blessure des reins lui donne l'afflige fort. Il porte toujours une face blême & traîne sa vie en langueur. La Rivière, Martin, & la Violette, Médecins renommés, s'assemblent pour y remédier ; mais ils n'y voient goutte, si bien qu'il se dispose de consulter ceux de Montpellier. Il y arrive avec beaucoup de douleur & y trouve aussi peu de résolution que d'allégement. Rochebelle en est bien aise puisque, par ce moyen, son ennemi songe plus à se guérir qu'à le rechercher.

Lyndorac qui avait déjà gardé plus de quinze mois ce mal insupportable, désespéré du tout de sa vie, attend la mort en patience. Geronyme, opérateur, passe cependant par Montpellier & notre malade est conseillé de lui montrer son mal. Il le fait plutôt pour leur complaire que pour espoir de guérison. Cet homme lui manie son côté &, à mesure qu'il le touche, Lyndorac se sent piqué jusques au cœur.

Prenez courage, lui dit alors cet Empirique, j'ai trouvé la cause de votre mal. Vous avez un fer fiché dans vos reins, il l'en faut arracher. Plusieurs Médecins que Lyndorac avait appelés pour y assister se riaient de l'opérateur, lorsqu'en leur présence il fait une incision au lieu de la douleur, & en tire la pointe d'un fer, long de sept ou huit grands doigts. Il lui applique puis après de l'onguent &, dans sept ou huit jours, il rend le malade sain & gaillard. La vive & fraîche couleur lui revient au visage &, à mesure qu'il reprend ses forces, le désir de se venger de Rochebelle se rallume.

Cependant qu'il est sur les desseins d'attraper son ennemi les parents de Calliste & ceux de Lyndorac se rassemblent pour la dernière fois afin de voir si l'on peut mettre remède au trouble de leur mariage. Mais c'est écrire en l'air & peindre dessus l'onde, puisque notre jaloux demeure toujours en même prédicament, insensible à la raison & au devoir. Enfin, comme on voit que son jugement est du tout perdu, le mariage se dissout, du consentement des parties ; & bulles s'obtiennent de Rome qui donnent dispense à tous deux de se séparer & de se remarier où bon leur semblera.

Je n'entre point en dispute si cela se pouvait ou s'il ne se pouvait pas faire. Les hommes peuvent, par faux, entendre tromper l'Eglise qui ne juge que de l'extérieur, mais non pas l'esprit de Dieu qui sonde les pensées, & de qui la bouche nous apprend que l'homme ne doit point séparer ce que le Ciel a conjoint. Lyndorac, aveuglé de rage, ne pense point à cette faute. Toute son imagination est portée à surprendre son ennemi.

Et d'effet, comme il est un grand pétardier, il entreprend un soir sur Rochebelle, enfonce la porte de son château, l'emporte, tue & renverse tout ce qui s'oppose, & prend son ennemi prisonnier. Quelle faveur de fortune, s'il en eût bien usé !

Rochebelle, se voyant attrapé, n'a recours qu'aux larmes. Il se jette aux pieds de Lyndorac & lui demande la vie qu'il a déjà tant de fois perdue par la perte que, tant de fois, il a faite de son honneur. Lyndorac, image de valeur, ressemble au Lion généreux qui s'apaise par humilité. Il se contente d'enfermer son ennemi dans une chambre & là, de le conjurer avec toutes sortes de remontrances de lui dire librement la vérité de ses amours & si jamais il a reçu de Calliste ce dont on l'accuse. Mais Rochebelle qui n'est point assuré de sa vie &, par même moyen, qui ne veut point charger sa conscience, appelle le Ciel à témoin & le supplie de lâcher sur lui les traits de sa foudre si jamais Calliste lui a montré signe de folle amour ; mais plutôt si elle n'a usé en son endroit, parmi son humeur libre, de tant de marques d'honneur & de modestie qu'il est impossible de les réciter. Que peut répondre l'autre, oyant ses horribles serments qui font dresser les cheveux en les oyant. Lorsqu'il n'en peut tirer autre chose, il enferme son ennemi, & prend une nouvelle résolution.

Rochebelle avait des sœurs capables de donner de l'amour au courage le plus farouche du monde. Lyndorac devient amoureux de l'aînée & obtient d'elle, sous promesse de mariage, ce qu'il en désire. Ces nouvelles amours achèvent d'éteindre la mémoire de Calliste & avancent la fin de la Tragédie. O que la jeunesse est volage, & que l'homme est sujet à sa passion ! car, bien qu'il soit enveloppé de mille affaires, néanmoins, il se réserve toujours du temps pour le donner, s'il lui est possible, aux voluptés. Lyndorac n'est pas néanmoins si sot, qu'avec la jouissance de cette Beauté, il ne veuille encore tout le bien du frère. Il voit Rochebelle pour ce sujet, & lui déclare son intention en peu de mots.

Vous savez (dit-il) comme vous m'avez tant de fois traité indignement, & le pouvoir que j'ai de me venger, si je veux, maintenant de vous. Votre vie & votre mort sont entre mes mains, & il est en ma disposition de faire mettre votre tête sur un échafaud. Si j'étais aussi prompt à punir qu'à pardonner, vous auriez déjà servi de sanglant & d'infâme spectacle au public ; mais, préférant la douceur à mon juste ressentiment, tant s'en faut que je pourchasse la fin de votre vie qu'au contraire je veux, s'il est possible, relever votre honneur par l'alliance que je ferai avec vous. Votre

sœur Amynthe sera le lien qui nous rendra désormais inséparables. Je lui ai déjà donné ma foi, & elle m'a donné la sienne. Il ne reste sinon que vous acheviez une si bonne œuvre, par votre consentement & par l'avantage que vous lui ferez, tel que je le désire.

L'honneur que vous me faites (répond Rochebelle) me tient déjà lieu d'éternelle obligation que je vous aurai désormais. Je vous jure que j'en garderai la mémoire jusques au tombeau. C'est à vous à me faire la part que vous voudrez ; aussi bien tout est à vous.

Les arrêts que j'ai obtenus, joints au don du Prince, dit Lyndorac, me donnent à la vérité tout votre bien. Mais je ne suis pas si rigoureux que je ne vous laisse de quoi vivre. Votre sœur a six mil écus par le testament de votre père. Elle vous remettra son legs & vous lui remettrez l'héritage &, par accord public, confirmerez ce que la justice me donne.

Je vous ai déjà dit (repart Rochebelle) que je n'ai point d'autre volonté que la vôtre. Je me sens trop favorisé de cette offre, & plus honoré de votre alliance.

A ces mots, ils s'embrassent & s'entre-saluent comme beaux frères, & jurent désormais une éternelle concorde.

Lyndorac, que vous êtes crédule en toutes choses ! Estimez-vous qu'un homme rempli de vanité & qui fait plus état des biens du monde que de l'honneur, se dépouille si légèrement d'un tel héritage ? Vous croyez peut-être à ses jurements ? Voyez-vous pas qu'il est de ceux qui tiennent pour maxime que l'on trompe les enfants avec des oiselets & les hommes avec des serments ?

Tandis que Lyndorac prépare ces nouvelles noces, Rochebelle qui a la clef des champs se saisit d'une forte place de sa maison & s'y fortifie. Une ville prochaine, d'où il était natif, lui tend la main & lui offre tout secours. Cette dernière procédure accuse Lyndorac d'avarice, & plusieurs de ses amis l'en blâment. Son adversaire, assisté, lui tend de tous cotés des pièges. La première rencontre devait avoir rendu Lyndorac plus prudent, mais lui qui croit que tout le monde ensemble ne saurait le surmonter quand il a une épée à la main, sort tous les jours en campagne avec peu de gens. Son ennemi a toujours cinquante ou soixante hommes bien armés qui le suivent partout.

Enfin ils se trouvent. Lyndorac met la main au pistolet. Il tue le premier qui s'oppose. Ses gens plus résolus que la première fois font plus de résistance. Mais la grêle des mousquets & des arquebuses de l'ennemi

les étonnent. Leur chef, vaillant comme de coutume, vend sa peau chèrement. C'est un foudre qui passe au travers d'un nuage lorsqu'un autre foudre lui donne dans la tête & le porte mort par terre. Il n'est pas plutôt abattu que le reste de sa troupe se sauve à la fuite, & le champ de bataille demeure à Rochebelle qui descend de cheval & perce de son pistolet son ennemi, tout mort qu'il est. Il lui passe puis après son épée au travers du corps & lave ses mains de son sang. Il a si grand'peur de son retour qu'il lui ouvre la poitrine & lui tire le cœur. O barbare ! tu fais bien paraître qu'un généreux courage, ne fut jamais hôte de l'âme d'un poltron.

La mort Tragique de Lyndorac est regrettée de plusieurs gens d'honneur, encore que tout le monde le blâme des rigueurs qu'il exerça contre Calliste, sans aucune apparence de raison. Sa sœur Doris le plaint, & reconnaît bien tard la faute qu'elle commit lorsqu'elle lui blessa le jugement du trait de jalouse. Cependant, le gouverneur de la Province commande aux Prévôts de se saisir de la personne de Rochebelle qui, comme un Oreste agité de furies, court de lieu en lieu & ne s'arrête jamais, de peur de recevoir le châtiment qu'il mérite. Ses complices sont presque tous pris. Les uns sont étendus sur la roue, les autres servent d'ornement à un gibet.

Lorsqu'Amynthe sait la mort de Lyndorac, elle peint sa face des couleurs du trépas. Le coup de la douleur, par trop de sentiment, la rend insensible. Enfin, comme les esprits ramassés commencent à s'évaporer par l'humeur de ses yeux & par les sanglots continuels qui sortent de son cœur, elle commence à proférer de si pitoyables regrets, qu'elle eût contraint la mort même à pleurer son tourment, si cette fureur eût eu des oreilles pour entendre ses plaintes :

Ha ! Malheureux frère ! (disait Amynthe) est-ce le partage que je reçois en ta maison ? Me donnes-tu du sang à boire, le premier jour de mes noces ? Sont-ce les premiers mets du banquet ? O cruel ! que ne commençais-tu à laver tes mains de mon Sang, puisqu'en ôtant la vie à l'un, tu savais bien que l'autre ne pouvait demeurer vivant. O Soleil qui as vu meurtrir celui qui servait de lumière au monde, que ne te cachais-tu sous notre hémisphère & que ne couvrais-tu d'éternelle obscurité le monde, comme tu fis jadis en la faute d'Atréa ? Que, désormais, ce jour soit marqué d'une lettre rouge dans nos Ephémérides, & qu'il y pleuve toujours du sang. O Lyndorac qui n'eus oncques d'ennemi plus grand que ton courage, ta valeur t'a perdu. Si tu eusse cru le conseil de celle qui t'aimait plus que ses propres yeux, tu eusses logé en ton âme le soin de ton

salut, aussi bien que celui de ta gloire. Ce perfide à qui tu avais donné la vie lorsque tu la lui pouvais ôter si justement, n'aurait point maintenant ravi la tienne avec tant de cruauté. Mais je te vengerai, quelque chose qui en puisse succéder, & me blâme qui voudra d'inhumanité, je ferai revivre celle qui, pour sauver Jason, mit en pièces son propre frère. Je ne craindrai de délivrer la terre d'un tel monstre, puisque le regret de t'avoir perdu (ô mon Lyndorac) me prive en même temps de crainte, aussi bien comme d'espoir.

Ainsi parlait Amynthe, & ses paroles furent bientôt suivies des effets. Rochebelle, quelque temps après, & lorsqu'il fuit tant qu'il peut la main de la justice, est atteint d'une mousquetade qui lui perce la tête, ainsi qu'il passe par un village proche de sa maison. Son âme qu'il avait si chèrement conservée jusques à cette heure, quitte à grand regret son bel hôte. La Parque lui scelle hâtivement la mourante prunelle & ce corps, miracle de nature, indigne de loger un courage si cruel & si poltron, demeure froid & transi.

Calliste après tant d'orages & de tempêtes se trouve au port de ses désirs. Le Ciel qui avait pris sa cause en main & épousé sa querelle, rompit la fâcheuse chaîne qui l'attachait. Elle fut, pour un temps, exposée comme une autre Andromède à la merci du monstre de la calomnie. Mais la patience a depuis été récompensée car elle vit maintenant heureuse & contente, avec un Gentilhomme honnête & riche. Elle nous apprend par son exemple que la vérité peut être obscurcie, comme le Soleil lorsque l'obscurité de la Lune se met entre lui & la terre, mais seulement par intervalles. La vérité ressemble à la palme, elle se relève d'autant plus qu'on la charge. L'on dirait que les fardeaux augmentent sa vigueur.

C'est la fin de cette Histoire Tragique. Prenez patience d'en ouïr une autre non moins triste & funeste.

4. Alidor, gentilhomme de Picardie, après la mort de sa maîtresse en fait faire deux portraits : l'un mort, l'autre vif, & va confiner ses jours aux déserts de Thébaïde.

DE toutes les passions humaines, je pense que celle de l'Amour est la plus violente. Lorsque cette fureur s'est rendue la maîtresse de notre âme, la raison n'y trouve plus de place. C'est en vain qu'on y veut apporter du remède. La plaie en est incurable, il faut le plus souvent qu'on en reçoive la guérison de la main du désespoir, principalement lorsqu'on perd le sujet d'où procède ce mal. L'histoire que je veux raconter en rend témoignage. Elle contient tout ce qui se peut remarquer en amour de funeste & de Tragique. Je ne puis l'écrire sans larmes. Si le commandement d'une grande Princesse ne m'y obligeait, j'en laisserais la charge à un autre. Mais puisque le devoir m'y force je la décrirai en cette sorte.

Alidor n'avait pas encore atteint la vingt-deuxième année de son âge que sa valeur était renommée par toute l'Europe. C'était un Gentilhomme de Picardie qui avait témoigné sa valeur en plusieurs rencontres & batailles fameuses. Il commandait à une compagnie de chevau-légers lorsque le grand Henry fit rougir les eaux de la Dordogne du sang de ceux, qui non contents de l'avoir éloigné de la Cour, lui voulaient encore ôter l'espoir d'être un jour assis au trône de ses Ancêtres.

Après que le courage de ce Cavalier qui tenait le parti de la ligue, fut constraint de céder à la valeur & à la fortune de ce grand Monarque, il se retira en son pays, en une sienne maison de plaisance, où il se mit à passer le temps. Tantôt il courait le cerf, tantôt il faisait voler le héron ; maintenant, il prenait un livre &, assis sous un arbre ou bien aux bords d'une claire fontaine, il lisait les aventures des Chevaliers renommés dans les Histoires. Quelquefois, il composait de beaux vers en sa langue & louait le Ciel dans ses écrits de ce qu'il vivait sans passion, prisant la liberté plus que tous les trésors du Monde. Heureux, s'il eût continué en cette résolution & si les charmes d'une beauté n'eussent troublé le doux repos de sa vie & donné sujet à ma plume d'écrire plutôt sa passion que sa valeur

Durant que son âme n'était point encore éprise d'aucune flamme amoureuse, il arriva qu'un gentilhomme son voisin, que nous nommerons Lycidas, revint de Flandre où il avait demeuré dix où douze ans, commandant un Régiment pour le service du Roy Catholique. Sitôt que la nouvelle de sa venue fut semée par la Province, tous les Chevaliers allaient à la foule en sa maison pour le voir & pour le saluer. Alidor qui était rempli de courtoisie ne manqua point de le visiter. Il y fut un jour avec un sien gentilhomme nommé Fatyme. Lycidas qui avait connaissance du mérite d'Alidor & du rang qu'il tenait au pays, le reçut avec toutes sortes de compliments. Il le fit promener par toute sa maison. Il lui fit voir les parterres de son jardin, le bois planté d'arbres qui portent des fruits les plus délicieux, les cabinets & les allées couvertes de feuilles vertes. Enfin, il lui fit voir une autre chose bien plus singulière : c'était Callirée qu'il avait épousée en Flandre. C'était une Beauté la plus rare qui se peut voir. L'Amour se servait de ses yeux pour brûler toutes les âmes généreuses & son front était un tableau où toutes les grâces étaient représentées. Alidor n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ce beau Soleil que son cœur, non encore atteint des flèches de ce petit Dieu qui préside sur l'aise des humains, sent une blessure secrète & inconnue. Callirée qui n'avait encore vu tant de grâce & tant de beauté en un homme, se trouva en même temps atteinte des perfections de ce Cavalier. L'Amour frappe leurs deux cœurs à la fois.

Lycidas qui ne se défiait nullement de la fidélité de son épouse, lui commanda d'entretenir Alidor, pendant qu'il allait recevoir une nouvelle compagnie qui venait pour le visiter. O que ce commandement lui fut agréable ! Elle s'assit en une chaire & pria Alidor de s'asseoir en une autre qu'elle fit apporter. Ce Cavalier, voyant devant ses yeux celle qui commençait déjà de ravir sa franchise, ne savait par quel chemin il devait tourner ses pas pour parvenir au lieu où il désirait arriver. Le Dédale amoureux où il se trouvait engagé lui montrait plusieurs voies, mais elles étaient confuses & incertaines. Ainsi, balançant entre l'espoir & la crainte, il demeurait immobile. Ses yeux arrêtés sur le beau visage de sa Maîtresse faisaient l'office de sa langue qui demeurait attachée à son Palais, d'où sortaient parfois des soupirs interrompus, messagers de sa passion. Il ne l'eût jamais déclarée ouvertement si la belle Callirée n'eût par ces paroles chassé sa crainte & relevé son espérance. *Monsieur, (ce dit elle) il semble que ce lieu vous soit déjà désagréable, & que l'absence de quelque sujet pour qui vous soupirez vous fasse souhaiter à partir d'ici aussitôt que vous*

venez d'y entrer. Au moins, je vous puis assurer qu'il y a céans une personne qui fait autant d'estime de votre mérite qu'autre qui soit au monde. Achevant ce discours, elle jeta un regard amoureux sur Alidor, capable de le faire mourir & revivre à même temps. Hélas (Madame répondit-il), plût à Dieu que je fusse condamné à demeurer éternellement en ce lieu ! Ce n'est pas l'absence de quelque Sujet qui me fait soupirer. C'est plutôt la présence d'un autre, que je serai constraint de perdre bientôt & peut être sans espoir de le revoir jamais. Ce souvenir m'afflige & me fait souffrir déjà une mort plus cruelle que la mort même. Tenant ce propos, il tira un soupir du profond de son âme, qui interrompit son discours, cependant que Callirée repart en cette sorte : Je voudrais avoir connaissance de la personne de qui vous appréhendez l'absence. Si elle était si inhumaine que de vous défendre sa vue, je m'efforcerais de la disposer pour votre contentement.

O Dieux ! (s'écrie alors Alidor) si votre parole est véritable, je suis le plus obligé des Mortels à l'Amour. J'ai consacré ci-devant ma jeunesse au Dieu de la guerre &, possédé du désir d'acquérir de l'honneur, je n'ai point épargné d'épandre mon sang & d'en arroser les lauriers que j'y ai gagnés ; mais je veux désormais employer le reste de mes jours à cultiver les myrtes, si vous daignez avoir pitié de ma passion. C'est vous (Madame) & non autre, qui avez déjà acquis sur moi ce que toutes les Beautés du monde ne sauraient acquérir. Il faudrait que je fusse sans yeux, ou sans jugement si je ne vous aimais point. C'est vous que je veux désormais non seulement révéler par dessus toutes les créatures, mais encore adorer comme l'on fait les Dieux.

Il voulaitachever ce discours lorsque la venue du mari de Callirée l'interrompit & empêcha cette Beauté à lui répondre. Tout ce qu'elle put faire, c'est qu'elle prit la main d'Alidor & la serra amoureusement, en témoignage qu'elle recevait les offres de son service & qu'elle se disposait à l'aimer d'une amour mutuelle. Cependant, elle se lève & va pour recevoir la compagnie qui entrat dans la salle avec Lycidas. Après, elle fait préparer la collation &, tandis qu'il s'amuse à entretenir les uns & les autres, elle a moyen de dire à Alidor qu'il trouve un expédient pour passer la journée dans ce logis, afin qu'ils puissent s'entretenir plus au long de leurs nouvelles amours. Alidor ne manque point de le mettre en exécution. Il commande dès l'heure même à Fatyme de monter à cheval & ne revenir que sur le soir. Ce gentilhomme lui obéit. Tandis, la noblesse qui était

venue pour visiter Lycidas, prend congé de lui & chacun s'en retourne en sa maison. Il n'y a qu'Alidor qui demeure & qui fait le fâché de ce que son homme ne revient point du lieu où il l'a envoyé. Il fait semblant de vouloir s'en retourner tout seul, mais Lycidas ne le veut pas permettre. Il le prie de demeurer chez lui ce soir. Pour le garder de s'ennuyer lui & sa femme le mènent promener au jardin. Alidor la prend sous les bras &, pendant que le mari n'y prend pas garde, elle reçoit son service, après beaucoup de protestations amoureuses. Et, pour arthes de leur nouvelle alliance, elle tire un diamant de son doigt, & lui en fait présent, & lui un rubis qu'il lui donne.

Ha folle alliance ! où pensez vous Callirée ? Ne vous ressouvent-il plus de la foi que vous avez jurée si solennellement à votre mari ? Ignorez-vous que le Ciel qui en fut le témoin, n'en soit encore le juge ? Hélas ! je parle à des personnes que l'amour a rendues sans ouïe, aussi bien que sans yeux.

Après que nos amoureux se furent jurés l'un à l'autre une éternelle fidélité, ils trouvent une invention pour se faire savoir de leurs nouvelles. C'est que Callirée doit faire croire à son mari que Fatyme est amoureux d'une de ses Damoiselles, nommée Iris, en qui elle se confie entièrement. Par ce moyen, sa maison lui étant ouverte sans aucun soupçon, ils auront ce contentement de recevoir les lettres qu'ils s'écriront, attendant que l'amour leur offre plus de commodité de se voir. Cette résolution prise, ils dissimulent leur passion. Callirée s'approche de son mari & le caresse extraordinairement afin de l'endormir. Mais elle se trompe la première, ainsi que la suite de cette histoire nous l'apprendra. Il est bien difficile d'abuser un homme qui entend le cours du marché & que l'expérience a rendu habile.

Le Soleil commençait déjà à décliner lorsque Fatyme arrive & qu'Alidor veut monter à cheval pour s'en retourner. Lycidas l'arrête & le ramène au logis où l'on avait déjà couvert pour le souper. Alidor tire cependant Fatyme à part &, lui déclarant en peu de mots sa passion, lui commande d'entretenir Iris, à qui déjà Callirée a ouvert aussi son cœur. Fatyme ne manque point de jouer son personnage. Il l'accoste après souper & se met à chanter une chanson amoureuse. La douceur de sa voix qui ravissait les assistants, fit que Lycidas le pria de la recommencer &, ayant appris d'Alidor qu'il jouait fort bien du luth, il lui en fit apporter un. L'ayant mis d'accord, il se mit à marier sa voix au son de l'instrument & à chanter

une chanson pitoyable qu'un bel esprit de ce temps plein de désespoir avait nouvellement composée. Elle est assez commune par toute la France. La teneur en est telle :

*Auprès des beaux yeux de Philis
Mourait l'Amoureux Calliante,
Heureux en sa fin violente
De ses jours sitôt accomplis.*

En chantant, il avait toujours les yeux sur Iris & savait si bien contrefaire le passionné que le mari de Callirée ne pouvait s'empêcher de rire. Enfin, comme l'heure de se retirer fut venue, Alidor ayant donné le bon soir à Lycidas & à son Epouse, il fut conduit en une chambre richement parée. Avant que se coucher, il tira à part Fatyme &, lui ayant donné une plus entière connaissance de son amour, il le conjura de le vouloir assister, à la charge qu'il ne serait pas ingrat à le récompenser de la peine. Après que Fatyme lui eut promis, non seulement de lui rendre service en cette action, mais encore d'y exposer sa vie s'il en était besoin, notre amoureux se mit au lit. Le repos qu'il y eut ne fut guère grand. Toute la nuit, il ne fait que penser à son amour. La beauté de Callirée lui revient toujours devant les yeux.

O Ciel (ce disait-il parfois) faut-il que je sois privé sitôt des rayons de mon beau Soleil ? Mes yeux se peuvent bien disposer aux ténèbres & mon âme à toutes sortes d'ennuis. Quel astre pourra désormais m'éclairer, quand je serai privé de ma douce lumière, & quel contentement saurais-je espérer lorsque je ne verrai point la clarté de mon âme ? O amour que d'épines accompagnent tes roses ! Que sais-je si, durant cette absence, ma belle ne changera point d'affection. Si cela doit arriver, ô mort, décoche sur moi ta flèche cruelle, & mets dans le tombeau ma vie avec mes amours.

Puis en se reprenant, proférait ces paroles.

Ha ! malheureux, commences-tu à douter si tôt de la fidélité de ta Maîtresse, sans sujet ? Que dirait-elle, si elle savait cette défiance ? N'aurait-elle pas occasion de se plaindre du mauvais jugement que tu fais de son bon naturel ? Pardon, Madame. Je ressemble à l'avare, qui a toujours son cœur au lieu où est son trésor & qui craint incessamment de le perdre. Et puis votre mérite me doit excuser car, puisqu'il est incomparable & que rien n'est digne de vous, ce n'est pas donc sans juste raison si je crains.

Il passa une partie de la nuit à s'entretenir de ses pensées, & l'autre à composer un sonnet sur les perfections de Callirée. Je l'ai ici inséré parce qu'il me semble fort bon. Aussi ce Gentilhomme faisait d'aussi beaux vers François que Gentilhomme de son temps.

SONNET.

*Il n'est point de beauté semblable à Callirée
Son front est un miroir où se mirent les Dieux.
La liberté s'enfuit au devant de ses yeux,
Et l'amour est lié de sa tresse dorée.*

*Mortels ne cherchez plus le beau Ciel Empirée,
Voici l'heureux séjour des esprits glorieux :
C'est la beauté qui rend l'Amour victorieux,
Et qui fait que sa flèche est partout révérée.*

*Qui la voit sans l'aimer n'a point de jugement.
C'est un vivant rocher privé de sentiment :
Pour moi dont la fortune en ses yeux est enclose,*

*(Encore que l'Amour soit plein de cruauté)
O Dieux puis je bien voir ce Soleil de beauté,
Sans brûler de l'amour d'une si belle chose.*

Tandis qu'il soupire d'un côté son amour, sa Maîtresse se plaint tout bassement de la passion qu'elle ressent. Alidor a cet avantage de pouvoir alléger aucunement son mal en soupirant, mais elle n'ose respirer qu'à grande peine, de peur que son mari n'en ait la connaissance. Déguisant néanmoins sa douleur, elle parle à lui de la sorte : *Et bien, Monsieur, que dites-vous de ce Gentilhomme qui accompagne ce Cavalier qui loge aujourd'hui céans ? N'est-il pas bien passionné d'Iris ? Nous aurons au moins le plaisir de l'ouïr souvent chanter & jouer du luth, car il ne manquera pas de visiter ses amours, pourvu que vous l'ayez agréable. Il m'a conjurée de vous en supplier.*

Il y sera le bien reçu (répond Lycidas) toutes les fois qu'il y viendra, pour l'amour de son maître qui est un fort brave & fort honnête Gentilhomme.

Callirée, bien aise de savoir la volonté de son mari, passe le reste de la nuit avec inquiétude d'en avertir Alidor. A peine l'Aurore commençait à semer ses lys & ses roses par l'horizon, que notre amoureux saute du lit & s'apprête pour prendre congé de Lycidas. Lui, sachant qu'il voulait partir, se lève pareillement & le va trouver à sa chambre. Il s'excuse du mauvais traitement qu'il a reçu en sa maison, & Alidor de l'importunité qu'il lui a donnée. Lycidas ne veut pas qu'il parte sans déjeuner. Il ne s'en fait guère prier, afin d'avoir moyen de voir Callirée qui par sa Damoiselle avertit Fatyme du plaisir que son mari recevra si parfois il les vient visiter. Fatyme apprend cette bonne nouvelle à son maître qui en reçoit un plaisir extrême. L'heure de partir étant arrivée, il prend congé de Lycidas & de sa femme, & monte à cheval. Mais l'amour qui a déjà pris possession de ces amants fait une chose impossible en Nature. Il fait qu'Alidor se prive de son cœur & Callirée du sien, pour en faire un échange mutuel.

Quand il fut arrivé en sa maison, son humeur, auparavant libre & joyeuse, commence à devenir morne & triste. La chasse qu'il avait ci-devant tant aimée, lui déplaît. Il fuit toute compagnie, & tout son contentement est de s'écartier tout seul dans un bois ou dans quelque antre &, là, conter aux rochers & aux arbres les beautés de sa Maîtresse & la violence de sa passion. Il passa quelques jours en ces solitudes où il composa mille beaux vers que j'insérerais ici s'ils n'étaient imprimés en autre part. Enfin, se ressouvenant de l'invention de sa Maîtresse pour s'écrire l'un l'autre, il écrivit cette lettre :

Je voudrais (mon beau Soleil) que votre lumière pénétrât les nuits sombres où je suis réduit. Vous y verriez toutes les passions que l'Amour peut faire ressentir à un mortel, qui n'attend la délivrance des peines qu'une cruelle absence lui donne, que du bien de votre chère présence. La Déité que je révère m'en donnera le contentement lorsque, lassée de mon tourment, j'aurai le bonheur de vous revoir. Attendant cette félicité, je vous conjure de me témoigner par vos lettres le ressouvenir que vous avez de celui de qui les destinées dépendent de vos beaux yeux.

Il bailla cette lettre à Fatyme & le pria de la rendre secrètement à sa Maîtresse, sous couleur de revoir Iris. Ce Gentilhomme part & arrive le lendemain matin au Château de Lycidas. Le Ciel doux & serein l'invitait ce

jour-là d'aller à la chasse. Comme il sortait de la porte de son logis, il rencontra Fatyme qui voulait y entrer. Il salue Lycidas & contrefait le honteux. *Entrez seulement dedans* (lui dit le mari) *je sais de vos affaires plus que vous ne pensez pas. Vous y trouverez vos amours.*

Fatyme, après une grande révérence, y entre & trouve Iris qui, ayant déjà appris sa venue, venait pour le recevoir. Après qu'il lui eut secrètement fait entendre le sujet de sa venue, elle en avertit Callirée qui, toute transportée de joie, saute du lit : elle n'a pas la patience de s'habiller. Le désir d'apprendre des nouvelles d'Alidor fait qu'elle commande à Iris de lui amener ce Messager d'Amour. Quand il fut entré dans sa chambre, il fit une grande révérence &, s'approchant d'elle, lui dit comme il lui apportait des lettres du plus accompli Cavalier de la terre.

Mon ami (dit-elle) *avant que nous les voyons, je vous veux récompenser de tant de peine.* Ce disant, elle va vers un Cabinet d'Allemagne qu'elle ouvre, & en tire cent pistoles qu'elle lui donne. Ce ne sont point des contes faits à plaisir, je récite la pure vérité de cette Histoire. Fatyme est encore en vie, pour témoigner que ce que je dis est véritable. Il fait à présent sa demeure près de la première des Cités de l'Europe. Il remercie cette Dame de son présent qu'il prit fort bien, sans en faire refus, & en récompense lui rendit les lettres d'Alidor. Elle les prend & les baise mille fois avant que les ouvrir. Après qu'elle les eut ouvertes & qu'elle eut lu ce qu'elles contenaient, elle commanda à Iris d'aller faire déjeuner Fatyme. Tandis, elle se retire toute seule dans son cabinet pour faire réponse à son amoureux en cette sorte :

MA chère âme, s'il était aussi bien en ma puissance de vous tirer des peines dont vous vous plaignez, que j'en ai la volonté, croyez que vous en recevriez bientôt la délivrance. Je vous prie de considérer que le moindre soupçon qui pourrait naître en l'âme de mon mari, qui est assez ombrageux de lui même, serait capable de nous ruiner. Consolez-vous de l'espoir que la Déité que j'adore aussi bien que vous me donne, que nous aurons bientôt le plaisir de nous revoir avec plus de commodité que nous n'avons encore eue. Cependant, envoyez-moi souvent votre homme afin que, si elle s'offre, je puisse vous en avertir. Adieu, ma très-chère âme. Conserve toujours la mémoire de celle qui ne vit que de la créance qu'elle a que tu l'aimes.

Cette lettre fermée, elle fit venir Fatyme à qui elle la bailla & puis le chargea de jouer son personnage, contrefaisant l'amoureux d'Iris. C'était un plaisir que de le voir en cette action. On eût dit qu'il mourait d'amour.

Lycidas, étant revenu de la chasse, le fit dîner avec lui, & le gaussa tout le long du repas. Après dîner, il lui fit prendre un luth dont il joua fort mélodieusement au grand plaisir du Mari qui le pria de les venir voir souvent. Sur le soir, il prend congé & s'en retourne vers la demeure d'Alidor qui l'attendait d'une impatience d'amoureux.

Sitôt qu'il le vit revenir il courut pour l'embrasser & pour lui demander des nouvelles de ses amours. *Tenez* (lui dit Fatyme) *ces lettres vous apprendront ce que vous désirez de savoir.* Il les prend, il les baise &, les ayant ouvertes, il les lit. Quand il les a lues, il s'enquiert plus particulièrement de l'état de sa Maîtresse. Fatyme lui raconte tout le succès de son voyage.

Si je voulais ici décrire toutes les particularités de leurs amours, il faudrait que je fisse un livre entier, & non un simple discours. Enfin, Fatyme va presque tous les jours au logis de Lycidas, comme s'il y allait pour voir Iris. Mais il ne peut jouer si secrètement son personnage que le mari, qui avait de l'esprit & du jugement, n'entre en quelque défiance. Il commence à remarquer sans mot dire les actions de sa femme &, la voyant moins joyeuse que de coutume, il se doute qu'on n'attende quelque chose sur son honneur. O qu'il est impossible de receler le feu d'amour à un mari défiant ! C'est un Argus qui pénètre au travers des plus secrètes pensées.

Lycidas, après beaucoup de soin & de peine, trouve une lettre qu'Alidor écrivait à Callirée. Ce fut à l'heure que deux contraires passions commencent à posséder son âme. Le juste ressentiment qu'il avait le pousse d'un côté à une cruelle vengeance. Il veut expier le tort qu'on lui fait par le sang de sa femme & par celui d'Alidor ; mais l'amour que jusqu'à présent il a portée à l'une, & le danger qu'il se représente devant les yeux de faire mourir un Gentilhomme qualifié, retiennent d'autre part quelque peu ce courage, nourri dans les sanglants exercices de Mars. Après avoir beaucoup ruminé en son esprit comme il devait procéder en cette action, il trouve que le meilleur expédient est de s'en retourner en Flandres &, par ce moyen, empêcher le cours de ces nouvelles amours, en privant pour jamais Alidor de revoir Callirée.

Cette résolution est bientôt suivie de l'effet. Il part un jour sans prendre congé de ses amis & emmène sa femme qui est toute étonnée de ce changement, & qui néanmoins n'ose rien dire. Quand Alidor eut appris ce départ si soudain, il s'abandonna aux regrets & aux larmes. Il invoqua mille fois la Mort que le désespoir lui eût bien souvent fait trouver, si Fatyme ne

lui eût promis de faire des voyages en Flandres pour y porter de ses nouvelles à sa Maîtresse. Tandis qu'il passe les jours & les nuits à plaindre & à soupirer, Lycidas qui était déjà arrivé à Anvers, est mandé par le Duc d'Albe de le venir trouver à Bruxelles. Avant que partir, il laissa sa femme sous la garde d'une sienne parente à qui il avait déjà déclaré ce qui lui était arrivé en Picardie.

Etant à Bruxelles bien venu auprès de son Excellence, une entreprise se fait sur une place forte que ceux du parti contraire avaient en leur puissance. Lycidas y est blessé d'une arquebusade au travers du corps & remporté à Bruxelles demi-mort. Les Médecins & les Chirurgiens désespèrent de la guérison. Sa femme en ayant appris la nouvelle, y court pour faire bonne mine. Elle verse un torrent de larmes sur sa couche, mais ce sont larmes de Crocodile. Elle ignorait que son mari sût l'état de ses amours car il remit la lettre au même lieu où il l'avait trouvée. Il fut néanmoins si bien secouru, qu'il commença à se porter aucunement mieux. Ce fut toutefois sous cette condition, que les Médecins ne lui donnèrent que six mois de vie parce que la blessure qu'il avait reçue lui offensait les poumons. Il se leva donc du lit deux mois après, mais ce fut en traînant & languissant après la fin de ses jours.

Comme les choses passent de la sorte, Callirée en avertit secrètement Alidor par une lettre qu'elle lui envoie. Cet amoureux qui avait perdu tout espoir de revoir les beaux yeux de sa Maîtresse, commence dès l'heure même à bâtir de nouveaux desseins. Il croit que l'Amour, lassé de le tourmenter, le récompensera bientôt de tant de traverses, par le moyen qu'il lui ouvre d'épouser Callirée. Il communique la lettre à Fatyme &, après, le prie de faire un voyage en Flandres sous couleur de visiter Lycidas de sa part & lui témoigner la douleur qu'il a reçue de son désastre. Fatyme part & arrive en diligence à Bruxelles. Il va droit au logis de Lycidas & lui rend une lettre d'Alidor. Ce fut la ruine de ces amoureux.

Sans doute si Alidor eût patienté, ce mari qui n'était déjà que trop possédé de jalousie, n'eût point usé de la cruauté qu'il pratiqua. *Donc (disait-il en lui même) je souffrirai l'injure que l'on me fait ? Sera-t-il dit que cette infâme que j'avais si chèrement aimée, se rie après ma mort de ma sottise & de mon peu de courage ? Non, non, je veux apprendre à la postérité que c'est que d'offenser un mari qui a du ressentiment. Plût à Dieu que celui qui attente sur mon honneur sans que je lui en aie donné du sujet, pût si bien être payé de sa trahison, comme j'espère me venger de*

cette louve ! mon âme sortirait plus contente hors de ce corps &, devant que mourir, j'aurais ce contentement de voir au tombeau ceux qui établissent déjà leur joie sur l'espoir du peu de vie qui me reste. Il tenait de tels & de semblables discours en lui même, pendant qu'en apparence il faisait mille caresses à Fatyme. Il remercia mille fois son maître du ressouvenir qu'il avait d'un homme qui avait si peu mérité de lui, & le pria d'attendre quelques jours pendant lesquels il ferait réponse à Alidor.

Fatyme accorda sa prière & séjourna là quelque temps mais, comme quelques jours après il est prêt à partir, il survint un grand accident car voilà qu'un excès de fièvre saisit Callirée avec tant de violence qu'elle fut emportée en moins de vingt-quatre heures. Son mari, la voyant aux peines de la mort, lamente, crie, & arrache ses cheveux. Il sait si bien feindre le contentement qu'il a de la voir mourir, par la feinte douleur qu'il étaie, qu'on dirait que c'est l'image de l'ennui même. Enfin, la Parque qui ravit toutes choses ferme les yeux & la bouche de cette beauté, que les roses & les lys accompagnent dans le tombeau. Cette mort si précipitée étonna merveilleusement Fatyme. Il voulait s'en retourner promptement lorsque Lycidas le conjura de demeurer encore quelques jours chez lui, durant lesquels il écrivit une lettre à Alidor par laquelle il le conjurait de vouloir prendre la peine de le venir voir en Flandre afin que sa vue lui apportât quelque soulagement au mal qu'il ressentait de la perte incomparable qu'il venait de faire.

Fatyme part avec cette lettre, bien fâché d'être le porteur d'une si mauvaise nouvelle. Lorsqu'il fut de retour à la maison d'Alidor, il tira ce malheureux à part & lui donna la lettre que Lycidas lui écrivait. Il n'y a pas plutôt appris ce qu'il ne cherchait pas, qu'il tombe à terre pâmé de douleur. Lorsqu'il reprend ses esprits, il veut ouvrir son sein d'une dague, si Fatyme ne le contenait par ces paroles :

Et quoi (Monsieur), où est votre courage accoutumé ? Qu'est devenue la constance qui vous accompagnait ordinairement aux périls où vous vous êtes trouvé si souvent ? Voulez-vous perdre avec votre âme, l'honneur que vous avez jusques ici conservé &, par même moyen, ruiner la réputation de votre Maîtresse que vous devez chérir après la mort ? Si vous exercez une telle cruauté sur vous-même, ne donnerez-vous pas occasion à Lycidas de croire ce que sans doute il soupçonne ? Il me semble que vous devez plutôt vous vaincre vous-même, pour maintenir votre réputation & celle de votre maîtresse, & en vous contraignant aller voir Lycidas ; mais, toutefois, bien

accompagné ; & puis attendre que le temps ou qu'un nouveau sujet soit le remède de votre passion.

Ha ! Fatyme (répond Alidor) *il m'est impossible de vivre plus longtemps puisque j'ai perdu le Soleil de mon âme. Toutefois je ne veux point mourir que je n'aie auparavant arrosé de mes larmes son tombeau, afin de protester à ses Mânes que je ne tarderai guère à la suivre.* Achevant ce discours, il dissimule sa passion, fait préparer son équipage & part le lendemain.

Quand il est arrivé à Bruxelles, il va chez Lycidas qui, le voyant, se jette à bras ouverts sur lui & puis profère ces pitoyables paroles : *Hélas ! Monsieur, je suis délivré d'espérance & de crainte. Je n'ai plus d'espoir au monde puisque j'ai perdu la douce consolation de ma vie ; & je ne crains d'y perdre rien plus puisque j'y ai tout perdu. Il ne me reste que le plaisir que je reçois, sachant que je mourrai bientôt. Sans cette considération, j'aurais avancé déjà la fin de mes jours.*

Alidor qui avait bien plus de besoin d'être consolé & qui ressentait une vraie douleur, pensa mourir à l'heure même. Toutefois, dissimulant son mal, il lui dit seulement que si son courage généreux s'était fait paraître en tant d'occasions, il le devait maintenant témoigner en cette perte, où il acquerrait plus de gloire qu'en toute autre puisqu'elle était la plus grande qu'un mortel saurait recevoir. Après quelques discours tenus d'une part & d'autre, Alidor prit congé de Lycidas sans vouloir aucunement s'arrêter chez lui, s'excusant sur quelques affaires qui le pressaient. Avant que partir, il va à l'Eglise où sa Maîtresse était enterrée. Il y répandit mille larmes & y proféra mille paroles que sa passion lui dictait, & puis monta à cheval & s'en retourna avec ses gens en sa maison, ne cessant de pleurer & de soupirer. Quand il est chez lui, il se retire dans un sien cabinet écarté & alors la violence de sa douleur qu'il avait jusques ici retenue commence à lui faire proférer mille injures contre le Ciel. Il maudit les destins, mais plus encore la cruauté de Lycidas qu'il croit avoir empoisonné sa Maîtresse.

Ha ! cruelle fortune (disait-il) *que te reste-t-il désormais pour me nuire ? Si tu me voulais poursuivre avec tant de rigueur, que ne prenais-tu ma vie lorsque je l'exposais librement aux périls & aux dangers ? Las ! pour me tourmenter davantage tu m'as ôté celle qui m'était plus chère que la vie même, & par ce malheur amène tous les autres que tu me réservais. O ma douce lumière, vous êtes au Ciel, bienheureuse, & je demeure parmi*

les ennuis & les désespoirs. Hélas je vous pleure: non pas pour la félicité dont vous jouissez, mais pour le regret que j'ai de ne vous avoir pas suivie & de ne vous accompagner en vos aises. Proférant ce discours, il voulait, rempli de désespoir, se donner d'une épée au travers du corps quand Fatyme qui l'avait suivi entre dans son cabinet lui remontre les actes qu'il faisait indignes d'un Chrétien, de murmurer ainsi contre Dieu : que nous naissions pour mourir, & que tous ces pleurs ni ces plaintes ne ranimeront pas sa Maîtresse. Que s'il se donne lui-même la mort, il est en danger de ne la revoir jamais puisque les Enfers sont destinés aux désespérés, & qu'il n'y a point de doute qu'étant morte en bon état elle ne soit maintenant au Ciel jouissante des liesses éternelles.

Ces raisons eurent tant de pouvoir envers Alidor, que dès l'heure même il prit une autre résolution. *Eh bien, dit-il, je veux donc vivre, mais à telle condition que vous m'assisterez en un voyage que je ferai.* Fatyme le lui promet, & lui, se résout au désespoir que je vous veux réciter.

Au temps qu'il perdit sa maîtresse, la France était déjà divisée en deux partis. Le peuple de Paris, oubliant la fidélité qu'il devait à son prince, venait de rendre notable en infamie ce jour des barricades si funeste en nos Histoires. On ne parlait que de sang & que de carnage par toutes nos Provinces. Alidor qui, pour plusieurs raisons que je tais maintenant, était obligé à un Prince de la maison de Lorraine, prend sujet de parler à sa mère & de lui remontrer l'orage apparent qui se levait en France. Que leur maison étant alliée de ce Prince il était obligé d'un côté à suivre sa fortune ; & que d'autre part, le devoir naturel qu'il devait à son Roy le poussait de se bander contre ses propres amis & bienfaiteurs. Que, pour ce sujet, il avait résolu d'aller faire un voyage en Italie & de passer là le temps aux exercices vertueux, attendant que la saison fût plus calme ; que, par ce moyen, il se rendrait indifférent & n'acquerrait point l'inimitié ni des uns ni des autres.

Cette bonne dame qui n'avait que ce fils & qui l'aimait à l'égal d'elle-même, trouva au commencement fort aigre de l'éloigner de ses yeux. Mais, ayant bien pesé ses raisons & considéré qu'il se pourrait perdre en quelque bataille ou en quelque rencontre, elle lui fit donner l'argent qu'il voulut. Comme son équipage se préparait, il fit appeler un peintre &, sur un portrait qu'il avait de sa Maîtresse, il en fit tirer deux autres en petit volume, l'un mort, & l'autre vivant.

Quand le peintre eut achevé son ouvrage, Alidor les mit dans son sein &, après, il prend seulement avec lui Fatyme & Anselme son valet de chambre, & en cette compagnie il part & commande à ses gens de ne le saluer désormais qu'au nom de sa Maîtresse, de ne boire à lui qu'au nom de sa Maîtresse, bref de ne parler jamais à lui que de sa Maîtresse. Il arrive à Marseille. Trouvant un Navire d'Espagne qui était prêt de faire voile pour Alexandrie, il fit marché avec le Patron & se mit dedans.

Les Mariniers pensaient faire bon voyage quand une galiote des Turcs les attaqua &, après leur avoir ôté ce qu'ils portaient, les mena pour esclaves à Alger. Alidor qui ressentait son bien & qui, nonobstant son extrême douleur, faisait paraître je ne sais quoi de relevé par dessus les autres, fut mené au Roi. Ce Prince, le voyant si beau, si jeune, & de si belle taille, le retient à son service en qualité d'esclave, se servant de lui à sa chambre. Ce Gentilhomme faisait de si bonne grâce les actions qu'on avait accoutumé autrefois à lui rendre, qu'on eût dit qu'il avait fait ce métier toute la vie. Aussi se fût-il rendu le plus accompli Cavalier de son temps, s'il eût pu dompter sa folle passion. Ayant acquis la faveur du Roi d'Alger, il eut moyen de retirer près de lui Fatyme & Anselme son valet de chambre. Quand il eut demeuré six mois en cette servitude, le Roi d'Alger qui le voyait toujours triste, croyant qu'on lui eût fait quelque déplaisir, le tira un jour à part & lui tint ce langage :

Viens-çà (Chrétien), que veut dire que je ne te voie jamais joyeux ? Est-ce pour autant que tu n'as point la liberté de retourner en ta patrie ? Il me semble que ta condition n'est pas si mauvaise que tu pourrais estimer, puisque tu as acquis les bonnes grâces d'un Prince qui, non seulement te mettra quand tu voudras en liberté, mais encore te départira de ses biens pourvu que tu veuilles demeurer à sa Cour.

Tenant ce discours, il jetait ses regards sur Alidor qui versait de ses yeux une fontaine de larmes. *Qu'as tu ?* (poursuit le Roi) *as-tu reçu du déplaisir de quelqu'un des miens ? dis le moi & je te jure Mahomet que j'en ferai la vengeance.*

Non, Sire, répond Alidor, je ne vous ai que trop d'obligation. Je ne me plains aussi d'aucun des vôtres, je regrette seulement la perte que j'ai faite, il n'y a pas longtemps. Je suis insensible à tous les bonheurs & à tous les malheurs, & je n'ai du ressentiment que pour cette perte seule.

Comme il achevait ces paroles, il tira du profond de son cœur un soupir qui émut à compassion ce Prince. *Je veux, dit-il, que tu te découvres*

entièrement à moi afin que, si je puis, je donne quelque allégement à ta douleur. Dis-moi donc qui tu es & le sujet de ton aventure.

Puisque vous me pressez de la sorte (Sire), je ne veux pas être (repart Alidor) si mal appris de ne la déclarer à votre Majesté. Je suis un Cavalier François qui étais sorti de mon pays en intention d'aller confiner mes jours aux déserts d'Egypte pour y pleurer mon désastre.

Et pourquoi (demande le Roi) n'y a il pas moyen de donner remède à ton mal ?

Non, Sire, dit Alidor qui, achevant ce langage, mit la main dans son sein, & en tira les deux portraits qu'il y avait toujours gardés jusques à l'heure, sans les en retirer, hormis que tous les matins & tous les soirs il les prenait, les baisait, les adorait & parlait à eux comme s'il eût parlé à sa Maîtresse. Sire, poursuit cet amoureux infortuné, *j'adore ce vif & pleure ce mort.*

Ce disant, il lui montre les deux tableaux. Le Roi d'Alger, voyant ce mystère, apprit aussitôt qu'un désespoir d'amour le possédait, dont il en eut encore plus de compassion de sorte qu'il ne peut se tenir de larmoyer. *Vraiment, dit-il, c'était une belle créature que ta Maîtresse ; toutefois, il me semble que, puisque tes plaintes & tes pleurs ne la peuvent ranimer, tu devrais enfin donner quelque relâche à ton affliction & te consoler par raison.*

Le conseil en est pris, Sire (répond ce Cavalier). *Fasse la fortune ce qu'elle voudra désormais faire de moi, jamais je ne changerai d'humeur.*

Puisque tu es si obstiné en ton malheur (dit le Roi), *je ne te veux point contraindre. Dis-moi seulement ce que tu veux que je fasse pour toi si tu veux demeurer avec moi, je te ferai un des premiers de mon Etat &, par aventure, le temps sera le médecin de ton infortune.*

Je vous rends grâces, Sire, repart Alidor, *de tant de faveur que vous m'offrez sans que je l'aie méritée. Je vous assure que, sans la résolution que j'ai faite de ne servir & de n'adorer jamais autre que ma maîtresse, il n'y a Prince au monde pour qui j'exposasse si librement ma vie que pour le service de votre Majesté. Tout ce que je requiers d'elle, est seulement de me donner la liberté, afin que je puisse accomplir mon entreprise, puisqu'il n'y a que la seule mort qui m'en puisse ôter la volonté.*

Je te la donne dès à présent (dit le Roi) & si, je te ferai encore fournir de l'argent pour subvenir à tes nécessités.

Alidor continua de le remercier & lui dit qu'il n'en avait pas autrement besoin car il avait encore un diamant de mille écus qu'il avait caché sur lui lorsqu'on le fit esclave. Ayant recouvré la liberté en cette sorte, & pour lui & pour ses gens, il prit congé du Roi, se mit dans un Navire & arriva en peu de temps en Alexandrie où il vendit son diamant. Après, il s'habilla en pèlerin &, avec Fatyme & Anselme habillés de même, il se met en chemin & fait tant qu'il parvient aux déserts de Thébaïde.

Il n'est pas besoin que je décrive cette solitude. Les Histoires des anciens Pères Ermites la dépeignent assez. Je dirai seulement qu'après avoir fait élection d'un haut rocher, proche de certains ermitages des Chrétiens qui s'y tiennent, il y fit bâtir une maisonnette en forme de chapelle. Là, il fit aussi dresser un Autel où il mit un Crucifix &, à côté, les deux portraits de sa Maîtresse.

Durant qu'on bâtissait cette chapelle, Fatyme le tira à part & lui remontra le rang qu'il tenait en France, le besoin que sa patrie pouvait avoir de sa valeur, & la réputation qu'il avait acquise auparavant. Qu'il la flétrissait & étouffait maintenant en se confinant ainsi dans un désert. Qu'il serait la fable & la risée du monde, & que l'on dirait que la peur de combattre l'avait réduit en ces extrémités. Il lui mit en avant plusieurs autres semblables raisons pour le détourner de cette folle résolution &, voyant qu'il y était obstiné & qu'il était impossible de lui arracher cette fantaisie :

Pour moi (dit-il enfin) je ne suis ni fol, ni amoureux. Vous êtes l'un & l'autre. Je n'ai point envie de passer mes jours inutilement parmi des bêtes sauvages. Je suis constraint de vous dire adieu puisque votre folie est incurable, & de m'en retourner en France sans vous. Je vous ai accompagné jusques au lieu où vous désiriez de parvenir. Puisque vous y êtes arrivé, je ne suis point obligé de faire davantage.

Comment (dit Alidor) me voulez-vous donc abandonner si tôt? Au moins attendez encore un petit de temps. Ma vie ne sera guère longue. Après ma mort vous vous en retournerez & en porterez les nouvelles à mes parents.

Je n'en serai jamais (répond Fatyme) le triste Messager, Dieu vous veuille remettre en votre bon sens. Adieu.

Ce disant, il part dès l'heure même & s'en revient en France, pendant que ce malheureux Cavalier demeure avec son valet de chambre qui ne l'abandonna jamais.

Lorsque la chapelle fut achevée & qu'en profanant les cérémonies de l'Eglise, il eût appendu les deux portraits de Callirée, il était à genoux à toute heure devant cet autel. Tantôt il s'adressait au vivant & parlait à lui en cette sorte : *Ha! portrait qui me représentees mes liesses passées, images des Saints se peuvent adorer sans idolâtrie puisque l'honneur qu'on leur rend se rapporte tout à Dieu, ne peux-je pas t'adorer ? Tu es l'image d'une déité de qui dépendait tout mon bien & tout mon bonheur. Veuillez permettre le Ciel que bientôt je la puisse revoir & que mon âme qui ne vit qu'à regret dans ce misérable corps puisse voler au séjour bienheureux qui retient la plus belle chose que la Nature ait jamais produite.*

Après, il contemplait le mort & proférait ces paroles : *Ha! seul repos de mes désirs, combien me serait la mort plus douce & plus agréable que de voir un si tragique spectacle ! O Parque inique & détestable !, pourquoi lorsque tu ravis le doux espoir de ma vie, ne me mis-tu pareillement au tombeau ? Ignorais-tu que nous n'avions qu'un même destin, qu'il était impossible à l'un de demeurer au port tandis que l'autre faisait naufrage ! O loup cruel & ravissant, quelle furie & quelle rage t'a poussé de commettre une si grande cruauté que de faire mourir une si belle chose ! Ces beaux yeux, les miroirs de l'amour, & cette bouche, le séjour des grâces & des beautés, ne t'ont-ils pas pu flétrir à quelque compassion ? O Dieux ! avancez bientôt la fin de mes tristes jours afin que je tienne compagnie à celle sans qui je ne puis longuement être. O ma chère Déesse !, en récompense de notre amour que la Parque ne peut éteindre, je ne vous puis offrir que des Larmes & que des gémissements, que je continuerai à répandre sur cet autel jusques à tant que mon âme dolente & affligée abandonne la misérable prison de son corps.*

Tels & semblables discours tenait ce malheureux à des choses inanimées, cependant que son valet de chambre qui avait soin de lui en tout ce qui lui était nécessaire pour l'aliment de sa misérable vie, l'avertit que son argent était court, & qu'il y devait pourvoir avant qu'il en manquât du tout. Il croyait que la nécessité le divertirait de la poursuite de sa folie, mais il fut trompé : car, au lieu que cet amoureux désespéré songeât à s'en retourner en France, il conjura tant son homme qu'il lui persuada d'y faire un voyage pour y aller querir de l'argent.

Cependant qu'Alidor continue cette vie solitaire & lamentable, Anselme part de ces déserts inhabités &, trouvant un Navire en Alexandrie qui voulait partir pour Gênes, il se met dedans & arrive en peu de temps au

port de cette superbe ville. Il passe puis après les Alpes du côté du mont Cenis plus aisément (encore qu'ils soient tous pavés de neige) qu'il ne fait par les villes, & les Provinces de France.

Le glaive y exerçait alors sa cruauté partout. Le père n'y épargnait pas le sang de son propre fils, ni le fils celui de son propre père. Le zèle inconsidéré de religion animait les plus chers amis les uns contre les autres. Néanmoins, il parvint à la fin en Picardie & trouva la mère d'Alidor au lieu de sa demeure. Cette honnête Dame y passait les jours en regrets, pour l'absence de son fils dont elle avait appris les tristes nouvelles par Fatyme. Après qu'Anselme lui eût rapporté ce dont son fils la requérait, & que lui-même lui eut fait entendre la nécessité où il se trouvait réduit, elle commença à pleurer amèrement & dit à cet homme qu'elle était résolue de ne lui envoyer point la somme qu'il demandait, mais seulement quinze cents écus pour se mettre en équipage & pour s'en retourner. Qu'à ces fins, elle le priait de le conjurer, par tous les devoirs qu'on doit à une mère, de revenir le plus tôt qu'il lui serait possible, & de tirer tant de bons amis qui le regrettaiient tous les jours, de l'ennui qu'ils recevaient pour être privés de sa personne & pour savoir la déplorable vie qu'il menait.

Anselme, ayant reçu cet argent & promis à cette Dame de faire tout son possible pour disposer son Maître à revenir, fit tant qu'il sortit de France &, s'étant mis sur mer, il aborda en Alexandrie. De là, s'achemina au désert où Alidor faisait sa triste demeure. Il croyait trouver son maître en l'état où il l'avait laissé, mais il fut déçu en sa croyance. La rigueur qu'il avait exercée sur son corps, le peu de repos qu'il avait pris depuis la mort de sa maîtresse, enfin la mélancolie & le tourment, l'avaient tellement miné que, ne pouvant plus résister à tant de souffrance, il venait de rendre l'esprit. Quelques bons Ermites qui tous les jours le visitaient, émus de compassion, avaient allumé déjà des cierges &, chantant sur lui l'Office des Trépassés, s'apprêtaient de le porter en terre.

Le pauvre Anselme, voyant ce piteux spectacle, tomba de son haut évanoui. Après qu'il fut revenu à lui, il se mit à proférer les plus pitoyables regrets que la douleur enseigne en son école. *Hélas ! (disait-il) mon bon maître, faut-il que je sois si malheureux de vous perdre lorsque je croyais vous trouver au lieu où je me séparai de vous. Je vous y trouve, mais sans mouvement & couché dans une bière. O Amour, que tu causes de malheurs au monde ! Tu mets dans le tombeau toute la valeur & toute la courtoisie du monde. Désolé que je suis, que ferai-je désormais ?, que deviendrai-*

je ?, puisque j'ai perdu celui de qui dépendait mon espoir & ma fortune. Je l'ai accompagné en son tourment, il faut que je le suive encore en la mort. Ce disant, il était en volonté de se traverser le corps d'un coup d'épée, n'eût été qu'il se représenta devant les yeux que, s'il se tuait, l'on ne saurait jamais la vérité de la fin pitoyable de son maître. Au contraire, l'on croirait que, pour avoir son argent, il lui aurait coupé la gorge &, par ce moyen, sa mémoire serait en horreur & en exécration à tous ceux de son pays. Cette seule considération eut tant de pouvoir qu'elle l'empêcha de se donner la mort, de sorte qu'après lui avoir fait dresser une tombe honorable & rendu les derniers devoirs que l'on doit aux Trépassés, il s'en retourna en France avec l'argent qu'il avait reçu.

Quand il y fut de retour, il fit récit à la mère d'Alidor de la triste fin de son fils & restitua les quinze cens écus. Grande fidélité, bien rare au siècle où nous sommes ! Cette dolente Dame ne survécut pas longtemps un si cher enfant. La douleur qu'elle en ressentit lui donna dans peu de jours la mort.

Dieu, juste juge des vivants & des morts, veuille traiter en l'autre vie l'âme d'Alidor, plus doucement que l'Amour lascif & désordonné n'a pas fait son corps & son esprit durant le temps qu'il vivait en ce monde !

5. Des amours incestueuses d'un frère & d'une sœur, & de leur fin malheureuse & tragique.

IL ne faut plus aller en Afrique pour y voir quelque nouveau monstre, notre Europe n'en produit que trop aujourd'hui. Je ne serais pas étonné des scandales qui y arrivent tous les jours si je vivais parmi des infidèles. Mais, voir que les Chrétiens sont entachés de vices si exécrables que ceux qui n'ont pas la connaissance de l'Evangile n'oseraient commettre, je suis contraint de confesser que notre siècle est l'égout de toutes les vilenies des autres, ainsi que les Histoires suivantes en rendent témoignage, & particulièrement cette-ci que je vais commencer à vous réciter.

En une des meilleures Provinces de France, appelée anciennement Neustrie, était un gentilhomme de bonne maison qui se maria avec une honnête Damoiselle, fille d'un autre gentilhomme, sien voisin. Ils eurent plusieurs beaux enfants &, entre autres, une fille que nous appellerons Doralice & un fils plus jeune qu'elle de quelques dix-huit mois, que nous nommerons Lizaran. Cette fille & ce fils étaient si beaux qu'on eût dit que la Nature avait pris plaisir à les former, pour faire voir un de ses miracles. Ils se ressemblaient si parfaitement que jamais la Bradamante de l'Arioste ne fût si semblable à son frère Richardet. Le père fut soigneux de les faire instruire en leur âge en toutes sortes d'exercices vertueux, comme à jouer de l'épinette, à danser, à lire, à écrire & à peindre. Ils y profitèrent si bien qu'ils surmontaient le désir de ceux qui avaient la charge de les enseigner. Au reste ces deux jeunes enfants, nourris toujours ensemble, s'aimaient d'une telle amour que l'un ne pouvait vivre sans l'autre. Ils n'étaient jamais contents que quand ils se voyaient, & méprisaient de courre & de passer le temps avec les autres enfants de leur âge. En ce temps d'innocence, tout leur était permis. Ils couchaient ordinairement ensemble &, par aventure, ce fut trop longtemps. Les pères & les mères devraient prendre garde à ceci, pour se rendre sages par cet exemple. Ce siècle, comme l'ai déjà dit, n'est que trop corrompu. Les enfants qu'on vient d'arracher à la mamelle y savent plus de malice que les enfants de douze ans n'y avaient jadis de simplicité. Je crois fermement que le mal procéda de cette trop longue accointance qui continuait de jour à autre & jusques à ce que, Doralice ayant déjà atteint l'âge de dix à onze ans & Lizaran étant entre neuf & dix, il fût envoyé en un Collège pour y étudier. Cette séparation leur fut si grievante qu'ils en versèrent tous deux mille larmes. Ce n'étaient que sanglots & que soupirs interrompus d'une part & d'autre, que le père et la mère attribuaient seulement à l'amitié fraternelle. Mais l'amour impudique & détestable y était déjà sans doute mêlée. L'apparence y est grande, ainsi que nous verrons par la suite de cette histoire. Lizaran, ayant été mené au Collège, en une des meilleures villes de la province, se rendit en peu de temps si capable qu'il devança tous ses compagnons. Quand il eût demeuré aux études l'espace de quatre années, son père eut désir de le revoir. Il le rappelle donc, fort aise quand il le vit si beau, si savant, & déjà grand.

Mais ce ne fut rien au prix du contentement que sa sœur en reçut. Elle ne cessait de l'embrasser & de le baisser. Toutefois, ils n'avaient pas les privautés qui leur étaient octroyées en leur enfance. Et puis, la honte les

retenait tous deux, & le péché détestable qu'ils se représentaient devant les yeux. Toutefois, ni l'un ni l'autre ne pouvaient si bien refréner leur maudite passion qu'elle n'échappât parfois au frein de la raison. Cependant, le père fit retourner Lizaran au Collège pour yachever ses études, pendant qu'il faisait dessein de lui faire avoir une Abbaye. Il avait plusieurs autres fils, & était bien aise d'accommoder celui-ci, qui était le cadet, de quelque bonne pièce d'Eglise afin de décharger d'autant la maison. Ce qu'il fit, tandis que la beauté & la bonne grâce de Doralice attiraient plusieurs braves & honnêtes Gentilshommes à lui venir offrir leur service. Elle fut recherchée d'une infinité de Cavaliers qui avaient beaucoup de mérite, & qui étaient d'âge sortable à celui de cette Damoiselle. Toutefois, le père, préférant les moyens à toutes ces considérations l'accorda à un gentilhomme son voisin, fort riche, mais déjà grison. Ha ! maudite avarice, que tu causes de mal au monde ! Celui qui t'appela racine de tous vices avait bien connaissance de ce que tu es & de ce que tu produis. Notre histoire appelle ce gentilhomme Timandre.

Heureux s'il eût passé le reste de ses jours sans s'allier avec une beauté trop jeune pour lui, & laquelle lui faisait mille affronts lorsqu'il l'accostait. Au moins, quand les parties sont d'accord, la bonne volonté qu'ils ont l'un envers l'autre supplée au défaut de l'âge. Enfin, Doralice, quelques plaintes qu'elle fasse, & quelques larmes qu'elle répande, est contrainte d'obéir à la volonté de son père. Le mariage est conclu & Lizaran est appelé de ses études pour assister aux noces. Sitôt que sa sœur le vit & qu'elle eut moyen de parler à lui sans être entendue d'aucun autre, elle commença à proférer ces pitoyables paroles :

Mon cher frère, que je suis misérable ! Faut-il que je passe la fleur de mon âge avec une personne que je déteste plus que la mort même ? Mon père n'est-il pas bien cruel de me livrer entre les mains d'un mortel ennemi ? Consumerai-je donc désormais mes jours en une servitude si contraire à mon âge & à mon humeur ? Que servent les richesses, si le contentement n'y est ? Conseillez-moi je vous prie en une si grande affliction. Je suis presque réduite à cette extrémité de me donner la mort de ma propre main.

Après que Lizaran eût écouté ses plaintes, il lui répondit en cette sorte : *Ma chère sœur, je plains votre infortune. Votre mal est le mien propre, j'en ai autant de ressentiment que vous même. Je ne puis que je ne blâme la cruauté de mon père, de ce qu'il vous marie ainsi outre votre gré, & avec*

un homme de qui l'âge est différent du vôtre. Toutefois, puisque la puissance que les pères ont sur leurs enfants est absolue, je vous conseille de prendre patience. La fortune, par aventure, vous réserve quelque chose de meilleur. Au moins, assurez-vous qu'aussitôt que vous serez mariée avec Timandre, je ne vous éloignerai guère de vue. Je ferai ma demeure ordinaire chez vous. Il m'est presque impossible de vivre sans vous voir.

Achevant ce discours, ils s'embrassèrent & se baissèrent étroitement &, sans la honte qui les retint & la crainte qu'ils eurent d'être aperçus, ils eussent accompli leurs exécrables désirs. Doralice, consolée par la promesse de Lizaran qu'elle aimait non seulement comme frère, mais encore d'une amour violente par dessus tout le reste des homes, ne se soucia guère plus d'épouser ce vieillard qui, désormais, servira de couverture à ses abominables plaisirs. Elle est donc épousée & Timandre recueille le fruit qu'il a tant désiré. Après que la fête est finie, il emmène sa femme à sa maison, qui était un château proche de celui de son beau père. Lizaran qui n'était déjà que trop savant, ne retourna plus au collège. Il jouissait d'un bon bénéfice que son père lui avait fait obtenir. L'amour désordonnée qu'il portait à sa sœur ne permit pas qu'il fût longtemps sans l'aller voir en son nouveau ménage. Il y faisait sa demeure ordinaire, toujours auprès d'elle.

Leurs désirs commencèrent par cette fréquentation à s'allumer de telle sorte que, bien souvent, sans la honte d'un si exécrable péché, ils les eussent assouvis. L'horreur d'un tel crime se représentait souvent à leurs yeux, & particulièrement à ceux de Doralice qui tenait ce discours à elle-même : *Ha ! cruel Amour qui me fais follement aimer celui de qui je devrais, pour la proximité du lignage, non seulement fuir l'impudique regard, mais encore craindre qu'autre que moi n'eût jamais connaissance de ma folle & incestueuse passion, à quoi me réserves-tu ? Faut-il que se commette un péché si détestable ? Ôtons cette maudite fantaisie avant qu'elle s'imprime plus avant, & représentons-nous le malheur qui pourrait procéder d'un crime si détestable.*

Ces bonnes aspirations la détournaient presque bien souvent de ces folles pensées, lorsque la beauté, la bonne grâce & l'amour qu'elle portait à son frère, s'opposant à même temps, elles étaient aussitôt éteintes qu'allumées. *Et qui me peut (disait-elle puis après) empêcher d'aimer ? N'est-ce pas une chose naturelle ? Durant le temps d'innocence, & que l'on vivait au siècle d'or, avait-on toutes ces considérations ? Les hommes ont*

fait des lois à leurs plaisirs : mais la nature est plus forte que toutes ces considérations. Je la veux suivre, puisqu'elle est une bonne & sûre guide de notre vie. Ainsi parlait cette exécrable, tandis que son frère vivait aux mêmes peines.

Enfin, j'ai horreur de réciter ici leurs raisons maudites & perverses. Ce n'est pas mon intention. Mon dessein est de dépeindre & de faire paraître la saleté du vice & non de le défendre. Je dirai donc qu'après plusieurs divers mouvements ils prirent pour exemple la loi que Jupiter & Junon, exécrables déités des Païens, pratiquèrent. Ils continuèrent leurs détestables plaisirs sans que personne s'en doutât. Encore qu'on les surprît ensemble couchés sur un lit, qu'ils se baisassent devant tout le monde, & qu'ils s'écartassent dans des bois & en des lieux solitaires, qui eut jamais présumé une telle accointance ? Toutefois, le Ciel qui ne peut plus long temps souffrir cet horrible & incestueux adultère, permit qu'un jour une servante les trouva sur le fait. Elle en fit mille fois le signe de la Croix & ferma ses yeux afin de ne voir une chose si exécrable. Et, ne voulant pas tout à coup l'éventer, elle se contenta de remontrer privément à sa maîtresse le grand crime qu'elle commettait & le grand scandale qui en proviendrait s'il était découvert.

Doralice, au lieu de recevoir son avertissement en bonne part, la traita le plus indignement du monde car, après l'avoir outragée de paroles, elle la battit fort bien & puis lui donna son congé. Cette servante, indignée du tort qu'elle avait reçu pour avoir procuré du bien, avertit secrètement Timandre du sujet qui avait induit sa femme à la chasser du logis, & qu'il prît garde sur elle : que sans doute le frère jouissait impudiquement de sa propre sœur. Le mari, bien étonné de cet avis, ne savait que dire, ni que faire. Une fois, il voulait sans autre procédure se venger d'eux, tant le désir de vengeance possédait son âme ; mais, puis après, venant à se représenter que par aventure c'était une calomnie, il dissimula sa juste douleur, épant en tant de sortes les actions de la femme & de son beau frère qu'il ne fut que trop assuré de leurs incestueux déportements.

L'amour qu'il portait à sa femme, joint à quelque opinion qu'il se forgeait que par aventure cela n'était point véritable, encore qu'il en eût aperçu toutes les apparences qui se peuvent remarquer, fit qu'il se contenta d'interdire à son beau-frère sa maison. Douceur fort grande d'un mari qui recevait une si indigne offense. Voilà donc nos amoureux privés de se voir au grand déplaisir de l'un & de l'autre. Doralice, contrefaisant la femme de

bien, s'informe de son mari quelle animosité il a contre son frère, qu'il lui défende ainsi son logis. Timandre lui met alors devant les yeux leur exécutable paillardise & le juste ressentiment qu'il en devrait avoir s'il ne préférât la douceur à la vengeance ; lui promet de mettre toutes choses sous les pieds, pourvu qu'elle veuille désormais vivre une meilleure vie & demander pardon à Dieu d'un crime si horrible & détestable ; sinon, qu'il sera contraint de faire exercer sur eux le châtiment qu'ils ont mérité.

Elle, oyant les raisons de son mari, commença à verser un torrent de larmes. Sa bouche proféra puis après des plaintes & des regrets, joints à des serments si horribles qu'ils étaient capables de faire croire à Timandre le contraire de ce qu'il savait bien, la jalouse n'eût déjà possédé entièrement son âme. Les hommes qui tirent déjà sur l'âge ne sont pas tant allumés du feu d'amour que les jeunes, mais aussi ils sont beaucoup plus jaloux. Le moindre soupçon leur demeure dans la cervelle, & je vous laisse à penser si une chose qu'ils ont vue de leurs propres yeux n'y est pas imprimée. Pour conclusion, il ne veut nullement que Lizaran revienne plus à son logis & jure que, s'il l'y rencontre, il leur fera un mauvais parti.

Comme ces choses se passaient, Lizaran s'était retiré au logis de son Père qui ne savait rien de tout ce mauvais ménage. Il y demeurait, les jours & les nuits en tourment pour ne voir pas ses détestables amours. Elle était d'autre côté la plus travaillée d'ennui & de déplaisir que l'on puisse imaginer. A la vérité, s'ils n'eussent été si proches de sang, ils seraient plus excusables en leur folle passion car elle était une des beautés les plus parfaites que j'aie jamais vue & lui, l'un des plus beaux gentilshommes qu'on puisse voir. Mais, quand je pense à leur vice si scandaleux, je suis contraint de m'étonner comme Dieu qui voit tout pouvait tant souffrir cette méchanceté sans la punir. Sa patience est bien grande d'attendre si longtemps à pénitence des pécheurs si obstinés en leur malice.

Après que Lizaran eût séjourné quelques mois chez son père, le désir de revoir sa sœur ne permit pas qu'il y demeurât davantage sans lui faire savoir de ses nouvelles par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes :

Je suis aux peines de la mort, privé du contentement de vous voir. S'il faut que je demeure longtemps éloigné de vos beaux yeux, vous ferez une perte que vous ne recouvrerez jamais. Le moyen de conserver ma vie est que je puisse parler à vous, afin de vous tirer de la captivité où vous êtes réduite, & du tourment que je souffre en cette cruelle absence. Apportez-y

tout le remède que vous pourrez (ma chère Sœur) si vous désirez votre repos & ma vie qui ne dépend que de votre vue.

Quand il eut écrit & fermé cette lettre, il la bailla à un valet de son père en qui il se fiait entièrement. Cet homme, appris en ce qu'il devait faire, arriva un soir au château de Timandre, feignant de venir d'autre part que de la maison de son beau-père. Il y fut bien reçu, sans qu'on le soupçonnât de son message. Le soir, il bailla la lettre à Doralice qui, l'ayant lue, ne voulut faire d'autre réponse à son frère, sinon qu'elle chargea ce valet de lui dire qu'il vînt le lendemain sur le tard la trouver secrètement au logis par la porte du jardin qu'elle lui ferait tenir ouverte & où elle l'attendrait. Ce valet, ayant le lendemain pris congé de Timandre & de sa femme, sans avoir autrement connaissance des déportements du frère & de la sœur, retourna au logis de son maître où il rapporta à Lizaran ce que sa sœur lui mandait.

Lui, ayant appris cette nouvelle, monte à cheval & arrive le soir même au lieu où sa sœur l'attend. Après s'être embrassés & contenté leurs appétits désordonnés, ils délibérèrent ensemble du moyen qu'ils pourraient prendre pour jouir avec plus de liberté de leurs plaisirs. C'est que, le lendemain, elle prendrait tous ses joyaux & puis, sur le soir, lorsque tout le monde serait couché, il la monterait en croupe &, après cela, ils s'en iraient en quelque Province pour y passer le reste de leurs jours. Entreprise remplie autant de témérité que de passion désordonnée ! Le temps s'approchait qu'ils devaient recevoir le châtiment de leur exécrable adultère. La justice divine qui marche à pas de laine [sur la pointe des pieds], étendait déjà son bras de fer.

Ils firent ce qu'ils avaient résolu, & le voyage que le mari devait le lendemain faire en une certaine ville de la province favorisa leur dessein. Le jour qui suivit le soir de leur fuite étant venu, les domestiques du logis étaient tous étonnés de ne voir point leur maîtresse. Ils cherchèrent partout, mais ils l'avaient beau chercher, elle & son frère étaient déjà bien éloignés. Le mari, étant revenu quelques jours après, fut bien étonné de ne l'y trouver pas. Il courut vers le logis de son beau-père pour en apprendre des nouvelles. Sa peine lui fut inutile. Il n'y trouva ni sa femme ni son beau-frère. Nul ne savait où il était allé. Cela lui fit aussitôt juger de ce qui en était &, dès l'heure même, il vit son beau père à qui il fit entendre avec beaucoup de plaintes & de regrets le tort que ses enfants lui faisaient ; qu'il avait longtemps dissimulé leur exécrable vilenie parce que peu de personnes en avaient connaissance, & tâché de les ranger en un meilleur

train de vie, mais que, maintenant, leur salut était désespéré & qu'il était la fable & la risée de tout le monde ; de sorte qu'il désirait d'en tirer sa raison par la voie de la justice.

Le pauvre vieillard de père, ayant ouï les justes ressentiments de son gendre, tomba de son haut, pâmé de douleur. Quand il eut un peu repris ses esprits, il commença à maudire la fortune qui, sur la fin de ses ans, lui donnait une si cruelle traverse. La mère, de l'autre côté, pensa mourir d'ennui [douleur]. On n'entend que regrets & que gémissements dans le logis. Le bruit de cette aventure s'épand par tout le pays. Tout le monde en parle, mais diversement. Les uns ne peuvent croire une telle méchanceté, mais seulement que Lizaran, de pitié qu'il a eue de voir sa sœur indignement traitée par un mari jaloux, l'a retirée de cette captivité. Les autres disent au contraire que, si cela était, ils ne s'en seraient pas enfuis si secrètement, & qu'ils aurait découvert leur entreprise à d'autres.

Tandis que les choses passent de la sorte, ces incestueux adultères vont par les villes & par les Provinces de France sans être connus de personne. Tantôt ils sont en Poitou, tantôt en Anjou, & maintenant en Bretagne. Enfin, croyant être découverts, ils pensent qu'il n'y a ville en France où ils se puissent mieux cacher que dans Paris. Cette multitude de personnes qui fait un petit monde, les doit tenir clos & couverts, à leur opinion, mieux que s'ils étaient en Canada. Opinion qui leur réussit pour quelque temps, mais qui les trompe à la fin. Il fallait que le détestable crime qu'ils commettaient devant Dieu fût publié devant les hommes par un châtiment publique & exemplaire.

Timandre avait envoyé de tous côtés par toute la France à de ses amis pour mettre peine de les apprêhender &, pour cet effet, il les dépeignait vivement. A la fin, étant lui même un jour à Paris, un de ses amis le vint avertir qu'il avait aperçu son beau frère & découvert le lieu où il était logé. Le mari, bien aise de cette nouvelle, va soudain vers un Commissaire à qui il fit sa plainte & puis il le mena à la demeure où ces adultères se retiraient.

Il était nuit & les portes du logis étaient fermées. Le Commissaire les fit ouvrir &, après s'être informé de l'hôte en quelle chambre logeait un jeune gentilhomme, avec une jeune Damoiselle, & appris ce qu'il demandait, il y monta accompagné d'un nombre de sergents. Il frappa à la porte. Au commencement, l'on fit quelque difficulté de l'ouvrir car ils étaient couchés. Mais le Commissaire ayant menacé de l'enfoncer, on lui ouvrit. Elle était dans le lit & lui à demi habillé. Le Commissaire les ayant

faits prisonniers de par le Roy, il commanda à Doralice de s'habiller. On se saisit de leurs hardes & l'on les mène au Châtelet.

Le mari, le lendemain, rapporte l'information qu'il avait déjà faite & fait ouïr de nouveaux témoins. Les coupables sont ouïs. Doralice était grosse, on lui demande de qui car elle ne pouvait dire des œuvres de son mari, s'étant absenteé de lui depuis huit mois, & n'étant grosse que depuis quatre. Elle ne sait que dire à cette demande, ses réponses sont variables. Tantôt elle dit une chose, & puis une autre &, pour conclusion, que c'est d'un valet de son mari, qu'elle nomme. Ce valet est interrogé mais l'on découvre en peu de temps son innocence. Elle, néanmoins, n'accuse jamais Lizaran. Cependant, elle & son frère, après tant d'indices & de preuves, sont condamnés à perdre la tête. Mais auparavant que prononcer la sentence, les juges attendent qu'elle soit délivrée de son enfantement, qui fut d'une fille. Leur jugement leur est puis après signifié.

Ils en appellent à la Cour. Plusieurs poursuivirent leur délivrance car ils ne manquaient pas ni d'amis ni de moyens. Le père, même, prit leur fait & cause & informa du mauvais traitement que son gendre avait fait à sa fille, & comme cela avait donné sujet à son frère, pour la compassion qu'il en avait eue, de la lui ôter & de l'emmener. Lui, au contraire, produit ses informations & fait voir au Sénat leurinceste & leur adultère plus clair que le jour. Enfin, cette vénérable assemblée des gens les plus savants & les plus justes du monde, ayant examiné & pesé cette cause au poids de l'équité, confirme par son Arrêt la sentence du Châtelet.

Le Misérable père, ayant appris la teneur de ce juste Arrêt, se va jeter aux pieds du prince pour obtenir leur rémission. Les larmes qu'il répandait aux pieds de Henry le Grand, les soupirs & les regrets qui sortaient de la bouche de ce gentilhomme tout chenu de vieillesse, touchèrent vivement le cœur de cet invincible Monarque qui n'était que trop sensible à la pitié. *Mon père (lui dit-il) levez vous, & me dites le sujet de votre deuil, & j'y remédierai si je puis. Hélas, Sire, (répond cet infortuné) je vous demande la vie de mes enfant, qui sont prêts d'être exécutés s'ils ne sont secourus de votre miséricorde.*

S'il y a (repart le Roy) quelque apparence qu'ils doivent vivre, je leur donne la vie. Et comme il se voulait informer plus avant du sujet de leur condamnation, un seigneur qui l'accompagnait lui apprit en peu de mots ce qu'il en savait. *Mon père (dit alors le Roy) je ne saurais devant Dieu*

pardonner ce crime. Il est trop grand. Il faudrait qu'un jour j'en rendisse compte à celui qui m'a constitué souverain juge de son peuple.

Le pauvre père, apercevant qu'il fallait que la justice fût exercée sur sa misérable géniture, n'eut autre recours qu'aux pleurs & aux cris.

Cependant, l'arrêt est prononcé aux coupables. On leur donne temps de se confesser. *Courage mon frère* (dit alors Doralice) *puisqu'il faut mourir, mourrons patiemment. Il est temps que nous soyons punis de ce que nous méritons. Ne craignons plus de confesser notre péché devant les hommes. Aussi bien, faut-il que nous en rendions bientôt compte à Dieu. Sa miséricorde est grande (mon cher frère), il nous pardonnera, pourvu que nous ayons une vraie contrition de nos fautes. Hélas, Messieurs, (dit-elle puis après aux Judges) je confesse que je mérite justement la mort, mais je vous supplie de me la donner la plus cruelle qui se puisse imaginer, pourvu que vous donniez la vie à ce pauvre gentilhomme. C'est moi qui suis cause de tout le mal. J'en dois recevoir toute seule la punition, & puis sa grande jeunesse vous doit toucher à compassion. Il est capable de servir un jour son Prince en quelque bonne occasion.*

Elle tenait ces discours aux Judges afin de les émouvoir à pitié pour son frère. Mais c'étaient paroles perdues. La sentence était déjà prononcée & eux, livrés entre les mains de l'exécuteur de la haute justice. Ce fut en la place de Greve où l'exécution se fit. Jamais on ne vit tant de peuple qui accourrait à ce spectacle. La place en était si remplie qu'on s'y étouffait. Les fenêtres & les couvertures des maisons en étaient toutes occupées. Le premier qui parut sur cet infâme Théâtre fut Doralice, avec tant de courage & de résolution que tout le monde admirait sa constance. Tous les assistants ne pouvaient défendre à leurs yeux de pleurer cette Beauté. Aussi était-elle telle qu'on en trouverait bien peu au monde qui lui pussent être comparables. L'on eût dit quand elle monta sur l'échafaud qu'elle allait jouer une feinte Tragédie & non pas une véritable : jamais elle ne changea de couleur. Après avoir jeté ses yeux d'un côté & d'autre, elle les éleva au Ciel, & puis les mains jointes elle fit cette prière :

O Seigneur qui êtes venu au monde pour le pécheur & non pour le juste, prenez pitié de cette pauvre pécheresse, & faites que la mort infâme de son corps qu'elle reçoit maintenant, soit l'honorabile vie de son Âme. Pardonnez encore (O Dieu de miséricorde) à mon pauvre frère qui implore votre merci. Nous avons péché, Seigneur, nous avons péché ; mais ressouvenez-vous que nous sommes les ouvrages de vos mains. Pardonnez

notre iniquité, non pas comme aimant le vice, mais comme aimant les humains en qui les vices sont attachés dès le ventre de leur mère.

Ayant achevé sa prière, elle se dégraça elle-même sans vouloir permettre au Bourreau de la toucher. Ayant ôté son rabat, elle se mit à genoux, & l'Exécuteur lui banda les yeux &, comme elle recommandait son âme à Dieu, il sépara d'un coup la tête d'un si beau corps, de qui la beauté était obscurcie par son abominable passion. Quand cette exécution fut faite, un des valets du Bourreau tira le corps à l'écart &, en le retirant, le découvrit à demi & fit voir un bas de soie incarnat, ce qui fâcha tellement le Bourreau qui ne se pouvait contenir lui-même de pleurer avec tous les assistants, qu'il poussa d'un coup de pied son valet, de sorte qu'il le fit choir de l'échafaud en bas. Aussi une telle Beauté, encore qu'elle eût mérité la mort, ne devait pas être si vilainement traitée, tant pour la maison dont elle était issue, que pour l'heureuse fin qu'elle venait de témoigner

Tout le peuple pleurait encore à chaudes larmes quand on fit monter le frère sur le théâtre. Si la compassion avait ému l'assemblée pour le sujet de la sœur, la pitié qu'elle eut pour celui du frère ne la toucha pas moins. Il ne pouvait avoir que vingt ans & à peine un petit coton, messager de jeunesse paraissait à ses joues. Il était le vivant portrait de sa sœur, comme nous avons déjà dit, & par conséquent doué d' excellente beauté. Quand il vit cette belle tête séparée d'une si belle gorge, il pensa rendre soudain l'esprit, sans attendre l'exécution du Bourreau : *Hélas! (ce dit-il) ma pauvre sœur, que n'exerçait-on toute la cruauté qu'on eût su imaginer contre moi, pourvu qu'on vous eût donné la vie & qu'on se fût contenté de vous enfermer dans un monastère. Il n'est tourment si rigoureux que je n'eusse souffert avec allégresse. Mon âme aurait quitté ce misérable corps avec ce contentement de ne voir point mourir celle à qui j'ai causé la mort. L'on devait excuser sa fragilité et tourner toute la coulpe sur moi, comme sur l'auteur du crime. O Dieu, ayez pitié de son âme & de la mienne qui n'a son recours qu'à votre miséricorde.* Il proférait ces paroles avec tant de zèle que tout le peuple en ressentait une grande douleur. Après qu'on lui eut ôté son pourpoint & fait les cheveux, il s'agenouilla. Le Bourreau lui voulut bander les yeux, mais il ne le voulut jamais. *Décharge (dit-il) seulement ton coup. J'ai assez de courage pour le recevoir. Tu as déjà vu la constance de ma sœur. Tu dois penser que je suis son frère & que, par conséquent, la raison veut que j'aille encore plus de courage.* Ayant fini ce discours il se mit à dire, *In manus tuas, tandis que l'exécuteur lui fit voler*

la tête. Leurs corps furent le jour même emportés & mis dans une bière pour être enterrés dans une Eglise de Paris, où ils reposent, avec ces mots

CY GISENT LE FRERE ET LA SOEUR.

*PASSANT NE T'INFORME POINT DE LA CAUSE DE LEUR MORT,
PASSE ET PRIE DIEU POUR LEUR AME.*

C'est la fin tragique & lamentable de Lizaran & de Doralice que le Ciel avait pourvus de beauté & d'esprit autant que toute autre personne. Leurs exécrables amours avancèrent la fin de leurs jeunes ans. Exemple mémorable qui doit faire trembler de peur les incestueux & les adultères. Dieu ne laisse rien impuni. Sa vengeance trouve toujours le coupable, s'il persévère en sa malice. Tels exemples sont si rares parmi les Païens qu'à peine en trouverait-on deux ou trois dans leurs fables, voire même sans que l'Adultère y soit conjoint. Dieu veuille si bien défendre son Peuple des aguets de Satan, que jamais un tel scandale n'arrive plus parmi nous.

Commentaire

Marguerite & Julien de Ravalet de Tourlaville, décapités 2/12/1603.

Rosset s'inspire du "canard" de 1604, *Le Supplice d'un frère et d'une sœur décapités en Grève pour adultère etinceste* (Paris, du Pré, 1604, 12 p), dont je donne le texte en [Appendice 1](#).

Greiner, 2016 : *Sa vision – socialement orientée – de l'affaire Ravalet l'amène par exemple à se démarquer du point de vue rigoriste de l'auteur anonyme de l'opusculle paru peu de temps après leur exécution... Naturellement il n'est pas question pour lui de réhabiliter les deux jeunes gens... Mais il ne les condamne pas sans exalter aussi leur amour mutuel, leur beauté, leur jeunesse ainsi que leur courage devant la mort au moment de leur exécution. Dès lors Julien et Marguerite de Ravalet – dont on notera au passage qu'ils sont les enfants d'un riche seigneur normand, Jean de Ravalet, sieur de Tourlaville – n'illustrent pas seulement une mise en garde contre le danger des affections, ils deviennent sous sa plume les deux emblèmes tragiques de cette morale héroïque que la noblesse française cultivait pour elle-même, parfois en pleine contradiction – les histoires de Rosset le démontrent amplement – avec les injonctions de l'Église chrétienne.*

6. De la constante et désespérée résolution d'un gentilhomme & d'une damoiselle.

Quand je lis les Histoires des Païens & que j'y trouve des exemples d'amour, de constance & de fidélité jusques au dernier soupir de la vie ; que j'y vois les résolutions que des personnes ont autrefois prises à se donner la mort de leurs propres mains avant que la recevoir de celle de leurs ennemis, ou plutôt qu'êtrent menés en triomphe & qu'honorer leur victoire ; je ne puis que je ne loue leur courage puisqu'ils ne faisaient autre profession que de ne craindre point la mort & qu'ils étaient privés de la claire lumière du Soleil de Justice qui nous défend le désespoir, sur peine de faire perte de la plus chère partie que nous ayons.

Mais, lorsqu'il se trouve, parmi nous qui sommes Chrétiens, des hommes qui pratiquent la même résolution, je dis que ces personnes sont du tout éloignées de leur salut, & qu'au lieu d'être louables, leur mémoire est pleine d'infamie, autant que les autres sont dignes de louange. L'Histoire que j'écris maintenant, arrivée depuis trois ou quatre ans, traite d'une constance plus prodigieuse qu'imitable. La postérité la lira pour lui servir d'exemple à bien vivre & à n'irriter point la vengeance du Ciel qui permet quelquefois la peine du péché & la perte des hommes, ainsi que je vous vais raconter.

Valeran était un Gentilhomme de Picardie qui, durant nos troubles derniers avait acquis une grande réputation parmi ceux qui suivent le train des armes. La fortune l'avait favorisé en toutes ses entreprises. Son nom était craint & redouté de ses voisins. Sitôt qu'il se faisait quelque partie au pays, on l'invitait à s'y trouver, soit en des rencontres ou des duels qui ne sont que trop ordinaires en France, encore que nos bons Rois, & particulièrement Henry le Grand d'heureuse mémoire & la sage Reine Régente son épouse, aient fait publier des Edits rigoureux pour empêcher ces funestes journées où l'on perd misérablement le corps & l'âme. En ce qui concerne l'honneur des hommes, il avait toujours fait paraître une franchise & un courage généreux.

Les belles parties dont il était accompli lui acquirent l'amitié d'une jeune & belle Damoiselle que nous nommerons Amarille. Leur amour fut si

violente que cette fille lui laissa cueillir le fruit qu'elle avait conservé chèrement jusques à l'heure. L'honneur qui doit être en si grande recommandation aux Dames, & notamment à celles qui sont de noble extraction, n'eut point d'égard en son endroit. Le respect qu'elle devait à sa mère qui était veuve, ni la crainte de ses parents, ne furent pas capables de l'empêcher de se donner à Valeran. Ce gentilhomme possesseur de cette Beauté, s'estimait heureux d'avoir fait une telle acquisition, & leurs affections étaient si bien liées qu'Amarille ne fit point difficulté d'aller faire sa demeure avec lui dans une même maison, sans qu'il y eût entr'eux autre promesse de mariage que l'union de leurs corps. Comme ils étaient enivrés en leurs amours & qu'ils ne s'éloignent guère l'un d'avec l'autre, & que même ils avaient déjà une fille, il arrive que Valeran se trouve un jour en une assemblée de Gentilshommes.

Aronce y était aussi. C'était un Cavalier voisin de Valeran, fort renommé pour sa valeur & pour sa courtoisie. Je ne saurais dire particulièrement l'origine de leur querelle. J'ai seulement appris que lui & Valeran se piquèrent pour peu de chose. Ils en furent venus aux mains si leurs amis communs ne les en eussent empêchés. On les mit d'accord & on leur fit jurer amitié. Aronce y procéda fort franchement, mais non pas Valeran qui, croyant être encore offensé, quelque accord qu'il y eût, ne songea depuis qu'à se venger & à lui ôter la vie. Jusques alors on l'avait eu en estime de généreux. Jamais il n'avait fait paraître aucun trait de cruauté, ni de manque de courage. Mais, en une heure, il perdit la réputation qu'il avait si longtemps conservée. Soit donc qu'il ne se souciât de l'honneur, ou qu'il redoutât l'épée de son ennemi, il se résolut de le prendre à son avantage & de le tuer par supercherie.

Pour parvenir à son dessein, il épia tant ce gentilhomme qu'enfin il le rencontra à la campagne, accompagné seulement d'un petit laquais. Sitôt qu'Aronce le vit, lui qui ne se doutait nullement de sa trahison s'approcha & le salua. L'autre lui rendit son salut & comme ils cheminaient ensemble, Valeran lui délâche un pistolet & lui en donne dans la tête.

L'infortuné gentilhomme tombe de cheval roide mort, & l'autre gagne au pied & se retire au château de Moyencourt appartenant à Monsieur le Comte de Sault. La nouvelle de cet assassinat fut incontinent épandue par tous les environs. Tous ceux qui avaient autrefois eu en estime ce gentilhomme, commencèrent à le blâmer de cruauté & de peu de courage. Aronce appartenait à tant de gens d'honneur qu'on vit bientôt des

préparatifs pour tirer raison de ce meurtre. Ils firent informer de l'excès & tâchèrent de l'attraper, mais il se tenait clos & couvert dans Moyencourt, place assez forte, où sa Maîtresse était venue, avec résolution de le suivre & de l'assister en la vie & en la mort, comme fit Ipsyrate autrefois Mithridate son mari. Les parents du défunt, voyant que la justice du pays n'était pas capable de forcer ce contumace, s'acheminèrent à la Cour &, à genoux, implorèrent l'assistance de Henry. Ce grand Monarque, ennemi juré de la supercherie, ayant appris l'acte indigne de Valeran, fit venir le grand Prévôt de son Hôtel de France & lui commanda expressément de se saisir de la personne de ce perfide & de l'amener, pour être procédé contre lui par les voies du droit.

Le grand Prévôt, obéissant à son Prince, fit partir sur le champ la Morliere, l'un de ses Lieutenants de Robe-courte, à qui il bailla une douzaine d'Archers pour l'assister. La Morliere se transporte devant le Château de Moyencourt &, après l'avoir sommé d'obéir au commandement de sa Majesté qui était que Valeran la vint trouver à Paris, il n'eut pour toute réponse qu'un refus. Le Lieutenant du grand Prévôt, lui réitera le commandement, sur peine de désobéissance & d'être atteint de crime de lèse-majesté, & lui demanda s'il ne le connaissait pas. *Je vous reconnaiss asse, répond Valeran. Les casques de vos Archers me témoignent assez que vous êtes un des officiers du Roy. Mais, pour tout cela, je ne suis point d'avis d'obéir au commandement que vous me faites, que premièrement je ne voie mon abolition signée & scellée du grand sceau, ou que Messieurs de Créquy & de Sault ne viennent eux mêmes ici en personne pour me rendre entre leurs mains. C'est peine perdue de penser me tirer hors d'ici autrement. J'ai résolu de ne faire autre chose.*

La Morliere, voyant son opiniâtré & qu'il lui était impossible de prendre la place sans avoir un plus grand secours, s'achemine à Noyon, à Péronne, & à Amiens ; exhibe la commission du Roy & somme les garnisons qui sont en ces trois villes de lui prêter main forte pour l'exécution du vouloir de sa Majesté. Les Capitaines, obéissants au mandement, se disposent & se mettent en ordre pour aller donner l'assaut à la place. Mais, s'ils l'assailtent bravement, ils sont repoussés courageusement. Valeran accompagné d'Amarille sa Maîtresse, tire sur eux & en blesse cinq ou six. Cette courageuse Damoiselle, armée de toutes armes, paraît comme une Amazone sur le bastion, tantôt avec une arquebuse, & tantôt avec une pique. Quand Valeran n'aurait point de cœur,

la brave résolution de sa Maîtresse serait capable de le rendre le plus courageux de la terre. *Mourons* (disait-elle) *cher ami, plutôt que nous rendre à la merci de ceux en qui tu ne trouveras jamais de pitié. Si je craignais la mort, je m'en pourrais bien exempter puisque je ne suis nullement coupable de ce dont l'on t'accuse. Mais ma vie est si bien attachée avec la tienne qu'il m'est impossible de te survivre.*

Valeran, étonné de son grand courage, s'efforçait de la faire retirer de peur qu'il avait que quelque coup d'arquebuse ne l'envoyât en l'autre monde. *Mon âme* (disait-il) *je vous conjure, par l'amour qui nous a jusques ici assemblés avec tant de concorde, d'épargner votre vie. Je suis assez capable de me défendre de ceux qui nous attaquent, sans que vous y employez votre courage. Laissez-moi seul soutenir cet assaut &, si je meurs, ayez soin que mon corps ne tombe point entre les mains de nos ennemis. Octroyez-moi cette requête, pour dernière obligation de tant d'autres que je vous ai.*

Que vous mouriez (répond-elle) *& que je vive, vous pensez une chose impossible. La Parque a filé dans un même fuseau mon destin avec le vôtre. Mon sort & le vôtre ne sont qu'une même chose. Si vous faites naufrage, croyez vous que je veuille demeurer au port ? Non, non, si vous êtes forcé par vos adversaires, il faut que la mort nous ravisse tous deux à même instant & que nos âmes soient portées ensemble au lieu qui leur est destiné.*

Cependant qu'ils se préparent à mourir plutôt que de se rendre, la Morliere, sage & bien avisé, voit qu'il ne peut forcer la place par assaut sans perdre beaucoup de personnes, de sorte qu'il fait venir deux pétards de Noyon. Mais, avant qu'on les pose, il tâche de réduire ce misérable à composition & le fait derechef sommer. La peine qu'il y prend est toujours inutile. Valeran ne veut point s'y résoudre.

Le Prévôt tente une autre voie. Il prie le Curé de Moyencourt, homme docte, & de bonne vie, de parler à ce désespéré & de tâcher par ses saintes remontrances de le ranger au devoir. Le Curé s'approche des murailles & demande à parlementer. Valeran paraît & le Curé lui remontre le peu de sujet qu'il avait de se perdre de la sorte, lui met devant les yeux la clémence du grand Monarque tant célébré dans nos Histoires modernes, lui apprend que les Roys avaient les mains longues, & que c'était tenter l'impossible que de cuider faire résistance à la force d'un si grand Prince. Il l'avertit puis après de ne penser pas tant à sauver son corps qu'il en oublie

le salut de son âme. Que le désespoir où il le voyait porté causerait la perte de l'un & de l'autre, qu'il était son Pasteur &, par conséquent, obligé, pour la décharge de sa conscience, de lui tenir ce discours qu'il devait recevoir en bonne part & le croire, pour son bien, pour son honneur, & pour son salut.

Valeran après l'avoir écouté avec patience, répondit en cette sorte : *Je vous remercie, Monsieur le Curé, du soin que vous avez de la conservation de ma vie & de mon salut. Je prendrais en bonne part votre avis & le suivrais, si c'était en un autre lieu qu'en celui-ci. Pour conclusion, mes ennemis n'auront jamais ce contentement de me voir porter ma tête sur un échafaud. Je sais qu'il n'y aura jamais de pardon pour moi, si bien que ma résolution est de mourir ici. Dieu est pitoyable & miséricordieux, par aventure, qu'il aura merci de mon âme. Je vous prie de vous retirer & de rapporter à ceux qui vous ont ici envoyé, qu'ils fassent du pis qu'ils pourront, & que pour moi je n'en ferai autre chose.* Le bon Curé voyant qu'il employait inutilement le temps envers ce misérable, le recommanda à Dieu & s'en retourna.

Lorsque la Morliere eut appris par la bouche du Curé l'obstination de Valeran, il voulut encore essayer un autre moyen pour tâcher à divertir ce perdu de sa folle résolution. Il avait lu dans les vies des hommes illustres de Plutarque, comme Coriolanus, indigné de l'affront qu'il avait reçu de ses Citoyens, tenait la ville de Rome si étroitement assiégée qu'elle allait être le pillage de ses ennemis. Le Sénat, les Vestales, ni les Haruspices, n'avaient pu adoucir son fier courage. Au lieu d'éteindre le feu de son courroux, ce n'étaient que des allumettes qui l'enflammaient davantage, lorsque sa mère sortant de la ville, & se prosternant devant son fils, amollit de les larmes ce cœur de diamant. La Morliere crut que la mère d'Amarille émouvrrait peut-être le courage de ces désespérés par ses larmes & par ses plaintes, Il l'envoya querir, afin qu'elle mît peine de venir à bout de ce, où tous les autres avaient failli.

Lorsque cette bonne Dame fut dedans le Château, où le Lieutenant du Prévôt lui donna moyen d'entrer en faisant retirer les compagnies des soldats, elle se mit à verser un torrent de larmes, en présence de sa fille & de son mari, & puis proféra les plus pitoyables paroles qu'on apprend de la douleur : *Que pensez-vous faire misérables (disait-elle) ne voyez-vous pas que vous vous perdez malheureusement par votre obstination ? Le pétard est déjà tout prêt, pour donner entrée à ceux de qui il ne sera pas puis*

après temps d'implorer la miséricorde. Ha! Valeran, ne vaut-il pas mieux que vous vous rendiez de bon gré entre les mains de ceux qui ont commission de vous mener au Roy, plutôt que d'attendre qu'on vous y traîne par force ? Vous ne manquez pas de bons amis qui obtiendront facilement votre grâce, de la bonté d'un si doux Prince. Comme Valeran lui voulait répondre, Amarille le devança & parla à sa mère en ces termes: *Je vous supplie (ma mère) de ne tenir jamais ce langage à mon ami, car aussi bien vous ne faites que consumer inutilement le temps. Lui & moi sommes résolus de vivre & de mourir ensemble. Je sais bien que s'il est pris, jamais il n'en réchappera. Il sera plus estimé s'il meurt honorablement que si une infamie perpétuelle lui allonge quelque peu la trame de ses jours. Je vous jure que si le soin d'allonger sa vie de quelques heures lui faisait changer de résolution, je lui planterais tout présentement cette épée jusques aux gardes dans le corps. Ne le sollicitez donc plus à faire un acte si lâche & si poltron, autrement je l'occirai en votre présence de mes propres mains, & après me tuerai moi-même.*

La misérable mère, oyant la désespérée résolution de sa fille, pensa mourir de deuil. *Faut-il (poursuit-elle) que j'aie produit une créature si dénaturée ! A la mienne volonté que la mort t'eût étouffée dans le berceau ! je n'aurais pas maintenant tant de sujet de regretter la perte de ton âme. Je vois que ton désespoir te précipite dans les enfers.*

Vienne ce que pourra (répond la fille) au moins je n'aurai jamais le regret de voir honteusement mourir celui que j'aime plus que moi même.

Tandis que la bonne Dame s'efforce par ses dolents regrets à les détourner de leur cruel dessein, Valeran lui proteste que le plus grand contentement qu'il peut recevoir en la mort, c'est de voir la vie de sa Maîtresse conservée &, sur cela, il la conjure de sortir avec sa mère hors du château avec leur petite fille & leur laquais. Mais Amarille n'y veut point entendre & se plaint du peu d'estime que Valeran fait de son amitié.

Retournez vous-en s'il vous plaît (ma mère). Je veux mourir (dit-elle) avec mon cher ami. Vos pleurs, & vos plaintes sont vaines.

La dolente mère, n'ayant rien pu gagner sur leur obstination, fut contrainte avec larmes & gémissements de sortir du château, sans rapporter autre chose que le regret d'avoir mis au monde une fille si peu soigneuse de sa vie & de son salut. Sitôt que le Lieutenant du Prévôt eut appris que tous ces délais ne servaient qu'à retarder l'effet de sa commission, il voulut pour la dernière fois parler à Valeran afin de savoir encore son intention.

Ce gentilhomme parut au donjon du château, & alors la Morliere lui tint ce langage: *j'ai tâché par divers moyens de vous induire de vouloir obéir au commandement de sa Majesté. Mon pouvoir ne s'étend point qu'à vous mener devant elle. Vous n'ignorez pas la clémence de notre Prince, louée par les ennemis même. Croyez-vous qu'il vous refuse de vous pardonner, pourvu que vous imploriez sa merci ? Rendez-moi raison tout présentement de ce que vous avez désir de faire. J'ai délayé jusques ici de vous forcer pensant à votre conservation. Je ne puis plus différer. Je m'en vais faire jouer le pétard, si vous n'êtes plus soigneux de votre salut.*

Quand il eut achevé ce discours, Valeran lui répondit en cette sorte : *Je vous ai déjà déclaré si souvent ce qui est de mon intention que vous n'en devez plus douter. Je vous dis encore que mes ennemis n'auront jamais le plaisir de triompher de mon corps, ni mes amis le regret & la honte de me voir entre les mains d'un bourreau. C'est ma dernière résolution. Néanmoins, je vous remercie de la peine que vous dites avoir prise pour mon salut. C'est une obligation que je vous ai. Je vous prie de m'en faire une autre, c'est de vouloir recevoir une misérable fille & un petit laquais qui seront bientôt privés, l'une de père & de mère, & l'autre de maître & de maîtresse. Ne déniez pas cette faveur à un infortuné gentilhomme, qui vous en supplie ; autrement, vous auriez ci-après regret peut-être de ne l'avoir pas fait.* La Morliere lui ayant accordé sa requête, il les dévala l'un après l'autre avec une corde, liés par le milieu du corps. Cependant qu'il était empêché à cette pitoyable action, Amarille ramassait de tous côtés des matières combustibles dans la salle du Donjon dont elle faisait un bûcher. Lorsqu'elle l'eut préparé, elle se mit à proférer si hautement ces mots, qu'on l'entendait d'en-bas: *Il sera tantôt temps que nous nous disposions à mourir, puisqu'aussi bien on nous veut interdire de vivre plus longuement. L'Amour qui nous liait d'une étreinte si ferme, ne pourra point être désunie par la mort.*

Je vous prie (poursuit-elle en mettant la tête à la fenêtre) *de prier Dieu pour nous. A Dieu, ma chère mère, je vous recommande ma fille. Le Ciel lui veuille être plus favorable qu'à celle qui l'a engendrée.* Ainsi qu'elle achevait ce propos, le pétard joua avec tant de violence qu'il mit la porte par terre &, à même instant, cette courageuse Amazone mit le feu au bûcher qui environnait elle & son ami. Comme les soldats entraient, ils virent ce pitoyable spectacle : un grand feu allumé en demi rond, & deux

Amants dedans tous prêts à lâcher chacun sur sa tête un pistolet qu'ils tenaient à la main.

Sitôt qu'ils virent qu'on était entré dedans, ils les débandèrent. Les coups leur percèrent la tête de part en part. Leurs corps tombèrent roide morts & furent bientôt consumés par le feu, & leurs âmes s'en allèrent pour brûler dans les flammes éternelles, si Dieu n'en a eu pitié par son extrême miséricorde.

Voilà la fin déplorable de ces désespérés qui, au temps du Paganisme, eussent été renommés pour leur grande constance. Mais particulièrement eût-on célébré la mémoire d'Amarille.

Exemple rare s'il en fut jamais, & d'autant plus remarquable que l'infidélité règne au siècle où nous sommes parmi le sexe féminin. Les Dames y font profession de l'inconstance, & à peine en trouverait-on une semblable en tout le monde. Ce bel esprit qui l'a comparée dans les écrits qu'il en a faits à Cléopâtre & à la femme de Paetus, l'a fait avec un grand & solide jugement. Cette Reine d'Egypte (dit ce grand honneur des lettres), voyant son soleil proche de son Eclipse & craignant l'obscurcir davantage en le survivant, montra par sa mort constante & généreuse qu'en tout brave cœur, l'amour est indissoluble & que la dissolution du corps n'est qu'une plus forte étreinte pour en cimenter la continuation. Quant à Paetus, il avait conspiré contre l'Empereur Claude &, sachant qu'il ne pouvait éviter de mourir, il résolut de prévenir son supplice par une douce & prompte mort. Mais, comme l'homme n'a rien de si cher que la vie, ce coupable ne se pouvait résoudre à l'effet de son dessein lorsque sa femme, nommée Arria, prenant un poignard, le plongea dans son estomac & puis, en le retirant, elle proféra ces généreuses paroles en tendant le glaive à son mari : *Tiens, (dit-elle) Paetus, je meure, il ne me fait point de mal. Le seul regret que je puis avoir est de te voir forcé d'en faire autant.* A ce sanglant & pitoyable spectacle Paetus, comme frappé d'un coup de foudre, se réveille & voyant sa femme à ses pieds, qui était aux peines de la mort, bannit la crainte de son âme &, prenant le poignard tout rouge de sang de celle qu'il eût volontiers ranimée du sien propre, s'en donne dans le sein & tombe sur le corps de sa magnanime compagne qui lui avait tracé l'exemple d'achever honorablement ses jours. Autant en fit Amarille. Elle prit la première le pistolet à la main &, par ses courageuses paroles & par son exemple, elle anima Valeran qui ne se pouvait résoudre à cette cruelle exécution. Etranges effets de l'amour ! Ils voulurent pratiquer ce que dit un ancien,

qu'en matière de mutuelle affection, il vaut mieux mourir avec ce que l'on aime, qu'en survivant ce qu'on a chéri avec tant de passion, s'en voir disjoindre & séparer par la mort. Dieu veuille avoir plus de pitié de leur âme qu'eux mêmes n'eurent de leur propre corps.

Commentaire

Canard : *Histoire tragique de la constance d'une dame envers son serviteur, lesquels se sont tuez de chacun un pistolet pour ne survivre l'un après l'autre*, Avec permission, Paris, François Huby, s. d. [1608], 13 p.

Greiner, 2016 : *Les deux amants opposent [...] une âpre résistance, puis se résignent au suicide d'un commun accord. L'auteur condamne, certes, leurs excès, mais cette même démesure qui les conduit à entrer en conflit avec la morale ou la loi contribue aussi à leur grandeur héroïque. Ainsi Valéran assassine Aronce et se révolte contre la justice royale ; mais son irascibilité forme comme l'aiguillon de son « courage généreux » ; Amarille montre à son compagnon un dévouement extraordinaire qui amène Rosset à la comparer avec plusieurs héroïnes antiques de la fidélité conjugale... L'exaltation amoureuse et héroïque de l'aventure criminelle estompe quelque peu la ligne morale de l'histoire de Rosset : elle suscite la sympathie et l'empathie du lecteur et l'entraîne à reconsiderer, ou du moins à nuancer, le jugement porté sur eux par la Justice du roi : les deux amants maudits ne sont plus des coupables, mais les victimes de leur passion et les martyrs d'un sort injuste ; non plus des criminels, mais les héros d'une histoire sentimentale à issue malheureuse.*

7. De la cruauté d'un frère exercée contre une sienne sœur, pour une folle passion d'amour.

QUEL encre noirci d'infamie pourra bien tracer à la postérité l'Histoire que je vais décrire ? En quel siècle maudit & détestable avons-nous pris naissance, qu'il faille que nous y voyons arriver des choses dont le seul récit fait dresser les cheveux de ceux qui les entendent ? Mais faut-il encore que tant d'exemples barbares & dénaturés paraissent parmi la nation

la plus courtoise, & la plus humaine du monde ? O Ciel !, à quoi nous réservez-vous ? Ces accidents exécrables & inouïs sont les avant-coureurs de votre ire si, par un saint amendement, nous ne la prévenons.

Voici une cruauté non moins étrange que véritable. J'en parle comme témoin oculaire. Elle mérite d'être écrite en lettres de sang en cette sorte.

La France jouissait du paisible repos que le grand Henry lui avait acquis par ses travaux plus mémorables que ceux d'Hercule. L'on n'avait plus de crainte de voir tant de pitoyables spectacles que la fureur de nos guerres Civiles produisait tous les jours. Le Père ne recherchait plus la mort de son fils par un zèle inconsidéré de religion, ni le fils n'attentait plus sur la vie de son Père. Le frère & la sœur, ni les plus proches parents & amis, n'avaient plus de défiance les uns des autres pour ce même sujet. Chacun se reposait sous les palmes & les lauriers de ce grand Monarque, lorsqu'à Paris il y avait un personnage vénérable pour son mérite & pour sa qualité, que nous nommerons Ariste. Il avait deux enfants procréés de légitime mariage. Un fils & une fille. J'appelle le fils Iracond, & la fille Isabelle, noms empruntés parce que je ne veux point diffamer leur famille pour les considérations que j'ai alléguées au commencement de cet ouvrage.

Isabelle, aussi chaste & aussi belle que celle que le Divin Arioste a tant vantée dans ses écrits, fut recherchée en mariage pour ses perfections par plusieurs personnes de qualité. Sa beauté & la bonne grâce qui étaient capables de ravir la liberté des cœurs les plus farouches & plus insensibles, acquéraient à l'amour ce que les forces de ses armes n'avait pas le pouvoir de surmonter, & ses rares vertus servaient de patron à celles qui portent l'honneur sur le front & qui n'ont que la crainte de Dieu devant les yeux. Bienheureux père d'avoir produit une telle fille, si la félicité des hommes était durable. Comme plusieurs tâchent par leur mérite & par leur persévérance d'acquérir ses bonnes grâces, un seul emporte enfin le prix. Ce joyau précieux lui est destiné du Ciel. Il portait le titre de Chevalier & le nom que nous lui donnons est Eranthe. Ce couple, lié de la sainte chaîne de mariage, jouissait d'un contentement indicible & d'une concorde souhaitable de tous ceux qui se rangent sous les lois d'Hyménée, pendant qu'Iracond frère d'Isabelle étudiait en une des célèbres Universités du Royaume.

Il y faisait un tel profit que son père était du tout satisfait de ce qu'on lui en rapportait. Ceux qui avaient la charge de l'instruire avaient une si bonne opinion de lui qu'ils s'assuraient qu'un jour il serait un des ornements de sa Patrie. Jamais, durant sa jeunesse, on ne remarqua en lui aucun trait de folie. Il était sage, prudent & discret en toutes ses actions. Mais le naturel de l'homme est un Protée, il change de forme à toute heure & se rend si divers en ses inclinations qu'à peine le peut-on reconnaître du jour au lendemain. Iracond, revenu des études avec ses licences, se fit recevoir Avocat en ce renommé Sénat où le droit est également rendu à chacun. Son père voulait qu'il passât quelques années au barreau pour se rendre un jour digne de son office qu'il lui voulait résigner, ou bien de quelque autre encore plus honorable. Il s'y rendait assez assidu au commencement, & contentait le désir de son père qui remerciait le Ciel de lui avoir donné deux enfants si bien nés. Cependant il visitait souvent sa sœur en son ménage, où il recevait toutes sortes de courtoisies.

Tout le monde sait la liberté que les Dames de Paris ont de se voir les unes les autres, & comme les voisines principalement ont cette coutume de s'assembler les jours de fête au logis de quelqu'une d'entre-elles pour y passer le temps, soit ou à deviser, soit à d'honnêtes exercices, soit pour aller à la promenade. Isabelle, pour être une des plus apparentes du quartier en toutes sortes de qualités, ne manquait jamais de compagnes chez elle, les jours de repos. Sa maison était une petite Académie des rares Beautés qui la fréquentaient. Entre celles en qui le Ciel avait répandu les richesses particulières & qui approchaient de bien près les perfections d'Isabelle, Elinde était la première. Ces deux Dames étaient liées d'une si ferme étreinte d'amitié qu'on les trouvait presque toujours ensemble, lorsque le loisir le leur permettait. Leur humeur conforme rendait leurs désirs égaux & ne souffrait pas qu'elles se perdissoient guère de vue.

Elinde était mariée avec un riche & honorable bourgeois de Paris, avec lequel elle vivait avec tant d'amour & de contentement que ce que l'un voulait était la volonté de l'autre. Il advint un Dimanche, comme une troupe de belles Dames était assemblée au logis d'Isabelle, & entre autres Elinde, qu'Iracond y arrive. La courtoisie naturelle à la nation Françoise & le mérite de sa sœur, fit que chacune le reçut avec toute sorte d'honneur & de respect, & qu'on lui donna séance en cette compagnie, entre Elinde & une autre Damoiselle. Mais il n'eut pas plutôt jeté les regards sur Elinde que l'amour qui était en embûche n'entrât par ses yeux & ne perçât son

œur de part en part. Cette nouvelle blessure le rend aussitôt si épris de la beauté de cette Dame qu'il ne sait quelle contenance tenir. Il veut parler pour remercier la troupe de l'honneur qu'il en reçoit, mais sa langue se trouve attachée à son palais. Ses yeux font seulement leur office & se tournent néanmoins incessamment vers le beau visage d'Elinde, comme l'aiguille vers l'étoile du Nord. Misérable ! détourne ta vue de ce Soleil qui t'éblouit. Elle est trop faible pour le supporter. Nouveau Icare, tu tentes une chose impossible. Le succès ne peut être autre que ta mort. Cette honnête Dame est possédée par un autre. Tes désirs sont frivoles & la peine que tu prendras après cette recherche ne ne peut être qu'inutile.

Iracond, se trouvant follement passionné de cette amour, accompagne, lorsqu'il est temps de se retirer, cette Dame jusques à la porte de son logis. Il voudrait lui faire entendre le mal qu'il endure ; mais quand, d'un côté, l'Amour le pousse ; le respect & la crainte le retient. Toutefois, ce n'est pas en telle sorte qu'Elinde ne s'aperçoive bien de son émotion. Elle n'en fait pas pourtant semblant. L'amitié qu'elle porte à sa sœur la convie de faire les doux yeux à Iracond partout où ils se rencontrent. C'est ce qui l'enflamme davantage & qui le rend si hors de lui même qu'il mourrait d'angoisse, si l'espoir de la jouissance ne le consolait. Que de soupirs, & que de plaintes sortent de la bouche de ce misérable ! Souvent, la difficulté qu'il voit de pouvoir parvenir à ce qu'il souhaite, se représentant à ses yeux, il veut quitter cette folle poursuite ; mais sa passion démesurée ne le permettant pas, il se laisse emporter au courant de cette mer pleine d'orages & d'écueils. La raison qui tâche de lui servir de pilote est bannie de son vaisseau & son désir téméraire le guide. Enfin, après avoir beaucoup souffert sans oser déclarer sa passion, il se résolut de trouver son adversaire, comme fit Télèphe, pour lui guérir sa plaie, plutôt que de mourir en la celant.

C'était au mois de Mai, que les belles campagnes sont parées d'une robe verte, que les fleurs rendent leurs odeurs de toutes parts, & que les oiselets peints de divers plumages volettent de branche en branche & font un agréable concert. Isabelle, ayant fait une partie avec ses compagnes, fut se promener avec elles hors la ville, en un jardin délicieux. Son frère qui savait leur dessein ne manqua pas de les accompagner. L'occasion s'offrant en ce Paradis qui fut l'entrée de son enfer, de déclarer sa passion à Elinde, il le fit en ces termes : *Si vous tournez seulement les yeux (belle Elinde) sur vos perfections, je sais bien que vous m'accuserez de témérité & que vous*

me jugerez coupable de châtiment plutôt que de récompense, d'avoir porté mon désir si haut. Mais aussi, si vous considérez la force de l'amour qui ne trouve rien d'invincible, je ne fais point de doute que votre bon naturel ne se représente par même voie ma cruelle langueur & qu'elle n'en ait compassion. Elle est telle que si la pitié n'y trouve point de place, la mort m'est inévitable. Si cela arrive, vous ferez perte de la plus fidèle conquête que vous puissiez jamais faire. Je vous conjure par vos beaux yeux, douces lumières de ma vie, de conserver ce que vous avez conquis, plutôt que de le détruire. Plût aux Dieux que je pusse vous faire aussi bien paraître ma douleur comme je la ressens. Je pense que votre cœur n'est pas si insensible que vous n'en fussiez aucunement touchée. Il est impossible qu'une telle beauté cache tant de rigueur.

Il proférait ces paroles avec tant d'ardeur qu'à tous coups ses sanglots & ses soupirs l'interrompaient. Si Elinde eût été autre qu'elle n'était, ou plutôt si elle eût été libre, par aventure, en eût-elle eu pitié. Iracond était jeune & agréable, fils unique d'une bonne maison, & accompli en beaucoup de rares parties. Mais quoi ! Elinde qui aimait également, & son honneur, & son mari, ne pouvait être touchée d'autre affection. Aussi, le dédain qu'elle eut de la témérité de ce jeune homme la mit en telle colère que, sans le respect qu'elle portait à sa sœur, elle lui eût fait sur le champ un affront. O que si elle eût usé de cette rigueur, l'aventure funeste & exécutable que nous décrivons ne serait pas arrivée !

Mais la première considération eut tant de force en son âme que, dissimulant son courroux, elle répondit à cet amoureux en ces termes. Je ne sais (Monsieur) pour qui vous me prenez. Vous croyez peut être que je suis de ces folles qui, foulant aux pieds la crainte de Dieu & leur propre honneur, se laissent prendre aux charmes d'une passion désordonnée. Je vous prie d'ôter cette croyance de votre cerveau & vous assurer que sans l'excuse que votre jeunesse me donne & l'amitié que j'ai vouée à votre sœur, je châtierais votre témérité en telle sorte que la mémoire en serait de longue durée. Désistez-vous donc de me tenir ce langage, & adressez vos yeux à une autre qui, sans la tâche de son honneur, vous peut rendre plus satisfait que je ne fais pas. Autrement, il me serait impossible de supporter votre folie, sans la faire savoir à tel qui s'en ressentirait à vos dépens.

Iracond, oyant cette réponse, pensa mourir de déplaisir. Il en reçut une telle douleur qu'il fut longtemps comme immobile, de même qu'un qui est touché du foudre. Ayant repris ses sentiments, il se retira à un coin du

verger, là où il versa un torrent de larmes & proféra mille pitoyables paroles. *O cruel amour, (disait-il) que d'amertume pour un peu de douceur ! Que d'épines pour un bouton de rose ! Hélas, qui eût jamais cru que sous un si beau visage se cachât tant de cruauté ?* Il eût continué ses plaintes si la crainte d'être découvert ne l'eût empêché. Après qu'il eut exhalé par ses yeux & par sa bouche un peu de l'ardeur de son âme, il se contente le mieux qu'il peut &, dissimulant son angoisse, il s'approche de ces belles Dames qui s'étaient assises sur l'herbe fraîche où elles s'entretenaient d'honnêtes & de plaisants discours.

Il se mit parmi elles, tout triste néanmoins, & revenant toujours à sa folle passion sans qu'il la pût ôter de sa fantaisie. Souvent, il jetait ses regards sur Elinde qui ne daignait pas de jeter sur lui une œillade seulement. Aussi, depuis, ne lui donna-elle pas tant de privauté comme elle avait accoutumé de faire. Elle lui ôtait tout sujet de l'accoster & de parler à elle. Ces rigueurs, au lieu de le rendre sage, le rendirent plus follement transporté. Quelquefois, il se flattait en son mal & croyait que ces cruautés étaient feintes, & qu'elle en usait pour faire épreuve de son amour & de sa persévérance. Toutefois, comme son ardeur croissait & qu'il tâchait d'amollir Elinde, l'espoir lui en fut du tout ôté par la privation qu'elle lui fit de sa présence. Elle, ne pouvant plus supporter ces folies, se résolut de ne hanter plus la maison d'Isabelle. Ce fut alors qu'Iracond devint entièrement forcené. Il invoquait la mort tous les jours & devenait d'heure à autre si possédé de rage qu'il en était au désespoir.

Sa sœur qui s'étonnait de ce qu'Elinde ne la venait plus voir comme elle avait accoutumé de faire, voulut en savoir la cause. Elle l'alla trouver chez elle & lui tint ce langage : *Je crois (ma chère amie) qu'on vous a fait quelque mauvais rapport de moi qui vous étrange de ma compagnie. Je vous prie de croire que je suis toujours telle en votre endroit que j'étais lorsque nos cœurs, liés d'une chaîne d'amitié, ne permettaient pas d'être si longtemps sans nous voir.* Elinde en souriant lui répondit en ces termes: *Je n'ai jamais douté de votre affection (ma douce vie). Vous m'avez trop témoigné votre amitié. Si je ne vous vois si souvent que je désire, votre frère en est le sujet. Il ne cesse de m'importuner de mon honneur. Votre respect m'a fait user de plus de discrétion que je n'eusse pas fait envers un autre. Il faut que vous trouviez moyen, ou de le guérir de sa folie, ou de lui interdire de ne m'importuner plus, si vous voulez que nous continuons nos honnêtes privautés.*

Isabelle qui, jusques à l'heure, avait ignoré cette amour n'en fit que rire & pria Elinde d'excuser sa jeunesse, lui promettant d'y apporter le remède salutaire. Mais & cruel malheur ! au lieu d'éteindre son feu, il allumera sa rage à l'encontre d'elle même.

Tandis qu'elle prend cette résolution, Iracond pleure & lamente son cruel désastre qui le rend amoureux d'un cœur de rocher qu'il ne peut amollir par ses pleurs, ni par sa persévérance. Son fol désir lui fait rechercher tous les jours quelque nouvelle invention pour voir sa maîtresse & pour lui faire entendre sa passion. Elle ne sort jamais de son logis qu'il ne la guette pour la saluer & pour parler à elle. Il se met à genoux à l'Eglise devant cette sainte où il adresse ses vœux & non à Dieu. Mais, voyant qu'elle devient de jour en jour plus rigoureuse, il prend une autre voie. Il s'imagine que sa sœur lui fera un bon office en ses amours tant il est hors de jugement. Avec cette croyance, il va chez elle &, l'ayant tirée à part, il lui dit ces paroles : *Ma chère sœur, il n'y a que les marbres, & les pierres dures qui se puissent empêcher d'aimer. Je pense que vous avez autrefois éprouvé la force de l'amour si vous n'êtes un roc insensible. Pour moi qui suis homme &, par même moyen, sujet aux lois de ce petit Dieu qui force les Dieux mêmes à reconnaître son pouvoir, il faut que je vous confesse que je suis tellement embrasé des perfections d'Elinde, qu'il m'est impossible de vivre plus longtemps si elle n'a compassion de mon mal. Je vous supplie, par le soin que vous devez avoir de la conservation d'une personne qui vous est si proche, de vouloir adoucir ses rrigueurs & flétrir ses cruautés. Je sais que vous avez tant de pouvoir sur elle que ma mort & ma vie sont entre vos mains. Ayez donc pitié de votre frère qui vous sera obligé de sa vie, de laquelle vous pourrez disposer comme la tenant de vous.*

Isabelle, aise que son frère l'eût relevée de la peine qu'elle voulait prendre à lui parler de cette folle amour, & rencontrant cette occasion si à propos, lui fit cette réponse : *Je suis fort étonnée (mon frère) de deux choses. De la vaine poursuite que vous faites en recherchant le déshonneur d'une Dame, qui aime si chèrement son mari qu'elle aimerait mieux souffrir mille morts que d'avoir consenti à d'autre amour. Et de votre impudence qui passe tellement les bornes de la modestie qu'elle veut m'employer en une action si déshonnête que d'être la courtière de vos folles amours. Où avez-vous les yeux ? Je pense que vous êtes aveuglé & privé de votre bon sens. Considérez, je vous prie, les vertus & les rares*

qualités de celle à qui vous adressez témérairement vos désirs & ce que je suis, & vous avouerez aussitôt la vérité de mon dire. Eteignez cette folle passion, & ne me parlez jamais plus de ces choses. Autrement, je serais contrainte d'informer mon Père de vos folies. Il pourrait vous châtier comme vous méritez. Et puis pensez-vous qu'Elinde, si vous continuez davantage à la recherche de son déshonneur, ne perde enfin sa patience & que, sans considération de l'amitié qu'elle me porte, elle n'en avertisse son mari ? Il est homme pour vous faire un affront, s'il en a une fois la connaissance.

Iracond tout confus de ces sages & honnêtes raisons de sa sœur, ne sut que repartir. La rage qu'il avait de voir qu'elle ne lui voulait point servir de truchement, le fit retirer sans lui répliquer un seul mot. Il va au logis de son Père & là, se retirant dans sa chambre, il recommence ses plaintes & ses regrets accoutumés & cent fois il se veut lui-même priver de vie. Etrange passion d'amour désordonnée qui n'a pour but qu'un fol plaisir, qu'elle cause de malheurs ! Pour elle le fils ne fait point de conscience d'ôter la vie à celui qui la lui a donnée, & une fille ruine sa cité & meurtrit son propre père. Le frère coupe la gorge à sa propre sœur, & une sœur met en pièces le corps de son frère. Les histoires sacrées & profanes sont toutes remplies de tels exemples. Iracond accuse sa sœur de peu d'amitié, sans qu'il aie égard à l'honneur dont elle fait profession. Il demeura quelques jours sans aller à son logis, ni sans rechercher comme il avait de coutume la vue d'Isabelle qui ne se souciait guère de lui donner allégeance mais qui était toutefois bien marie de sa folie.

Après que cet amoureux enragé eut désisté de visiter pour quelque temps sa sœur, son désir l'incita d'y retourner, là où il se plaignait à toute heure à elle du peu de soin qu'elle avait de sa vie & ne cessait d'importuner Elinde, soit en l'accompagnant outre son gré à l'Eglise, soit en lui jetant quelque poulet dans son manchon. Cette honnête Dame, voyant qu'il n'amendait point, se résolut entièrement de ne fréquenter plus Isabelle afin de ne donner plus de sujet à Iracond de la voir &, avec cela, elle défendit à cet amoureux de l'accoster plus. Elle avait bien du regret de se priver de la compagnie d'une personne qu'elle aimait tant, mais son honneur lui était encore plus cher. Isabelle, d'autre part, fâchée des déportements de son frère, & voyant qu'il ne se voulait aucunement ranger au train de la raison, fut forcée à la parfin, après beaucoup de remontrances inutiles, d'avertir son père de ce qui se passait. Ariste, justement courroucé, sitôt qu'il voit

Iracond commence à le gourmander de paroles & à le menacer de le bien étriller. *Est-ce ci la peine (disait-il) que j'ai prise à te faire instruire en tout ce qui peut rendre accompli un jeune homme de ta profession ? Est-ce la belle moisson que je recueille d'un tel terroir ? Au lieu de vaquer à l'étude des bonnes lettres où ton sort t'appelle, tu t'amuses à faire l'amour & tâches de séduire celles que la sainte loi de mariage défend de rechercher. Tu veux encore faire servir de maquerelle à ta folle passion, ta propre sœur, & lui faire perdre en une heure tout l'honneur & la réputation qu'elle a acquise de si longtemps ? Si jamais on m'abreuve les oreilles de ces rapports, je te montrerai qui je suis, & te traiterai suivant ton mérite.*

Jamais homme ne fut plus étonné qu'Iracond. Il n'osait lever les yeux de honte. Néanmoins, le dépit & la fureur bouillonnaient dans son âme de telle sorte contre sa sœur qu'il se résolut dès l'heure même de se venger. Il s'enferma dans une chambre où il passa toute la nuit à maudire Isabelle, comme celle qu'il croyait servir d'obstacle à son aise. L'ennemi du genre humain, voyant cet homme si transporté hors des bornes de la raison, se fourre dans son âme, lui propose la vengeance & le possède entièrement. Ce malheureux n'attend que la venue du jour pour exécuter la plus exécrable cruauté dont on ait ouï parler de longtemps.

O Soleil !, arrête ta carrière en l'autre Hémisphère, pour n'avancer point par la lumière que tu veux redonner au nôtre, un si sanglant désastre. Si tu montes sur notre Horizon, tu seras contraint de voir une barbarie la plus dénaturée qui arrivera peut-être jamais au monde. Démons de la douleur, génies effroyables, prêtez-moi vos plaintes lamentables afin que je puisse dignement décrire cette pitoyable aventure. Que n'ai-je autant d'yeux que celui que Mercure priva de chef, pour pleurer dignement cette infortune. O père, ô mari infortunés, empêchez ce bourreau d'approcher d'une chose que vous tenez si chère.

Cet exécrable frère, poussé par toutes les furies des Enfers, après avoir blasphémé tout le long de la nuit le Ciel, la Terre, les Astres & tous les Eléments, se prépare à l'exécution de son dessein abominable. Sitôt que l'astre du jour a chassé les ténèbres, il se lève & s'habille, & prend un poignard qu'il met dans sa pochette. Porté d'une exécrable résolution, il s'achemine puis après au logis de sa sœur. Il monte à sa chambre & trouve qu'elle sortait du lit. Elle était assise au bout d'une table, n'ayant pour toute compagnie qu'une fille de chambre qui l'aidait à peigner ses blonds cheveux. Quand elle aperçut son frère, elle lui donna le bon jour & lui

demanda où il allait si matin. Iracond ne lui dit mot, mais il s'assit en une chaire, tout pâle & tout défiguré comme une furie infernale. Sa sœur que ses cheveux empêchaient, ne prit pas garde à sa contenance. Lorsque le malheureux voit que la fille de chambre descend en bas à la cuisine pour aller chercher un bouillon pour la maîtresse, qui n'était guère bien disposée à cause qu'elle était grosse de six ou sept mois, il prend son temps &, se levant de la chaire où il était assis, il se rue furieusement sur elle avec son poignard qu'il avait tiré de sa pochette & lui en donne un coup mortel dans son sein d'albâtre qu'elle avait découvert. La pauvre Dame jette un cri, tandis que le parricide redouble ses coups & enfonce deux ou trois autres dans le corps. Au bruit qu'elle fit en tombant & rendant l'esprit, se recommandant à Dieu, les domestiques accourent &, voyant étendue leur maîtresse, toute ensanglantée, & cet exécrable le poignard encore à la main, ils appellent au secours. Les voisins y accourent pareillement, qui se saisissent du meurtrier, bien étonnés de ce funeste accident. Sur ces entrefaites, le mari arrive qui, voyant de ses yeux celle qu'il aimait plus que lui-même verser un ruisseau de sang, tombe par terre évanoui. Lorsqu'il se relève, il commence un deuil le plus pitoyable du monde &, sachant qui en était l'homicide, il tire son épée & s'en va contre cet exécrable qui ne faisait que rire de ces lamentations. Il eût vengé le sang de sa chère épouse si on ne l'eût retenu, Dieu le permettant pour résERVER l'expiation de ce forfait à un plus digne supplice. On le saisit & il est mené prisonnier à la Conciergerie, & mis dans une basse fosse.

Qui pourra dignement réciter la juste douleur du pauvre père ? Quelle poire d'angoisse ? Quel glaive de douleur ? Le peintre qui peignit Iphigénie prête à être immolée, après avoir représenté les assistants tristes & dolents, tira son père Agamemnon avec un voile sur la face pour apprendre que la douleur qu'il ressentait de la perte de sa fille ne se pouvait exprimer. Et moi, je laisse au jugement de ceux qui liront cette histoire, si Ariste n'avait pas du sujet de lamenter son infortune par la perte qu'il venait de faire d'une telle fille, & par la mort ignominieuse qu'il voyait préparée à son fils unique.

Pendant qu'il se tourmente & qu'il invoque le Ciel à lui donner patience, la Cour veut avoir la connaissance d'un meurtre si extraordinaire & si exécrable, qu'elle pèse à la balance de l'équité, meurtre qui est accompagné d'un autre non moins dénaturé, qui est la mort de l'enfant, qui meurt avec la mère & encore sans Baptême. Cet Auguste Sénat trouve qu'il

n'y a peine de mort si cruelle que ce méchant ne mérite. Comme il est près d'être jugé, l'on dit que le pauvre père poursuit, non pas qu'on lui octroie la vie de son fils, mais qu'on le fasse mourir en prison afin que sa maison ne reçoive point cette infamie de voir son fils mourir publiquement par la main d'un bourreau. Sa Majesté même est importunée de cette grâce. Mais le fait est trop atroce & de trop de conséquence.

Il est condamné d'avoir le poing coupé à la porte du grand Châtelet, & puis d'être roué tout vif à la place de Grève. Avant qu'on lui prononçât son arrêt, il était résolu à la mort la plus cruelle qu'on lui pût ordonner. Sa passion avait déjà fait place à la raison, de sorte que, se représentant jour & nuit l'énormité de son crime, il ne faisait que pleurer & que lamenter la mort de sa sœur, & d'implorer la merci du Ciel. *O ma sœur* (disait ce malheureux) *s'il m'est permis de vous appeler ainsi, hélas! quelle fureur exécutable a poussé ma main à répandre votre sang ? Fut-il jamais cruauté semblable à la mienne, que de faire mourir, & la mère & l'enfant, & encore des personnes innocentes pour qui je devais exposer mille vies ? Quel supplice me peut-on destiner capable d'expier une telle méchanceté ? O terre ! que ne t'ouvres-tu pour engloutir cet exécutable, indigne de respirer & de comparaître jamais à la vue des hommes. O Dieu de miséricorde ! trouverai-je bien de la rémission devant le trône de votre Majesté, lorsque cette âme damnable quittera le logis de cet infâme corps ?*

Tenant ce discours, il eût souvent entré en désespoir s'il n'eût été assisté de quelques bons Religieux qui le venaient voir pour le salut de son âme. Ces bons Pères, en lui remontrant d'un côté le détestable meurtre qu'il avait commis, lui proposaient d'autre part la douceur infinie de Dieu qui avait toujours les bras ouverts pour ceux qui, vraiment contrits & repentants, imploraient sa grâce. Leurs saintes remontrances eurent tant d'efficace que jamais homme ne fut plus résolu à attendre patiemment la peine qu'on lui ordonnerait, ni plus confiant en la miséricorde de Dieu.

Quand on lui prononça son Arrêt, il dit aux luges qu'il était indigne de la douceur de ce supplice, mais qu'il en méritait un autre bien plus sévère & plus rigoureux. Etant livré entre les mains de l'exécuteur & mené sur une claiere au lieu où il devait avoir le poing coupé, il le tendit, sans jamais faire démonstration d'avoir regret de le perdre ni de ressentir aucune douleur. *Il est bien raison* (dit-il tout haut), *exécutable main, que tu reçois cette punition. A la mienne volonté que tu l'eusses reçu avant que de commettre*

le crime qui me rendra infâme éternellement ! Achève, bourreau, & exerce sur mon corps la cruauté que tu voudras. Tu ne me peux faire tant souffrir de tourment, que je n'en mérite encore davantage. Tout le peuple, admirant la constance de ce jeune homme, ne pouvait contenir ses larmes, bien que sa cruauté fût détestée d'un chacun. Etant arrivé au lieu où il devait finir ses jours, avant qu'on l'étendit sur la Roue & monté sur l'échafaud, il proféra tout haut ces paroles pleines de repentance. Contemplez (Assistants) l'aventure infâme & malheureuse d'un cruel homicide de sa sœur. Ses péchés l'ont conduit en ce lieu pour y recevoir un cruel châtiment, mais non pas si sévère qu'il égale sa cruauté. Poussé d'une folle passion, j'ai trempé mes mains dans le Sang innocent & privé même (ô exécutable forfait) pour jamais de la vision de Dieu une créature qui n'a jamais vu la lumière du Soleil. O bon Dieu (poursuit-il en s'agenouillant) qui avez promis d'exaucer le pécheur toutes & quantes fois qu'il gémirait à vous pour son péché, je vous semonds de votre promesse. Jetez les yeux pitoyables sur un misérable pécheur & pardonnez son péché, non comme aimant le vice, mais comme aimant un homme en qui le vice est naturellement attaché. Et vous, ô catholique assemblée, dit-il encore en tournant ses regards d'un & d'autre côté, si vous êtes touchés de la charité tant recommandable parmi les Chrétiens, secondez mes humbles prières & veuillez par les vôtres implorer du Ciel qu'il traite plus favorablement mon âme que mon corps n'est pas maintenant traité. O mon pauvre Père, Dieu vous console. Vous pensiez que je serais un jour le bâton de votre vieillesse, & vous n'avez pas été déçu en votre croyance. Je suis vraiment votre bâton, non pour vous soutenir, mais pour vous battre & pour vous affliger. Ce regret m'est plus cuisant & plus sensible que la mort ignominieuse que je vais recevoir.

Ces paroles étaient accompagnées de tant de zèle & de tant de signes apparents de vraie repentance, que tout le peuple ne pouvait contenir ses larmes. Chacun priait pour lui. Et, la prière publique qu'on a coutume de faire en ces pitoyables spectacles étant achevée, il fut attaché sur la roue & rompu bras & jambes par le bourreau, sans que jamais il proférât autre parole que le nom de Jésus-Christ. La justice avait commandé au bourreau de l'étrangler bientôt après, encore que son Arrêt portât qu'il demeurerait vivant, après être rompu, autant que les forces le pourraient supporter. L'exécuteur le fit, encore que le patient requît, que pour l'expiation de son crime, on le laissât pâtir en ce monde afin qu'en l'autre il y trouvât plus

d'allégement. Ainsi finit misérablement ses jours Iracond pour s'être laissé emporter à une rage désespérée d'amour.

L'on ne doit pas si follement s'embarquer avec cette passion, qu'on en perde le jugement. Et puis les affections illicites sont toujours vitupérables [blâmables]. Quand on s'y porte avec tant d'ardeur, Dieu permet qu'un péché attire l'autre & qu'enfin une juste punition s'en ensuit. L'amour honnête est permise & louable d'elle même. Mais, d'attenter à la pudicité d'une Dame d'honneur & de violer un saint Sacrement, cela n'est jamais avoué du Ciel. Les scandales, & les horribles excès qui en arrivent tous les jours devraient servir d'exemple à ceux qui ne les peuvent ignorer. Mais quoi ! la plupart des mortels n'est jamais sage qu'après le coup reçu & après le dommage. Bienheureux sont ceux qui ne font à autrui ce qu'ils voudraient ne leur être point fait. Jamais ils ne tomberont en ces infamies. Leur mémoire sera mémorable & la récompense suivra leurs œuvres.

8. D'un démon qui apparaît en forme de damoiselle au lieutenant du chevalier du guet de la ville de Lyon, de leur accointance charnelle, & de la fin malheureuse qui en succéda.

JE m'étonne de l'incrédulité de ceux à qui l'on ne peut persuader que ce qu'on raconte de l'apparition des démons, soit véritable. Les raisons qu'ils amènent sont si faibles qu'elles ne méritent presque point de réponses puisqu'elles se réfutent assez d'elles-mêmes. Tout ce qu'ils allèguent pour la preuve de leur dire, est qu'ils rapportent ces visions ou aux sens qui sont déçus & trompés, ou à la fausse imagination, ou aux Atomes. Telles personnes sont des Athées & des Epicuriens, qui veulent que tout arrive à l'aventure [par hasard], & par conséquent qu'il n'y ait ni bon, ni mauvais esprit.

Mais nous, qui sommes enseignés en une meilleure école & qui savons par le témoignage que les saintes Écritures en rendent que les bons & les mauvais Anges apparaissent aux hommes suivant qu'il plait à Dieu, nous dirons que tels esprits se peuvent former un corps. Les bons Anges, comme

purs & nets de toute matière terrestre, en prennent des aériens, purs & simples, qu'ils font mouvoir par la célérité de leur flamme céleste. Et les mauvais Anges, ou Démons, comme élémentaires & abaissées jusques à la terre, prennent des corps composés de ce que plus ils désirent. Tantôt, ils s'en forment d'une vapeur terrestre congelée par la froidure de l'air ; & maintenant, de feu ou d'air & de feu tout ensemble ; mais, le plus souvent, des vapeurs froides & humides qui ne durent qu'autant qu'il leur plaît & qui se résolvent aussitôt en leur élément. Quelques fois aussi, ils se mettent dans les charognes des morts qu'ils font mouvoir & marcher, leur influant pour un temps une espèce de propriété & d'agilité. Les exemples en sont si évidents & en si grand nombre que, qui les voudrait nier, nierait la clarté du jour. Et particulièrement celui que je veux maintenant rapporter en cette histoire, arrivée depuis quatre ou cinq ans.

En l'une des meilleures villes de France, arrosée de deux beaux fleuves, de la Saône & du Rhône, il y avait un Lieutenant du chevalier du Guet, nommé la Jaquière. Suivant le devoir de sa charge, il allait la nuit par la ville pour empêcher les meurtres, volerries, & autres insolences & méchancetés qui ne sont que trop en usage aux bonnes villes. Mais avec cela, il se dispensait lui-même quelque fois à visiter les garces quand il en savait quelque belle, si bien qu'il était grandement blâmé de ce vice. Un soir, bien tard, entre onze heures & minuit, comme il se voulait retirer chez lui, il tint ce discours à cinq de ces compagnons qui marchaient avec lui : *Je ne sais mes amis (ce dit-il) de quelle viande j'ai mangé. Tant y a que je me sens si échauffé que, si maintenant je rencontrais le Diable, il n'échapperait jamais de mes mains que premièrement je n'en eusse fait à ma volonté.*

O jugement incomparable de Dieu ! A peine a-t'il achevé de proférer ces paroles qu'il aperçoit, en une rue qui est proche du pont de Saône, une Damoiselle bien vêtue, accompagnée d'un petit Laquais qui portait une lanterne. Elle marchait à grand'hâte & semblait, à la voir, qu'elle n'avait pas envie de séjourner guère par les rues. La Jaquière, émerveillé de voir une Damoiselle si bien parée aller de nuit avec une si faible compagnie, doubla le pas avec ses compagnons &, l'ayant atteinte, il la salua. Elle, faisant une grande révérence, ôta son masque & le salua pareillement. Si la Jaquière avait été émerveillé de rencontrer une personne de ce sexe si bien couverte à une heure si indue, croyez qu'il fut encore bien étonné de voir tant de

grâce & tant de beauté luire en son visage. Les doux regards qu'elle lui avait jetés en le saluant, l'allumèrent aussitôt d'un désir amoureux, de sorte qu'attrié par cette douce amorce, il s'approcha de plus près d'elle & lui tint ce discours : *Vraiment, Mademoiselle, je suis fort ébahi de ce que vous allez par la ville si tard. N'avez-vous pas peur d'y recevoir quelque déplaisir ? Je vous accompagnerai s'il vous plait jusques en votre logis. Je serais bien mari si une telle beauté recevait quelque affront.*

Ce disant, il la prit sous les bras, sans qu'elle le refusât. Au contraire, elle lui répondit en ces termes : *Je vous remercie, Monsieur, de votre courtoisie. Il n'y aura jour de ma vie que je ne me publie votre obligée. Mais, pour répondre à la demande que vous me faites pourquoi je suis si tard par les rues, vous devez savoir que j'ai soupé ce soir chez une de mes parentes, & maintenant je me retire à mon logis, encore qu'il soit si tard.*

Si j'eusse été en votre place, dit la Jaquière, j'eusse mieux aimé passer le reste de la nuit là où vous avez soupé, que non pas m'exposer au hasard de quelque mauvaise rencontre.

Je l'aurais bien fait, repart elle, mais la nécessité me contraignait à faire autrement. Achevant ce discours, elle tira un grand soupir du profond de son cœur. *Quelle nécessité* (poursuit le Lieutenant du Guet) & *qui est-ce qui peut contraindre une telle beauté, capable de réduire en servitude tout le monde ?*

Mon mari, dit-elle, qui est le plus rude & le plus mauvais qu'on puisse trouver. La Jaquière, se voyant en si beau train pour lui offrir son service, poursuivit encore son propos en cette sorte. *Est-il possible* (dit-il) *Mademoiselle qu'il y ait un mari si barbare & si dénaturé, qu'étant possesseur d'une si rare chose, il la puisse indignement traiter ? Si je le connaissais, je lui en dirais particulièrement ce qu'il m'en semble.*

Vraiment (dit cette Damoiselle) *on le lui a assez remontré. Il est obstiné en sa malice. Pour le présent, il est allé aux champs, ou il a feint d'y aller. S'il ne me trouvait au logis, il y aurait bien du Bruit. Sa jalousie est si grande qu'il m'assommerait de coups. Il me tient en telle captivité que je n'ose presque parler à personne.*

Mademoiselle (poursuit la Jaquière), *par aventure, vous ne savez pas qui je fuis. Je puis faire plaisir & service à une infinité de personnes en ma charge qui est de veiller sur les mauvaises actions des hommes. Assurez vous que si votre mari continue à vous traiter si indignement, j'aurai moyen de vous en venger, & de le rendre sage.*

Elle le remercia de la bonne volonté & lui promit de l'en récompenser en temps & lieu. Ils poursuivirent ce discours & eurent plusieurs autres propos que la Jaquière faisait toujours tomber sur l'amour, sans qu'elle fit semblant d'en être mal contente. Cela poussait notre homme à poursuivre ses brisées avec une ardeur excessive, car il en était déjà follement passionné. Or ils avaient loisir de discourir tout à leur aise parce que le quartier où cette Damoiselle s'allait retirer était vers Pierre Ancise, bien éloigné du lieu où ce Lieutenant du Guet l'avait rencontrée. Cependant qu'ils sont en termes, où la Jaquière s'efforce de témoigner à cette Damoiselle l'amour qu'il lui porte, tant par paroles que par petits attouchements, il congédie trois de ceux qui l'accompagnaient & en retient deux avec lui qui étaient de les plus intimes amis, & arrive avec eux & avec cette femme vers Pierre Ancise, à la porte d'une maison fort écartée.

C'est ici ma demeure (dit-elle) & à l'instant le petit Laquais qui portait la lanterne tire une clef qu'il avait à sa pochette & ouvre la porte. Cette maison était fort basse. Il n'y avait que deux étages, contenant chacun deux membres, & encore les deux plus hauts ne servaient qu'à tenir du bois & autres choses semblables. Les deux d'en bas étaient une petite salle & une garde-robe. La salle était assez bien accommodée. Il y avait un lit de taffetas jaune & un pavillon de même. Les chaires étaient couvertes de pareille étoffe & la tapisserie était de serge jaune. C'était au mois de Juillet, néanmoins le temps était un peu froid à cause d'une bise qui s'était levée. Cette Damoiselle commanda au Laquais d'allumer un fagot.

Tandis qu'il obéit à son commandement, la Jaquière s'assied en un coin de la salle dans une chaire & elle en une autre. Le désir qu'il avait d'éteindre le feu qui le consumait, fit qu'il lui découvrit entièrement son amour & la conjura d'avoir pitié de son mal, lui promettant toute sorte de services, pourvu qu'elle lui octroyât sa courtoisie. Elle faisait semblant de le refuser, opposant l'honneur pour sa défense, l'infidélité des hommes au siècle où nous sommes, & leur peu de discrétion qui publie aussitôt une faveur qu'ils l'ont reçue. Cet Amoureux fait des serments horribles & dit que jamais elle n'aura sujet de se plaindre pour son regard, que plutôt il perdrait mille vies que de la déshonorer, & qu'il est prêt de s'exposer pour son service à toutes sortes d'occasions. Enfin, après beaucoup de propos tenus d'une part & d'autre, elle consent de lui accorder sa demande, à la charge qu'il se ressouvienne de sa promesse & de ses serments. La Jaquière lui confirme par d'autres &, au même instant, ils entrent tous deux dans la

garde-robe où il y avait un petit lit de pareille étoffe que les autres & là, ils prennent leurs déduits ensemble. Notre homme, ayant reçu l'accomplissement de ses désirs, commença de la caresser & à lui protester de nouveau que jamais il n'oublierait une telle faveur & que désormais elle pouvait disposer de lui & de ses biens comme des siens propres. *Toutefois, dit-il, Mademoiselle, bien que je vous sois si redévable, vous m'obligeriez encore davantage si vous me vouliez accorder une autre faveur.*

Et de quoi, répond-elle, me sauriez vous requérir que je ne vous octroie, puisque je vous ai déjà été si libérale de ce que j'ai plus cher au monde ?

Vous devez savoir, Mademoiselle, (repart la Jaquière) que je suis venu céans en compagnie de deux des plus grands amis que j'ai au monde. Nous n'avons rien de propre. Tout est commun parmi nous. Si je ne leur faisais part de ma bonne fortune, par aventure, cela serait cause de rompre le lien d'amitié qui nous étreint si fermement &, par même moyen, ils pourraient publier nos amours. Je vous supplie donc que la même courtoisie que vous m'avez octroyée, ne leur soit point refusée. Jamais nous n'oublierons une telle faveur & vous pourrez vous vanter désormais d'avoir trois hommes à votre commandement qui ne font qu'un & qui ne respireront que votre obéissance.

Hélas! que je suis malheureuse, répond la Damoiselle. Je pensais avoir fait acquisition d'un ami qui voulût tenir chère la faveur qu'il avait reçue de moi, mais je vois maintenant qu'il ne visait à d'autre dessein qu'à tirer de moi ce qu'il désirait, puisqu'il le divise de la sorte. Est-ce ci la récompense que j'en reçois ? Estimez-vous que je sois une louve pour m'exposer à l'abandon de tant de personnes ? Je n'eusse jamais cru cela de vous, qui avez reçu de moi ce qu'homme vivant, hormis mon mari, n'a jamais pu recevoir ? Je vous prie, ne me parlez plus de ces choses, autrement je me donnerais la mort de ma propre main. Ce disant elle se lève & fait semblant de s'en vouloir sortir hors de la garde-robe mais la Jaquière la retient & puis, avec les plus belles paroles qu'il peut proférer, il la supplie d'apaiser sa colère. Il l'embrasse & la baise, & s'échauffe si bien encore en son harnois qu'il continue de prendre ses plaisirs avec elle. Ayant achevé cette belle œuvre, ils sont collés bouche à bouche l'un avec l'autre & la Jaquière qui veut que ces compagnons aient part au gâteau, la conjure une autre fois de ce dont il l'avait auparavant requise & la flatte si bien avec tant de douces promesses qu'enfin, après beaucoup de refus & de

plaintes qu'elle fait, il la fléchit à ce qu'il désire, encore qu'elle fasse semblant d'en être toute dolente.

La Jaquière, ayant obtenu à grande peine ce qu'il souhaitait, sort de la garde-robe & s'approchant de ses compagnons qui l'attendaient avec impatience et avec un désir violent d'éteindre leur sale ardeur, il guigne de l'œil à l'un d'eux, afin qu'il entre au lieu où il l'avait laissée. Cet homme ne se fait guère prier. Il y trouve la Damoiselle sur le lit &, sans autre cérémonie, il en fait à son plaisir. Après, il sort & l'autre qui restait y va pareillement & reçoit d'elle le don de l'amoureuse merci.

Les voilà donc tous trois si aises de cette bonne fortune qu'ils ne la changeraient pas pour un Empire. Chacun d'eux prend une chaire où il s'assied & la Damoiselle s'assied en une autre auprès d'eux. Ils ne cessent de la contempler & de l'admirer. L'un loue son front & dit que c'est une table d'ivoire bien polie. L'autre s'arrête sur ses yeux & assure que ce sont les deux flambeaux dont Amour allume toutes les âmes généreuses. L'autre se met sur la louange de ses blonds cheveux qu'elle déliait, parce qu'il était temps de s'aller coucher, & ne cesse de proférer tout haut que ce sont les filets où le fils de Cypris arrête la liberté des hommes & des Dieux. Enfin il n'y a partie en son corps qu'ils ne prissent. Ses mains ne vont jamais en vain à la conquête, sa gorge surpassé la blancheur de la neige, & les petits Amours volent à l'entour de ses joues pour y sucer les roses, les lys & les œillets que la Nature y a semés.

Après qu'ils ont bien chanté ses perfections, elle se lève de sa chaire, s'approche du feu & puis, se tournant vers eux, leur tient ce discours : *Vous croyez (dit-elle) avoir fait un grand gain d'avoir obtenu de moi l'accomplissement de vos désirs. Il n'est pas si grand que vous penseriez bien. Avec qui pensez vous avoir eu affaire ? Ces hommes, étonnés d'entendre ce langage, ne savaient que répondre, lorsque la Jaquière proféra ces paroles : je crois, Mademoiselle, que nous avons eu affaire avec la plus belle & la plus galante Dame qui vive. Quiconque dirait le contraire, manquerait d'yeux ou bien de jugement.*

Vous êtes trompés (repart-elle). Si vous saviez qui je suis, vous ne parleriez point de la sorte. Ils furent encore plus ébahis de ces paroles &, comme ils avaient tous trois les yeux fichés sur elle & qu'ils se doutaient quasi de ce qui en était, elle continua de parler à eux en ces termes : *Je veux me découvrir à vous & vous faire paraître qui je suis.* Ce disant, elle

retrousse sa robe & sa cotte, & leur fait voir la plus horrible, la plus vilaine, la plus puante & la plus infecte charogne du monde.

Et au même instant, il se fait comme un coup de tonnerre. Nos hommes tombent à terre comme morts. La maison disparaît & il n'en reste que les masures d'un vieil logis découvert, plein de fumier & d'ordure. Ils demeurent plus de deux heures étendus comme des pourceaux dans le bourbier, sans reprendre leurs esprits. Enfin, l'un deux commença à respirer & à ouvrir les yeux, & vit la Lune qui achevait dans le Ciel sa course. Il fit le signe de la Croix & se recommanda à notre Seigneur. Il s'efforça de crier, mais la grande frayeur qu'il avait eue lui avait ôté la parole. Comme, petit à petit, il commençait à se plaindre, Dieu permit qu'un homme portant une lanterne s'arrêta en ce lieu pour y décharger son ventre.

Quand il entendit ces gémissements, il s'enfuit & courut pour l'annoncer aux maisons prochaines. Le jour commençait déjà à poindre lorsque des voisins vinrent à grande hâte pour voir que c'était & trouvèrent la Jaquière qui commençait de respirer & d'implorer le secours d'en-haut. Le premier qui avait commencé à se reconnaître se plaignait pareillement, tandis que l'autre dormait d'un sommeil éternel. Il mourut de peur sur le champ.

Ceux qui étaient accourus, ayant reconnu le Lieutenant du Chevalier du Guet avec ses compagnons, les emportèrent, chacun en son logis, tous souillés d'ordure comme ils étaient. On en enterra un des trois & les autres deux demandèrent un Confesseur. La Jaquière mourut le lendemain & l'autre ne vécut que trois ou quatre jours après. Ce fut celui qui raconta le succès de cette étrange aventure.

Le bruit ayant bientôt été semé par toute la ville, il se répandit en peu de temps par toutes les Provinces de France. Ceux qui nient l'apparition des Esprits ne savaient que dire, se voyant confondus par un tel exemple. Mais les Chrétiens & Catholiques y remarquent les justes jugements de Dieu. Ces choses n'arrivent point à ceux qui se disent de la compagnie des fidèles, qu'ils n'aient commis d'autres péchés. La paillardise attire l'adultère ; l'adultère, l'inceste ; l'inceste le péché contre nature ; & après, Dieu permet qu'on s'accouple avec le Diable. Je ne dis pas que ces hommes fussent entachés de tous ces vices. Mon dessein est de ne blâmer personne. Je ne déteste que le vice & soutiens qu'on est bien délaissé de l'assistance du saint Esprit quand on tombe en de tels inconvénients.

Il reste maintenant à dire si c'était un vrai corps, celui avec qui ils s'accouplèrent, ou bien un corps fantastique. Pour moi, je crois fermement que c'était le corps mort de quelque belle femme que Satan avait pris en quelque sépulcre & qu'il faisait mouvoir. Et si l'on me dit qu'il n'y a pas d'apparence que le Diable veuille emprunter une charogne, parce qu'on le découvrirait aisément par sa puanteur, je réponds que, puisque le malin esprit a pouvoir de donner mouvement à ce qui n'en a point, il a bien aussi la puissance de lui donner telle odeur & telle couleur qu'il voudra. Joint qu'il peut tromper nos sens & s'insinuer dans eux pour nous faire prendre une chose pour une autre.

Nous en avons plusieurs témoignages arrivés de notre temps. Celui de la Démoniaque de Laon entre autres en fait foi. Un diable appelé Baltazo, prit le corps d'un pendu à la plaine d'Arlon, à la sollicitation d'un sorcier qui s'ingérait de guérir la patiente. Si quelqu'un désire de savoir comme la fraude fut découverte, il ne faut que lire l'histoire de cette possédée, qui est assez commune en France. Il y a une autre infinité de tels exemples dans les histoires anciennes & modernes. Phlegon, affranchi de l'Empereur Adrian, en rapporte un étrange, d'une jeune fille nommée Philinion de Thessalie, qui, après avoir été mise au sépulcre, parut à Machates Macédonien & coucha longtemps avec lui & jusques à tant, qu'ayant été découverts, le Diable abandonna ce corps qu'il faisait mouvoir, & on l'enterra pour la seconde fois comme si elle fût encore trépassée.

Le même auteur rapporte, qu'après la bataille qui se donna entre les Romains & Antiochus, Roi de Syrie, aux Thermopyles, comme les Romains s'arrêtaient sur le pillage & dépouillaient les corps morts des ennemis, un Capitaine du Roi, nommé Duplage, se leva d'entre les morts & puis, en voix grêle & déliée, proféra ces paroles : *O soldats romains, cessez de dépouiller ceux que l'avare Nautonier a déjà passés au delà du fleuve infernal. Le grand Jupiter de qui l'on doit redouter l'ire & la fureur, est transporté de colère pour cette cruauté & inhumanité. Un jour viendra que ce Dieu souverain couvrira votre terre d'un peuple nourri aux sanglants exercices de Mars. Il saccagera votre pays & pillera votre grande Cité. Votre Empire sera par lui détruit en la même sorte que vous avez détruit les autres.*

Ces témoignages sont capables de réfuter les Athées & les Epicuriens qui nient l'apparition des Esprits, mais l'histoire horrible & épouvantable que je vous ai déjà racontée ci-devant, le témoigne bien encore davantage.

Commentaire

Canard : *Histoire prodigieuse d'un gentilhomme auquel le Diable s'est apparu... advenue à Paris le premier de Janvier 1613.* Paris, du Carroy, 1613.

9. D'un homme qui, après avoir demeuré vingt ans aux galères, est reconnu par son fils & de ce qui en advint.

JE nommerai en cette histoire de leur propre nom les personnes dont je vous veux parler, contre les protestations que j'ai ci-devant faites, leur condition vile & abjecte m'en dispensera, au lieu que le sang illustre de ceux de qui je traite quelquefois particulièrement m'oblige à la discréption. Les accidents arrivés en cette aventure sont si remarquables qu'ils méritent d'être sus de tout le monde. Je l'ai apprise par des témoins irréprochables &, suivant leurs mémoires, je l'ai écrite en ces termes.

Il n'y a pas longtemps qu'à Paris habitait un homme nommé Jean Vaumorin, tailleur d'habits, fort renommé pour son métier. Les plus galants de la Cour se servaient de lui lorsqu'il était question de se bien habiller ; & les autres tailleurs se formaient à son modèle pour contenter les bonnes maisons dont ils avaient l'entrée. Après que cet homme eut passé à la Cour quelques années en garçon, il lui prit fantaisie de se marier avec Jeanne Perrot, fille d'un autre tailleur de la même ville de Paris. Ils eurent de ce mariage un fils qu'ils appellèrent Michel.

Le Père, ayant toujours la vogue d'être un des premiers Maîtres, continuait à travailler & commençait à bien faire ses affaires. Mais, comme les meilleurs Maîtres, & principalement de cet art, ne sont pas toujours les plus gens de bien, il arriva que cet homme fut accusé d'avoir adhéré aux larcins d'un qui fut pendu pour avoir volé de la vaisselle d'argent à la maison d'un grand Seigneur. Et, d'effet, ayant été convaincu par le vol dont il fut trouvé saisi, il eut fait le saut aussi bien que l'autre si beaucoup de

personnes de qualité ne se fussent employées pour lui. A leurs prières, les Juges modérèrent la peine & le condamnèrent aux galères perpétuelles.

Henry II mariait en ce temps Marguerite de France (cette rare perle de prix à qui les Muses demeurent éternellement obligées) avec le Duc de Savoie. Le Roy, entre autres dons conférés en faveur de ce mariage, fit présent au Duc d'une galère qu'on équipa à Marseille. Ce fut là que Jean Vaumorin avec d'autre forçats fut mené & attaché. D'écrire les plaintes & les regrets de sa femme, qu'il laissait avec leur fils qui n'avait que deux ans, il n'est pas à propos. Le récit que j'entreprends de faire en serait trop long.

La Galère ayant été conduite jusques à Nice, elle demeura quelque temps au pouvoir de son Altesse jusques à ce qu'un Capitaine de la Marine du Roi d'Espagne l'acheta & la fit voguer à Naples. Plusieurs ans se passent sans que Jeanne Perrot ait nouvelles de son mari. Cependant, son fils devient grand &, comme il s'informe quelquefois de son père, elle, pour couvrir leur infamie, lui fait entendre qu'il est mort. A mesure que ce garçon croît en âge, il tâche aussi d'apprendre quelque métier pour s'en servir à passer le cours de cette vie. Son inclination le porte à chanter, de sorte qu'en peu de temps, ayant formé sa voix qu'il avait fort bonne, par le moyen de la Musique, il s'introduit en une bonne maison.

Ayant atteint l'âge de vingt-deux ans, le désir de voir les nations étrangères lui fit prendre l'envie d'aller à Rome. Une commodité s'offre, au voyage qu'un grand Prélat y faisait. Il se met à sa suite &, avant que partir, il prend congé de sa mère, laquelle, pour le longtemps qu'elle n'avait ouï nouvelles de son mari & croyant que véritablement il fût mort, s'était remariée avec un écrivain. Cette femme pleurant à chaudes larmes l'embrassa mille fois & le conjura d'un bref retour.

Michel Vaumorin, étant arrivé à Rome, y trouva bientôt une honnête condition chez un Cardinal qui, pour l'excellence de sa voix, le retint à son service. Mais comme les François sont impatients & curieux de voir, il demanda congé à son maître quelque temps après &, l'ayant à grande peine obtenu, il s'en alla à Naples. Comme il eut employé quelques jours à contempler la gentillesse de la ville, il s'achemina au Port pour y voir les galères, & pour s'informer par curiosité s'il n'y avait point de forçats françois.

Le premier qu'il rencontra était un homme tout blanc de vieillesse qui portait des marques de forçat, mais qui néanmoins avait plus de liberté que les autres. Sitôt que Michel Vaumorin l'aperçut, il s'approcha de lui & le

salua en ces termes: *Dieu vous gard' mon Père*. L'autre lui répondit: *Dieu vous gard' Monsieur*.

A ce que je vois (dit le jeune homme) *vous êtes François ?*

Je le suis vraiment (repart le vieillard) *mais il y a si longtemps que je suis exilé de mon pays qu'il ne m'en souvient presque plus.*

Et combien de temps (poursuit l'autre) *y a-t-il que vous êtes ici ?*

Il y a plus de vingt ans, répond-il.

Ce bonhomme, proférant ces paroles, regardait fixement Michel Vaumorin & tirait des soupirs du profond de son cœur, de sorte que l'autre fut contraint à s'enquérir de lui pourquoi il soupirait de la sorte. *Ce n'est pas sans raison* (dit le vieillard) *si je soupire. L'état de ma vie présente & le souvenir du passé m'en donnent assez de sujet, mais particulièrement la mémoire d'un fils que je laissai à Paris d'où je suis né, en l'âge de deux ans : dont vous m'avez fait ramentevoir. Il me semble de le voir, quand je vous vois, encore qu'il fût si jeune lorsque mon désastre me sépara de mes plus proches.*

Et comment se nommait ce fils dont vous parlez ? répond le jeune homme.

Il s'appelait Michel Vaumorin, dit le vieillard. Et, sur ce sujet, il commença à faire un bref discours de sa vie & de sa condition, nomma sa femme, désigna le lieu où il habitait, & repréSENTA tant d'autres circonstances que Michel Vaumorin croyait au commencement que ce fût un Diable qui lui apparût pour le tenter. Il était si étonné qu'il ne savait que dire. Néanmoins, pour s'éclaircir plus à loisir de cette affaire, il prit congé de ce bon homme & lui dit que le lendemain il viendrait le trouver avec un bocal de vin pour déjeuner avec lui. Ils se séparent donc, & le fils ne fit toute la nuit que ruminer aux discours que l'autre lui avait tenus. Il ne savait qu'en dire. D'un côté, il se ressouvenait que sa mère l'avait souvent assuré de la mort de son Père ; d'autre côté, il voyait tant de vérités apparentes qu'il était forcé à croire que son père n'était pas mort & que sa mère lui avait celé cette infortune.

Il ne manqua pas le lendemain de se retrouver sur le port. Ce vieillard l'attendait déjà &, incontinent qu'il l'aperçut, il se mit à pleurer & à lui tenir ce langage : *il m'est impossible* (dit-il) *de contenir mes larmes. Tant plus je vous considère, tant plus vous me ramentevez les traits de mon fils Michel Vaumorin.* A ces mots, le jeune homme ne se peut plus contenir. La nature s'ouvrit, le sang s'émut, & les affections qu'un fils porte à ceux qui l'ont

engendré, opérant leurs fonctions, firent qu'il courut les bras ouverts vers son Père. Il l'embrasse étroitement &, le baisant, il lui arrose sa barbe blanche de ses larmes, & puis il lui tient ce discours : *Je suis Michel Vaumorin votre fils. Je loue Dieu de ce qu'il m'a fait la grâce de trouver ce que je ne cherchais pas & que je devais rechercher plus que toutes les choses du monde. Je suis pourtant excusable puisque la croyance que j'avais de votre mort m'exemptait de prendre cette peine.*

Le vieillard, saisi d'étonnement non moins que son fils, jeta un grand cri de réjouissance &, versant un ruisseau de larmes de joie, proféra ces paroles : *C'est moi (ô mon cher fils) qui ai sujet de louer Dieu de la faveur que je reçois de revoir ce que je n'espérais pas. Je ne me soucie maintenant de mourir puisque j'ai ce contentement.* Après plusieurs caresses réciproques, ils entrèrent dans la galère & déjeunèrent ensemble. Cependant, le père dit à son fils que ce n'était pas le tout, mais qu'il fallait trouver encore un moyen pour le retirer de captivité. Le fils qui désirait la liberté de son Père plus que lui même, s'offre d'y contribuer sa peine, ses moyens, & sa vie. Il s'achemine à l'instant vers le Capitaine de la Galère &, se jetant à ses pieds, il lui tient ce langage : *Je vous supplie, Monsieur, de prendre pitié d'un misérable vieillard & d'un pauvre jeune homme. Une disgrâce plutôt qu'un crime, a réduit en une cruelle servitude l'un & privé l'autre, l'espace de vingt années, d'avoir ce bien de voir celui qui l'a mis au monde. Quand l'un aurait bien mérité ce châtiment, toutefois, le long temps qu'il y a qu'il sert à la rame vous oblige à la miséricorde & vous semond à prendre pitié de la jeunesse de l'autre qui vous fait une requête si juste & si remplie de piété. Je vous conjure donc d'octroyer la liberté à mon Père. C'est ce bon homme que vous voyez ici à vos pieds avec moi. Il prierà désormais Dieu pour votre prospérité, & je vous serai obligé toute ma vie...* Il eût continué les prières si le Capitaine, rude & barbare comme sont ordinairement telles personnes qui hantent la marine, ne l'eût interrompu &, avec des paroles mal gracieuses, ne lui eût refusé tout à plat sa demande & commandé qu'il se retirât.

Michel Vaumorin, encore qu'il se vit rabrouer de la sorte, ne perdit pas pourtant courage. Il n'y avait presque jour qu'il ne l'importunât de la liberté de son Père, si bien que l'autre commença à la fin de se courroucer de telle façon qu'il lui dit que, s'il lui venait plus rompre la tête de cette affaire, il l'attacherait à la cadène: *Aussi bien (disait-il) êtes vous plus propre (coquin) de servir, que non pas celui pour qui vous m'importunez tant ; &*

par aventure, le méritez-vous mieux que lui. Toutefois, si vous me baillez cent écus je le délivrerai. Autrement, non. Ne m'en parlez donc davantage si vous ne voulez être mis à sa place. Ce jeune homme, voyant qu'il employait inutilement sa peine à penser flétrir ce barbare, est bien ennuyé. Il ne sait quelle voie prendre pour venir à bout de son dessein. S'il avait l'argent que l'autre lui demande, il le lui aurait bientôt délivré, mais ses moyens sont trop courts pour recouvrer une telle somme.

Lui & son Père lamentent leur infortune. Enfin, Michel Vaumorin s'informe de son père, du temps qu'il fut condamné à ce servage, comment il était plutôt à Naples qu'à Marseille, & d'autres circonstances sur ce sujet. Son Père lui apprend que Henry deuxième donna une galère au Duc de Savoie en faveur de son mariage & que, puis après, le Duc la vendit à ce Capitaine. Michel, ayant bien ruminé sur ce qu'il venait d'apprendre de son Père, croit à la fin que le plus expédition est qu'il aille en Piémont se jeter aux pieds de son Altesse & lui requérir une lettre de faveur adressée à ce Capitaine. Il en communique le dessein à son père & prend congé de lui avec larmes, d'une & d'autre part.

Quand il est arrivé à Turin, il attend le Duc à la porte de l'Eglise &, comme il sort avec la Duchesse d'ouïr le service Divin, il se prosterne à genoux &, leur racontant sa juste douleur, les supplie de l'assister de leur faveur pour la délivrance de son misérable Père. Ces supplications, accompagnées de pleurs & de sanglots, touchèrent le cœur de ces Princes, de sorte qu'ayant compassion de la piété de ce jeune homme, le Duc parla à lui en ces termes: *Mon ami, je ne puis de puissance absolue tirer ton père de captivité. Je n'ai plus de pouvoir sur ce que j'ai vendu. La liberté de ton père dépend d'un autre. Tout ce que je puis faire, c'est de t'octroyer la lettre de faveur que tu me demandes. Je te la ferai expédier ce jour même, & te donnerai encore quelque chose pour subvenir à sa délivrance.* Michel Vaumorin remercia la courtoisie de ce généreux Prince qui lui fit à l'instant dépêcher une lettre qu'il écrivit à ce Capitaine, telle que l'autre la demandait, & avec cela il lui donna cinquante écus. La Duchesse lui en donna autant.

Avec cette somme, il reprend le chemin de Naples &, passant par Rome, il visite certains amis qu'il y avait auxquels il raconte encore son infortune. Chacun, ému de pitié, contribuait de quelque pièce d'argent, si bien qu'il fit encore environ vingt écus.

Quand il fut à Naples, il alla trouver ce Capitaine & lui présenta la lettre de son Altesse. Cet homme qui, jusques alors, avait été insensible à la compassion, en fut aucunement touché. Considérant sa persévérance & sa piété, il ne le reçut point si inhumainement que de coutume. Il lui demanda seulement s'il n'avait point d'argent. *J'ai* (répond l'autre) *quelques trente écus.*

Baille-les moi (dit le Capitaine) & *va t'en avec ton Père où tu voudras.* Lui, bien aise de ces paroles, tire de sa bourse trente écus & les lui baille.

Avant qu'un homme sorte des galères où il a été condamné, il faut qu'il paye certains droits réduits à certaine somme d'argent. Il n'y eut pas un de ceux à qui ces droits appartenaient qui ne les lui quittât, tant la piété est recommandable, même parmi les personnes qui mènent une vie sauvage & dénaturée.

Ayant délivré son Père, ils s'en vont tous deux dans la ville de Naples, en résolution de revoir bientôt leur patrie & de s'y acheminer dès le lendemain même. Ils logèrent ce soir dans un Cabaret & y firent si bonne chère que ce vieillard, ayant pris du vin plus que de coutume, commença à faire le plus grand vacarme du monde. Il injuria l'hôte & l'hôtesse. Il voulait tout battre. Son propre fils eut bien de la peine à empêcher lui-même à n'être point frotté. Si l'hôte se fût adressé à l'instant à la justice, cet ivrogne qui venait tout fraîchement de recouvrer sa liberté, était en danger d'en faire encore perte. Aussi son fils suppliait l'hôte d'excuser le bon Bacchus. A la fin, on le fit coucher pour digérer son vin.

Quand il fut jour, Michel Vaumorin prit congé de l'hôte & partit avec son Père pour revenir en France. Mais, ô chose étrange de la mauvaise nature de l'homme ! Il est bien impossible de la changer, si ce n'est par une grâce particulière du Ciel que les Païens, ignorant le vrai Dieu, attribuaient à l'étude de la philosophie. L'exemple de Socrate en fait foi.

Un Physionomiste contemplait un jour ce Philosophe avec grande admiration & disait tout haut que c'était le plus méchant & le plus exécrable homme que l'on sût trouver. Tout le peuple, ayant ouï ses paroles, se moquait de lui comme d'un menteur & d'un ignorant, lorsque Socrate leur dit : *Il a raison de tenir le discours qu'il tient de moi. Ses paroles sont véritables. Mon inclination me portait à la méchanceté, mais j'ai corrigé les défauts de ma Nature, par le moyen de la Philosophie.*

Le père de Michel Vaumorin n'avait pas corrigé les siens aux galères. Le tourment qu'il y avait reçu ne l'avait pas rendu plus homme de bien qu'il

était auparavant. Il était tellement enclin de son naturel au larcin qu'il n'eut pas cheminé deux journées avec son fils qu'il se levait la nuit pour fouiller en ses pochettes, cependant qu'il dormait, & pour lui dérober son argent. Ce pauvre jeune homme qui s'en aperçut avait bien de la peine à le cacher en quelque lieu où il ne le trouvât pas si librement. Il laissait néanmoins quelque monnaie à ses chausses afin d'en faire plus d'expérience &, néanmoins, il ne lui en disait jamais mot, parce qu'il craignait de le fâcher.

Ce misérable, à chaque fois, jurait & blasphéait le nom de Dieu, injurait son fils & le maudissait de ce qu'il l'avait tiré des galères pour lui faire prendre tant de peine par les chemins. Ce pauvre jeune homme supportait le tout patiemment & le pria d'avoir bon courage, puisqu'en peu de temps ils arriveraient en France. Après beaucoup de mal, ils y arrivèrent.

Etant près d'entrer dans Paris, Michel dit à son père qu'il fallait qu'il l'attendît en quelque lieu jusques à tant qu'il eût parlé à sa mère. L'autre qui ne s'était encore informé de sa femme, lui demanda si elle était vivante. Michel lui répondit qu'il l'avait laissée en assez bonne disposition lorsqu'il partit de Paris, mais qu'elle s'était remariée avec un Ecrivain, croyant qu'il fût mort, & qu'ils demeuraient à la rue des Carmes.

Le Père, oyant cette nouvelle, commença à se mettre en colère & à proférer mille injures contre sa femme, jurant qu'il l'assommerait de coups, pour s'être ainsi remariée sans savoir assurément s'il était mort. Avec ce courroux, il entre à la ville avec son fils par la porte Saint-Victor & vont droit à l'Eglise des Carmes où Michel Vaumorin prie son père de l'attendre jusques à ce qu'il revienne, après qu'il aura appris les nouvelles de sa venue à sa mère.

Il quitte donc son père & entre au logis où elle se tenait. Quand elle le vit, elle courut l'embrasser étroitement & verse en abondance des pleurs de joie. *Mon fils (disait-elle) est-il possible que tu aies pu demeurer deux ans sans avoir jamais fait savoir de l'état de tes affaires à ta pauvre mère qui a fait tous les jours à Dieu mille vœux pour ton retour ? puisque je te tiens maintenant, je ne te laisserai pas échapper si aisément une autre fois. Aussi ne dois-tu pas désormais t'éloigner de moi de la sorte, mais, considéré que n'ayant d'autre enfant que toi, tu dois être mon bâton de vieillesse & tout mon confort.* Michel, interrompant les plaintes maternelles, parla à elle en ces termes: *Ma mère, je loue Dieu de ce que je vous revois en bonne disposition. C'était un de mes plus grands souhaits*

durant mon absence. Mais il y a bien d'autres nouvelles dont par aventure vous serez bien étonnée. Vous m'aviez souvent fait entendre que mon père était mort. Je vous apprends qu'il est tout plein de vie & qu'il n'est guère loin d'ici. Je me trouve bien empêché pour vous conseiller de ce que vous devez faire, étant remariée comme vous êtes.

Cette femme fut bien ébahie d'ouïr parler son fils de la sorte, mais elle le fut encore plus quand elle vit entrer son mari tout blanc de vieillesse qui, ayant suivi son fils de loin & impatient de bien frotter sa femme, était entré dans le logis & monté à sa chambre. Sitôt qu'il vit sa femme, il commença à tenir ce discours. *Vous êtes donc remariée, chienne, putain de voirie. Par le Dieu qui m'a créé, je ne souffrirai jamais un tel affront, mais je vous battrai tant que vous en mourrez.* Ce disant, il se rue sur elle à coups de poings. Sans le secours de son fils qui le retenait, il l'eût sans doute mal accommodée. Cette femme, cependant, criait au secours & son second mari qui était en une chambre plus haute avec ses écoliers à qui il faisait la leçon, descendit proprement au cri. Voyant sa femme échevelée, il se jette sur Jean Vaumorin, & l'autre sur lui, & à coups de pieds & de poings ils s'étrillent à bon escient. Michel qui ne pouvait pas tout seul les séparer, crie à l'aide. Les voisins accourent & ont bien de la peine à se mettre entre deux. L'un dit à l'autre qu'il payera le tort qu'il lui a fait de battre sa femme. L'autre répond que c'est sa femme & non la sienne, & qu'il est un méchant de la lui avoir débauchée durant son absence.

Le Commissaire arrive qui les fait tous deux prisonniers. Après les avoir ouïs, ils sont élargis, & gros procès est par eux intenté. Il y a appel en la Cour de Parlement. Les Avocats plaignent la cause & remontrent chacun leur fait, & allèguent de belles raisons d'un côté & d'autre que nous n'insérons point ici, pour être trop prolixes. Enfin, ce juste & équitable Sénat ordonne par un Arrêt définitif, que Jeanne Perrot demeurera à Jean Vaumorin, & les meubles qui étaient communs entre elle & son second mari appartiendraient à cet Ecrivain. Il faut donc qu'il se pourvoie d'une autre femme, & peut-être est-il bien aise de s'être défait d'une si pesante charge, la poursuite qu'il faisait n'étant que pour avoir les meubles. Ceux qui ont goûté du mariage, assurent presque tous que les mariés n'ont que deux bons jours, celui des noces & le jour des funérailles de la femme. Je m'en rapporte à la vérité. Je n'en parle que par ouï-dire. Le peu d'envie que j'ai de me soumettre sous la tyrannie d'une telle loi, me fait plutôt croire ce qu'on en dit, que ne le croire pas.

Tant y a, que Jean Vaumorin, étant possesseur de sa femme, se retire avec elle & avec son fils dans un même logis. Il recommence de nouveau à raccoutrer [réparer] pour les uns & pour les autres de vieux habits. Le long temps qu'il avait demeuré sans exercer son métier, le lui avait fait presque oublier, & puis la façon de la cour qui change tous les jours depuis que les nations étrangères s'y sont introduites, lui était fort étrange. Son âge même lui avait diminué de sa vue & rendu ses mains engourdis au travail mais non pas aux larcins, ainsi que nous verrons maintenant.

Je disais ci-dessus qu'il est bien malaisé de corriger les défauts de la Nature. Celui qui, de sa jeunesse, est adonné au vin, se ressent tout le temps de sa vie de la contagion de ce vice. Nous lisons que l'Empereur Tibère fut sevré par sa Nourrice avec du pain trempé dans du vin & qu'elle continua à le nourrir de la sorte un long temps. Aussi fut-il un si grand ivrogne que quelques uns pour se moquer de lui le nommaient Bibere, au lieu de Tibère. Caligula, Néron, Domitien & autres pareils Monstres cruels & infâmes, avaient été nourris au sang dès leur jeunesse. On leur faisait tuer des bêtes & puis laver leurs mains de leur sang. Ils en firent une telle habitude, qu'étant montés, puis après, au souverain degré de pouvoir, ils faisaient aussi peu d'état de répandre le sang humain que celui des animaux. Leurs plus proches parents, comme leurs frères, leurs sœurs, leurs femmes & leurs propres mères, n'en étaient pas exemptés. Autant en pouvons-nous dire de ceux qui, dès leur jeunesse, se sont adonnés aux larcins. Combien d'hommes, autrement recommandables, soit pour leur valeur, soit pour leur savoir, ont été atteints & convaincus de ce défaut pour n'en avoir pas pris la correction en leur bas âge ? Notre siècle est tout rempli de ces exemples, sans qu'il soit besoin de mendier l'antiquité. Un grand que je connais disait un jour que ses yeux n'apercevaient jamais quelque joyau ou quelque autre chose précieuse, que ses mains ne désirassent aussitôt de s'en saisir. Dieu sait aussi comme, durant les guerres, ils exercent des pillages & combien ils s'approprient des dépouilles par droit de bienséance [à leur convenance].

Mais, pour reprendre notre discours, Jean Vaumorin n'eut pas achevé l'année depuis son retour des galères qu'il ne fût soupçonné d'être toujours larron. Quand il taillait quelque habit, il fallait avoir toujours l'œil sur ses mains, autrement la pièce leur en demeurait. Misérable homme, que les rigueurs d'une mort civile n'avaient pu rendre homme de bien ! Après tant de persévérence au mal, le Ciel se fâche & permet que nous soyons punis

suivant que nous le méritons. Dieu est prompt au pardon & lent à la peine, mais enfin il paye avec usure le mépris que nous faisons de sa miséricorde. Jean Vaumorin le témoigne. Ayant été toute sa vie larron & n'ayant pu, ou plutôt voulu, se faire sage à ses dépens, il reçut à la fin le châtiment qu'il avait desservi.

Un homme de sa connaissance vint à se marier. Lui & sa femme sont invités à la noce. La coutume ordinaire du peuple de Paris est d'en célébrer la fête en des salles que des Bourgeois louent & qui sont particulièrement destinées pour ce sujet. L'on y danse au son des instruments, l'on y rit, l'on y fait bonne chère, & chacun des invités contribue au bassin, à l'entrée & à la fin du repas, la pièce d'or ou d'argent à sa discrétion & suivant les commodités. Cet homme, se trouvant donc en une pareille assemblée, y trouble toute la joie. Quand on veut lever la nappe & recueillir la vaisselle, un gobelet d'argent se trouve perdu. Un bruit confus se fait parmi ce ramas de peuple & chacun accuse le larron. Enfin, le maître du logis qui ne veut point perdre son bien requiert qu'on vienne à fouiller tout le monde. Plusieurs, qui savaient le mauvais naturel de Jean Vaumorin, avaient secrètement averti le maître du logis de le fouiller tout le premier. Il le fait & le vol est trouvé sur lui. Les assistants se jettent sur lui, & sont prêts de l'assommer, sans un Commissaire qui était de la noce, qui d'office lui met la main sur le collet & l'emmène aux prisons du Châtelet.

Son procès étant instruit, & appel étant interjeté sur quelque incident, la Cour retient la connaissance de la cause &, après avoir mûrement exagéré [digéré ?] le fait & considéré la persévérance au mal de ce misérable, elle le condamne justement à être pendu & étranglé à la place Maubert. Cet Arrêt fut exécuté. Tout le peuple courait, non tant pour le supplice dont l'espèce est si commune dans cette grande ville, que pour la curiosité de voir celui de qui la mauvaise nature était autant détestée que la piété de son fils recommandée. Ainsi finit misérablement sa vie cet homme par un licol, après l'avoir si souvent échappé, & après même avoir demeuré plus de vingt ans aux galères pour ses maléfices.

Cette Histoire doit servir d'exemple à ceux qui ne reçoivent point d'amendement en leur vie. Elle leur doit représenter le juste châtiment de Dieu qui attrape, ou tôt ou tard, les méchants. Bien rarement évitent-ils (comme parlent les Théologies) la peine du péché. Elle nous témoigne aussi l'amour & la piété que nous devons à nos parents, encore que pour leurs vices ils soient indignes de compassion. La nature nous y oblige & la

loi nous le commande. Michel Vaumorin est recommandable pour cette vertu, encore que la peine qu'il prit pour retirer son père de servage ne lui servit que pour le conduire au gibet. Mais il ne pensait pas que cela lui dût arriver. La justice Divine n'était pas assez satisfaite. Il fallait un autre supplice pour expier son obstination. Le Ciel veuille amender les méchants & maintenir les gens de bien !

10. Des aventures tragiques de Floridan & de Lydie.

QUE la race des mortels est sujette à des accidents divers ! La vie de l'homme est un branle perpétuel, un flot inconstant & un nuage porté au gré des vents. Rien ne se trouve de durable, & la félicité qu'on s'y propose pour la plus assurée, est celle qui est la plus sujette au changement. L'amour, l'honneur, les richesses, la beauté & le contentement, s'y rendent comparables à un éclair, à qui naître & mourir, luire & s'éteindre, est une même chose. L'histoire déplorable que je veux décrire en rendra témoignage. Les mémoires que m'en a donnés l'un de mes amis, curieux de recueillir les choses plus mémorables qui arrivent tous les jours au monde, me l'ont apprise en cette manière.

Cléon, héritier d'une des plus illustres maisons de France, était un Seigneur accompli en beaucoup de rares qualités. Il avait mille fois témoigné son courage & sa valeur aux yeux de son Prince, en tant de batailles & de rencontres qu'à bon droit il avait acquis le titre de parfait Cavalier. Lorsque l'âge le dispensa de se trouver désormais aux sanglants exercices de Mars, il se retira en une sienne maison bâtie aux bords du beau fleuve de Loire. Quand il quitta le train des armes, il avait déjà perdu Cleonice sa chère épouse, à qui les vertus servaient de lustre & d'ornement. De leur chaste couche était procédé un fils nommé Floridan doué de beauté & de bonne grâce autant que gentilhomme de son temps.

Après que le Père l'eut fait instruire en tout ce qui peut rendre recommandable une personne de pareille qualité, il délibéra de le marier de bonne heure avec la fille d'un Seigneur sien voisin, fort riche, & fille

unique, de même que Floridan était fort riche & fils unique. Comme les deux Pères étaient sur le point de faire cette alliance, il arrive que Floridan qui était pour lors à la Cour en réputation de l'un des plus galants Cavaliers, se rencontre un jour en la galerie du Palais, lieu où communément la jeune Noblesse se rend pour y voir une infinité de belles Dames qui y abordent aussi de toutes parts. Comme il s'y entretient avec d'autres Cavaliers, une jeune Damoiselle y passe masquée.

Elle était de belle taille & de fort bonne mine. *Si cette Damoiselle (dit Floridan) est aussi belle sous son masque comme elle le fait paraître en apparence, elle mérite d'être servie des plus braves.* Tenant ce discours & ayant toujours ses regards arrêtés sur elle, il voit comme elle s'arrête à une boutique pour y acheter une écharpe. Floridan, se servant de cette occasion, s'approche & la salue courtoisement. La Damoiselle, voyant un si honnête & si beau gentilhomme, ôte son masque & lui rend son salut. Ce jeune Seigneur n'eut pas plutôt aperçu son beau visage qu'Amour qui était en embûche navra son cœur de telle sorte qu'il fut constraint de s'avouer pour vaincu. Il se met à entretenir cette Damoiselle qui n'était pas moins étonnée de sa bonne grâce qu'il l'était de sa rare beauté. Floridan apprend d'elle son nom, le lieu de sa naissance, sa demeure, & les affaires qui la retiennent en ville à la poursuite d'un procès dévolu par appel en la Cour de Parlement.

Après que cette Damoiselle que nous nommerons Lydie, issue d'une noble famille de Picardie eut conté à Floridan l'état de ses affaires, il l'accompagna en son logis &, dès l'heure, il lui offrit de l'assister & d'employer ses amis pour lui faire obtenir le gain de sa cause. Et d'effet, il la prit si bien en main & la sollicita de telle sorte qu'en peu de temps elle obtint un Arrêt favorable. Comme elle eut obtenu ce qu'elle désirait, elle voulut s'en retourner à son pays lorsque Floridan lui repréSENTA l'amour qu'il lui portait, si violente qu'il lui était impossible de vivre plus longuement si elle n'avait soin de son allégeance. Qu'il la conjurait par son extrême passion, d'alléger son martyre & de n'exercer point sa cruauté contre une personne qui ne vivait que pour l'aimer & pour la servir. Lydie, comme une fille bien apprise, lui opposait au contraire qu'encore qu'elle fût sa redevable, elle faisait néanmoins tant de compte de son honneur, qu'elle aimait mieux perdre la vie que de le noircir d'aucune tâche. Qu'elle le suppliait de prendre la raison pour guide & d'ôter son amour d'un sujet qui, pour la différence & inégalité du sang, lui devait être interdit.

Vous êtes grand Seigneur (disait-elle) & je ne suis que simple Damoiselle. Vous devez adresser vos vœux à une Beauté digne de votre maison & de votre mérite. Il faut que j'avoue que je vous honore & vous aime plus que toute autre personne, mais la réputation que toutes les honnêtes Dames doivent avoir en estime empêchera toujours que je n'accomplisse mon désir & le vôtre. Contentez-vous, je vous prie, de l'un & ne m'importunez point de l'autre, puisqu'il n'est point en mon pouvoir de vous l'octroyer, sans faire une cruelle brèche à mon honneur. Floridan, oyant la sage réponse de cette Damoiselle & l'en estimant davantage, lui repart en ces termes. *Jà n'advienne (ma chère âme) que je tâche à vous ôter une chose pour qui j'exposerais mille vies. Si je vous recherche, ce n'est que par la voie légitime de mariage que je célébrerai lorsque vous me voudrez accorder tant de grâce que de m'avouer pour votre époux. J'en ferai paraître les effets quand il vous plaira.*

Monsieur (dit elle), je ne sais comme cela se pourrait faire. Votre père n'y consentira jamais &, si vous le faites clandestinement, ce sera lui donner sujet de se plaindre, & de vous, & de moi. Jamais nous n'aurons du contentement auprès de lui. Floridan lui répond qu'elle ne se mît point en peine pour ce côté, qu'il savait bien un moyen pour venir à bout de ce dessein.

Durant que leurs amours s'allument, le gouverneur de ce jeune Seigneur nommé la Garde, au lieu de le reprendre à bon escient, le favorisait & se laissait emporter au courant de sa passion. Encore qu'il fût sage & bien avisé & qu'on eût fait élection de sa personne pour veiller sur ses actions, toutefois il se représentait que, déjà, ce jeune Seigneur était grand & que, l'amour étant une flamme qui ne peut aisément s'éteindre, il pourrait encourir sa mauvaise grâce & perdre la récompense qu'il espérait de son long service. Faibles raisons d'un homme à qui l'on a commis une telle charge. Sans doute, s'il eût averti secrètement le père de Floridan de cet affaire, les malheurs qui en arrivèrent depuis eussent été détournés par le remède que Cléon y eût mis.

La conclusion de ce mariage prise, Floridan accompagne Lydie en sa maison qui était, ainsi que nous avons déjà dit, en Picardie. Lorsqu'ils y sont arrivés, elle dispose de ses affaires, emporte ce qu'elle peut du logis paternel &, sans prendre congé d'aucun de ses parents, elle trouve le gouverneur de Floridan qui l'attend hors la ville, la monte sur une haquenée & la mène en Auvergne en un château que le père de Floridan y avait.

Tandis, Floridan qui s'était arrêté à Paris pour lever des étoffes & pour acheter des bagues & des joyaux, prend la poste & arrive aussitôt qu'eux au lieu assigné. Cependant, les parents cherchent cette Damoiselle partout & emploient inutilement beaucoup de peine pour savoir de ses nouvelles, tandis que Floridan fait venir un Prêtre &, en présence de la Garde & de son valet de chambre, épouse Lydie.

Les voilà donc mariés, jouissant à souhait de leurs désirs. Ils n'avaient qu'un cœur. Ils sont toujours ensemble & ne peuvent, sans souffrir un cruel tourment, d'être séparés l'un d'avec l'autre. Toutefois, Floridan est contraint de faire quelque voyage vers son père, mais c'est le plus rarement qu'il peut. Au bout de l'an, Lydie produit de ce mariage clandestin un fils. Ils le font nourrir & élever, & Floridan lui fait porter le nom de sa maison. Je l'appellerai Gentian. Mais, pendant qu'ils cueillent le fruit de leurs amours sans trouble ni empêchement, la fortune qui n'a d'autre fermeté que l'inconstance, après leur avoir montré un visage si riant & si favorable, & qu'elle leur eût fait goûter tant de douceurs, se prépare à leur tourner le dos & à leur faire avaler tout ce qu'elle a d'amertume. Le Ciel qui leur avait été si calme & si serein, ne sera désormais pour eux qu'un orage de malheur & d'infortune. La cause en fut telle.

Le Roy, pour venger le tort que des Provinces Etrangères lui faisaient & pour recouvrer ce qui lui appartenait justement, avait en ce temps levé une grande armée & passé les monts. Déjà, tout tremblait au bruit de ses conquêtes & la victoire qui l'avait accompagnée en deux sanglantes batailles lui promettait le triomphe entier de ses ennemis, quand Floridan considérant le rang qu'il tenait en France & le mérite que ses Ancêtres s'étaient acquis dans les Histoires fidèles, se résolut de quitter pour un temps le myrte pour le laurier, & d'aller employer la force de son bras en une occasion si célèbre & si remarquable. Il communiqua son dessein à Lydie qui, au commencement, ne pouvait se résoudre à souffrir l'Eclipse de son beau Soleil. Ses beaux yeux ne cessaient de verser un torrent de larmes & sa belle bouche était incessamment ouverte aux soupirs & aux sanglots. Floridan lui représentait l'honneur qui le conviait à partir & la brèche qu'il ferait à sa réputation si, pendant que tant de braves Cavaliers avaient pour témoins de leur valeur les yeux d'un si grand Monarque, il demeurait en sa maison, avec autant d'infamie que les autres possédaient de gloire. Que cela lui apporterait un grand préjudice, & à lui, & à sa postérité, & lui serait désormais un obstacle pour atteindre aux charges & aux qualités que ses

prédecesseurs avaient si dignement exercées. Qu'elle trouvât donc bonne sa résolution puisqu'elle était fondée sur l'honneur qui doit servir de conduite aux âmes généreuses, & qu'elle se consolât de l'espoir d'un prochain retour.

Ces raisons si justes furent enfin capables d'apaiser en quelque sorte le deuil de Lydie que Floridan pourvut de tout ce qui lui était nécessaire pendant son absence, & laissa en charge le château où ils se tenaient à son Gouverneur, le priant d'avoir soin de sa femme comme de lui-même, & promettant de l'en récompenser, ensemble des autres services qu'il lui avait rendus, sitôt qu'il serait de retour. La Garde lui promit toute fidélité & toute assistance en cette affaire, & d'y exposer même sa propre vie s'il en était besoin. Mais le traître garda mal sa promesse, ainsi que nous verrons par la suite de cette histoire.

Après que Floridan fut parti avec un équipage digne de sa grandeur, la Garde alla trouver son père pour voir ce que l'on disait & pour découvrir s'il n'avait pas eu le vent de ce mariage.

Cléon l'ignorait, mais néanmoins il avait sourdement appris que son fils entretenait une Damoiselle en Auvergne, en ce château dont nous avons déjà parlé. Cela le fâchait fort & il eût volontiers empêché ces amours, & chassé le sujet de cette place s'il eût pu : mais elle était si forte & si bien gardée que personne n'y pouvait entrer sans la permission de celui qui en avait le gouvernement. D'autre part, il avait peur de faire déplaisir à ce fils qui était unique en sa maison & qu'il aimait à l'égal de lui-même. Sitôt qu'il vit le Gouverneur, il commença à se plaindre & à lui tenir ce langage. *Je n'eusse jamais cru (La Garde) que vous eussiez procédé au gouvernement de mon fils comme vous avez fait. Je fis élection de votre personne, comme d'un sage Gentilhomme qui ne doit avoir pour but que l'honneur & la réputation. Mais, au lieu de réprimer les folles passions d'une jeunesse, vous avez non seulement prêté votre consentement à ses désirs, voire encore vous lui avez servi de support. Est ceci le fruit que j'espérais de la nourriture qu'il devait recevoir de votre main ? O Dieu ! quelle gloire avez-vous acquise ! J'ai appris que vous avez changé la qualité de Gouverneur en celui de maquereau, nom indigne de Gentilhomme & qui vous fera porter désormais une marque sur le front, que vous n'effacerez jamais.* La Garde, ayant ouï ce discours & piqué jusques au vif par une telle injure, répondit à Cléon en ces termes : *Monsieur, vous me faites un grand tort de m'avoir en une si vile estime. Si un autre que vous, & qui fût de ma qualité, me tenait ce discours, je perdrais la vie ou j'en tirerais ma*

raison. Je n'ai jamais appris à Monsieur votre fils que tout exemple d'honneur & de vertu. Les rares dons dont il est accompli en pourraient toujours donner un fidèle témoignage. S'il a été transporté d'amour, je n'en suis pas cause. L'amour est une si violente ardeur qu'il est bien difficile de l'éteindre. Je pense que vous l'avez assez expérimenté lorsque votre âge vous conviait à le servir. Je puis néanmoins dire avec assurance que les amours de Floridan ne m'ont jamais été connues, jusques à tant qu'il me fit appeler pour témoin et qu'il épousa en ma présence une honnête Damoiselle qu'il chérit, & qu'il tient maintenant pour sa femme & dont il a eu un fils. Appelez-vous maquerellage, ce qui se fait par la voie de l'Eglise & par le consentement des parties ? Pouvais-je désormais séparer ce que Dieu avait conjoint ? Quand vous considérerez bien le tout, vous trouverez que je ne suis pas si coupable que vous me faites. Il voulut continuer ses excuses, lorsque le père ne pouvant supporter davantage le regret qu'il ressentait de cette clandestine alliance, l'interrompit par ces paroles. Mon fils est donc marié sans mon consentement, & avec une fille débauchée & de bas lieu ? O Ciel ! puis-je bien ouïr cette nouvelle sans mourir ? Est ceci l'alliance que j'espérais de faire pour la grandeur de notre maison ? Ha ! la Garde, vous m'en deviez avertir plus tôt & j'y eusse apporté le remède qu'il y fallait apporter.

Si je l'eusse fait (répond le Gouverneur) il y allait de ma vie, mais si vous me voulez croire & me récompenser de ma peine, je sais un moyen pour tirer dehors cette femme, & pour l'envoyer en lieu dont vous n'orrez jamais parler.

Si vous le faites (dit Cléon), je promets de vous récompenser si dignement que vous aurez sujet de vivre content le reste de vos jours.

Le Gouverneur le prie de lui laisser manier l'affaire & l'assure qu'il s'y comportera si dextrement qu'il n'aura occasion de se plaindre de lui. En cette résolution, ce méchant perfide part de la maison du père pour s'en retourner en Auvergne &, durant le chemin, il invente la plus grande trahison dont on ait jamais ouï parler. Avant que d'arriver au château où était Lydie, il s'habille de noir &, en cet accoutrement, il se présente à la maîtresse de Floridan, tout triste & les larmes aux yeux. Hélas ! Madame (ce dit-il) la grande perte que nous venons de recevoir, vous & moi ! Vous avez perdu un tel mari qu'il est impossible que vous en recouvreriez jamais un semblable, & moi le meilleur maître du monde. Nous avons bien du sujet de nous plaindre. Tout notre espoir est mort avec Floridan qui a été

tué en une bataille. La dolente Lydie tombe à ces tristes mots par terre, pâmée. Sa damoiselle de chambre, avec la Garde, tâchent à lui faire reprendre ses esprits & à la consoler. Lorsqu'elle se reconnaît, elle profère de si pitoyables plaintes qu'elles seraient capables d'émouvoir les pierres, & les marbres. Ha ! fausse fortune (disait cette misérable), m'avais-tu colloquée en un si haut trône de gloire, pour m'en faire choir si promptement ? A qui aurai-je désormais recours puisque j'ai perdu le soutien de mon heur & de ma vie ? J'ai abandonné mes parents qui se moqueront maintenant de moi si je me retire vers eux. Pour suivre Floridan, je me suis rendue odieuse à tous mes amis. Irai-je vers son père ? Il me tiendra pour une impudique &, au lieu de me traiter comme sa belle fille, il voudra me faire punir comme coupable.

Achevant ce discours, elle s'évanouit derechef. Cependant, la Garde la fait emporter en sa chambre & coucher sur un lit où elle pleure, crie & se tourmente. Mais c'est la manière des femmes qui pleurent & rient à même temps, & de qui l'amour (comme l'on dit) & la douleur ne durent que l'âge de ces animaux qu'on nomme Ephémères, qui ne vivent qu'en jour. L'exemple de Lydie me servira de caution.

Quand elle a bien crié & appelé à son secours la mort, triste recours des misérables, la Garde la vient voir &, après quelques discours & quelques plaintes sur le sujet de leur commun désastre, ce traître lui tient ce langage : *Vous savez (madame) que les choses que la mort ravit, ne retournent plus au monde. Il n'est plus temps de nous consumer aux soupirs & aux regrets, mais de donner ordre à nos affaires. Floridan n'est plus en vie pour nous assister à notre besoin. Vous êtes dénuée de tout support, comme moi de maître. On ne vous avouera jamais pour sa femme, de sorte que ni vos parents ni les siens ne vous traiteront jamais suivant votre mérite. Si vous voulez tendre l'oreille à un avis salutaire que je vous donnerai, vous pourrez vivre désormais, sinon avec tant de fortune que vous aviez, pour le moins en une paisible condition. Je fais tant de compte de vos perfections que, si vous voulez me recevoir pour votre époux, je m'efforcerai désormais de vous rendre non seulement tout devoir de mari, mais encore de serviteur, quand je n'aurais autre considération que vous avez été la femme de mon maître. Si vous considérez l'état où vous êtes réduite & ma condition, la chose ne vous semblera pas si désavantageuse que vous pourriez estimer de premier abord. Je suis Gentilhomme d'assez bon lieu qui ai encore en Poitou deux mille livres de rente. Si nous sommes*

contraints à déloger de ce lieu, nous y passerons le reste de nos jours, avec autant de contentement que nous avons maintenant de déplaisir.

Lydie, oyant ce discours, ne savait que lui répondre, tant elle se trouvait confuse. D'un côté, elle se représentait l'honneur qu'elle avait eu d'épouser un si grand Seigneur dont elle avait un fils qui, selon le droit divin & humain, devait un jour posséder soixante ou quatre-vingt mille livres de rentes. La mort si fraîche & si récente de Floridan & les reproches qu'on lui pourrait faire de l'avoir peu aimé si elle consentait si tôt à cette amour, se représentait devant elle. D'autre part, sa misère présente offrait devant ses yeux le peu de support qu'elle pouvait recevoir de ceux qui lui appartenaient & le peu de moyen qu'elle avait pour faire autoriser son mariage. Ces dernières considérations, mêlées avec l'appréhension de devenir plus misérable qu'elle n'était, eurent tant de force qu'elle fut induite à consentir à la recherche de la Garde. Par cet exemple, nous pouvons remarquer l'inconstance de ce sexe, plus variable que la girouette d'une tour & plus mouvant que le sable. C'est un rare oiseau qu'une femme constante. Nos siècles n'en produisent plus &, s'ils en ont produit quelque une, la semence en est perdue.

Voilà donc comme ce traître ayant gagné la volonté de cette légère, parvient au but qu'il avait tant désiré. Sans doute, il y avait longtemps qu'il en était amoureux mais jamais il n'avait osé déclarer son amour, pour le respect de son maître & pour la peur qu'il avait d'être châtié de sa témérité. Ils accomplissent donc leur mariage en cette sorte : la Garde fait venir le Curé du prochain village &, en présence d'un des domestiques qui lui était assidu, il épouse Lydie & souille perfidement la couche de celui à qui il avait autrefois donné de contraires instructions. Après avoir assouvi ses désirs durant l'espace de quelques jours, il dit à Lydie qu'il avait appris de bonne part, comme le père de Floridan le menaçait de leur envoyer un Prévôt pour se saisir de sa personne, disant qu'elle avait retenu plusieurs bagues & joyaux appartenant à feu son fils ; que, pour éviter cet inconvénient, il était d'avis que tous deux se devaient retirer en Poitou, en la maison qu'il y avait où ils pourraient désormais passer leurs jours sans aucun trouble. Lydie veut ce qu'il veut & se remet à son jugement pour disposer de sa personne comme celui qui a toute puissance sur elle.

Ils disposent donc de leur départ & emportent ce que Lydie a de plus précieux, & font tant par leurs journées qu'ils arrivent en Poitou, en une maison où se tenait le frère aîné de la Garde. Après y avoir séjourné

quelques jours, le traître dit à Lydie qu'il veut faire un voyage vers le Père de Floridan pour tirer de lui ce qui lui était dû de reste de ses gages, & pour tâcher à recevoir quelque digne salaire des longs services qu'il lui a rendus au gouvernement de son fils ; l'assure de revenir bientôt pour vivre désormais avec elle en toute sorte de liesse &, en sa présence, il la recommande à son frère & à sa belle-sœur, & les prie de lui faire le meilleur traitement qu'il leur sera possible. Cependant, il avertit secrètement son frère que, sept ou huit jours après son départ, il la chasse de sa maison & qu'on n'en oye plus parler. Indignité la plus cruelle qui se puisse imaginer, ainsi que vous apprendrez.

La Garde part donc & arrive en peu de temps en la maison de Cléon. Sitôt qu'il le voit, il lui apprend le beau trait dont il a usé envers Lydie & les moyens qu'il avait pratiqués pour s'en défaire. Le père de Floridan, aise au possible, l'embrasse mille fois & lui donne telle récompense qu'il veut.

La pauvre dame qui ne songe point à toutes ces trahisons, n'avait pas encore achevé de demeurer six ou sept jours au logis du frère de la Garde que ce cruel la va trouver sur la nuit à sa chambre. Il l'éveille &, comme tout effrayé, il lui apprend qu'un Prévôt des Maréchaux est au village prochain pour venir se saisir de sa personne, à la pointe du jour, suivant une commission qu'il a, à la requête du père de Floridan, & lui dit que ce lui serait un grand crève-cœur s'il la voyait ainsi mener prisonnière, de sorte qu'il lui conseillait de se lever promptement & de gagner au pied pour sauver sa vie. La misérable, bien étonnée, répond qu'il n'y avait pas d'apparence qu'elle sortît à une heure si indue, sans savoir où tirer, sans secours, ni sans compagnie. L'autre lui repart que c'est un faire le faut & qu'il n'est pas temps de discourir parce que, peut-être, le Prévôt était déjà en campagne. Ainsi, bon gré mal gré qu'elle en ait, elle est forcée de sortir du logis en cotte & avec un habillement de tête. La peur qu'on lui avait imprimée lui fit gagner une prochaine forêt où elle marcha tout le reste de la nuit, en pleurant, sans tenir ni chemin ni sentier. Les ronces & les épines l'arrêtaient souvent par ses blonds cheveux dont elle en laissait des marques en plusieurs lieux. Toutefois, elle ne s'en souciait guère, estimant que bientôt elle mourrait, ou de faim, ou bien que quelque cruelle bête affamée la dévorerait.

Elle y chemina, cette nuit & presque tout le long du jour suivant, sans trouver personne vivante, ni maison aucune, sinon sur le soir, qu'ayant ouï aboyer des chiens, elle tourna ses pas de ce côté & aperçut une grange &

une vieille femme qui y ramenait un troupeau de brebis. S'étant approchée, elle la pria de lui donner à boire si elle avait de l'eau. Cette bonne femme la regardant, & la voyant toute échevelée & toute sanglante, en eut compassion & la mena dans sa cabane où elle la fit repaître de ce qu'elle avait. Lydie avait encore une bague d'or qu'elle lui donna le lendemain au matin en récompense de son bon traitement, & se vêtit d'une méchante robe que la vieille & son mari lui baillèrent en échange de sa cotte. En cet habit, elle s'en alla de château en château, & de village en village, demandant sa vie, inconnue, & habillée en pauvre gueuse. Quel crève-cœur ressentait-elle en son âme de se voir si misérable, elle qui s'était vue autrefois si honorée ! Si la crainte de perdre son âme ne l'eût retenue, elle se fût donné mille fois la mort de sa propre main. Quand la Garde serait de nature sauvage & engendré d'un Tigre, je crois qu'il en aurait compassion s'il la voyait réduite en cette extrémité.

L'infortunée fit tant de chemin, croyant toujours qu'on la poursuivait, qu'à la fin, après beaucoup de tours & de détours, elle arrive à Laval, au pays du Maine. Elle entre dans la ville &, comme les autres mendians, elle s'arrête à la porte du château & y demande l'aumône. La Dame de Laval qui vivait en ce temps, grande aumônière s'il en fut jamais, venait de la promenade lorsqu'elle aperçut cette gueuse qui lui demande l'aumône. Son langage autre que celui du pays fit que cette vertueuse Dame s'informa d'elle de quelle contrée elle était. L'autre lui répond qu'elle était une pauvre femme de Picardie qui, venant d'un pèlerinage, avait perdu son mari par les chemins ; & que, pour vivre, elle était contrainte de quémander. La Dame l'ayant de plus près regardée & ayant remarqué en elle je ne sais quoi qui ressentait son bien, encore que Lydie eût le visage tout barbouillé, lui dit si elle voudrait bien la servir pour nettoyer la vaisselle de sa maison. L'autre s'y accorde &, dès l'heure même, elle s'emploie à ce vil exercice.

Après qu'elle y eut demeuré quelque temps, elle ne put si bien receler les traits de la beauté, quoiqu'elle se défigurât & qu'elle portât un chaperon gras & une robe de même, qu'un vieil serviteur du logis qui avait la charge de l'argenterie n'en devînt extrêmement amoureux. Il était veuf & riche, & n'avait jamais eu aucun enfant de sa première femme. Il parla souvent de mariage à Lydie qui s'excusait sur sa pauvreté, & le vieillard lui remontrait qu'il avait assez de bien, & pour lui & pour elle.

Jugez encore un peu de l'inconstance de cette femme. Sous l'espoir d'avoir quelque peu de trêve en ses malheurs & de passer désormais le reste

de sa vie avec quelque repos, elle s'accorde d'épouser cet argentier, pourvu que la Dame leur Maîtresse y consente. Notre amoureux transi ayant tiré cette joyeuse réponse de Lydie va vers Madame de Laval &, se jetant à genoux, la supplie que, pour tant de services qu'il lui a rendus, elle lui veuille accorder une demande qui ne la peut en rien incommoder. *Levez vous (dit-elle), pourvu qu'elle soit raisonnable je vous l'octroie.*

Ma requête est (poursuit l'argentier) *que vous me permettiez d'épouser Lydie.* La Dame, oyant cette réquisition & considérant l'ardeur dont il était porté, lui en donna la permission.

Les noces se firent, & voilà Lydie mariée à trois diverses personnes toutes vivantes, encore qu'elle ignore que Floridan soit au monde. Elle est excusable pour le second mariage qu'elle contracta ; mais, pour celui-ci, elle ne le saurait défendre, encore que la Garde ait usé en son endroit d'extrême cruauté.

Quelques jours se passent, durant lesquels Lydie à qui l'appréhension de tomber entre les mains du père de Floridan avait ôté presque le sens, vient à se reconnaître & à se représenter l'honneur qu'elle avait reçu d'être l'épouse d'un si grand Seigneur ; la faute qu'elle avait faite d'épouser si légèrement la Garde qui, par aventure, pourrait bien l'avoir trahie sous quelque faux entendre ; & encore cette dernière, de prendre en mariage un homme si éloigné de sa condition. Elle ressent une telle douleur du ressouvenir de sa fortune passée & de l'état de sa misère présente, qu'elle en perd presque le boire & le manger. Elle diminue peu à peu comme une fleur exposée à l'ardeur du Soleil sans recevoir aucune humeur. Son vieillard qui l'aime plus que lui-même, s'étonne & participe à sa douleur. Il tâche de lui donner toutes sortes de contentements, mais en vain car, enfin, une maladie la saisit de telle sorte que les Médecins désespèrent de son salut. Étant prête à rendre l'âme, & après avoir confessé ses fautes & reçu le Saint-Sacrement, elle prie son mari d'impétrier cette requête de la Dame de Laval, qu'elle puisse lui dire un secret qu'elle a sur le cœur, avant que rendre l'âme. Le bon homme trouve sa Maîtresse & lui rapporte ce dont sa femme l'avait chargé.

La Dame s'achemine à la chambre où Lydie était gisante. S'étant assise aux pieds de son lit, elle lui demande si elle avait besoin de quelque chose & l'assure que rien de sa maison ne lui sera épargné. La malade la remercie de sa courtoisie, & fait prière au Ciel qu'il l'en veuille rémunérer. Après, elle fait retirer hors de sa chambre tous ceux qui y étaient, hormis la Dame

& son mari. Puis, elle leur expose ce qu'elle était & commence par le lieu de sa naissance & par ses parents. Elle leur conte ensuite comme Floridan se rendit amoureux d'elle, comment il l'emmena en Auvergne, comment il l'épousa, & comme il partit pour aller à la guerre ; la nouvelle de sa mort à elle rapportée par la Garde ; ses secondes noces, la cruauté de son frère, & enfin en quelle manière, craignant la colère du père de Floridan, elle arriva à Laval. Cette bonne Dame ayant appris tout le succès de cette aventure, se mit à pleurer pour la compassion qu'elle eut de tant de maux soufferts par cette misérable.

Elle tâcha de lui faire reprendre courage & envoya chercher les plus excellents Médecins du pays pour la guérir, mais c'était trop tard. Dieu la retira peu de temps après de ce monde plein de misères & d'ennuis, pour lui donner un lieu exempt de passions. La Dame de Laval la regretta fort. Mais, particulièrement, le bon vieillard qui l'avait épousée conçut un si grand déplaisir de son trépas qu'il la suivit incontinent après.

Cependant que ces choses passent de la sorte, Floridan revient de la guerre, tout couvert de palmes & de lauriers qui seront bientôt changés en aches & en cyprès. Il pensait trouver à son Château sa maîtresse mais il n'y a que la Garde avec quelques domestiques. Le traître faisant bonne mine court pour le saluer, tout triste en apparence. Floridan lui demanda nouvelles de sa femme & de son fils. L'autre lui répond que son fils est en bon portement, mais que la mort qui ravit toute chose a mis sa femme dans le tombeau. Je vous laisse à juger quel tourment il ressentit. Il demeura immobile de douleur &, après, versa un déluge de larmes & proféra des regrets que la douleur apprend à ceux qui sont touchés de pareille affliction. Mais, voyant enfin que la mort n'a point d'oreilles, ni de cœur pour entendre nos cris ou pour s'en émouvoir, il voulut rendre les devoirs que l'on doit aux morts. Il fit faire les obsèques de sa femme, fit prier Dieu pour son âme, prit un accoutrement de deuil & fit habiller tous ses gens de même. O que s'il eût su ce qui en était, quelle cruelle vengeance eût-il exercée contre la Garde ! Il n'y a supplice, tant cruel soit-il, qui pût égaler celui qu'il lui eût fait souffrir. Encore n'eut-il su le punir, suivant qu'il l'avait mérité. Aussi, ce perfide sitôt que ce jeune Seigneur fut revenu de la guerre, prit incontinent congé de lui, sous prétexte qu'il se voulait retirer & qu'il était las de suivre la Cour. Floridan lui fit donner une honnête récompense, au lieu qu'il méritait une cruelle punition.

Comme il se fut retiré en Poitou, un serviteur de Floridan à qui le valet de la Garde avait conté toute la trahison, tire un jour son Maître à part & lui apprend qu'il portait le deuil d'une personne qui était en vie. Il lui récite ce qu'il en avait appris, la menée de son père & de la Garde, & lui assure qu'il était allé avec Lydie en Poitou.

Floridan, bien ébahi de cette nouvelle, & plus encore de la trahison de la Garde, jure qu'il s'en vengera &, de ce pas, prend cinq ou six de ses serviteurs bien armés & s'achemine vers le Poitou. Il fait tant par ses journées qu'il arrive à la maison du frère de la Garde. Il lui demande qu'est-ce qu'est devenue une jeune Dame que son frère laissa dans sa maison. L'autre lui répond qu'à la vérité il avait logé quelques sept ou huit jours une jeune Damoiselle chez lui, mais qu'elle était puis après partie sans qu'il eût eu pouvoir de la retenir. *Ha! traître, dit Floridan, vous êtes cause de sa mort, si elle est morte. Mais assurez vous que j'en aurai la raison en temps & lieu.* Ce disant, il va & cherche les lieux d'alentour &, de fortune, il arrive à la grange de la pauvre femme qui l'avait logée. Il sait d'elle la funeste aventure de sa femme &, passant plus outre, dolent & affligé, il va tant de côté & d'autre qu'enfin il arrive à Laval, désespéré de trouver ce qu'il cherchait.

Et, bien que le Seigneur du lieu fût son parent, il ne voulait pas pourtant loger chez lui car il avait résolu de ne se faire point connaître qu'il n'eût nouvelles de ce qu'il cherchait. Le comte de Laval, l'ayant rencontré comme il voulait entrer en une hôtellerie & jugeant à sa mine ce qu'il était, le pressa tant qu'il le mena à son château, sans toutefois le connaître. La Comtesse le reçut avec toutes sortes de bonne chère, suivant l'honnête courtoisie qui se pratique en France entre la Noblesse.

Après souper, la Dame de Laval lui récita l'aventure qui était arrivée en leur maison depuis quelques jours, non sans jeter des larmes. Floridan, oyant ce qu'il ne cherchait pas, fut à l'heure saisi de tant de douleur qu'il chut à terre, évanoui. Le Comte & son épouse, croyant que ce fût quelque défaillance, coururent à l'eau & au vinaigre pour lui faire reprendre ses esprits. Quand il revint à soi, il jeta un profond soupir & puis, en voix basse & débile, il proféra ces paroles : *Ha ! Cruelle mort, qui m'as ravi celle pour qui j'ai tant pris de peine en la cherchant, que tardes-tu d'achever le reste de ta cruauté ?* A ces mots le Comte & la Comtesse connurent que c'était Floridan. Ils tâchèrent de le consoler, mais son mal était trop grand. Quand il venait à se ramentevoir [rappeler] la trahison de la Garde, la

simple crédulité de Lydie & sa facilité à entendre sitôt à un nouveau mariage, il crevait de dépit, de sorte qu'abhorrant le lieu où il se trouvait, il commanda à l'un de ses gens de faire promptement brider son cheval pour partir sur le champ.

Quelques prières que lui sussent faire ses parents, il ne fut jamais possible de l'arrêter. Il chemina vers Paris toute la nuit sans reposer, toujours soupirant & se plaignant. Au point du jour, il reput quelque peu & reposa, mais avec mille fantaisies & mille imaginations. Celui était son ennemi, qui s'ingérait de le consoler. Etant arrivé à Paris, il alla descendre à son ancien logis & se mit dans un lit accablé de douleurs & d'angoisses. Là, il se mit à détester la cruauté de son père & la trahison de la Garde. *O cruel Père ! (disait-il) vous avez, cru me procurer du bien, en me privant de ce que j'avais aussi cher que moi-même & pensiez, en ce faisant, traiter une autre alliance plus avantageuse pour moi selon votre opinion. Mais vous ne considériez pas la force de l'amour & mon inclination qui ne pouvoir être forcée que par la mort. Et quel fruit recevrez-vous de votre cruauté, sinon que vous ne verrez jamais plus celui pour qui vous avez eu autrefois tant de soin ? Et toi, perfide & cruel, qui, non content d'avoir abusé mon épouse & souillé par la plus grande trahison du monde ma couche, as encore exposé à toutes sortes d'inhumanités celle que tu étais obligé d'honorer, je n'ai d'autre regret en la fin de mes jours que de ce que je ne puis te payer comme tu mérites, laisser à la postérité une marque mémorable de juste vengeance. Je prie à Dieu qu'il l'exerce pour moi. Il est juste Juge. Je ne doute point que tu ne ressentes l'effet de sa Justice divine, quoiqu'il tarde. O misérable Lydie !, que vous fûtes bien crédule, & plus encore prompte à quitter nos amours ! Hélas ! je vous excuse. La misère où vous étiez réduite, étant abandonnée de tout le monde, était capable de forcer à cette extrémité la plus constante du monde.*

Floridan passait les jours & les nuits avec tant de douleur qu'enfin son corps ne pouvant plus supporter tant d'angoisses & étant saisi d'une violente fièvre, son âme fut contrainte d'en déloger & de payer à la nature le commun péage des mortels.

Son père qui sut aussitôt son trépas que sa maladie & ayant reconnu, mais trop tard, la faute, en reçut un si grand déplaisir qu'il s'en mit dans le lit où il mourut dans peu de jours. Et, avant sa mort, il fit son testament & disposa de ses biens, instituant héritier un sien frère d'où sont issus ceux qui portent maintenant le nom de sa maison, braves & généreux Cavaliers

s'il y en a au monde. Quant au bâtard de Floridan (ainsi appelait-il Gentian qui était pourtant légitime), il lui léguva certaine somme de deniers.

Le perfide la Garde était cependant en Poitou où il se maria, bien aise de la mort de Floridan de qui il ne pouvait éviter le châtiment s'il eût davantage vécu.

Le jeune Gentian fut instruit aux bonnes lettres dès sa plus tendre jeunesse où il profita si bien, que pour son savoir & pour sa prud'homie, le Roy le fit Evêque de Tarbes, en l'âge de vingt ans. Chose rare en ce temps, où l'on regardait plus au mérite qu'au lustre de la maison.

Comme il était en son Evêché, la Garde étant en sa maison, commence à se ressouvenir de la trahison qu'il avait commise envers Floridan & de la cruauté exercée contre la pauvre Lydie. Le souvenir de sa trahison & de sa cruauté, lui pique si vivement le cœur qu'il ne peut avoir aucun repos en sa conscience. Le remords qu'il a d'avoir perpétré un si grand crime lui sert de bourreau perpétuel. Enfin, accablé de regret, il se couche au lit, malade, où il maudit sa malheureuse vie. Quelque consolation que de bons Religieux lui donnent pour remède à son mal, il ne peut bannir le désespoir qui s'est emparé de son âme. Enfin, étant prêt à rendre son malheureux esprit, il récite publiquement sa trahison & le succès de l'aventure que nous avons racontée, & charge un sien fils unique qu'il avait d'en écrire l'histoire tout au long, de la porter à l'Evêque de Tarbes & de lui demander pardon du tort qu'il lui avait fait. Son fils, après son trépas, se dispose à exécuter sa volonté & se met en chemin. Mais il meurt en une hostellerie proche de la demeure de l'Evêque. En mourant il charge son hôte, d'accomplir ce qu'il n'avait pu faire.

L'hôte après son décès prend le mémoire & le rend à l'Evêque. Lui qui, jusque à l'heure, s'estimait être bâtard de Floridan, met en procès ses parents qui jouissaient du bien de son père. Produit le contrat de mariage que la Garde avait toujours retenu & l'attestation du Curé. La Cour de Parlement, retenant la connaissance de la cause, après avoir mûrement exagéré [digéré ?] cette affaire, reconnaît qu'à la vérité l'Evêque Gentian est vrai & légitime fils de Floridan & que par conséquent l'héritage lui appartient de droit ; néanmoins, pour ne dissiper point une si grande maison qui eût pu être ruinée si elle tombait entre les mains d'un Prêtre, elle ordonna que l'héritage ne serait point ôté à ceux qui le possédaient, mais qu'une pension de dix mille livres de rente annuelle serait seulement payée à l'Evêque pour en jouir sa vie durant ; déclarant en outre bon &

valable le contrat de mariage passé entre Floridan & Lydie, & Gentian leur fils légitime à qui il fut permis de prendre & de porter les armes de la maison.

Voilà l'Histoire tragique & lamentable de ces deux infortunés amoureux. Je l'ai écrite succinctement. Si j'eusse voulu m'étendre, il eût fallu composer un gros volume & non une simple narration. Passons maintenant au récit d'une autre, non moins funeste & pitoyable.

11. De la cruelle vengeance exercée par une damoiselle sur la personne du meurtrier de celui qu'elle aimait.

CRUELLE vengeance, que tu as bien souvent de pouvoir sur les hommes ! Tu bannis la raison de l'âme &, sans te soucier de sa perte, tu réduits les personnes en de telles extrémités qu'elles exécutent des entreprises si horribles qu'à peine ceux-mêmes qui les voient en peuvent imaginer les effets. Mais, particulièrement, le sexe qui est le plus doux & le plus bénin est sujet à cette passion. Mille histoires en rendent témoignage, & particulièrement cette-ci que je donne à la postérité pour l'une des pitoyables & tragiques qu'on puisse lire.

Du temps que le zèle inconsidéré de Religion armait nos provinces les unes contre les autres ; que les sacrilèges & les meurtres, les vols, les ravissements & autres maux infinis, étaient en règne & le plus fleurissant Royaume de la Chrétienté déchiré de toutes parts ; il y avait un gentilhomme François qui, après avoir rendu une infinité de marques de sa valeur & de son courage en Hongrie contre les infidèles, retourna au pays de sa naissance. Je le nommerais de son propre nom & dirais le lieu de son origine, mais pour le malheur arrivé à sa maison je m'en tairai pour le présent & l'appellerai Adraste.

Le long temps qu'il avait demeuré sans voir ses parents & ses amis fit qu'à son arrivée tous accourraient à sa maison pour le voir & pour le saluer.

Ce n'étaient que réjouissances & compliments réciproques. Après qu'il y eut séjourné quelque mois, fâché de suivre désormais le train des armes & importuné de ses plus proches, il se résolut de s'arrêter auprès de ses amis & de prendre femme. Il avait honnêtement des moyens & avait acquis assez de réputation parmi les hommes, de sorte qu'il était recherché de l'alliance de plusieurs nobles familles. Il épousa donc une Damoiselle fort sage, fort vertueuse, & pourvue de beauté & de noblesse autant qu'autre du pays. Ils passèrent quelques années ensemble sans avoir lignée. Heureux s'ils n'en eussent jamais eu ! Tant de sujets de malheurs n'emploieraient pas maintenant ma plume à décrire une histoire si sanglante. Enfin ils eurent une fille, que le Ciel & la Nature dotèrent à sa naissance d'une beauté si rare, qu'à peine en eût-on trouvé une pareille en toute la Province. Nous l'appellerons Fleurie.

Le Père & la Mère la firent instruire en sa jeunesse plus tendre en toutes sortes d'honnêtes gentillesses ; comme à jouer de l'épinette & autres instruments, à chanter en musique, à lire, à écrire & à peindre, où elle profitait si bien qu'elle surmontait le désir des personnes qui en avaient la charge. A mesure que ses ans croissaient, ses perfections croissaient pareillement de sorte qu'à l'âge de treize à quatorze ans, le bruit de sa beauté & de sa bonne grâce courait par tout le pays. Et parce qu'elle était fille unique, & accomplie de tant de rares dons, plusieurs gentilshommes d'illustre maison venaient au logis du père, tâchant de la servir & d'en acquérir avec le temps la possession.

Le père, comme personne pleine de courtoisie, les recevait tous honorablement, sans démonstration d'amitié aux uns plus qu'aux autres car il voyait que la fille n'était pas encore en âge d'être mariée, joint qu'il y voulait penser mûrement avant que la marier. Il n'avait que cet enfant qu'il aimait à l'égal de lui-même, & il désirait de la pourvoir selon son désir.

Tandis, toute la fleur de la noblesse du pays abordait chez lui. On ne voyait que courses de bagues & autres pareils exercices. Chacun prétendait à gagner les bonnes grâces de Fleurie, les uns d'une façon, les autres d'une autre. Plusieurs composaient des vers à sa louange ; d'autres tâchaient, par leurs belles paroles & par leurs plaintes, amollir son cœur sur qui l'Amour n'avait point encore décoché le trait qui le fait redouter des hommes & des Dieux. Elle se riait de tous indifféremment & les entretenait de même, sans témoigner aucune particulière faveur. Son père se tenait le plus souvent en une sienne maison de plaisance, bâtie aux bords d'un coulant ruisseau dont

l'on voyait la source au pied d'un haut rocher voisin de cette demeure. Il y avait aussi, tout proche, une grande forêt plantée d'arbres si épais que le Soleil ne les perçoit jamais. Déjà, le grand Henry avait donné la paix à son Peuple & l'Etranger avait vidé nos Provinces, de sorte que chacun vivait & dormait en assurance en sa maison.

Un jour, comme Fleurie accompagnée de quelques autres Damoiselles voisines qui la venaient souvent visiter, était aux bords de ce coulant ruisseau, sous des saules verts, & qu'elles y passaient la chaleur du jour à deviser & à se gausser entre elles des hommes, & qu'elles assuraient que la plus grande partie d'eux n'est que dissimulation & qu'inconstance, & qu'il faut bien que les filles, au siècle où nous sommes, prennent bien garde à elles afin de n'être point abusées, la belle Fleurie prit un luth & puis, mariant sa divine voix au son de cet instrument, elle se mit à chanter ces vers contre l'Amour :

*Avant que je m'engage à ce Dieu des Amours,
De qui la tyrannie est partout si connue
Je prie aux immortels qu'ils retranchent mes jours,
Et qu'ils couvrent mes yeux d'une éternelle nue.*

*Je dépite ses traits, mon cœur est un rocher,
Aussi dur pour ses coups comme il est insensible.
Il a beau contre moi ses flèches décocher,
Il trouvera toujours que je suis invincible.*

Toute la compagnie prenait un singulier plaisir à ouïr la douceur incomparable de sa voix mêlée aux accords du luth, lorsqu'un jeune Gentilhomme, passant le long de ce rivage, planté comme nous avons dit de saules verts, s'arrêta, oyant cette voix angélique. Et pour mieux l'entendre il s'approcha tout doucement, le plus à couvert qu'il pût, de cette belle troupe. A l'heure, le Soleil commençait à plonger ses rayons dans l'Occident & les ombres se préparaient de couvrir la face de la terre, tandis que ce beau Soleil qui jouait de l'instrument & qui chantait si mélodieusement allumait les lieux d'alentour de si clairs rayons qu'il semblait que l'autre qui luit dans le Ciel courût plus vite que de coutume pour se cacher de honte. Sitôt que ce gentilhomme eut jeté les yeux sur ce nouvel Astre, l'excès de sa lumière l'éblouit si bien & l'étonna si fort qu'en tirant un grand soupir du profond de son estomac, il tomba de son haut, étendu. Au bruit qu'il fit en soupirant & en tombant à terre, ces Damoiselles se levèrent sur pieds toutes effrayées.

Une, plus courageuse que les autres s'étant approchée du lieu où l'on avait ouï le bruit & y ayant trouvé un homme étendu à la renverse, elle se mit à crier & à proférer ces paroles: *ô Dieu qu'est-ce que je vois ! c'est mon cousin Lucidamor.* C'était un Gentilhomme des plus accomplis du monde. Il ne faisait que de revenir d'Italie où il avait acquis tant de gloire parmi ceux qui y font les exercices, qu'il était estimé le plus adroit Cavalier de son temps. Il était doué d'une beauté si excellente que sans doute l'infidèle époux d'Oenone [Pâris] lui en eût quitté le prix. A peine avait-il alors vingt ans. Jamais aucune Beauté n'avait pu rien gagner sur sa franchise. Toutes lui avaient été jusques à ce moment indifférentes. Mais, ayant vu paraître cette belle clarté qui doit être désormais la lumière de son âme, il perdit au même instant sa liberté avec ses sentiments, constraint de se rendre sans faire de résistance. Il n'y avait que trois ou quatre jours qu'il était revenu à sa maison, proche de celle du Père de Fleurie, &, chassant dans cette prochaine forêt qui lui appartenait, il s'était égaré, courant après un sanglier. Le malheureux pensait prendre lorsqu'il fut pris.

La cousine Cloris s'étant écriée de la sorte que nous avons dit, Fleurie quitta son luth & avec ses autres compagnes courut pour voir cette aventure. Cloris lui prit la tête &, l'ayant couchée en son giron, elle y versa tant de larmes qu'ayant repris ses sentiments, il ouvrit les yeux, qu'aussitôt il referma, voyant devant lui celle d'où son mal procédait &, en évanouissant derechef, il proféra ces paroles. *O Dieux (dit-il) faut il que je meure pour avoir trop vu !* Fleurie, étonnée de ce nouvel accident, ne peut si bien se contenir qu'après avoir considéré la beauté de ce gentilhomme de qui les cheveux étaient plus blonds que l'or & le teint plus blanc que les lys que l'on vient tout fraîchement de cueillir, elle ne se retirât à part pour pleurer, tandis que les autres apportant de l'eau du prochain ruisseau lui en arrosèrent le visage & lui firent reprendre ses esprits. *Hélas, Amour* (cria-t-il alors), *combien tes effets sont contraires à ton nom ! ô dommageable regard.* Achevant cette plainte, il jeta ses yeux d'un côté & d'autre &, voyant tant de belles Damoiselles empêchées pour le secourir, il se leva tout honteux &, après leur avoir fait la révérence, dissimulant son mal, il les pria de l'excuser s'il ne les avait pas plutôt saluées, rejetant la coupable sur une faiblesse qui l'avait pris lorsqu'il s'apprêtait de s'acquitter de son devoir.

Comme il achevait ce discours, trois ou quatre Gentilshommes qui le cherchaient, arrivèrent à son grand regret parce que, de peur qu'ils

s'aperçusse de sa nouvelle amour, il fut constraint de prendre congé de cette belle compagnie. Mais auparavant il tira à part sa cousine Cloris de laquelle il apprit le nom de la Damoiselle qui jouait du luth & qui elle était. Étant de retour chez lui, au lieu de se réjouir comme il avait de coutume, il se retira dans sa chambre à part & puis, se jetant sur son lit, il commença de tenir ce langage : *O Ciel, pourquoi m'avez-vous été jusques ici tant favorable, puisque vous me deviez faire mourir d'une si cruelle mort ! Que me servent tant de dons de nature, s'il faut désormais que je passe les jours et les nuits à plaindre & à soupirer ! Hélas ! Amour !, que tu te venges bien maintenant de moi. J'avais jusques ici méprisé tout pouvoir, mais maintenant je vois bien qu'il n'est puissance mortelle qui puisse résister à ta force. Au moins, si j'espérais que celle pour qui je meurs si cruellement eût pitié de mon mal, j'aurais quelque consolation en ma douleur. Mais las ! quel espoir puis-je avoir d'en recevoir allégement, puisque les Dieux mêmes ne sont pas dignes de la servir ?*

Plusieurs autres plaintes & regrets faisait notre amoureux, quand la belle Fleurie qui commençait déjà d'ouvrir son cœur aux traits de l'Amour par le souvenir de l'incomparable beauté de Lucidamor que ce petit Dieu lui représentait à toute heure, soupirait tout bassement lorsqu'elle était couchée dans son lit. *D'où me vient (disait-elle) cette nouvelle blessure ? Faut-il que je quitte le rempart de ma franchise gardée si longuement contre cette Déité, qui ne peut sur nous que ce que nous lui donnons ? Je veux arracher de bonne heure cette mauvaise semence & passer désormais mes jours, comme j'ai fait ci-devant, sans passion & sans inquiétude.* Une fois, elle faisait résolution d'ôter Lucidamor de sa fantaisie. Mais, venant puis après à s'imaginer ses grâces & ses perfections, elle était forcée de dire : *Hélas ! je vois bien, Amour, que ton pouvoir est infini. C'est en vain que je tâche de repousser celui qui donne des lois au Ciel & à la terre.* Fleurie balançait de la sorte, comme un chêne agité de deux vents contraires. Tantôt elle était résolue de n'assujettir jamais sa liberté sous les lois de l'amour, & tantôt elle protestait de les reconnaître.

Cependant que le fils de Cypris se joue de ces deux Amants & qu'il traverse leurs cœurs d'une seule flèche, il arrive qu'une parente de Fleurie se marie. Les noces s'en préparent en grande pompe & magnificence. On y doit courir la bague que la nouvelle mariée doit donner avec un bracelet de perles de grande valeur à celui qui la gagnera. Toute la noblesse du pays s'apprête pour y faire paraître sa disposition. Chacun y veut avoir pour

témoins de son adresse les yeux des parfaites Beautés qui s'y doivent trouver. Ceux qui aspiraient à l'acquisition des bonnes grâces de Fleurie, ne manquent pas de dresser des parties. Lucidamor en fait une, avec trois de ses plus intimes amis. Déjà, tout le monde est assemblé pour avoir le plaisir des courses. Enfin Lucidamor, déguisé sous le nom du Chevalier de la Renommée, après une grande dispute, l'emporte par dessus tous. Nul, hormis ceux qui étaient en sa compagnie & sa cousine Cloris à qui il avait déclaré auparavant son entreprise, ne le connaissait.

Après avoir gagné l'honneur, il s'approcha de l'échafaud de la mariée qui était au milieu de Fleurie & de Cloris, & ayant reçu de sa main la bague & le bracelet, il attacha le diamant avec les perles & puis, ayant mis le tout au bout de sa lance, il s'adressa à Fleurie & lui tint ce langage : *C'est vous (ô belle Déesse) qui avez remporté le prix de ces courses. Mon bras n'a été guidé que par vous, je n'ai point été éclairé que par les rayons de vos beaux yeux, plus luisants que la clarté qui nous donne le jour. Je vous supplie donc de recevoir ce qui vous appartient si justement.* Fleurie, toute honteuse d'ouïr proférer ces louanges, ne savait au commencement que répondre & si elle devait prendre ou refuser le présent. Toutefois, ayant appris par un Signe que lui fit Cloris que c'était Lucidamor, elle le prit, & répondit en cette sorte : *Votre courtoisie, plutôt que mon mérite, vous fait tenir ce langage. Je ne refuse point néanmoins ce que vous me présentez, car je ne doute pas que ce présent ne parte d'un courage noble & généreux. Toutefois, c'est à condition que vous ôterez ce masque qui nous prive du bien de vous voir & de vous connaître, afin que je sache qui je dois remercier & récompenser de la bonne volonté qu'il fait paraître envers une personne de si peu de mérite.* Lucidamor, ne pouvant refuser la première requête que lui fit sa maîtresse, ôta son masque &, à l'heure, tout le monde le reconnut.

La joie qu'il avait d'avoir emporté le prix & de voir celle sans qui il ne pouvait vivre, augmentait de beaucoup sa Beauté naturelle. Il n'y avait Damoiselle en la troupe qui ne jetât les yeux sur lui & qui ne portât déjà de l'envie à la Beauté de Fleurie qui avait eu le pouvoir d'acquérir un si brave Cavalier. Aussi, s'estimait elle heureuse de cette acquisition, plus que si elle eût acquis le plus grand Monarque du mode. Ce fut à l'heure que leurs affections qui ne commençaient que de naître, s'accrurent avec telle violence qu'ils ne pouvaient être l'un sans l'autre. Si quelques fois ils étaient privés du bonheur de se voir, ils se visitaient par lettres & se

consolaient de l'espoir d'être bientôt ensemble. Ils n'avaient qu'un même désir. Jamais Amour ne lia deux âmes d'une étreinte si ferme. Ils n'outrepassaient pourtant les bornes de l'honnêteté, mais ils attendaient que l'union du saint mariage assemblât leurs corps aussi bien que leurs coeurs.

Durant que leurs affections sont plus allumées, il arrive qu'un riche Baron que nous nommerons Clorizande, revient aussi d'Italie où il avait fait les exercices. Sitôt qu'il fut au pays, il alla voir Lucidamor, avec qui il avait une grande familiarité, comme ceux qui étant pareils d'âge & de Noblesse, & d'un même pays, se hantaient ordinairement. Lucidamor lui fit mille caresses &, entre autres choses, le soir, étant couchés ensemble, lui ouvrit son cœur & lui déclara l'amour qu'il portait à Fleurie dont il lui fit voir le lendemain un portrait raccourci, tiré naïvement. Clorizande n'eut pas plutôt aperçu le tableau que les perfections d'une telle beauté le rendirent si vivement épris qu'il en perdit tout repos. Il dissimule néanmoins sa passion &, ayant loué son ami du jugement qu'il avait fait paraître en l'élection d'un si divin sujet, il s'offrit de l'assister en toutes occasions contre toutes sortes de rivaux dont le nombre était infini. Lucidamor l'ayant remercié, ils firent résolution d'aller voir Fleurie. S'ils furent les bien reçus, il ne faut pas que personne en doute. C'étaient deux jeunes gentilshommes des plus illustres de la Province.

Clorizande, voyant celle qu'il n'avait jamais auparavant vue qu'en portrait seulement, sentit augmenter le feu qui le consumait, de sorte qu'il se résolut dès l'heure même de s'en rendre possesseur à tel prix que ce fût. *Il m'est impossible* (disait-il à part lui) *que je vive sans jouir d'une si rare beauté. Puisque la mort m'est infaillible, si un autre vient à la posséder, il ne me chaut de tenter toutes voies extraordinaires pour l'acquérir.* Voilà comme déjà cette folle passion lui faisait ourdir la trahison qu'il exécuta, ainsi que vous verrez en la suite de ce discours. Ce fut donc depuis que, palliant son amour, il faisait l'entremetteur des amours de son ami & de sa maîtresse &, par même moyen, il savait tous leurs secrets. Il sondait le plus souvent avec une grande dextérité le cœur de Fleurie pour prendre garde s'il y avait moyen de gagner ses bonnes grâces & la détourner de l'amour qu'elle portait à Lucidamor. Mais, voyant que c'était tenter l'impossible, il prit une autre voie cruelle & détestable.

Déjà, le bruit de la recherche que Lucidamor faisait de Fleurie était épandu par tout le pays. Sa Beauté, sa courtoisie, sa valeur, & sa noblesse avaient gagné le courage du père & de la mère, de sorte que, voyant

l'inclination de leur fille disposée d'aimer ce Cavalier, ils avaient résolu de la lui donner en mariage. On n'attendait plus sinon que les parents s'assemblissent d'un côté & d'autre pour conclure l'affaire, lorsque Clorizande, désespéré de jouir de celle pour qui il mourait jour & nuit, fait tant par promesses & par présents qu'il induit un sien valet, mauvais garçon, de se cacher un soir dans cette forêt dont nous avons ci-dessus parlé, & d'attendre à un mauvais passage avec une arquebuse pour la décharger sur Lucidamor, à un signe qu'il lui donnera lorsqu'ils y passeront tous deux. Cet Arsacide ne manque point. Il charge une grande arquebuse de chasse, pendant que le traître Clorizande va à l'accoutumée voir celui qui ne se doutait nullement de sa trahison. Il le trouve prêt d'aller voir sa maîtresse, mais Clorizande lui dit qu'il faut attendre que la chaleur du jour soit passée, si bien qu'ils ne partent du logis que bien tard.

Quand ils furent arrivés dans la forêt & qu'ils s'approchèrent du passage où le cruel assassin était caché, Clorizande se mit à chanter une chanson qui était le signe qu'il lui avait donné. La Lune était claire & luisante, le Ciel sans brouillard, on y voyait presque aussi bien que de jour. Le meurtrier, ayant bien remarqué celui sur qui il devait exercer sa cruauté, délâcha l'arquebuse. Le coup fut si funeste & si malheureux pour le pauvre Lucidamor qu'une des balles lui donna au travers du corps, & l'autre dans la tête. Malheureuse destinée ! La fleur de la beauté & de la valeur du monde fut contrainte de payer le tribut que l'on doit à l'avare Nautonier. Ce brave Cavalier n'eut point loisir de proférer une parole, tant s'en faut qu'il eût le moyen de mettre la main à l'épée. Sa belle âme quitta soudain sa première demeure, toute dépite de ce qu'elle ne délogeait de son corps en quelque Théâtre d'honneur, pour son Prince & pour sa patrie.

Le méchant qui fit le coup, favorisé de l'épaisseur du bois & de la nuit, gagna soudain au pied, tandis que Clorizande mit la main à l'épée avec ses deux valets qui les accompagnaient. Il se fourra dans la forêt, faisant semblant de poursuivre le meurtrier, pendant que le pauvre valet de Lucidamor, ayant mis pied à terre & couché dans son giron son maître, faisait les plus pitoyables regrets qu'on saurait imaginer. Clorizande arriva bientôt après, les bras croisés & les yeux vers le Ciel. *Hélas (disait ce traître) mon fidèle & loyal compagnon, comment est-il possible que je reste vivant, puisque vous êtes mort ? Faut-il que la Parque désunisse deux cœurs qu'une amitié sainte avait si bien assemblés ? Au moins, si je savais qui est le meurtrier de mon cher ami, j'arroserais sa tombe du sang de ce*

méchant & tâcherais par une cruelle vengeance de rendre ce dernier devoir aux Mânes de Lucidamor. Achevant ce discours, il se battait sa poitrine & se jetait sur le corps du défunt de qui les plaies s'ouvrirent & ensanglantèrent ce maudit auteur de l'assassinat, chose qui arrive le plus souvent, soit que ce soit un miracle ou un cas naturel. Mon intention n'est pas ici de décider cette matière que j'ai traitée au long en l'histoire d'un parricide dans cet ouvrage. Quiconque sera curieux d'apprendre les raisons que j'en donne qu'il prenne la peine de les y lire.

Le valet, remarquant ce pitoyable spectacle, se douta aussitôt de la trahison. Il n'en fit pourtant aucun semblant sur l'heure. Il pria seulement Clorizande & son valet de l'assister à mettre son seigneur sur son cheval pour conduire le corps chez lui. La renommée qui a tant de langues & tant de bouches annonce bientôt par toute la contrée cette pitoyable Aventure. Fleurie l'apprend comme les autres, encore qu'on tâche de la lui celer. Mais que dit cette Damoiselle éplorée ou que ne dit elle pas ? Elle accuse les astres innocents, elle maudit la mort &, par un cruel désespoir, elle veut accompagner son ami dans le tombeau. Son père & sa mère tâchent de la consoler, mais elle ne veut pour toute consolation que sa douleur. On la tient de court, on la veille de peur qu'elle n'imité Alcione ou Porcie. Tandis qu'elle se plaint & se lamente sans cesse, Clorizande, pour faire du bon valet, la vient visiter. Toutefois, ce n'est que rengregement [augmentation] de douleur. Le voyant, elle se pâme, elle se lamente, elle arrache ses blonds cheveux. Son pauvre père recherche tous les moyens pour donner quelque remède à son désespoir, & le meilleur & le plus expédient est qu'un bon & saint Religieux sait si bien user de remontrances puisées dans les saintes Écritures, & lui mettre devant les yeux la perte qu'elle fait de son âme, qu'elle modère pour quelque temps sa passion. Sa résolution fut, dès l'heure, de faire élection de quelque austère Religion pour y passer le reste de ses jours. Comme elle pense à quitter le monde, voici un accident qui l'en détourne, comme vous orrez présentement.

Clorizande, se voyant délivré de celui qui lui donnait empêchement en ses amours & craignant d'être découvert du meurtre, prit un jour un grand laquais qu'il avait chez lui & de qui il se fiait fort, & l'ayant tiré à part, il lui dit que Maubrun (ainsi s'appelait l'homicide) lui avait fait le plus grand déplaisir du monde & que, s'il le voulait venger en le tuant, qu'il lui donnerait cent écus. L'autre, ouvrant l'oreille à cette somme de deniers, promit à son maître d'en dépêcher le monde &, de fait, il reçut de lui

cinquante écus d'avance. Ce laquais allait souvent à la chasse avec Maubrun & il n'attendait que de trouver quelque lieu favorable & écarté pour faire son coup. Un jour, après avoir tous deux chassé dans un bois, Maubrun s'endormit sous un arbre. Le laquais, voyant que l'occasion s'offrait d'exécuter ce que son maître lui avait commandé, tire son poignard, prêt à le lui fourrer dans le sein, lorsqu'un remords de conscience le saisit, Dieu le permettant ainsi afin que la trahison de Clorizande fût découverte & que les méchants en fussent punis, comme ils méritaient ; de sorte que, se proposant la cruauté de son maître & se représentant que peut-être il lui en pendait autant sur la tête, il remit son glaive dans le fourreau &, éveillant Maubrun, après quelques paroles, il lui demanda pardon de ce qu'il avait pensé faire. Et de fait, il lui raconta la charge qu'il avait de le tuer & la récompense qu'il en recevait, dont il en avait déjà touché la moitié. Maubrun, bien étonné de cette chose, remercie ce laquais de ce qu'il lui avait découvert une telle trahison & lui conseille de retourner vers son maître pour lui dire qu'il avait exécuté son dessein, afin d'avoir les autres cinquante écus. Quant à lui, il avait délibéré de s'en aller habiter en quelque autre pays, puisqu'au lieu où il demeurait pour le présent, les services étaient si mal reconnus. Il lui apprit ensuite comme Clorizande se voulait dépecher de lui parce qu'il l'avait induit à tuer Lucidamor. Que lui, sans autres, avait fait le coup, induit par les persuasions de son maître, qui maintenant, de peur que sa trahison ne fût connue, voulait l'envoyer en l'autre monde.

Ce laquais, ayant ouï la trahison de Clorizande, commença à le détester, résolu de quitter aussi son service sitôt qu'il aurait touché les autres cinquante écus. Il prit donc congé de son maître, à qui il fit entendre la mort de Maubrun dont il fut extrêmement aise, croyant que son crime ne viendrait jamais à la notice d'aucun. Mais Dieu qui ne laisse rien impuni & qui, après avoir longtemps attendu le pécheur à pénitence, paye avec usure le fruit du péché, voulut que Maubrun, avant que s'éloigner de la Province, alla trouver le valet de chambre de Lucidamor qui s'était retiré en un village prochain, auprès de son père, résolu de passer ses jours, sans engager sa liberté à quelque autre maître puisqu'il avait fait perte du meilleur qu'il eût su recouvrer. Ils se connaissaient familièrement, de sorte qu'il fut aise à Maubrun de le tirer à l'écart, là où il lui raconta tout au long la trahison de Clorizande & ce que nous vous avons récité, & puis gagna le bois prochain. Ce valet qui n'avait ni épée ni bâton & qui savait que l'autre

était un dangereux garnement, n'osa crier après lui, de peur qu'il ne retournât & ne le mît à mort. Tout ce qu'il fit, c'est de s'en retourner chez lui & de penser comme il pourrait venger la mort de son bon maître. Après avoir beaucoup ruminé en sa cervelle, il trouve que le plus expédient était d'en avertir Fleurie, qui passait les jours & les nuits à plaindre & à regretter la mort de son ami.

La belle ne l'eut pas plutôt vu que ses cris & ses douleurs se renforcèrent, par le souvenir de la joie passée qu'elle recevait lorsque ce valet, fidèle secrétaire de leurs chastes affections, leur rendait des lettres mutuelles. *Mon ami* (disait cette dolente) *quelle perte commune avons-nous faite ? toi d'avoir perdu un si bon maître, & moi un si digne serviteur. Au moins, si je pouvais avoir connaissance du meurtrier, la cruelle vengeance que j'en prendrais allégerait, par aventure, le mal que je souffre.*

Mademoiselle (répond l'autre en sanglotant) *je ne suis ici venu que pour vous apprendre la plus grande trahison qui ait jamais été perpétrée. Clorizande en qui mon maître se fiait autant qu'à lui-même, en est l'auteur. C'est lui, sans autre, qui a privé de vie la personne pour qui nous soupirons.*

O Ciel ! (s'écrie-t-elle) *comment le sais-tu ?* Alors l'autre lui raconte tout ce qu'il en avait appris de Maubrun & le salaire qu'il en avait pensé recevoir. Qui eût vu alors Fleurie, on l'eût jugée comme une personne qui est transportée de fureur & de rage. Ses beaux yeux, où la douceur de l'amour souhaitait faire sa résidence, sont maintenant deux astres qui préparent une mauvaise influence à Clorizande. Ses joues, auparavant teintes de lys & de roses vermeilles, sont rouges comme un Montgibel [volcan]. Elle est tellement transportée de colère qu'elle irait dès l'heure même, toute forcenée, plonger mille fois une dague dans le sein du traître si, puis après, reprenant un peu ses esprits égarés, elle ne délibérait d'en faire un plus rigoureux châtiment. *Mon ami* (dit-elle) *je te prie de tenir secret ce que tu viens de me rapporter, & sois assuré que ce maudit & exécrable assassin recevra le salaire digne de sa méchanceté. Cependant, ne bouge point du logis de ton père jusques à tant que je te mande pour venir vers moi.* Le valet lui obéit & prend congé d'elle &, en partant, elle lui donne une chaîne d'or de la valeur de cent écus & une bague de pareille valeur, afin de l'obliger à l'assister en ce qu'elle avait entrepris d'exécuter. Tandis que les choses se passent de la sorte, Clorizande visite souvent Fleurie pour voir si

le temps qui adoucit toutes les passions, ne donnera point de remède à la sienne.

La première fois que cette Damoiselle le vit depuis qu'elle eût connaissance de sa trahison, elle fut en résolution de lui sauter dessus & de le daguer. Mais les considérations que nous avons dites, l'ayant retenue, elle dissimula dès l'heure son mal-talent & se montra un peu plus joyeuse que de coutume, au grand contentement de son père & de sa mère, mais plus encore de Clorizande qui se promettait de succéder bientôt à la place de Lucidamor. De fait, elle commença à lui faire les doux yeux & à lui donner de petites privautés afin de mieux parvenir à bout de son dessein.

Ces amores rendirent plus courageux Clorizande à lui déclarer sa passion, & à lui remontrer l'injustice qu'elle commettait d'employer ses beaux yeux aux larmes, lorsqu'elle les devait exercer aux conquêtes de l'amour. Que si elle le voulait recevoir au rang qu'elle tenait son compagnon, elle ne perdrait rien au change puisqu'il ne lui cédait ni de courage, ni de valeur, ni de noblesse, & qu'il le surpassait en amour qu'il avait jusques alors recelée, pour l'amitié qui était entr'eux deux. Elle, feignant d'être déjà éprise de semblable ardeur, écoutait ses paroles & lui promettait que, pourvu qu'elles ne fussent point dissimulées, elle perdrait la mémoire de sa première amour pour ne penser désormais qu'à lui complaire. Clorizande, croyant d'être déjà possesseur de la place, la voyait presque tous les jours & le bruit courrait que le mariage s'en accomplirait. Enfin, Fleurie impatiente de se venger, tint un jour ce discours à Clorizande: *Mon cher ami, il faut que j'avoue que vos perfections sont telles qu'il m'est impossible de plus celer l'amour que je vous porte. Je vis néanmoins contente de ce que je sais que vous m'aimez aussi. Vous savez les accidents qui arrivent tous les jours aux mortels. Je vous prie que j'aie ce bien de vous voir demain au soir, à ce petit pavillon qui est au coin de notre jardin, afin que nous puissions là discourir librement de notre mariage. Je vous donne cette permission que jamais homme n'a eue, assurée que vous n'outrepasserez point les bornes de l'honneur. Autrement, vous perdriez en un moment ce que vous avez acquis sur moi avec tant de travail. Vous ne manquerez donc pas de vous y rendre par une petite porte de fer où je vous attendrai.* Si Clorizande fut joyeux de cette nouvelle, je le laisse imaginer aux amoureux passionnés lorsque telles faveurs leur sont accordées. Il remercie mille fois sa maîtresse de la compassion qu'elle a de son mal &, pour signe de reconnaissance, il baise encore mille fois les

mains qui le feront cruellement mourir, ainsi que vous apprendrez maintenant.

Cette résolution prise, Fleurie envoie vers le valet de Lucidamor afin qu'il ne manque point de la venir trouver dès le jour même. Le messager fait ses diligences & l'amène. Fleurie le tire à part & lui raconte la troussse [le paquet] qu'elle a baillée à Clorizande, & puis le conjure de l'assister à la vengeance qu'elle veut prendre de la mort de son maître. Le valet qui était poussé de même désir, lui promet d'y employer son honneur & la vie s'il en est besoin. Sous cette promesse, Fleurie fait savoir comme elle a recouvré des filets qui lieront pieds & mains Clorizande aussitôt qu'il sera chu dedans, sans qu'il ait moyen de se remuer. Le lendemain, avant que personne soit debout, elle & ce valet vont au lieu assigné & tendent ces filets au seuil de la porte du pavillon que Fleurie ferme puis après avec la clef qu'elle emporte.

Cependant, Clorizande attend que le Soleil achève sa course & que la nuit avec ses larges voiles couvre la face de la terre. Il accuse de paresse la sœur d'Apollon & se plaint que son frère va trop lentement. Un moment lui est un siècle. Malheureux ! si tu savais ce qu'on te prépare, tu voudrais qu'il ne fût jamais nuit & t'éloignerais du lieu dont tu t'approches, aussi vite que le berger qui a marché sur un serpent qui vomit feux & flammes & qui se jette après sur lui pour lui planter son venimeux aiguillon. Le Soleil s'était à la fin plongé dans le giron de l'Océan & la troupe des étoiles brillait sur notre horizon, lorsque Clorizande arrive à la porte assignée. Il y trouve Fleurie, de qui la beauté luisait parmi les ténèbres comme un nouvel astre paré de mille rayons.

Elle n'avait qu'un simple couvre-chef au travers duquel l'on voyait ses cheveux blonds & déliés, elle portait une cotte de satin incarnat avec des bandes de clinquant d'argent, les bras n'étaient couverts que d'une chemise fine & déliée. Lorsque ce gentilhomme l'aperçut, à peine que le contentement qu'il recevait ne le fit mourir dès l'heure même. L'excès de joie le rendait insensible & muet, lorsqu'elle le prit par la main & lui tient ce langage : *Mon cher ami, l'extrême amour que je vous porte, m'a forcée de vous octroyer tant de privautés, je vous prie entrons dans la salle de ce pavillon où nous aurons plus de moyen de discourir de nos amours.* Clorizande sans se douter du piège entre. Mais il n'y eut pas plutôt mis le pied, que le voilà pris d'autres liens que de ceux de l'amour. *O traître (s'écria alors Fleurie) c'est à ce coup que tu recevras le châtiment de*

l'assassinat que tu as commis en la personne de Lucidamor. Ce qui me fâche, est que je ne te peux donner qu'une mort : car mille ne seraient pas suffisantes pour expier ton crime. Ce disant, elle se rue sur lui &, à belles ongles, lui égratigne tout le visage. Le misérable veut crier mais Maubrun est là tout près, qui lui met un bâillon dans la bouche. Fleurie tire un petit couteau dont elle lui perce les yeux, & puis les lui tire hors de la tête. Elle lui coupe le nez, les oreilles &, assistée du valet, lui arrache les dents, les ongles, & lui coupe les doigts l'un après l'autre. Le malheureux se démène & tâche de se désempêtrer, mais il s'étreint plus fort. Enfin, après qu'elle a exercé mille sorte de cruautes sur ce misérable corps, qu'elle lui a jeté des charbons ardents dans le sein, & proféré toutes les paroles injurieuses que la rage apprend à ceux qui ont perdu l'humanité, elle prend un grand couteau, lui ouvre l'estomac & lui arrache le cœur qu'elle jette dans le feu qu'elle avait auparavant fait allumer dans cette salle.

Quand cette exécution est achevée & qu'elle voit que l'aube du jour commence d'ouvrir les portes de l'Orient, elle donne deux cents écus d'or qu'elle avait sur elle au valet de Lucidamor & le fait sortir par cette petite porte du jardin. Tandis, elle ferme l'huis du pavillon, remporte la clef, & se retire tout bellement à sa chambre. Lorsqu'elle y est, elle prend de l'encre & du papier & écrit sommairement la trahison commise par Clorizande & la juste vengeance qu'elle en avait prise.

Ce fait, elle ouvre un petit cabinet & prend du poison qu'elle détrempe dans un verre avec de l'eau. Avant que l'avaler, elle tient ce discours : *Reçois (mon cher Lucidamor) à gré la vengeance que j'ai prise du traître qui t'a privé de vie en la fleur de tes ans. Mon âme qui est liée avec la tienne d'une étreinte si ferme que la Parque ne saurait la désunir, te serait déjà allé trouver, soit que tu fasses ta demeure dans le Ciel Empirée, ou dans les campagnes plantées de myrtes amoureux ; mais je voulais que ton cruel meurtrier reçût auparavant le salaire digne de sa cruauté.* Proférant ce discours, elle avale courageusement le poison & puis se couche dans son lit. La violence & la quantité du breuvage s'étant bientôt emparé de son cœur, elle commence à fermer ces beaux yeux où l'Amour cachait ses traits & ses flammes &, avec un soupir qu'elle tire, son âme s'envole hors de ce beau corps, miracle de la nature.

Ce soupir fut tel qu'il fut ouï d'une Damoiselle de chambre qui couchait en un garde-robe prochain. Elle se lève & court vers le lit de sa maîtresse, où elle voit le triste spectacle de ses yeux mourants, & de sa bouche qui

tirait les derniers traits. Cette fille crie aussitôt, & tout le monde accourt au secours. Le père & la mère y arrivent, & font les plus pitoyables plaintes qu'on puisse décrire.

Quelqu'un voit un papier sur la table, il le lit & apprend un autre étrange accident. On va vers le pavillon, qu'on ouvre, & l'on y trouve une cruelle & sanglante exécution. La clamour se redouble. Le père & la mère sont au désespoir.

On y fait venir la Justice. Le corps de Clorizande, ainsi mutilé, est remporté chez lui, au grand regret de ses parents qui intentent procès contre le père. Pendant que les affaires s'altèrent, un Prévôt prend par un cas fortuit Maubrun, qui confesse tout le fait sans attendre la question. Il est mis sur une roue, & le père de Fleurie hors de Cour & de procès. Tout le monde accuse la trahison de Clorizande, & regrette Lucidamor & Fleurie. Il y en a néanmoins qui blâment quelquefois la grande cruauté qu'elle exerça sur Clorizande. Mais, quand ils viennent à considérer puis après sa juste douleur & sa perte, l'on la met au rang de ces généreuses Dames tant célébrées dans les Histoires des anciens. Elle fut mise dans un même sépulcre avec Lucidamor. L'on fit leur Epitaphe en cette sorte :

*Cy gisent deux Amants, dont le cruel destin
Trancha les plus beaux jours au point de leur matin:
L'un mourut par la main de la jalousie envie:
L'amante désolée ayant vengé sa mort
Se priva puis après elle-même de vie,
Pour montrer qu'ils n'avaient tous deux qu'un même sort.*

12. Du parricide d'un gentilhomme commis en la personne de son père, & de sa malheureuse fin.

EST-IL possible que ce siècle soit si maudit & si exécrable qu'il produise des Monstres que l'Afrique aurait honte d'avouer ? Je crois que c'est l'égout des autres siècles & l'infâme Théâtre où tous les vices jouent leur personnage, & où les fureurs exercent leur plus grande forcénerie. O

France !, autrefois mère de piété, & de religion, & maintenant de tant d'horreurs & de prodiges, que ton infamie a bien obscurci l'éclat de ton ancien renom ! A la mienne volonté qu'une autre plume que la mienne s'occupât à décrire cette Histoire, que je ne puis donner à la postérité, sans la vergogne qui te demeure empreinte sur le front pour avoir mis au monde une personne qui donna la mort à celui qui lui avait donné la vie. Cet accident Tragique & exécutable arriva en cette sorte.

Il n'y a pas longtemps qu'au pays de Brie était un Gentilhomme que j'appellerai Alderan, issu de fort bonne maison. Il possédait plusieurs belles terres que son père lui avait laissées. Il se maria avec une Damoiselle belle & sage, s'il y en avait en toute la contrée. Tant que la femme vécut, sa maison se maintint en sa première splendeur. Mais, après son trépas, elle commença bientôt à décliner. Ils passèrent neuf ou dix ans sans avoir aucun enfant &, au bout de ce terme, ils eurent un fils. Heureux s'ils n'en eussent point eu du tout ou s'il fût mort au point qu'il reçut la vie ! Sa naissance donna le trépas à sa mère & sa méchanceté perpétra depuis un double parricide. Il est vrai que l'innocence de l'âge excuse l'un de la peine, au lieu que l'autre mérite le sac de cuir.

Ce fils, nommé Sylvestre, fut nourri en la maison de son père avec beaucoup de soin. Il donnait en ses premiers ans espérance d'être un jour ce qu'il ne fut pas, tant les jugements des hommes sont incertains & abusés. Tandis qu'il est instruit aux vertueux exercices par des personnages capables, son père, qui depuis la mort de sa femme n'avait point eu envie de se marier, se donnait du bon temps & se laissait emporter à ses plaisirs désordonnés, sans avoir guère souci de son ménage. Il fit si mal ses affaires, qu'après avoir emprunté de notables sommes d'argent, il fut contraint de vendre aujourd'hui une terre & demain une autre. Quoique ses proches parents lui remontrassent d'avoir plus de soin de la conservation de sa maison, il ne quitta pas pourtant ce train de vie, si bien que de jour en jour tout allait de mal en pis.

Cependant Sylvestre devint grand. Lorsqu'il se vit en liberté, le mauvais exemple de son père, & son inclination que la crainte de ceux qui avaient eu la charge de sa personne avait jusques alors retenue, le portèrent bientôt à une grande licence. Il ne s'amusait qu'à hanter des hommes vains & dépensiers qui jouaient incessamment ou qui voyaient les Dames. En tels

exercices, il faut avoir des moyens & encore on est assuré de les épuiser bientôt.

Déjà, la maison de son père était incommodée à cause de son mauvais ménage & lui, la voulait rendre du tout vide. Il empruntait des uns & des autres qui lui prêtaient pour un temps mais qui enfin voulurent être payés, de sorte que, se trouvant redétable envers beaucoup de personnes, il fut contraint de se retirer en un château qu'il avait en Brie, quatre ou cinq lieues près de Paris. Ce fut là qu'il commença d'appréhender la nécessité & qu'il tâcha à relever sa maison par l'épargne qu'il s'y mit à faire. Et, par aventure, fût-il venu à bout de son dessein si son père se fût voulu réduire comme lui, sans vendre & engager tous les jours, & continuer un même train.

Sylvestre lui représentait bien souvent leur incommodité & le conjurait de considérer que, s'il venait à rechercher quelque honnête parti, on ferait difficulté d'y entendre, pour le désordre qui était en leur maison ; qu'il était déjà temps qu'il se mariât, afin de sortir d'affaires dont il était impossible qu'ils se débrouillassent que par la voie de mariage. Le père, après plusieurs prières & remontrances, promit à son fils de faire tout ce qu'il voudrait pour son avancement & de ne se mêler plus des affaires de la maison. Et, d'effet, dès l'heure même, il lui fit donation de tous & chacuns ses biens, excepté d'une terre qu'il se réserva pour en faire à sa volonté, à la charge que son fils lui donnerait son entretien tant qu'il vivrait.

Ce contrat passé, Sylvestre prend le maniement de tout & commence dès lors à mettre quelque ordre en sa maison. Toutefois, il y avait tant de dettes qu'il vit bien qu'il ne les acquitterait jamais, si ce n'était en se mariant richement. Il y avait un Gentilhomme voisin qui n'était pas de si illustre extraction qu'Alderan, mais néanmoins fort riche & principalement en argent. Entre autres enfants, il avait une fille nommée Amaranthe, belle & gentille au possible. Sylvestre se mit à la courtiser & tâcher par un continual service d'acquérir ses bonnes grâces. Il était assez agréable & bien accort. Les bonnes lettres qu'il avait apprises lui servaient de beaucoup en compagnie, de sorte qu'il sut tant faire par ses belles paroles & par sa persévérance qu'il fléchit aucunement le cœur de cette Damoiselle à lui vouloir du bien.

S'il n'eût tenu qu'à elle, leurs noces eussent été bientôt accomplies. Mais le père qui ne regardait pas tant à la noblesse qu'aux moyens, n'était guère porté à prêter l'oreille à cette recherche. Sylvestre lui était bien assez

agréable & il n'ignorait pas que ce lui était assez d'honneur qu'il fût son gendre ; toutefois, il se représentait la charge qu'il avait prise sur son dos, d'entretenir son père dans sa maison tant qu'il vivrait ; que c'était un homme insupportable & grand dépensier qui avait mangé déjà quatre ou cinq belles terres, même qu'il venait tout fraîchement d'en vendre une qu'il s'était réservée pour en disposer à sa volonté, & qu'il était capable de dissiper encore le reste. Toutes ces considérations bien digérées, il se résolut de refuser sa fille à Sylvestre.

Ce jeune gentilhomme était cependant assidu à voir Amaranthe & à lui témoigner son affection par les services qu'il s'efforçait de lui rendre. Un jour, comme ils étaient tous deux dans un verger, lui, ne pouvant plus souffrir l'ardeur qui le consommait nuit & jour, lui tint ce langage : *Si le Ciel vous avait rendue autant sensible à la pitié comme il vous a douée de mérites, il y a longtemps que vous auriez octroyé quelque récompense à une personne qui vous sert avec tant de passion. Mais hélas ! mon malheur est tel que je souffre pour vous le plus cruel martyre que l'on puisse imaginer, & toutefois vous devenez tous les jours plus dure & plus cruelle. Il semble que je suis né au monde pour être l'exemple de souffrance, & vous celui de cruauté. Il est temps (Mademoiselle) que vous donniez quelque allégement à mes maux, ou bien que votre rigueur achève de me donner la mort. Elle ne peut beaucoup tarder si vous êtes résolue de persévéérer à me traiter si cruellement & à perdre celui qui ne peut vivre que par l'espoir de posséder vos bonnes grâces.*

Amaranthe, ayant ouï le discours de cet amoureux passionné, elle lui répondit en ces termes : *Je ne sais (Monsieur) quel sujet pouvez-vous avoir de vous plaindre si fort de moi que vous m'accusiez de tant de cruauté ? Je ne vous ai jamais témoigné que je méprisasse l'affection que vous me portez. Tant s'en faut, j'en ai fait plus d'estime que de toute autre. S'il était aussi bien en mon pouvoir de vous alléger de votre mal comme j'en ai la volonté, assurez-vous que votre désir sera bientôt satisfait. Mais vous savez que je suis retenue par deux chaînes, que je ne puis rompre. Avant, endurerais-je mille morts : par celle de l'honneur, qui m'est plus chère que la vie, & par la volonté de mon père, à qui je me dois conformer. Je vous aime bien, je vous l'avoue, & par aventure plus que toute autre personne. Néanmoins cette amour n'est pas si désordonnée que je n'aie toujours devant les yeux ces deux respects dont je ne passerai jamais les bornes. Si vous avez désir de posséder ce que vous désirez, demandez-moi à mon père*

en mariage. Je crois qu'il ne vous refusera pas pour gendre. Pour moi je vous donne ma foi de n'épouser jamais autre que vous, pourvu que mon père y prête son consentement.

Sylvestre, louant l'honnête résolution de sa maîtresse, protesta que jamais il n'avait eu autre dessein que de parvenir par cette voie à ce qu'il prétendait ; que, plutôt voudrait-il mourir d'une cruelle mort que d'attenter à chose qui pût apporter du préjudice à son honneur ; & que, puisqu'elle lui avait déclaré son intention, il mettrait peine de faire l'ouverture de leur mariage le plus tôt qu'il lui serait possible.

Après avoir pris congé de sa maîtresse & l'avoir conjurée de se ressouvenir de sa promesse, il s'achemine à Paris pour y communiquer cette affaire à quelques siens proches parents, personnes notables & qui exerçaient des charges des plus honorables de la Justice. Ils trouvèrent bonne cette alliance &, à la prière de Sylvestre, ils allèrent à la maison du père d'Amaranthe pour tâcher à terminer cette affaire. Il les reçut suivant leur qualité, avec toutes sortes de compliments & eux, l'ayant tiré à part, lui entamèrent le propos du mariage de leur parent avec sa fille, & lui mirent devant les yeux la belle alliance qu'il ferait en cas qu'il voulût entendre à cette recherche. Le père, après les avoir paisiblement écoutés, leur répondit franchement que, bien que ce lui fût trop d'honneur qu'un gentilhomme issu de noble maison désirât d'être son gendre, toutefois il ne pouvait nullement être induit à cet accord, pour la charge que Sylvestre avait prise de nourrir son père. Que ce seul sujet était si capable de l'en dégoûter qu'il lui était impossible d'y prêter son consentement. Il les remercia pourtant de l'honneur qu'ils lui faisaient, & de la peine qu'ils avaient prise, dont il se publierait toute la vie leur obligé.

Les parents de Sylvestre, ayant appris sa résolution & voyant qu'il était impossible de l'en détourner, reprirent leur chemin & rapportèrent à leur homme ce qui s'était passé. Lui, se voyant ainsi refusé, ne put proférer à l'heure une seule parole. Il partit de la ville &, ayant passé le pont de Saint Maur des Fossés, il arriva en peu de temps au château où il faisait sa demeure avec son père. Quand il eut mis pied à terre, il s'enferma tout seul dans une chambre où il se mit à maudire le Ciel, les Astres, & ceux qui l'avaient engendré. *Faut-il (disait ce désespéré) que, pour un fardeau que je me suis moi-même imposé sur mon chef, je perde tout le contentement que j'espérais recevoir au monde ? Serai-je donc si malheureux que, pour le mauvais ménage de celui de qui je devrais recevoir du support, je sois*

reculé de toute fortune ? Maudite soit l'heure que je vins au monde, puisque j'y devais recevoir tant de malheur ! Maudits soient encore ceux qui m'y ont donné la vie, puis qu'ils sont cause du mal que j'y souffre, plus cruel que la mort même. Ainsi parlait ce désespéré, dépitant tantôt son père, & proférant maintenant des propos contre son Créateur, indignes d'un Chrétien.

Cependant qu'il se tourmente & qu'il se désespère, Satan qui est toujours en sentinelle pour attraper quelqu'un, se fourre parmi les exécrables pensers qui naissent dans le cœur de ce misérable. Après s'être saisi de son âme, il lui met en tête de perpétrer un crime horrible & détestable. C'est de se dépecher de son père, estimant par ce moyen parvenir puis après à son attente, puisque le refus qu'on lui faisait de lui donner en mariage Amaranthe n'était fondé que sur ce qu'il était obligé d'entretenir son père durant sa vie. O cruel & abominable parricide ! serais-tu bien si dénaturé que de laver ton exécrable main dans le sang d'une personne que tu devrais racheter au prix du tien propre ! Où est la piété ?, où est la religion ?, où est la crainte de Dieu ?

Mais à qui adresse-je mon discours ? à un Tigre & à quelque chose encore de plus barbare. Durant qu'il se résout à cette exécrable exécution & qu'il en recherche un moyen plus aisé, il s'avise de le communiquer à un sien valet, homme d'aussi bonne farine que lui & qui avait mérité cent fois le gibet pour plusieurs crimes dont il était atteint. Il lui promet une bonne somme d'argent, en cas qu'il l'assiste à exécuter son maudit dessein. Ce valet, prompt à obéir aux commandements de son Maître & attiré de l'espoir d'une telle récompense, se prépare à lui servir de bourreau. La voie la plus courte est que, tandis que tous les domestiques du Château seront aux champs, à la cueillette des blés car c'était la saison des moissons, & qu'il n'y aura que son père & eux deux au logis, il lui donnera un coup de pistolet dans la tête.

A ces fins ils prennent jour & heure pour venir à bout de leur entreprise. Le jour venu, Sylvestre se lève à la pointe du jour & dit à son père qu'il va à Paris pour quelques affaires. Il fait semblant de partir avec son valet & néanmoins ils se cachent en un petit bois prochain, attendant que l'heure soit venue de faire leur coup. Ce jour-là, tous ceux du château étaient au travail lorsque, sur les trois à quatre heures du soir, Sylvestre arrive au logis &, y trouvant son père seul, il lui fait accroire qu'il est de retour de Paris pour le prier lui même d'y aller coucher ce soir, pour mettre

fin aux conclusions de son mariage, en un lieu qui lui désigna, où un nombre de parents d'un & d'autre côté, se devaient rendre pour cet effet. Le père, croyant aux paroles de ce parricide, se dispose dès l'heure même de partir avec lui, commandant au valet de demeurer au logis pour le garder. Tandis qu'il fait seller un cheval & qu'il entre dans l'Ecurie, le valet bande couvertement son pistolet &, s'approchant de lui, il le délâche pour lui percer la tête par derrière. Je ne sais si l'horreur de commettre une telle méchanceté lui fit varier la main, tant y a que le coup lui donna dans une épaule dont il brisa l'os. Alderan, tombant à terre, jeta un haut cri & appela son fils au secours. Cet abominable, voyant que l'autre avait failli de le tuer, & craignant d'être découvert, met la main à l'épée & en donne deux ou trois coups dans le ventre de son Père. Le pauvre vieillard vomit sa vie avec son sang qui crie vengeance à Dieu & conjure sa Majesté qui voit tout, de ne laisser point impunie cette méchanceté.

Quand l'exécrable vit qu'il était expiré, lui & son homme sortent du château & se vont recacher au lieu d'où ils étaient venus. Ils reviennent puis après le soir au logis & y trouvent les Domestiques bien dolents & bien effrayés de cette mort. Qui eût vu alors Sylvestre lamenter la mort de son père, il ne l'eût jamais soupçonné d'en être la cause. *O mon pauvre père ! (disait-il) qui est le malheureux qui a osé en mon absence vous ôter la vie ? J'ai été bien malheureux de m'en aller aujourd'hui hors du logis. Si j'y eusse été, cet assassin n'eût eu garde d'exécuter sa cruelle entreprise. Je ne cesserai jusqu'à tant que j'ait découvert ce meurtrier afin de le faire punir comme il a mérité.* Tenant ce discours, il s'arrachait les cheveux & allait baiser mort celui qu'il avait eu en telle horreur durant la vie. Mais, ô merveille !, comme il s'approche du corps, ses narines & ses plaies s'ouvrent & jettent contre lui un ruisseau de sang dont il est tout souillé au grand étonnement des assistants.

Ce n'est pas la première fois que ces miracles ont paru. Plusieurs en ont recherché la cause. Les uns, s'appuyant sur l'autorité de Moïse qui écrit que Dieu inspira aux narines de l'homme une âme vivante, estiment que les meurtriers, ayant privé le corps de vie & forcé l'âme raisonnable & vivante à quitter son domicile, ils offensent en ce faisant les deux vies de l'homme, l'Âme immortelle & la sensitive. Le corps de ceux qui ont été tués en rendent témoignage lorsque, de leurs narines où Dieu avait infusé les deux vies humaines, du sang vient à ruisseler. Platon qui n'ignorait pas les écrits de Moïse dit que la personne de libre condition, forcée à mourir de mort

violente, se courrouçait contre son meurtrier & tout ainsi qu'ayant été fraîchement tuée elle était encore remplie de frayeur pour l'effort qu'elle avait fait au passage de la mort, elle tâchait aussi d'épouvanter celui qui l'avait privée de son corps en lui remettant son crime devant les yeux. Il y a d'autres Philosophes qui tiennent qu'en une mort violente & inopinée, le corps n'est pas pourtant du tout dissous & sans sentiment, mais qu'il y reste encore certaines reliques de l'âme qui s'y sont recueillies & ramassées. La preuve qu'ils en donnent est par les membres coupés d'un corps qu'on voit encore palpiter, & principalement par la tête qui, après avoir été séparée, jette un regard furieux & a encore les yeux ouverts, comme si elle se ressentait de l'injure qu'on lui a faite. Enfin, on lit aussi dans les livres de plusieurs autres, cette raison que j'estime plus probable que la dernière dont nous venons de parler, à savoir que l'impression vénémente que le meurtrier a mise dans le cœur du meurtri, par sa furie & sa violence, s'est enclose parmi l'âme sensitive & appréhensive, de sorte qu'elle n'en sort pas incontinent. Et quand on présente le meurtrier devant le corps, elle se délâche & se débonde tout à coup, & émeut les reliques qui sont dans le corps, & alors le sang qui était ramassé dedans en rejoillit incontinent.

Quoi que ce soit, un miracle divin ou de la Nature, ce malheureux parricide, sans trop s'émouvoir du sang de son père qui rejoillissait contre lui & qui demandait vengeance, ne laisse pas de songer à pallier sa méchanceté en cette manière. Son père avait eu certaines paroles contre un maître armurier de Paris. Ce différend procédait de ce que l'artisan lui avait baillé de la marchandise qu'Alderan ne voulait pas payer. Comme cet homme n'en put retirer payement, il le fit actionner au Châtelet où il dénia la dette &, à faute que l'armurier n'avait point de promesse ni de témoins pour vérifier ce qui lui était dû, l'autre fut relaxé de la demande. L'artisan, bien fâché de perdre ainsi son bien, dit tout haut, en présence de plusieurs personnes, que puisqu'il n'avait pu se payer en argent, il se payerait en chair. Sylvestre, prenant cette occasion en main, court dès l'heure même vers Paris, avertit ses parents du désastre arrivé en sa maison & assure que c'est l'armurier qui a tué son père. Il présente requête & a commission de faire informer. Décret de prise de corps est décerné contre cet homme. Il est interrogé s'il ne s'était point vanté de ce dont on l'accusait. Il répond qu'emporté par la juste douleur de perdre son bien, il aurait tenu un tel discours mais que pourtant il n'avait jamais eu dessein d'exécuter cet homicide ; tant s'en faut qu'il l'eût commis ; que dire & faire sont deux

choses différentes, & que l'un n'obligeait pas nécessairement à l'autre. Au reste, il s'offre à prouver comme le jour qu'Alderan fut tué il assista à la noce de l'un de ses amis, d'où il ne serait revenu à son logis qu'à la minuit avec sa femme. La justice lui permet de prouver sa défense. Ce qu'il fait par le témoignage de cent personnes. On le sort hors de Cour & de procès.

Les parents avertissent Sylvestre de rechercher un autre, & que l'armurier n'était nullement celui qui avait ôté la vie à son père. Quelques uns de ses plus proches se transportent à son château pour assister à la sépulture du défunt. Mais ils ne veulent point qu'on l'enterre, que premièrement Sylvestre n'aie fait mettre la main sur son valet. Ils disent qu'autre que lui ne peut avoir fait le coup & se fondent sur deux raisons apparentes. La première, est qu'ils ont fait recherche de tous les côtés du château pour y remarquer quelques traces & qu'ils n'en ont trouvé aucunes hormis celles des domestiques. La seconde est fondée sur l'argent que le père avait reçu fraîchement d'une terre qu'il avait vendue & que sans doute ce valet, pour l'emporter, aurait été induit à perpétrer ce meurtre. Raisons fort valables si ce maudit & exécrable fils n'eût point été le principal coupable. Aussi ne veut il entendre à leurs raisons & allègue que ce sont de fausses imaginations qu'ils s'impriment dans la cervelle.

Les parents, courroucés de voir que cet homme supportait une telle méchanceté, partirent à l'instant & retournèrent à Paris. Tandis, le parricide donne sépulture au corps en l'Eglise de la paroisse du lieu, mais son père n'est pas plutôt mis dans la tombe qu'il se sent piqué d'un remords de conscience. Les furies l'agitent. Il ne peut reposer ni nuit ni jour. Son crime lui représente à tout moment l'image de son père tout sanglant. Il tâche de se divertir, mais il ne peut. Il y a une divinité (disait un Payen) qui géhenne les consciences des méchants d'une torture insupportable & qui les agite incessamment. Ce poignant aiguillon les presse jusques au dernier soupir de leur vie.

Sylvestre, reconnaissant son crime & désespérant de la miséricorde de Dieu, prie son valet de charger son pistolet & de lui en donner dans la tête, & puis de prendre cinq cens écus que son père avait laissés de reste de la terre vendue & de s'enfuir. *Aussi bien (disait-il) nous sommes découverts. Tu seras pris & mis sur une roue, & pour moi je serai condamné à une plus grievante peine.* Mais quelque supplication qu'il peut faire à son valet, il ne peut jamais l'induire à le mettre à mort. Tout ce qu'il fit, c'est de prendre deux cens écus & un bon courtaud [cheval], & de gagner au pied.

Sylvestre s'enferme cependant dans une chambre &, se jetant par terre, commence à proférer contre lui même ce discours : *Ha ! maudit & exécrable parricide, est-il bien possible que la justice du Ciel puisse supporter ton iniquité ? O terre ! ouvre ton sein & engloutis celui qui ne mérite point devoir la lumière du Soleil, puis qu'il en a privé celui qui lui en avait donné l'usage ! où trouverai-je maintenant de la compassion ? Sera-ce entre les hommes, moi qui n'ai rien d'humanité que l'apparence ? Et ce grand Dieu, juste punisseur des exécrables, aura-il bien de la miséricorde pour celui qui l'a déniée à son propre père ? Je ne vois point que je puisse éviter la peine temporelle ni le jugement éternel. Meurs, misérable !, & recherche par un violent trépas quelque repos à ta conscience.* Achevant ce discours, il se lève tout furieux &, tout transporté de l'esprit malin, il prend un pistolet qu'il charge d'une balle de plomb & après il le porte à son front pour s'en percer la tête. Comme il le voulait décharger, la main lui varia, la peur de la mort s'offrant devant lui, de sorte que le coup donna seulement à côté & lui emporta un lopin de chair. Voyant qu'il avait failli son coup, il se mit à crier : *Ha ! cruel bourreau !, tu as bien le courage d'enfoncer ta main parricide dans le sang innocent & tu n'as pas le cœur d'en expier le forfait sur toi-même ? Non, non, il faut mourir & n'épargner non plus ton propre corps que tu n'as fait le corps de celui qui t'avait donné naissance.* Ce disant, il ouvre la fenêtre de la chambre où il était, une des plus hautes de la maison, & se précipite la tête la première du haut en bas.

Mais Dieu qui ne voulait pas que ce parricide mourût sans avoir auparavant déclaré son forfait exécrable, permit qu'il chût dans un fossé rempli de ronces, où il demeura tout le jour sans en pouvoir sortir. Cependant, les domestiques revenus des champs & étonnés de ne voir ni maître ni valet, cherchèrent de tous côtés pour les trouver. Enfin, il y eut quelqu'un qui étant monté en la chambre haute & ayant ouvert la porte, vit sur la table un pistolet & du sang épandu par la chambre. Il voit encore la fenêtre ouverte &, regardant en bas, il ouït une voix qui se plaignait. Ayant appelé ses compagnons, ils vont vers le lieu & trouvent que c'était leur maître. Ils le retirent de là, & le portent dans un lit. Mais il leur tient ce discours : *Pourquoi (mes amis) usez-vous d'un si doux traitement envers un homme si abominable ? C'est moi & non autre, qui ai donné la mort à celui de qui j'avais reçu la vie. De grâce, que quelqu'un de vous venge sur moi*

la mort de son maître. Aussi bien ne puis-je échapper de mourir, puisque j'ai violé les lois divines & humaines.

Les serviteurs, étonnés d'un tel langage, firent soudain avertir ses plus proches parents qui se trouvèrent le lendemain à son château. Quand il les vit, il renforça ses cris & ses plaintes. Il maudissait sa vie en leur présence & publiait son horrible forfait. Sa conscience qui ne lui donnait point de trêve était son juge, son témoin & sa partie. Dieu voulait qu'il décelât lui-même son crime comme fit autrefois Bessus, parricide comme Sylvestre.

Les parents ne savaient que dire, oyant sa propre confession. Toutefois, ayant consulté l'affaire & pensé que, si la justice en était informée, le bien serait confisqué, tâchèrent à le remettre. Ils lui représenterent l'infinie miséricorde de Dieu qui tend toujours les bras ouverts à ceux qui recourent à elle ; bien que son péché soit grand, que la bonté de Dieu est encore plus grande. Au reste, ils lui apprennent qu'il n'est pas si mal qu'il en puisse mourir ; qu'il peut faire telle pénitence qu'elle sera capable d'expier son péché ; qu'il change donc de langage parce que, si la justice en a le vent, on lui fera souffrir la plus cruelle mort qui se puisse imaginer ; que le moindre supplice sera d'être tenaillé tout vif. Toutes ces raisons eurent bien quelque pouvoir de lui refréner un peu la langue, mais non pas de lui ôter l'envie de mourir. Par intervalles, les furies le saisissaient, de sorte que, si l'on n'eût pris garde à lui, il eût couru les champs & publié son crime.

Le poète Euripide introduit Ménélas dans l'une de ses Tragédies, qui demande à son Neveu Oreste d'où lui procédait la maladie qui le tourmentait incessamment l'âme & le corps. C'est la conscience (répond Oreste) d'avoir perpétré un méchant acte. Les Païens croyaient que ceux qui avaient commis quelque meurtre secret ou quelque autre détestable péché, étaient accompagnés de furies & qu'ils erraient vagabonds par le monde afin que pour le moins, s'ils évitaient la vengeance des hommes, ils ne pussent éviter celle de Dieu. On a souvent vu des scélérats qui à l'heure de leur mort, pressés de la fureur de leur mal, étaient contraints de confesser ce qu'ils avaient celé toute leur vie. Ils pensaient voir toujours le bourreau qui les traînait au supplice, tant le pas effroyable de la mort donne des élancements de conscience aux coupables, leur mettant en fantaisie la peine qu'ils croient avoir méritée. Mais il ne faut pas s'étonner de ces choses puisque l'esprit de Dieu, diffus par toute la machine du monde, est le juge droiturier & le témoin irréprochable qui fait confesser au meurtrier ce qu'il voudrait bien celer. C'est lui qui expose au jour une accusation qui

n'est point appuyée d'aucuns témoignages oculaires. Lui-même la rend si claire & si bien vérifiée, qu'il ne reste plus que la condamnation de celui qui la perpétrée.

Cet exécrable gentilhomme en sert d'exemple notable. Après avoir faussement accusé un innocent, il s'accuse lui-même & le bourreau qui le tourmente nuit & jour le force à découvrir ce qui était caché. Ses parents, pour sauver le bien, procédèrent si prudemment en cette affaire qu'ils ne l'abandonnèrent, ni nuit ni jour, jusques à sa mort qui fut quelques sept ou huit jours après. Quoi que le Prêtre lui sût remontrer, durant ce temps là, de la miséricorde de Dieu, il était toujours néanmoins en doute & en défiance pour son détestable parricide.

On l'enterra dans un même sépulcre avec son père & là, leurs deux corps attendent le grand jour pour comparaître devant le Juge des vivants & des morts, tandis que le père d'Amaranthe remercie Dieu de l'avoir inspiré à ne donner point sa fille à cet abominable, & qu'il la pourvoit en un lieu digne de son mérite.

Le bruit de cette étrange aventure courut bientôt par tout le pays. Tout le monde en loue le juste jugement & supplie le Ciel de détourner les malheurs qui menacent la France où tels crimes, avant-coureurs de son ire, se commettent.

13. De l'abominable péché que commit un chevalier de Malte, assisté d'un moine, & de la punition qui s'en ensuivit.

J'AI honte de publier les horribles & détestables péchés qui se commettent tous les jours au siècle où nous sommes. La postérité ne les croira qu'à peine. Je n'ai entrepris d'écrire en ce volume que des choses qui sont arrivées depuis peu de temps & dont j'ai vu une grande partie. Je m'étonne que la Justice de Dieu n'extermine le monde comme il fit du temps du Déluge universel, puisque le vice y est monté en un si haut degré qu'il est impossible que la patience du Ciel le puisse plus longuement supporter. Voici une Histoire non moins véritable qu'horrible & exécrable.

Elle se présente sur le Théâtre, au grand déshonneur des Chrétiens, parmi lesquels on trouve des Monstres qui donnent sujet à ma plume de la décrire en cette sorte.

Un jeune Gentilhomme de Pologne (de qui je tais le propre nom, pour les considérations que j'ai ci-devant dites en autre part & que je nommerai Eranthe), de fort bonne maison & d'illustre famille ; allumé du désir d'aller en Italie, Province tant renommée par toute la terre, & particulièrement à Rome, tant pour y voir ces vieux monuments & ces antiquités qui font paraître encore en leurs ruines la gloire & la pompe de ce peuple qui fit de l'Univers une seule Monarchie, que pour y apprendre toutes sortes d'exercices vertueux ; dressa son train &, en un équipage honnête, fit tant qu'il arriva à Florence.

La beauté de la ville & la courtoisie qu'il reçut à la Cour du grand Duc, fit qu'il s'y arrêta plus qu'il n'avait fait en toute autre ville depuis le jour qu'il partit de sa maison. Tantôt il y courait la bague, maintenant il y maniait un cheval, tantôt il allait à la chasse avec le Prince &, partout, il se montrait si dispos & si adroit qu'il était le bien reçu aux meilleures compagnies de la ville. Sa beauté y servait encore de beaucoup. Elle était telle qu'il était impossible d'en trouver de pareille en un homme au monde. Ses yeux étaient verts & riants, ses cheveux blonds & crêpés ; sa face était vive & colorée, teinte de lys & d'œillets mêlés ensemble ; sa taille, belle & bien proportionnée. Au reste, il n'avait pas encore atteint la dix-neuvième année de son âge.

Toutes ses qualités, beauté, jeunesse, valeur & richesse, le rendaient si recommandable partout qu'en peu de temps il acquit l'amitié d'une Damoiselle de fort bonne maison, nommée Virginie, douée d'excellente beauté. Et, bien qu'ils n'eussent pas la commodité de se voir, à cause de la rigueur qu'on exerce en ce pays envers le sexe féminin, néanmoins ils se visitaient souvent par lettres. Et ne passait guère de soir qu'Eranthe ne lui donnât quelque sérénade, ni jour qu'il ne dressât quelque partie pour courre la bague devant son logis.

Comme il passait ainsi les jours & les nuits à entretenir ses amours, un gouverneur qu'il avait avec lui voyant qu'il séjournait trop longtemps à Florence, & s'apercevant bien que l'amour l'y retenait, lui remontra enfin le tort qu'il faisait à sa réputation de n'achever pas l'entreprise qu'il avait résolue lorsqu'il partit de son pays ; qu'à la vérité l'amour n'était pas

défendue en l'âge où il était, mais qu'aussi il ne faut point s'empêtrer si fort dans ce Dédale qu'on ne réserve toujours quelque fil pour s'en retirer ; qu'il lui conseillait donc de quitter pour un temps ces passions de jeunesse pour suivre la raison &, pour cet effet, qu'il se disposât de partir bientôt pour aller à Rome ; autrement, qu'il s'en plaindrait à ceux qui l'avaient mis sous sa charge.

Ce jeune Gentilhomme, éveillé comme d'un profond sommeil, reconnut aussitôt que son gouverneur avait sujet de se fâcher. L'honneur se représenta par même moyen incontinent devant ses yeux, de sorte qu'il se résolut de prendre congé pour quelque temps de celle qui avait ravi sa liberté (encore que ce lui fut un extrême déplaisir) & d'achever son voyage, faisant néanmoins état qu'à son retour, il poursuivrait le service qu'il avait voué à cette beauté qu'il ne pouvait ôter de sa mémoire. Cette résolution fut presque aussitôt mise en exécution que prise.

Virginie, ayant su son départ par une lettre qu'il lui écrivit, pensa mourir de regret. Elle maudit mille fois le jour qu'il se séparait d'elle. Ses yeux se changèrent en deux torrents débordés, & sa bouche ouverte à la douleur proférait des plaintes guidées de fureur & de rage. Sans la promesse qu'Eranthe lui faisait de n'aimer jamais d'autre qu'elle, & sans l'espoir qu'elle avait de son retour, elle se fût donnée mille fois d'un couteau dans le sein.

Tandis qu'elle pleure, son serviteur n'a pas moins de passion. Le tourment qu'il ressentait fut si grand qu'un petit accès de fièvre le prit à une journée du lieu d'où il était parti, de sorte qu'il fut contraint de séjourner deux jours au village où il alla coucher. Durant ce jour, un Chevalier de Malte, que nous appellerons Flaminio & de qui nous tairons le nom pour le respect que nous portons à l'illustre famille dont il est issu, arrive au logis où Eranthe logeait.

Flaminio l'avait vu à la Cour du grand Duc, & le maudit & exécrable amour l'avait tellement rendu passionné de la beauté de ce jeune Gentilhomme qu'il en était aux peines de la mort. Il ne songeait qu'au moyen d'en avoir l'infâme jouissance. Péché maudit & détestable abhorré de Dieu & de Nature, je remercie le Ciel de ce que, pour le moins, ma France n'est pas si encline à ce vice que beaucoup d'autres Nations.

Cette abominable passion l'avait arrêté quelque temps à Florence pour voir si l'occasion s'offrirait, à tel prix que ce fût, d'accomplir ses désirs. Mais, voyant qu'il tentait une chose impossible, il avait résolu d'en laisser

la poursuite. Lorsqu'il sut que ce jeune Gentilhomme était au logis où il arriva & qu'il était prêt de partir le lendemain pour aller à Rome, il trouva une invention autant subtile pour l'imagination que maudite pour l'exécution. Il fit semblant de n'avoir jamais vu Eranthe mais, ayant accosté un de ses domestiques, il s'informa particulièrement du lieu de son origine, du nom de ses proches parents & du rang qu'ils tiennent en Pologne. Après en avoir appris plus qu'il ne demandait, & qu'il l'eût mis en écrit, pour mieux s'en ressouvenir, il partit le lendemain, après Eranthe, le suivant toujours pas à pas pour savoir où il logerait, sans jamais parler à lui ni se donner à connaître. Eranthe alla loger auprès de l'Ourse, & ce Chevalier tout contre.

Le gentilhomme Polonais ne fut pas plutôt arrivé à Rome qu'il commença d'y employer le temps aux Académies où les actes vertueux se pratiquent. Sa Beauté & son adresse jointe à son humeur franche & courtoise, lui acquéraient l'amitié de tout le monde. Flaminio songeait à tous les moyens qu'il pouvait pour en faire à sa volonté, soit de gré ou de force, mais plutôt par la voie de l'un que de l'autre car il n'ignorait pas que jamais Eranthe n'y prêterait son consentement. Le peu d'espoir de parvenir à son dessein le fit enfin résoudre à partir de Rome pour aller à Naples, lieu de sa demeure, pour s'ôter cette exécutable fantaisie de la tête qu'il tenait si bien secrète qu'autre que lui n'en avait la connaissance.

Tandis qu'il était à Naples en sa maison & que le temps lui en éteignait presque le souvenir, Eranthe est à Rome, en réputation d'un des plus adroits gentilshommes étrangers. Durant son séjour, il écrit souvent à sa maîtresse & reçoit réponse de sa part. Par ses lettres il lui témoigne comme l'absence a bien eu le pouvoir de séparer loin d'elle son corps, mais non pas son âme qui la lui représente toujours ; qu'autre Beauté n'aura jamais la puissance de le débaucher de son service ; qu'elle est son soleil & que sans elle toute autre lumière ne lui est qu'une obscurité ; qu'il ferme sa paupière à tous les astres qui pensent l'éclairer, comme fait la fleur du souci lorsque la belle splendeur du jour se cache dans les flots de Téthys. Virginie lui écrit d'autre côté que la douleur qu'elle ressent pour son absence lui fait souffrir incessamment une mort plus cruelle que la mort même ; le conjure de lui écrire souvent, afin que ses lettres lui servent de consolation ; mais, bien plus encore, d'en être lui même le porteur ; qu'il s'assure que plutôt le Tibre retournera vers sa source avant qu'elle oublie son amour.

Tandis que l'amour entretient leur ardeur par les lettres réciproques, il prend fantaisie à Eranthe d'aller à Naples pour voir cette Cité que l'on surnomme la Gentille. Il fait donc disposer ses gens à partir avec lui. O misérable & infortuné ! où vas-tu ? Le plus grand affront qui puisse jamais arriver à un Gentilhomme de ta sorte, t'y attend. Plût à Dieu que tu fusses encore en ton pays, sans dessein de passer jamais les Alpes !

Eranthe y arriva, durant qu'on y faisait les feux de joie & qu'on y célébrait les noces du Roi des Espagnes. On n'y parlait que de triomphes, de Carrousels, de combats à la barrière & de courses de bague. Les Espagnols & les Italiens tâchaient à l'envi des uns & des autres d'y faire paraître leur adresse. Comme ce gentilhomme Polonais allait un jour à la place où l'on célébrait cette fête, Flaminio l'entrevit & le reconnut incontinent. L'amour maudite & exécrable que le temps lui avait un peu éteinte dans le cœur, commença de s'y rallumer avec plus de violence qu'auparavant. Quand il eut su où il était logé, il l'attendit un jour en une rue où Eranthe devait passer. Sitôt qu'il l'aperçut, il descendit de cheval & courut l'embrasser. Eranthe, étonné de cette nouvelle caresse, mit aussi pied à terre, s'excusant du peu de connaissance qu'il avait de lui. *Ha ! Monsieur, dit l'autre, si vous ne me connaissez point, je n'ignore pas qui vous êtes. Votre père s'appelait le Comte de Plest, brave Cavalier, s'il en fut jamais au monde. Il rendit si signalée sa valeur en cette bataille fameuse que les Polonais gagnèrent contre ceux de Tartarie, que la mémoire en demeurera éternelle. Vous avez un oncle qu'on nomme le Baron d'Anty. J'ai reçu mille courtoisies de lui, du temps que j'étais en Pologne où j'ai demeuré près de quatre ans pour quelques affaires concernant notre Religion. Enfin je suis tellement obligé à votre sang que je ne possède rien au monde qui ne soit à votre service.*

Eranthe, ébahi encore de cette connaissance & croyant que ce que l'autre lui disait fût véritable, le remercia de sa bonne volonté & lui offrit en échange tout ce qui dépendait de lui. *Ce n'est pas tout (dit l'autre) je ne souffrirai jamais que vous fassiez autre logis que le mien. Vous y serez mieux accommodé & servi avec plus de dévotion qu'en celui où vous êtes. J'ai bien reçu d'autres plus grandes courtoisies de vos parents.* Le Gentilhomme Polonais continua de le remercier & s'excusa sur l'offre qu'il lui faisait d'aller loger chez lui, craignant de l'importuner. Toutefois, l'autre le pressa si fort qu'il fut contraint, pour ne paraître incivil & mal appris, de lui accorder ce qu'il désirait. Le voilà donc chez lui, logé au plus beau

quartier de son hôtel. Flaminio s'offre de le traiter le plus magnifiquement qu'il lui est possible. Il tâche aussi de lui donner toutes sortes de plaisirs. Il lui fait voir les meilleures compagnies & toutes les singularités de cette ville. Cependant qu'il endort Eranthe par ses artifices & par ses feintes caresses, ce malheureux & détestable, ne pouvant plus souffrir l'amour dénaturée qu'il lui porte, gagne un Moine, aussi malheureux & détestable que lui.

Cet exécrable & abominable Moine se tenait dans un Couvent qui est situé en un lieu assez écarté. Ils prennent ensemble résolution qu'un jour Flaminio y mènera Eranthe dans sa chambre, & que là il recevra de lui tout ce qu'il désire, soit de gré, soit de force. Ha ! pestes abominables qui faites servir à votre horrible impudicité un lieu destiné pour le jeûne, pour la pudicité & pour l'oraison, où est maintenant votre conscience ? Ignorez-vous Dieu ? & ne croyez-vous pas que son œil est tout voyant & qu'il pénètre les lieux les plus obscurs & cachés, mieux que l'œil humain ne fait un verre clair & net ? O temps !, ô siècle !, ô mœurs !, que les mortels sont dépravés !

Cette résolution prise, ces malheureux l'exécutent en cette sorte. Flaminio mène un jour promener Eranthe dans son carrosse. Ils sortent hors la ville & puis y rentrent, & le Chevalier de Malte passe expressément auprès du Couvent que nous avons déjà dit. Lorsqu'il en est proche, il feint d'y avoir quelque affaire d'importance, de sorte qu'il commande à son cocher de s'arrêter à la porte. *Monsieur* (dit-il au Polonais) *vous me permettrez, s'il vous plaît, d'entrer léans & d'y dire un mot à un bon père qui y fait sa demeure.*

Il n'est pas besoin (répond l'autre) *de me demander permission d'une telle chose, je vous y accompagnerai, s'il vous plaît.* Flaminio faisait semblant de ne l'en vouloir pas importuner, avec un refus qui l'y conviait plutôt qu'il ne l'en détournait. Enfin, il sort du carrosse & entre dans le Couvent, accompagné du Polonais. Il le mène en un lieu écarté où le Moine les attendait. Ce Moine, possédé de Satan, les fait entrer dans une chambre où la collation était préparée. Il leur fait poser la cape & l'épée, & puis il les fait boire d'autant. Quand ils eurent goûté, Flaminio s'approche d'Eranthe, & lui tient ce discours : *Seigneur Eranthe, il n'est pas besoin que j'use de long discours pour vous apprendre ce qui est de mon intention. Votre beauté & votre bonne grâce m'ont si bien allumé d'amour qu'il faut que j'obtienne de vous ce que je désire, ou bien que vous mourriez*

présentement. Faites élection de deux choses, ou de contenter mes désirs, ou de mourir. Si vous m'octroyez de bon gré l'un, vous êtes assuré de votre vie & d'avoir un ami qui vous sera éternellement acquis. Disposez-vous à me rendre satisfait tout maintenant, ou bien de souffrir cela. Ce disant, il lui porte à la tête un pistolet, prêt à le lâcher. Le Moine, de l'autre côté, s'était saisi de son épée qu'il tenait toute nue à la main, le menaçant de la mort s'il ne consentait à leurs désirs. Ce pauvre Gentilhomme fut bien étonné, se voyant surpris de la sorte, sans épée, ni sans bâton. L'image de la mort se présentait d'un côté devant ses yeux &, de l'autre, le péché détestable qu'on voulait exercer sur lui. Une fois il était résolu de souffrir le trépas, & balançait, tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. *Dépêchez-vous (dit Flaminio) autrement vous êtes mort.*

Je vous prie (répond ce Gentilhomme), *ayez pitié de moi & ne me traitez pas si indignement.*

C'est trop attendu (repart le Moine) *il faut qu'il meure.* Ce disant, il feint de le vouloir traverser d'un coup d'épée & Flaminio de lui lâcher le pistolet. *Ha ! Messieurs,* (dit le Polonais que la frayeur de la mort avait saisi) *je ferai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me donniez la vie.*

N'ayez peur de mourir (répond Flaminio), *je sacrifierais plutôt la mienne pour vous, après que vous m'aurez accordé ce que je souhaite.* Voilà comme la crainte de mourir fit que le Polonais laissa faire au Chevalier de Malte ce qu'il voulut. Le Moine en prit aussi sa part. O Ciel, où est votre foudre ? Que n'écrasez-vous ces exécrables ?

Lorsqu'ils eurent achevé cette belle besogne, ils étaient en résolution de le faire mourir pour mieux celer leur méchanceté, si Eranthe qui se doutait toujours de leur dessein, n'eût, après ce malheureux acte, sauté au col du Chevalier, le baisant & le caressant le mieux qu'il lui était possible. *J'ai trouvé* (disait-il), *Monsieur, si doux vos embrassements que je vous supplie de ne nous séparer point désormais l'un d'avec l'autre. Je sais que ce que vous avez exercé sur moi ne procède que de la grande amour que vous me portez. Mais si vous m'aimez, croyez que je vous aime encore plus.* Telles & semblables paroles, douces & flatteuses, jointes à tant de caresses, eurent ce pouvoir que d'empêcher la résolution qu'ils avaient prise de l'envoyer en l'autre monde. Ils burent encore ensemble & le Gentilhomme polonais feignait d'être le plus content du monde, afin qu'il pût par cette feintise échapper de leurs mains. Enfin, la nuit étant venue, Flaminio, & Eranthe

prirent congé du Moine, sortirent du Couvent, rentrèrent dans le carrosse & retournèrent au logis où le chevalier pensait coucher avec le Polonais.

Mais lui, sortant du carrosse, fit semblant d'aller au garde-robe & s'achemina aussitôt vers la porte. Il demanda un cheval & paya ce qu'il fallait &, sans autre compagnie que d'un postillon, il courut des l'heure même vers Rome. Il fit une telle diligence qu'il y arriva le lendemain de fort bonne heure.

Ce jour là, le Pape Clément VIII de qui la mémoire est célébrée par la bouche des ennemis même de l'Eglise Romaine, donnait audience publique à tout le monde. Le Gentilhomme Polonais s'en va au Vatican, entre dans la salle, où le saint Père était assis, s'approche & se jette à genoux, & lui demande justice du plus indigne & exécrable affront qu'un homme puisse recevoir. Le bon Pape, voyant un si beau Gentilhomme si dolent, & si éploré, en eut compassion & s'informe de la cause de son deuil. *Hélas ! S. Père, ce dit-il, le sujet de ma douleur est si exécrable, que j'ai horreur de vous le réciter. Permettez qu'un autre que moi l'apprenne à votre Sainteté.* Le Pape, émerveillé de cette nouveauté, commanda incontinent au Secrétaire des Mémoriaux, qui est comme un Maître des Requêtes en France, de s'informer particulièrement de cette affaire. Il le fit & apprit de ce Gentilhomme tout le succès d'un acte indigne des Chrétiens.

Il rapporta puis après au pape ce que l'autre lui avait dit. Le bon Père, ayant entendu un tel forfait, en ressentit une si grievante douleur qu'il en pleura à chaudes larmes. Cependant, il fait dépêcher un Prévôt avec des Archers, & des patentes qui s'adressaient au Vice-Roi, lui commandant sur peine d'excommunication de leur prêter main-forte. Le prévôt arrive en peu de temps à Naples & la première chose qu'il fait est de surprendre Flaminio qui avait pris résolution de déloger le jour même, se doutant bien de ce qui en adviendrait. Après, il va au Couvent, y entre, montre les lettres du Pape, & constitue prisonnier le Moine.

Le Vice-Roi voulait au commencement se formaliser pour la capture de Flaminio parce qu'il appartenait à de nobles familles, mais le peuple criait qu'on ne devait point laisser telles méchancetés impunies. Enfin, il fut arrêté avec son complice entre les mains du Prévôt qui les mena à Rome. On les enferma dans la tour de None où ils ne demeurèrent guère. Leur procès leur fut bientôt fait & eux, ayant confessé le crime, ils furent condamnées, le chevalier d'avoir la tête tranchée au pont Saint-Ange & son corps d'être brûlé, & le Moine d'y être pendu, étranglé & brûlé. Le Vice-

Roi s'employa, avec plusieurs autres des plus grands d'Italie, pour obtenir la grâce de Flaminio mais le saint Père ne la voulut jamais accorder, quelque instance qu'on lui en fit, sachant bien que, s'il le sauvait, Dieu qui peut seul juger de ses actions lui en ferait un jour rendre compte.

Tandis que cette exécution se fait, le pauvre Eranthe est si honteux de l'affront qui lui est arrivé qu'il n'ose sortir de son logis, non pas même de sa chambre. Toute compagnie lui déplaît. Il ne fait que se tourmenter & que s'affliger, & se résout de quitter Rome & de s'en aller confiner en quelque désert pour y passer le reste de ses jours, ne voulant plus paraître désormais devant les hommes. Sans la peur qu'il a de perdre son âme, il se donnerait cent fois la mort de sa propre main. *Hélas! (disait-il) que je fus bien couard & pusillanime quand, pour crainte d'une chose qu'il faudra que j'éprouve un jour nécessairement, j'ai perdu mon honneur ? Aurais-je bien le courage de me présenter désormais à mes parents, ayant fait une telle brèche à ma réputation ? Non, il faut que j'expie par une austère pénitence un si grand défaut, puisque j'ai fait perte de la gloire qu'avec tant de travaux j'avais recherchée & l'espoir de revoir jamais ma Maîtresse.* Achevant ce discours, il se dérobe secrètement de ses gens & se rend si bien invisible que personne depuis n'en a point ouï de nouvelles, quelque travail qu'on ait employé à le trouver.

La nouveauté de ce fait court cependant par toute l'Italie. Virginie en apprend l'histoire & la perte d'Eranthe qu'on ne trouve point. Ce fut alors que la belle maudit son infortune, qu'elle accuse son Destin, & qu'elle veut mourir. Sans une de ses compagnes, elle eût avancé ses jours, ou par glaive, ou par poison. Mais la mort de l'âme lui étant représentée devant les yeux, & la peine des Enfers qui est préparée aux désespérés, elle arrête la violence de sa main & se dispose dès l'heure même de quitter le monde & d'entrer dans une austère Religion. La pénitence qu'elle y fit est assez renommée par toute l'Italie. Elle y passa deux ans, exerçant sur son corps toutes sortes de rigueurs pour acquérir l'héritage du Ciel où son âme s'envola au bout de cet espace de temps. Dieu nous y veuille recevoir un jour par sa miséricorde !

14. De la conjuration de Bajamont Tiepoli, gentilhomme vénitien, contre sa patrie, & de sa fin malheureuse.

ÉXÉCRABLE faim de régner, à quoi ne pousses-tu le courage des Mortels ! S'il est permis de violer le droit, on le peut faire (dit un ambitieux), pourvu que ce soit pour avoir domination sur les autres. O parole indigne d'un homme de bien, & qui ressent sa Tyrannie, quelque espèce de douceur qu'on y mêle parmi. Jamais ce Paradoxe n'a été reçu parmi la commune société des hommes & ceux qui l'ont voulu mettre en effet ont vu bien rarement leur vie paisible. Ils ont le plus souvent terminé leurs jours par une fin funeste & tragique. Mille exemples de l'antiquité le témoignent & ce moderne confirme la vérité de mon dire.

Au temps que Pierre Gradevigo gouvernait la Seigneurie de Venise, comme quarante-huitième Duc en ordre, il y avait un jeune homme Vénitien nommé Bajamont Tiepoli, accompli en rares dons de Nature si l'ambition ne l'eût possédé. Son père qui n'avait que ce fils unique & qui l'avait fait instruire en tout ce qui peut rendre recommandable un homme de sa sorte, le laissa riche après son trépas de plus de trente mille écus de revenu. Je ne comprends point avec cette rente les maisons & les possessions, les vaisseaux & les galères, dont il le fit possesseur, qui lui rendaient encore, par trafic, autant ou plus de commodité. Ce Gentilhomme, voyant qu'il avait tant de moyens & que néanmoins il ne lui était point permis de les dépenser extraordinairement, suivant les lois de sa patrie qui pour sa frugalité a quelque symbole avec l'ancienne Sparte, s'en allait le plus souvent aux bonnes villes d'Italie pour y passer le temps, & y paraître plus qu'à Venise où il ne pouvait qu'employer mille écus tous les ans, soit en habits, soit en serviteurs ou en dépense ordinaire de bouche.

Quand il était de retour à sa maison, contraint de reprendre le premier train de vie, il blâmait en son âme le ménage de la cité & méprisait sa Lésine. Considérant néanmoins qu'il fallait y passer sa vie, il entreprit un dessein, autant exécrable pour l'entreprise que mal aisé pour l'exécution. C'est de se rendre seigneur souverain de la République &, par même moyen, de faire mourir le Duc, la Seigneurie & tous ceux qui s'y

voudraient opposer. Le temps lui était alors fort favorable car les rudes secousses que l'Etat avait souffertes en deux fraîches batailles que les Vénitiens avaient perdues, l'une en Dalmatie, & l'autre au détroit de Gallipoli, l'avaient fort ébranlé.

La saison donc, les calamités publiques, & la faiblesse de la ville lui servant de supports, il fit un voyage à Rome où il demeura cinq ou six mois. Quand il fut de retour, il commença de pratiquer les artisans qu'il connaissait hommes de faction & dont la plus part avaient porté les armes aux guerres passées. Il achetait de leurs marchandises, encore qu'il n'en eût pas de besoin &, par ce moyen faisant connaissance avec eux, il disait à chacun qu'il avait une querelle contre un gentilhomme Romain à qui il avait donné un soufflet. Que ce gentilhomme qui n'avait pu se ressentir sur le champ de l'affront, était résolu (suivant l'avis qu'on lui en avait donné) de venir à Venise en habit dissimulé, accompagné d'un nombre d'hommes armés pour l'attaquer & pour l'assassiner. Tenant ce discours, les uns offraient de le secourir, les autres non. A ceux qui faisaient offre de l'assister en cette feinte querelle, il faisait délivrer de l'argent pour acheter des armes, tant pour eux que pour leurs valets &, sous main, leur donnait pension. Cependant, il les priaît, chacun à part, de tenir la chose secrète de peur que le Duc & la Seigneurie avertis de ceci, suivant leurs lois rigoureuses & leurs soupçons ordinaires, ne crussent qu'on voulût brasser quelque nouveauté contre l'Etat.

Cette conjuration fut si bien faite & si couverte que jamais un voisin ne révéla à son voisin l'entreprise, pensant toujours être tout seul & qu'il n'y aurait que lui & les siens qui assisterait Tiepoli lorsqu'il en serait de besoin. Il attira en cette sorte tant d'hommes à sa cordelle que le nombre en monta jusques à trois ou quatre mille qu'il conjurait toujours par paroles gracieuses, par dons & par pensions, de se ressouvenir de leur promesse & d'accourir armés au secours lorsqu'ils orraient hautement proférer *Tiepoli Tiepoli*. Tandis, il vivait retiré en sa maison, en si bon ménager qu'on n'eût jamais cru qu'il attentât ce où il aspirait. Son dessein était de tuer de premier abord le Duc & la Seigneurie & puis, sous prétexte de liberté, décharger le peuple de Daces & d'impôts, & par même moyen de se rendre Prince souverain de l'Etat.

L'on célèbre tous les ans à Venise, au mois de Mai, une fête en l'honneur de S. Vito. Ce jour là, le Duc & toute la Seigneurie, accompagnés du reste de la noblesse de la ville & généralement du peuple, sortent de

Saint-Marc, en grande pompe & en grande cérémonie, & cheminent en procession jusques à l'Eglise de Sainte Marine pour y rendre grâces à Dieu d'une telle bataille mémorable que les Vénitiens gagnèrent contre les Turcs. Comme cette fête s'approche, Tiepoli va de rue en rue, de boutique en boutique, & de maison en maison. Il y sollicite tous ses partisans & les somme de leur promesse, en leur racontant comme il a appris que son ennemi sera bientôt en ville, résolu de lui faire un affront. Chacun lui promet toute assistance. Et bien que neuf ans se fussent déjà écoulés depuis le commencement de sa conjuration & que le long temps en eût fait mourir plusieurs de ceux qu'il avait pratiqués, toutefois il en avait gagné d'autres à leur place, de la volonté desquels il pouvait librement disposer. Non content de ces menées, quelques jours auparavant l'exécution, il invita quinze ou vingt gentilshommes de la ville, de ses plus intimes amis, qu'il traita magnifiquement. Après avoir fait bonne chère, il commença à leur ouvrir un discours de l'état où la République était alors. Des grandes foules & impositions que le pauvre peuple était contraint de soutenir, pendant que le Duc & les Seigneurs du Sénat s'engraissaient &, comme des sangsues, humaient le sang des Citoyens. Que cette calamité le faisait souvent soupirer en lui-même & désirer, s'il était possible, quelque réformation.

Quelques uns de la troupe, que la malvoisie & autres douces liqueurs avaient échauffés sous leur bonnet plus que de coutume, approuvant son dire, se mirent à crier tout haut, qu'il ferait bon d'y employer le remède. Puis, tous, d'un commun consentement, exhortèrent Tiepoli d'y mettre la main. Que c'était lui qui, comme un Alcide, était destiné du Ciel à repurger leur cité de Monstres & à y introduire les bonnes mœurs. Tiepoli, oyant leur langage, feignit au commencement de n'en être pas bien aise, mais voyant puis après comme on le pressait de le faire, il leur dit enfin que, s'ils voulaient l'assister, le moyen était tout ouvert pour venir à bout de son entreprise. Sur cela, il leur apprit ses intelligences, comme il aurait quand il voudrait quatre ou cinq mille hommes armés à sa dévotion. Les autres, louant son dessein, lui jurèrent tout secours & lui promirent d'exposer leurs vies & leurs moyens pour ce sujet, & de n'avoir jamais de repos jusques à tant qu'il fût absolu dans la ville. Tiepoli, les ayant remerciés, leur fit aussi promesse de donner à l'un la maison & les biens de Foscarini, à l'autre d'Andoli, à l'autre de Throni, & enfin à chacun la part des autres meilleures maisons.

Voilà une terrible entreprise & une témérité la plus grande qui se puisse imaginer. Jamais celle de Catilina ne lui fut égale, ni maniée avec tant de dextérité, car plusieurs Sénateurs assistaient le perfide Romain & même celui qui fut plus heureux quelque temps après, à ravir la liberté de la patrie, & encore c'était en un siècle où la licence était débordée à Rome & où le peuple commandait à baguette. Au lieu que la police si exactement bien réglée à Venise devait faire perdre tour espoir à ce Conjurateur de venir à bout de ce qu'il entreprenait par une ruse la plus étrange dont on ait jamais ouï parler, si longtemps couvée sans être découverte. Il fallait bien qu'il fût accord, pour tromper si longuement des hommes si oculés & si prudents entre toutes les nations du monde. Si cet homme se fût appliqué à des choses concernant le bien du public & non sa ruine, sans doute il eût rempli les histoires du bruit de son nom. La conjuration étant ainsi résolue, Tiepoli ne cessait tous les jours de voir ceux qu'il avait pratiqués, pour leur ramentevoir leurs promesses jusques à ce que le jour fût venu.

Ceux qui n'ont jamais été à Venise apprendront que la ville est composée de telle façon que toutes les petites rues, bâties sur des fondements dans la mer, répondent à certaines grandes places, de même que font les lignes parallèles à leur centre. Sitôt que le jour de la fête saint Vito fut arrivé, Tiepoli députa ces quinze ou vingt conjurés pour être de bon matin, l'un à la place de Santa Fosca, l'autre à celle de Sancti Ioanne & Paulo, & conséutivement chacun des autres à l'une des places de la ville où ces petites rues aboutissent, leur commandant qu'aussitôt qu'ils jugeraient être temps, qu'ils se missent à crier *Tiepoli, Tiepoli*. Cependant, il se devait rendre à une autre place où tous les chefs des conjurés viendraient puis après le trouver avec le peuple qu'ils auraient ramassé pour exécuter l'entreprise. Le dessein était, comme nous avons déjà dit, de tuer le Duc & la Seigneurie, & puis d'aller de maison en maison achever le reste de la Noblesse sous couleur de liberté publique. Cette entreprise était grande & relevée, mais, si la plupart des choses se doivent juger par l'événement, elle fut aussi mal exécutée que résolue.

Il faut croire qu'il y a des intelligences célestes qui conservent & maintiennent les Etats, des Anges gardiens des Provinces & des Génies tutélaires des Républiques. Quand le changement des dominations temporelles arrive, il faut que le Ciel y consente. Autrement, les hommes ont beau brasser & entreprendre, ils y perdent leur temps & leur peine ; le vent emporte leurs desseins, & leurs résolutions sont inutiles. Le grand

Moteur de l'Univers qui a si longtemps maintenu cette République qu'elle n'a jamais souffert aucune mutation depuis onze siècles, fit bien paraître que cette conjuration lui était désagréable, par les signes évidents qu'il envoya. Les jours précédents avaient été sereins, sans trouble & sans nuage, même la nuit qui devança cette sanglante journée, luisante & claire par la lueur des astres qui brillaient plus que de coutume. Mais, toutefois, sitôt que le Soleil, appelé par la courrière du jour, eut commencé de montrer ses cheveux dorés & de jaunir la cime des Apennins & des Alpes, voilà un brouillard qui se lève, si épais & si noir qu'on n'y voyait goutte. Il était entremêlé de foudres, d'orages & d'éclairs si épouvantables que plusieurs croyaient que la fin du monde était venue. Cette tempête dura deux grosses heures. Elle fut cause que la Seigneurie n'alla pas en procession de si bonne heure comme elle avait accoutumé les mêmes jours.

Tandis, les Conjurés n'avaient pas laissé de se rendre aux places destinées pour émouvoir la sédition &, voyant que le temps s'éclaircissait, l'un d'eux impatient de venir aux mains & de les tremper au sang de ses Concitoyens, commença à crier *Tiepoli Tiepoli*. Au bruit de ce nom, les Conjurés habitant aux rues aboutissant à cette place accourent armés. Les autres, oyant l'émotion, crient pareillement *Tiepoli Tiepoli* & se voient à l'instant environnés d'un grand nombre de satellites. Les Principaux les mènent en la place où était l'auteur, assemblé avec une infinité d'autres. Quand Tiepoli voit tous ses gens rassemblés & en devoir de bien faire, il fait crier *Liberté, Liberté*. Et puis, monté sur un échafaud qu'il avait fait dresser exprès, il harangue en cette sorte : *Il est temps (mes amis & mes bons Citoyens) que vous secouiez le joug pesant qu'on vous impose. Ce n'est pas le désir de vengeance ou d'acquérir quelque puissance sur vous, qui m'a convié à vous faire prendre les armes. C'est plutôt une envie de vous voir affranchis de tant d'impositions dont vous êtes surchargés, & que vous recouvreriez votre liberté. Souffirez-vous toujours qu'une injuste tyrannie, sous prétexte d'équitable Seigneurie, vous foule aux pieds & vous rende plus esclaves que les bêtes brutes ? O Nation belliqueuse, digne semence de ces grands Romains qui firent jadis de tout le monde une seule Monarchie, animez votre juste courroux contre ceux qui vous traitent si indignement ! Témoignez par des effets généreux et mémorables que vous êtes issus de ces grands hommes que la rage des Goths & des Vandales ne put jamais surmonter ! Allons, mes chers frères, punir les tyrans comme ils*

l'ont mérité. La gloire qui vous attend, ne sera jamais assez recommandée par de dignes louanges.

Ayant achevé ce discours, il saute de la Tribune, met la main à l'épée & s'apprête à son exécutable exécution. Le peuple, affriandé de ce doux nom de franchise, crie avec lui *Liberté, Liberté*. Chacun le suit, les armes à la main, vers le Palais de S. Marc. Le Duc qui était sur ces entrefaites déjà accompagné de bon nombre de personnes de la seigneurie, ayant été averti de cette sédition, tâche par sa prudence d'y apporter un prompt remède. Il envoie d'un côté des personnes honorables qui courent par la ville, & appellent au secours dans le Palais les bons Citoyens qui désirent de conserver leur repos & de secourir leur Prince & leurs Seigneurs. De l'autre, il députe Marc Michel & Gui Canal, personnages de qualité, vers Tiepoli pour lui remontrer de la part des supérieurs qu'ils ne veuillent rien attenter contre sa patrie, ni contre le repos de ses Citoyens. Mais c'est en vain. Ils courent fortune d'être assommés & sauvent leur vie à grande peine.

Le tumulte croît d'un & d'autre parti car, si Tiepoli attire beaucoup de personnes, plusieurs autres viennent au secours du Duc. Le Palais de S. Marc est bien assailli, mais il est encore mieux défendu. Tous ont cette croyance de combattre pour la commune liberté. C'est ce qui les fait plus librement exposer leurs vies. Sanglante & pitoyable journée où les amis meurent de la main de leurs amis, & les proches parents de celle de leurs plus proches ! Les Assaillis sortent dehors &, en nombre égal, attaquent ceux de Tiepoli. La place de S. Marc est toute pavée de morts. On n'entend que cris & hurlements confus & épouvantables. La victoire balance incertaine, tantôt vers un parti & tantôt vers l'autre. Misérable cité, les sanglantes saignées que tu avais reçues par la perte de deux si funestes batailles, ne t'avaient elles pas assez affaiblie sans que toi-même tu t'en tirasses encore avec si peu de mesure ? Jamais cette si fleurissante République ne fut en plus grand danger de faire naufrage, si Dieu protecteur des justes querelles ne l'eût assistée de son secours & permis qu'enfin la Seigneurie gagnât la victoire. Elle fut néanmoins Cadménne, & achetée à grand prix de sang.

Tiepoli fit ce jour là le devoir d'un vaillant homme, mais sa valeur fut surmontée par le bon droit. Il tâchait de rallier toujours ses gens en leur représentant la liberté &, quand il vit que tout était perdu, il prit la fuite comme les autres par la rue Mercière appelée vulgairement Fresqueria, là

où il fit encore ferme avec une troupe des siens & arrêta ses adversaires. Au bruit qui retentissait par cette rue, une pauvre femme ouvrit une fenêtre pour voir le sujet du tumulte &, de frayeur, donna un si grand coup contre un pot de terre rempli d'œillets qu'il tomba du haut en bas &, en tombant, rencontra la tête de Tiepoli si rudement qu'il l'assomma. Ainsi mourut le cruel meurtrier de ses frères par la main d'une faible femme, comme nous le lisons aux livres des Juges. Une même aventure termina les jours de ce grand Pyrrhus Roy des Epirotes, suivant le récit que nous en fait Plutarque. Les autres conjurés & séditieux, voyant Tiepoli étendu par terre, perdent courage, & prennent la fuite. Ceux qui peuvent être attrapés sont pendus & étranglés sur le champ. Le corps pareillement de Tiepoli est pendu, & puis traîné & jeté dans la mer, comme indigne de sépulture.

La sédition étant apaisée, & les auteurs de la conjuration punis comme ils le méritaient, le Duc fait assebler le peuple séditieux & se contente de le reprendre aigrement, commandant à chacun de se remettre à sa besogne & de n'attenter jamais plus contre l'Etat. Cette douceur lui acquit la bienveillance de tous généralement & supprima tout ce qui pouvait être resté de faction.

Tandis que les choses passent de la sorte, la femme qui avait fait tomber le pot d'œillets est appelée par devant le Duc & la Seigneurie, & interrogée en quelle manière elle avait si bien su atteindre Tiepoli que de l'assommer. Cette pauvre femme, remplie de simplicité, répondit qu'elle était bien marrie d'avoir tué un homme & d'avoir perdu son pot. Que néanmoins elle était excusable pour ce meurtre, puisqu'elle l'avait commis sans y penser. La Seigneurie lui dit qu'elle n'en devait pas être marrie puisque c'était un perturbateur du repos public & un ennemi de la patrie. *S'il est ainsi (repart-elle) je ne plains pas mon pot, ni mes œillets.* La Seigneurie, admirant sa simplicité, lui commanda de demander ce qu'elle voudrait pour la récompense qu'elle méritait d'avoir fait mourir Tiepoli, & qu'on la lui octroierait. *Mes Seigneurs (dit-elle), je suis une pauvre femme, veuve & chargée de beaucoup d'enfants. Je ne possède rien que ce que je gagne en travaillant de mes mains, si bien que j'ai beaucoup de peine à les nourrir. Toutefois, je les entretiendrais honnêtement suivant leur qualité, s'il ne me fallait mettre en réserve tous les ans vingt ducats que je paye pour le louage de la maison où je demeure. Si vous avez désir de me faire quelque bien, je vous supplie me donner une rente de pareille somme & je*

serai obligée, moi & mes enfants de prier Dieu pour le soutien de la République & pour votre prospérité.

Le Duc & les Seigneurs assemblés, entrant en plus grande admiration pour sa naïve façon de parler & de requérir, la voulurent récompenser dignement afin qu'elle servît d'exemple à la postérité, pour ceux qui désirent de servir leur patrie. On lui ordonne mille écus de rente annuelle, payable pour elle & pour les siens à jamais. La Seigneurie fit en outre ses enfants & leur postérité gentilshommes &, pour marque éternelle de ce qui était arrivé, elle voulut que tous les ans au même jour de S. Vito, on plantât un étandard & qu'on le mit à la fenêtre. Cet étandard est de taffetas cramoisi. On y voit peint S. Marc, patron de la Cité de Venise. A genoux est une femme &, devant elle, un pot d'œilletts. Le Duc avec la Seigneurie & tout le reste des Citoyens passent devant en procession ce même jour &, en passant l'on fait une grande révérence &, de là, l'on va à l'Eglise S.Vito.

En outre, il est ordonné que les armoiries de Tiepoli & de tous les conjurés qui étaient avec lui seront effacées, ôtées, & rompues, la part où elles seront trouvées, soit en plate peinture, soit en pierre, ou en bois, & que ceux qui les garderont seront punis corporellement comme complices de son exécrable attentat. Que la maison de Tiepoli, assise sur Rialto, sera rasée, & qu'en sa place on dressera une boucherie publique afin que cela témoigne à la postérité que le lieu où le dessein avait été pris de répandre le sang innocent des citoyens, méritait d'être destiné pour être abreuvé du sang des bêtes.

La Seigneurie veut encore que ceux qui portent le nom de Tiepoli soient désormais tenus & déclarés incapables de pouvoir monter à la dignité Ducale, comme indignes de la qualité qu'un de leur race avait voulu usurper par tyrannie. Elle enjoint aussi qu'ils aient à changer leurs armes, & qu'au lieu de celles qu'ils portaient auparavant, ils portent un écu de gueules, brouillé de sang, à une queue de scorpion d'argent. Armes dignes de l'auteur d'une si grande & si abominable trahison. L'écu & le sang signifiaient la marque perpétuelle & le dessein désespéré qu'il avait pris de répandre tant de sang. Et la queue du Scorpion, le venin de Tiepoli qui avait paru sur la fin en la queue de ses actions. Cette queue était d'argent, parce que par argent il avait corrompu les volontés du peuple & fondé son exécrable projet d'usurper la République, au prix du sang & de la mort du Duc, de la Seigneurie, & de ses Citoyens.

C'est la fin misérable & Tragique de Tiepoli, commune presque à tous ceux qui se laissent emporter si avant à leur ambition que d'attenter sur les puissances souveraines.

A la mienne volonté que son exemple servît d'instruction à tous les perturbateurs du repos commun. Tant de malheurs qui en succèdent tous les jours n'ensanglanteraient pas les publiques échafauds. De si grands Capitaines & conducteurs d'armées qui ont tant de fois défié la mort au milieu des plus sanglants hasards, n'auraient point fini leur vie par la main d'un infâme bourreau. Je m'étonne que ceux qui voient ces spectacles, ou qui les entendent réciter, n'en deviennent plus sages. Il faut bien dire que l'ambition qui est aveugle, remplit aussi d'aveuglement tous ceux qu'elle possède une fois. Ils courent aussi librement à leurs funérailles qu'à des noces, & il n'y a espèce de méchanceté qu'ils n'attendent, pourvu qu'ils espèrent de dominer.

O Ange Tutélaire de la France, qui aviez si longtemps conservé notre grand Roy & détourné de son chef les pointes homicides, & qui pour nos péchés avez souffert qu'il nous fût ravi, veuillez garder la sage & généreuse Marie ! Bénissez toutes ses entreprises & permettez (ô grand Dieu) qui avez commandé à vos Messagers volants de planter leur camp tout à l'entour de ceux qui vous craignent, que le bon Ange accompagne toujours notre Monarque. Achevez par sa main ce que les Oracles lui promettent, & qu'à mesure que ses ans croîtront, votre grâce s'augmente avec lui, de telle sorte que les autres Rois apprennent de lui à régir leurs Empires. Que la valeur de ce digne successeur du grand Henry arbore un jour votre Croix aux terres Idumées, & que le bruit de sa sagesse attire les Princes les plus éloignés pour lui venir offrir leurs sceptres & pour s'unir avec lui à étendre la domination de votre Christ par toutes les Provinces de la terre, afin que, vivant sous une même foi & sous un même Roy, nous célébrions votre gloire & mêlions nos Cantiques de louanges avec ceux des esprits bienheureux !

Commentaire

Bajamonte Tiepolo ou Boemondo Tiepolo, (? - 1328), fils de patricien, petit-fils et arrière-petit-fils de doges. En 1310 (ou 1309), *il fut à la tête d'un complot contre le gouvernement : il devait tuer le doge Pietro*

Gradenigo, dissoudre le grand conseil et le remplacer par une élection annuelle. Le complot fut découvert la veille du jour où il devait éclater : on se battit sur la place Saint-Marc et la victoire resta au doge. Réfugié dans son palais, Tiepolo se rendit en échange de la vie sauve et mourut en exil (Wikipedia)

15. *Flaminie, dame romaine, pour épouser son amoureux, fait mourir Altomont son mari, & de ce qui en advint.*

J'AI protesté au commencement de cet ouvrage que je ne voulais point nommer de leur propre nom ceux de qui je publie la fin funeste & tragique. Pour quelques particuliers, je ne veux diffamer plusieurs honnêtes familles. Je me contente de rapporter la vérité du sujet, les lieux ou les Provinces où les choses sont arrivées, ensemble le temps à peu près, encore qu'il n'en soit pas trop besoin puisqu'il n'y a point ici d'Histoire en ce volume qui ne soit advenue depuis vingt ans. Il n'y a guère davantage de celle que je vais vous réciter.

Ceux qui savent tant soit peu les affaires du monde, n'ignorent point que nous avons vu assis dans la chaire de S. Pierre, un Pape sorti de fort bas lieu. Il était fils d'un pauvre Contadin, ou paysan, d'un village qui est situé près de Senogaille, en la marche d'Ancône. Deux Cordeliers l'amenèrent du lieu de sa demeure à Rome & là, il profita si bien aux bonnes lettres qu'étant parvenu en âge, son savoir le rendit enfin Père gardien de leur Couvent. Et, comme quelque différend touchant la religion fut survenu en Espagne, il y fut envoyé par Pie V. en qualité d'Inquisiteur, réformateur, où il s'acquitta si dignement de sa charge qu'étant de retour à Rome, il y reçut le chapeau de Cardinal. Quand il fut parvenu à cette très-illustre dignité, il commença à faire du bien à ses pauvres parents &, mémement, il retira chez lui un sien frère que nous appellerons Altomont. Cet homme, bien que nourri toute la vie au village, se rendit néanmoins en peu de temps si bien versé aux affaires que l'on fait en Cour de Rome qu'on

eut dit qu'il n'en avait jamais bougé. Il avait un bon sens qui, ayant été cultivé, méritait d'être employé.

Le Cardinal son frère, qui était un des grands hommes de notre siècle, ayant aussi remarqué son jugement, lui acheta un office honorable qu'il exerçait sans reproche. Il passa en l'exercice de cette charge quelques années, sans qu'il lui prit envie de se marier. Durant ce temps, il y avait en la ville une Dame d'honnête famille, fort accorte & fort galante. Nous la nommerons Flaminie. Ses parents lui avaient fait apprendre en sa plus tendre jeunesse tout plein d'exercices vertueux. Entre autres, elle jouait si parfaitement du luth qu'il n'y avait maître en Italie qui osât s'égaler à elle. Ses attraits & ses appas, joints à sa beauté, bonne grâce, & autres louables parties, eurent tant de puissance sur Altomont qu'il en devint extrêmement amoureux.

Le Cardinal ayant appris cette nouvelle amour, par l'ouverture que son frère lui fit du mariage qu'il prétendait contracter avec Flaminie, ne voulait nullement y prêter son consentement, soit qu'il présageât le malheur qui en succéderait, soit qu'une autre occasion l'en divertît. Néanmoins, vaincu par les larmes & par les supplications d'Altomont, il s'y accorda enfin & fit demander cette fille à ses parents. Eux, voyant que cet homme avait des moyens & un frère encore colloqué en un si haut degré d'honneur, de qui il pouvait retirer beaucoup de commodités, la lui accordèrent fort librement, sans s'informer si elle l'avait agréable. Faute notable où tombent le plus souvent les pères & les mères, qui ne regardent qu'à ce qui leur semble bon & expécient, & ne considèrent pas que tous les enfants ne sont pas d'un si bon naturel que de se conformer à leurs volontés.

Flaminie est donc accordée outre son gré à Altomont. Elle n'ose contredire à ses parents &, toutefois, elle ne peut oublier l'amour qu'elle porte au Seigneur Saluste. C'était un gentilhomme Romain des plus accomplis de la ville. Il avait longtemps fait l'amour à cette fille &, par sa persévérance & par son mérite, acquis ses bonnes grâces. Comme il pensait jouir du fruit de ses amours par l'honnête voie du mariage, voilà qu'un autre que l'on croit plus riche que lui est préféré & lui fraude de son attente.

Quand il sut que le mariage d'Altomont & de Flaminie était conclu, il se mit à maudire l'amour & son infortune. Il accusa les astres non coupables de son malheur & proféra tout ce que la rage profère lorsqu'elle s'est rendue maîtresse de notre raison. *Ha !, disait-il, cruel Amour, faut-il qu'après tant de peine & de travail, j'aie battu les buissons & qu'un autre*

prenne les oiseaux ? Est ceci le salaire que reçoivent ceux qui passent les soirs & les nuits à te servir ? O indigne récompense ! o malheureuse fortune !, à quoi me réservais-tu, le jour que je reçus naissance ? Et vous, astres complices de mon cruel destin, pourquoi ne répandiez-vous toute votre mauvaise influence à mon berceau ? Si je fusse mort au point que je venais de naître, je serais bienheureux & ne ressentirais pas maintenant le plus cruel martyre que le désespoir fait souffrir.

Tandis que Saluste lamente la perte de ses amours, Flaminie soupire la sienne. Elle appelle cent fois la mort à son secours & accuse d'injustice ses parents. Quelquefois, elle entre en un si cruel désespoir qu'elle veut ouvrir son sein d'une dague ou avaler des charbons ardents comme Porcie. Cependant, Altomont la visite, elle dissimule sa passion & lui fait assez bon recueil en apparence, pour ne donner point sujet à ses père & mère de se fâcher contre elle & de l'accuser justement de désobéissance. Enfin, le mariage s'accomplit & Altomont recueille la première fleur de sa virginité. Toutefois, un autre en a la pensée. Elle ne peut l'arracher de son cœur, quelque soin qu'elle y puisse mettre, car cette première amour y était enracinée.

Saluste, après s'être aucunement résolu à cette perte, s'efforçait de se divertir & s'ôter de la mémoire cette affection, par la visite qu'il faisait d'autre sujets. Le temps commençait peu à peu à rendre ce feu languissant lorsqu'il se trouva un jour aux champs, au mariage d'une sienne parente, où Flaminie avait été invitée avec son mari. Ils n'eurent pas plutôt jeté les yeux l'un sur l'autre qu'amour commença de rallumer son étincelle presque éteinte. Si Flaminie eût si bien osé s'approcher de Saluste, comme elle lui lançait à tous moments des regards doux & pitoyables, elle lui eût bientôt déclaré le mal qui la possédait. Mais la crainte qu'on ne découvrît sa passion, ne lui donnait point d'autre permission que l'usage des œillades qui témoignaient assez à Saluste ce que son cœur voulait dire.

Après dîner, le nouveau marié fit apporter un luth qu'il mit sur la table &, avec la compagnie, pria Flaminie d'en vouloir jouer. Son mari même l'en requit. Elle, après quelques excuses, se voyant pressée par les prières d'une si honnête assemblée, prit l'instrument &, l'ayant mis d'accord, se mit à le toucher si mélodieusement & à y marier si bien la douceur de la voix qu'on eût dit que quelque esprit céleste était descendu en terre pour y faire entendre la douce harmonie du Ciel. Après plusieurs airs qu'elle accorda sur le luth, elle se mit à jeter un regard sur Saluste, capable de faire mourir

& revivre à même temps, & puis chanta ces vers qu'elle même avait composés en sa langue Italienne. Un mien ami me les donna à Rome. Ils commencent ainsi, *Crudel Amor*. Je les ai traduits mot à mot en cette sorte, sans y ajouter ni diminuer :

CHANSON.

*Cruel Amour cesse de me poursuivre:
Ne vois-tu pas que mon cœur est à toi,
Et que plutôt je cesserai de vivre,
Que de changer de constance & de foi?*

*Je ne m'en puis ni ne m'en veux distraire,
Amour a su nos cœurs trop bien lier.
Quoique le Ciel me soit toujours contraire,
Je ne saurais son mérite oublier.*

Toute l'assemblée ne cessait de louer les parties & louables qualités dont cette Dame était accomplie lorsque Saluste, touché au vif de son amour, tâchait de l'accoster pour lui déclarer l'état où il était réduit & pour la requérir d'avoir pitié de son mal. Elle n'était pas en moindre peine &, si la crainte de son mari ne l'eût retenue, elle eût bientôt accompli le désir qu'elle avait de parler à lui.

Enfin l'heure de partir étant venue, la compagnie prit congé des nouveaux mariés. Altomont ramena sa femme à son logis & Saluste s'en retourna aussi, accompagné de quelques siens amis, avec le regret de n'avoir pas eu la liberté d'entretenir sa Maîtresse. La coutume du pays n'est pas semblable à celle de France où les femmes mariées discourent librement avec les hommes. Les Italiens sont plus jaloux & tiennent pour maxime, qu'on doit garder & enfermer les femmes aussi bien que les poules, autrement on est en danger de les perdre. Coutume que je ne saurais approuver, puisqu'il est impossible d'empêcher une femme de mal faire, quand elle en a fait la résolution. Les murailles, ni les tours d'airain, ne sont pas capables de les retenir. Toutes les Histoires anciennes & modernes le témoignent, & cette-ci encore vous l'apprendra si vous prenez la peine d'en voir la suite.

Quand Flaminie fut arrivée au logis avec son mari, elle feignit de se trouver un peu mal, de sorte qu'elle se retira dans une chambre écartée pour s'y reposer. Ce fut à l'heure que la violence de son amour, ne pouvant plus

se contenir, sa bouche proféra ces paroles : *Vivrai-je donc (disait-elle) toujours en cette misère, sans que je donne remède à mon mal ! Serai-je comme la biche blessée qui porte le dard qui lui perce le corps & qui, au lieu de rechercher le dictame pour l'en tirer, fuit par monts, par vallées, & par plaines, sans considérer qu'elle ne s'éloigne point de la cause de sa blessure ? Porterai-je toujours dans mon cœur la cruelle flèche de l'Amour, en fuyant la douce Panacée qui l'en peut arracher ? Non, non, il est temps que la guérison s'en ensuive & que je foule aux pieds tous les vains respects de cette chimère d'honneur qui prend naissance du cerveau creux des maris jaloux.* Achevant ce discours, elle prend du papier & de l'encre, & puis elle écrit à son Saluste cette lettre :

L'Amour que je vous porte ne permet pas que je souffre davantage sans vous en donner une entière connaissance. La fâcheuse étreinte dont je suis liée n'est pas assez forte pour m'empêcher de vous voir si vous avez le courage de vous trouver demain à l'heure & au lieu que cette fidèle messagère vous assignera. Si vous m'aimez comme vous m'avez autrefois protesté, vous y trouverez celle qui meurt mille fois le jour pour ne vous voir pas, & qui vit de l'espoir qu'elle a de bientôt vous voir. Adieu, seul espoir de mes désirs.

Ayant clos cette lettre, elle appelle une sienne fille de chambre nommée Lucie, en qui elle avait une entière confiance &, après l'avoir conjurée de tenir secrètes ses amours, elle la prie de porter cette lettre & de la donner habilement à Saluste. Lucie sut si bien faire son ménage qu'ayant épié l'occasion que Saluste sortait de chez lui, elle le tira à part & lui ayant rendu la lettre, lui exposa ce que sa Maîtresse lui avait commandé de lui dire particulièrement &, de peur d'être découverte, s'en retourna aussitôt vers elle. Si cette nouvelle fut agréable à notre amoureux, j'en laisse le jugement à ceux qui, désespérés de jouir du fruit de leurs amours, voient en un moment la fortune leur tourner son regard aimable. Quand il eut ouvert la lettre & lu ce qu'elle contenait, il bénit mille fois l'Amour de la récompense qu'il lui donnait de tant de travaux qu'il avait endurés. Ce reste du jour avec la nuit qui survient, lui semblent un siècle, tant ils retardent, (comme il lui est avis) leurs courses. *Que ta venue (disait-il) est longue, ô belle Courrière du jour. Si l'Amour a quelques fois possédé ton âme, prends pitié d'un pauvre amoureux qui attend la récompense de ses travaux par ton heureuse arrivée. Hélas ! je pense que le plaisir que tu reçois à baiser ton Céphale te retient ainsi dans le lit paresseuse, sans te*

soucier de la peine des autres. Enfin, après avoir longtemps invoqué le jour, l'Aurore vient, qui rend vermeil l'azur du Firmament & qui chasse les ténèbres de la nuit. Notre amoureux de qui le repos avait été interrompu, saute du lit &, de peur de manquer au lieu de l'assignation & à l'heure que Lucie lui avait donnée, il aime mieux y aller de bonne heure & y attendre, que d'y être attendu. C'était en une Eglise au delà du Tibre où le rendez-vous s'était donné. Profanes, qui d'un lieu d'oraison font une spelonque [antre] d'adultère ! O maudits & désespérés !, n'avez-vous point de honte de votre vilenie & ne craignez-vous pas que celui qui voit tout, ne vous chasse plus rudement de sa présence qu'il ne fit ceux qui faisaient autrefois de son Temple une caverne de larcins ? O Dieu !, où est votre foudre, que vous n'en employez la rigueur sur ceux qui commettent ces sacrilèges. Il n'y en a que trop aujourd'hui, & il faut bien dire que votre patience est infinie puisqu'elle voit & qu'elle souffre de telles ordures.

Saluste n'eut guère demeuré dans ce lieu sacré qu'il y vit entrer Flaminie qui, pour contrefaire la dévote, s'en va agenouiller devant un Autel &, son chapelet entre les mains, marmotter des oraisons. Lui, s'approche, s'agenouille pareillement auprès d'elle & fait semblant de prier Dieu ; mais, en effet, ils commencent à discourir de leurs sales amours & à se plaindre de ce qu'ils vivaient ainsi séparés l'un d'avec l'autre. Ce n'étaient que soupirs & que regrets. Enfin, Flaminie apprend un moyen à Saluste pour la venir voir. C'est une petite porte qui répondait au jardin, par où il pouvait entrer dans sa chambre sans être aperçu de personne. Le logis où Altomont se tenait est en un lieu fort écarté, entre Sainte-Marie-Major & la Trinité-du-Mont. On l'appelle la vigne du Cardinal son frère. Il n'y a que bien peu de maisons à l'entour, & encore ce sont maisons de plaisance qui ne sont pas ordinairement si habitées que celles du cœur de la ville. Ainsi, ayant disposé du moyen de se voir & de satisfaire à leurs désirs impudiques, ils se séparent, de peur de ne donner point de soupçon de leurs amours à quelqu'un de leur connaissance qui eût peu survenir.

Saluste ne manque pas le soir même, tandis qu'Altomont est chez son frère, d'aller trouver sa Maîtresse qui le faisait attendre par Lucie à l'huis de ce jardin où, cependant, Flaminie se promenait. Quand il y fut entré & qu'ils se virent, ils coururent l'un vers l'autre. Ce n'étaient que baisers & qu'embrassements. A peu près que leur âme, à demi folle de plaisir, ne quittât la demeure de leurs corps. Enfin, ayant repris leurs esprits que le trop grand contentement leur avait presque ôté, Flaminie mena dans sa

chambre son amoureux, là où il commença de souiller le lit d'autrui & de violer la couche honorable & sans macule dont Dieu a fait un grand Sacrement en son Eglise. Après avoir assouvi leur volupté, ils confirmèrent leur amour par une promesse qu'ils se firent réciproque, de s'aimer jusques à la mort. Ils continuèrent en leurs sales passe-temps plusieurs jours sans que personne s'en aperçut.

Mais il n'est rien de si caché qui ne se découvre à la fin. Il n'est point de feu qui sorte sans fumée, & principalement celui de l'Amour qu'on ne peut receler que bien difficilement. Tandis qu'ils se voient presque tous les jours, & qu'ils en ont la commodité parce qu'Altomont est ordinairement au Vatican, ou bien chez son frère de qui il gouvernait la maison, il arrive qu'une servante du logis, native du village du mari, étant entrée dans ce jardin pour y cueillir certaines herbes, s'y endormit si bien qu'elle y passa tout le jour sous un arbre sans que personne s'en aperçut. Comme, la nuit survenue, elle ouvrit les yeux, bien étonnée d'avoir tant dormi, & comme elle voulait se lever, elle entendit des personnes qui parlaient ensemble. La curiosité lui fit tendre l'oreille, de sorte qu'elle ouït quelques discours amoureux que Saluste & Flaminie tenaient l'un à l'autre & entrevit des baisers qu'ils se donnaient lorsqu'il prenait congé de sa Dame. Cette servante ne dit mot, mais elle se leva tout doucement & entra dans le logis. Après, ne pouvant supporter l'injure qu'on faisait à son maître, elle lui récita à son retour ce qui se passait à son désavantage. Altomont fut bien ébahie de ces nouvelles. Il devint dès l'heure même tout pensif & ne put si bien dissimuler sa passion que sa femme, qui était la plus fine & la plus accorte de son temps, ne s'aperçut aussitôt qu'il avait martel en tête. Et, se doutant bien de ce qui en était, elle fit avertir le lendemain au matin Saluste, de ne revenir plus à son logis jusques à tant qu'elle le lui mandât, parce qu'elle craignait que son mari n'eût découvert quelque chose de leurs amours.

Cependant, Altomont commence à prendre plus particulièrement garde sur les déportements de sa femme. Il met à l'entour d'elle des personnes qui épient ses actions & celles de Lucie qui ne peut si bien faire ses messages qu'on ne la découvre enfin parlant à Saluste. Quand Altomont en eut appris la nouvelle, il fut assuré de ce dont il était aucunement en doute. Il avait déjà su comme ce Gentilhomme avait aimé sa femme durant qu'elle était fille, de sorte qu'à l'heure même qu'il sut de la servante ce qu'elle avait aperçu dans le jardin, il eut soupçon de ce qui se passait entr'eux. Leurs

amours ayant ainsi été découvertes, il commence à maltraiter sa femme, lui reproche sa faute, la tient enfermée & chasse Lucie.

Le Cardinal son frère est averti de ce mauvais ménage & n'en dit autre chose sinon que, s'il a commis la folie, il faut qu'il la boive. La ville de Rome en est aussi abreuvée. Saluste n'ose plus s'approcher du logis de sa Maîtresse. Il lamente, il pleure, non tant pour son malheur, que pour la captivité de celle de qui dépend toute son espérance. Si la crainte & le châtiment des hommes ne le retenait, il irait un jour rompre les portes du logis pour s'en aller avec elle en une autre contrée.

Six mois se passèrent en ces tumultes, durant lesquels Flaminie sut si bien regagner les bonnes grâces de son mari par ses allègements qu'elle eut plus de liberté qu'auparavant. Elle lui avait juré de ne voir jamais Saluste, mais c'étaient des serments amoureux dont la misérable croyait les Dieux ne tenir point de compte & n'en faire que rire. Sous cette promesse, son mari avait mis toutes choses sous le pied & les tenait comme jamais non arrivées.

Mais qu'il est mal aisé de détourner une mauvaise âme de sa malice ! Flaminie n'eut pas plutôt la clef des champs qu'elle fit pis qu'auparavant. Et, au lieu que son Adultère avait accoutumé de la venir voir à son logis, elle l'allait trouver à un autre où il l'attendait aux heures entr'eux assignées. Là, ils se moquaient de la patience & de la sottise d'Altomont que sa femme savait si bien endormir qu'il n'y voyait plus goutte. Toutefois, fâchés à la parfin de n'avoir pas toute la liberté qu'ils désiraient d'avoir, ils attentèrent une chose horrible & détestable contre la personne du mari. Le projet fut de s'en défaire, & de l'envoyer en l'autre monde, afin d'avoir puis après moyen de se marier ensemble. Une fois, Flaminie avait résolu d'y employer le poison mais Saluste, craignant qu'elle ne fût découverte, prit sur lui la charge de le dépecher.

Je vous ai dit ci-dessus que le lieu où faisait sa demeure Altomont est écarté du cœur de la ville car, du côté où est la vigne de son frère, il y a peu de maisons, si ce n'est des palais & autres bâtiments des grands de Rome qui y vont pour s'y promener & pour y prendre l'air. Le mari avait accoutumé de se retirer bien tard : tantôt il venait du Vatican où son office l'appelait tous les jours ; tantôt de chez son frère, comme ayant la charge & l'administration de sa maison. Saluste, voyant que la plus assurée & la plus secrète voie était de l'attaquer comme il s'y retirait, fait si bien qu'il gagne un valet qu'il avait &, par belles promesses, l'induit à être complice de

l'assassinat qu'il voulait faire. Ils se cachèrent donc un soir à un coin proche du logis d'Altomont où ils l'attendent pour lui ôter la vie. La chose était plus horrible pour l'entreprise que malaisée pour l'exécution car le pauvre homme qui ne songeait à aucun mal, venait ce soir du coucher du Cardinal son frère pour se retirer en son logis qui était tout contre.

Ces homicides, sans rien dire, l'assailrent & lui donnent deux ou trois coups d'épée au travers du corps, avant qu'il ait moyen de crier. A peine peut-il proférer, à l'aide, qu'il vomit avec son sang sa vie. Un de ses domestiques entendit son cri & courut pour voir que c'était, mais ce fut trop tard. Il le trouva étendu de son long, tout souillé de son sang. Il se mit à crier, tout le logis vint au secours, & entre autres sa femme. Voyant ce sanglant spectacle, la fausse femelle tombe de son haut & contrefait l'évanouie, tandis que ceux du logis, dolents & éplorés, emportent le corps dans le logis & le couchent sur un lit.

Flaminie montrait en apparence le plus grand deuil qu'on puisse imaginer. Elle arrachait ses cheveux, égratignait son visage, battait cruellement son sein & proférait des regrets pitoyables. *O Ciel (disait-elle) que t'ai-je fait, que tu me prives de la compagnie d'un si cher époux ? Faut-il que je perde si tôt le meilleur mari qui fut jamais au monde, & encore par une aventure si triste & si funeste ? Cruel, quiconque tu sois, qui as commis une telle méchanceté, saches que si je la découvre, j'en poursuivrai la vengeance par les voies de la justice, & ne cesserai jusqu'as à tant que j'aie par ta vie apaisée ses Mânes. Que si cette voie me manque, assure-toi, que moi-même je tremperai mes mains dans ton sang & t'arracherai le cœur, sans avoir aucune pitié, non plus que tu n'en as point eu de celui qui ne méritait pas de ressentir une telle cruauté. O mort ! avance la fin de mes jours, puisque j'ai perdu tout mon repos, & mets dans le tombeau ceux qui n'avaient qu'un même cœur & qu'une même volonté.* Finissant ces regrets, elle s'allait jeter sur le corps mort de son mari qu'elle baisait & embrassait étroitement, & semblait qu'elle y voulait laisser la vie. Les domestiques avaient bien de la peine à l'en retirer & à la consoler.

Tandis, le logis du Cardinal est abreuvé de ces tristes nouvelles. Il dormait déjà de son premier sommeil lorsque son valet de chambre l'éveilla & l'avertit du meurtre de son frère. Lui, comme un homme dissimulé s'il en fut jamais au monde, ne s'en émut autrement en apparence, mais il ne laisse pas pourtant d'en ressentir une extrême douleur car il l'aimait à l'égal de lui-même. Il croit dans son âme aussitôt que Saluste & Flaminie ont

perpétré cet acte, & le juge par ce que son frère était un homme paisible qui s'acquérait tout le monde pour ami & qui n'offensait jamais personne. Or il avait connaissance de leurs amours & du différend qui était intervenu pour ce sujet autrefois, entre le mari & la femme. Mais ce qui le confirma encore plus au jugement qu'il en faisait, ce fut quand on lui rapporta les plaintes & les regrets de Flaminie, qu'elle proférait avec tant de passion qu'on croyait qu'elle en devait mourir. *Méchante louve !* (disait ce judicieux Cardinal à part lui) *tes soupirs sont des soupirs de Musique. Ils partent de ta bouche & non pas de ton cœur. Tes larmes ressemblent à celles du Crocodile qui pleure pour attraper quelque passant au rivage du Nil. Dieu me fasse la grâce de me venger de votre méchanceté que je dissimulerais pour encore, attendant que je vous puisse donner à tous deux le payement que vous méritez.* Ruminant ce discours dans son âme, il montrait en apparence autre chose qu'il n'avait dans le cœur & proférait tout haut ces paroles : *Dieu soit loué du bien et du mal qu'il me donne. Dieu veuille pardonner à ceux qui ont perpétré cet acte indigne & malheureux.*

Quand le soir fut arrivé, toute la ville de Rome fut remplie de la nouvelle de cet Assassinat. Tout le monde regrettait ce mari qui était en estime d'être un fort homme de bien. Plusieurs faisaient divers jugements de cette mort & presque tous se rapportaient à Saluste & à Flaminie dont l'on savait les anciennes fréquentations. Si le Cardinal eût voulu, il les eût fait saisir tous deux, constituer prisonniers &, par des indices qui n'étaient que trop grands joints à son autorité, il était capable par une question de tirer la vérité du fait. Mais il considérait que s'il en commençait une fois, la poursuite son honneur l'obligerait d'en voir une fin à son avantage & par, même moyen, il acquerrait force ennemis parce que ces adultères, & principalement Saluste, avaient pour parents les principaux de la ville & appartenaient à tout plein de Prélats & de Cardinaux. Cette considération le retint. Je crois fermement qu'il aspirait au Papat & il jugeait qu'on ne parvient pas en ce suprême sommet d'honneur en faisant des ennemis. Quelques fois, un petit compagnon en peut détourner la fortune. Les exemples en sont ordinaires.

Ce Cardinal donc supporte cette perte constamment. Pendant que tout le peuple admire sa douceur & sa patience, Flaminie qui faisait tant l'éplorée, voyant qu'après que son mari fut mis dans le tombeau, on n'en faisait non plus de bruit que chose non jamais advenue, commence à prendre courage, après s'être retirée en la maison de son père. Tandis,

Saluste après cet assassinat, ayant appris que le peuple murmurait contre lui & qu'il l'en croyait être l'auteur, pour se purger de ce soupçon, va trouver le Cardinal en son logis, qui le reçoit fort humainement & avec de feintes embrassades. Saluste lui dit qu'il vient pour lui rendre raison d'un mauvais bruit qu'on publie par la ville, qu'il était l'assassin de son frère. Que c'était la plus grande calomnie qui fut jamais inventée contre un homme de bien. Qu'il avait toujours fait profession de l'honneur du monde, & plus encore de celui de Dieu. Que jamais une si détestable pensée n'était entrée dans son âme, & qu'avant que de perpétrer un acte tant indigne d'un Cavalier, il voudrait souffrir mille morts. Qu'à ces fins il suppliait son Illustrissime Seigneurie de n'avoir pas cette croyance que ses ennemis tâchaient d'imprimer par tout afin de le rendre odieux, mais de le tenir au rang de ses plus humbles serviteurs, pendant que le temps découvrirait la vérité du fait.

Le Cardinal dissimulant toujours ce qu'il en pensait, lui répondit qu'il pouvait dormir en assurance de ce côté là, que jamais il n'avait cru qu'un Gentilhomme d'honneur & de réputation, comme il était, eût voulu commettre une chose si éloignée de ceux qui portent le titre de nobles. *Je vous estime* (disait-il), *Seigneur Saluste, trop homme de bien & d'honneur. Je fais trop de cas de votre mérite & de la franchise de votre âme. Et, pour preuve que je n'ajoute point de foi à ces médisances, vous me ferez plaisir de me visiter souvent comme bon ami. Je n'ai rien qui ne soit à votre service.* Voilà comme ce fin vieillard endormait Saluste. Il en faisait autant à Flaminie qui l'allait voir ordinairement. Ainsi, nos amoureux, croyant que tout était calme, jouissaient librement de leurs amours, attendant que l'an du deuil étant expiré, ils pussent s'épouser ouvertement. Toutefois, comme ceux qui ont commis de telles méchancetés, sont toujours en peur, ils délibérèrent d'entasser crime sur crime. Le valet qui avait assisté Saluste en son assassinat étant seul qui les pouvait découvrir, ils résolurent de l'envoyer tenir compagnie à Altomont. Ce qu'ils firent par le moyen du boucon [Morceau empoisonné] qu'ils lui donnèrent. Juste punition de Dieu qui punit les méchants par les méchants. C'est le fruit du péché. On est constraint de le goûter tôt ou tard. Nos adultères en sauront que dire sur la fin de cette Tragédie.

Les voilà donc délivrés (comme ils estiment) de toute crainte. La fortune leur rit. Il semble que tout contribue à leurs méchancetés. La feinte bonté du Cardinal les endort. Ils croient que c'est un homme qui ne pense

qu'aux choses de l'autre vie & que celles de ce siècle lui sont toutes indifférentes. Ce jugement qu'ils en font est cause qu'après que l'an & le jour est passé depuis la mort d'Altomont, Saluste épouse impudemment Flaminie. C'est à l'heure que toute Rome voit à l'œil que ce qu'on avait soupçonné n'est que trop véritable. Les amis & les parents du premier mari en crient tout haut. Sa sœur, mère d'un grand & renommé Cardinal qui vit à présent, les mettrait en justice si son frère ne lui commandait de se taire. En effet, il ne voulait pas perdre si témérairement le souverain degré où il aspirait. Tout un temps on ne parlait que de ce mariage, mais enfin, quelque autre sujet étant survenu, celui-ci vint à s'éteindre, de sorte qu'on ne s'en souvenait plus. Joint que le Cardinal passant en Carrosse devant le logis des nouveaux mariés s'arrêtait bien souvent & les visitait, comme pareillement aussi eux lui rendaient sa visite. En apparence, Saluste était un des meilleurs amis de ce Cardinal au grand étonnement de ceux qui voyaient ces choses & qui avaient appris le meurtre de son frère & les justes ressentiments qu'il en devait avoir.

Comme ceci passe de la sorte, il arrive que le bon Pape qui tenait alors les clefs de saint Pierre, vint à décéder. Dieu mette en paix son âme ! Toute la Chrétienté lui est fort obligée, tant pour la réformation qu'il fit du Calendrier que pour celle du Clergé. On ne dira jamais de lui qu'il soit entré au Pontificat comme un Renard, qu'il y ait régné comme un Lion, & qu'il y soit mort comme un Chien. Ses vertueux déportements ont toujours témoigné la sincérité de son âme qui sans doute recueille maintenant au Ciel la fin de ses travaux. Mais, pour revenir à notre Histoire dont je m'étais détourné par la mémoire d'un si grand Pasteur de l'Eglise, les Cardinaux s'assemblèrent au Conclave pour procéder à l'élection d'un nouveau pape. On eut bien de la peine en cette élection. Il y avait tant de brigues que, quand on pensait avoir achevé, tout était à recommencer. Enfin, par l'inspiration du saint Esprit & par l'entremise de ce grand Cardinal Farnèse dont le souvenir vit encore dans Rome & y vivra éternellement pour tant d'obligations que les Citoyens lui ont, le Cardinal frère d'Altomont est créé Pape contre l'opinion de tout le monde & contre l'espoir de plusieurs. Après les cérémonies achevées, il est assis en la chaire de saint Pierre. Ses amis le viennent féliciter. Ce ne sont que récompenses & que bienfaits qu'il distribue envers ceux qu'il chérit. Jamais il n'y eut Pape si reconnaissant.

Saluste & Flaminie furent bien étonnés du succès de sa souveraine grandeur. Ils pensent alors à leurs consciences & leur semble déjà qu'ils reçoivent de la main d'un bourreau le châtiment qu'ils ont mérité. Ils s'en fussent fuis dès l'heure même, n'eût été que la douceur que tout le monde attribuait à l'âme du Saint Père & qu'il leur avait toujours témoignée en apparence, fit que Saluste délibéra de lui aller baisser les pieds comme les autres & de le féliciter. Il y fut en compagnie de certains Prélats, ses parents, & ses amis. Le Pape le reçut assez courtoisement & lui, après avoir rendu l'honneur accoutumé, supplia sa Sainteté de se ressouvenir du témoignage qu'elle lui avait toujours rendu, de n'ajouter point de foi aux calomnies qu'on lui avait imposées, touchant le meurtre de son frère dont il n'était nullement coupable, qu'il était prêt de lui porter toujours sa tête qu'il en fût convaincu. *Non, non* (répond le Pape), *je ne crois pas que cela soit ; & quand cela serait, je vous pardonne, à la charge que désormais vous soyez sage & que je n'aie nulle reproche de vous en quelque chose que ce soit. Je vous le commande expressément. Retirez-vous, & que je n'en oye plus parler.*

Saluste, ayant reçu cette réponse, après l'avoir remercié, retourna à son logis où il communiqua à la femme ce que le Pape lui avait dit. Elle, fine & rusée comme nous avons dit, interpréta aussitôt en mal cette réponse. L'exemple de Semeï [Schimeï] fils de Bocri se repréSENTA soudain devant ses yeux. C'était un homme qui fit mille indignités à David, du temps qu'il fuyait la persécution d'Absalon. Lorsque Salomon fut assis au trône de son père, Semeï vint implorer sa grâce. Le Roy lui pardonna, mais à condition qu'il ne sortirait jamais hors de Jérusalem sans congé. Le succès qui en arriva est écrit en l'histoire des Rois. Ce Pape, imitant Salomon en ce fait ici, Saluste & Flaminie ne voulurent pas attendre qu'on leur suscitat quelque accusation. *Je vois bien* (disait-elle) *mon ami, que si nous ne pensons à nos affaires, nous sommes perdus. Ce n'était que dissimulation, tout ce que ce Pape a pratiqué en notre endroit afin de ne trouver point d'obstacle pour parvenir au Saint Siege. Maintenant qu'il y est assis & qu'il ne craint plus personne, comme celui qui peut juger tout le monde & n'être jugé d'autre que de Dieu, il exercera toute la cruauté qu'il pourra s'imaginer à l'encontre de nous. Fuyons, je vous prie, son juste courroux & allons désormais passer le reste de nos jours en quelque lieu où sa main vengeresse ne s'étende point.*

Je ne me soucie pas tant de ma vie (répond Saluste) que je suis en peine de l'incommodité que vous allez recevoir. Plût à Dieu que je vous en pusse retirer par ma mort ! Je vous témoignerais bientôt que je n'ai rien de plus cher que votre repos.

Hélas ! (dit-elle) vous me faites mourir d'une mort plus cruelle que la mort-même de parler à moi de ces choses. Ma vie ne dépend que de la vôtre. Si elle était éteinte, la mienne finirait aussitôt. Je vous prie, laissons ce discours, & pensons où nous nous pourrons retirer promptement pour éviter l'orage qui se lève pour nous perdre.

Il me semble (repart Saluste) que Venise est la ville la plus propre pour nous y confiner. J'y ai des parents & des amis qui nous y assisteront en un besoin, joint que c'est une ville de franchise où les Etrangers sont bien recueillis. Cette résolution semble fort bonne à Flaminie, de sorte que le jour même ils commencèrent à plier bagage, à prendre les choses les plus précieuses qu'ils avaient, à vendre les meubles qu'ils purent & puis, le lendemain, ils sortirent de Rome déguisés, avec Lucie que Flaminie avait retirée chez elle. Ils firent tant qu'ils arrivèrent à Ancône où ils s'embarquèrent, & de là à Venise. Le Pape, ayant appris leur fuite, fut bien fâché de ne les avoir pas punis comme ils méritaient. C'était un homme qu'on estimait, avant qu'il fût assis en la chaire de Saint Pierre, plus doux qu'un Agneau, mais l'effet fit bien paraître puis après du contraire. Il était sévère en ses jugements, grand ennemi de la Noblesse à qui il rognait tous les jours les ailes, & la contenait si bien en son devoir qu'elle n'osait respirer. Il savait commander & se faire obéir en temps & lieu, & punissait grièvement les coupables. On disait communément de lui qu'il n'eût point pardonné à Jésus-Christ. Ce fut lui qui autorisa la Ligue qui, sous le zèle de Religion, donna tant de traverses à notre grand Roy. S'il fit bien ou mal, j'en laisse le jugement à la postérité. Enfin ce fut un grand Pape, qui a fort embellî la ville de Rome, presque mise au lustre où nous la voyons maintenant, &, quand il n'aurait fait que la digne action d'exterminer les bannis d'Italie, sa mémoire doit être célébrée à jamais. On ne lui peut reprocher que sa trop grande rigueur qu'il exerçait principalement sur ceux qui l'avaient offensé, mais en récompense il reconnaissait, ainsi que nous avons déjà dit, ceux qui lui faisaient service. Les hommes qu'il éleva en de si hauts & de si dignes degrés d'honneur outre leur attente, témoignent ce que je dis.

Saluste & Flaminie firent bien pour eux de fuir sa présence, mais ils eussent encore mieux fait s'ils eussent pu fuir celle de Dieu, de qui la justice règne par tout l'Univers. Mais il n'y a lieu de franchise qui soit exempt d'une main si équitable. Comme ils croient être en un port exempt de toute tempête, il faut qu'ils rendent compte de leur vie passée. La compagnie qu'ils ont ordinairement chez eux, n'empêche pas que leurs jours ne soient fauchés en herbe. L'homme de sang, & principalement le perfide, ne voit jamais toutes les années que la Nature lui pourrait donner. Car Saluste est bientôt atteint du bras de Dieu qui lui tranche la trame de la vie en la fleur de ses jours après l'avoir misérablement fait languir quelques mois, sans que la charge que les Vénitiens lui donnent de General de leur armée lui puisse servir de garant, ainsi que vous verrez tout maintenant. Et Flaminie meurt de pareille mort qu'elle fit mourir l'innocent Altomont, mort encore trop douce & trop honorable pour elle. Il fallait qu'un bourreau y mit publiquement la main pour servir d'exemple à ceux qui violent ainsi le droit Divin & humain. Il n'y en a que trop au monde. Ce siècle ne produit que trop de ces monstres abominables, indignes de porter non seulement le nom de Chrétiens, mais encore de converser parmi les Cannibales, & parmi les Tigres & les Ours, puisqu'on n'y pratique point ces exécrables méchancetés. O cruel siècle ! le Ciel ne luit qu'à grand tort sur nous, puisque tu es tout plein de Thiestes, de Tantales, & d'Atréas.

Ces homicides passèrent quelques mois à Venise avec assez d'honneur & de contentement, portant néanmoins toujours dans leur âme le ver de la conscience qui les rongeait sans cesse. Saluste qui était à la vérité un brave & vaillant Cavalier, digne d'honneur s'il ne l'eût souillé d'une tache qu'il ne pouvait laver, fut élu pour General de leurs armées par les Vénitiens qui reconnaissaient sa valeur & l'expérience qu'il avait aux exploits de la guerre. Comme il croit être à l'abri & hors de tout orage sous la protection du Lion Marin, il fait ordinairement sa demeure à Padoue, en un beau Palais, situé aux bords de cette délicieuse rivière que les Anciens nommaient Anasse, ou Medoasse, si je ne me trompe.

C'est là que Flaminie, pour être bien discrète & pour jouer parfaitement du Luth, comme nous avons déjà dit, est visitée d'une infinité de Cavaliers. Sa maison est comme une Académie où la jeune Noblesse apprend toujours quelque chose. Et surtout, les François, attirés du bruit qu'elle avait d'être la plus galante Dame d'Italie, y passent les heures destinées aux honnêtes

loisirs. Et elle ne manquait point de charmes & d'artifices afin de gagner l'amitié d'un chacun, pour s'en servir si la nécessité l'y contraignait.

Durant que la Lombardie ne parle que de ses rares qualités, un jeune Seigneur que nous nommerons Timante, neveu de Saluste, devient amoureux de Flaminie. Cette amour illicite, qu'il tâche au commencement de bannir, prend une telle possession de son âme qu'elle en chasse le jugement & la raison. Enfin, ne pouvant la supporter davantage sans mourir, il la découvre à sa Tante. Encore que la beauté, la jeunesse, la bonne grâce, & la noblesse de ce gentilhomme, jointes à tant de belles paroles, accompagnées de soupirs & de larmes, fussent capables d'émouvoir un roc, elles ne sont pas néanmoins suffisantes d'induire Flaminie à le contenter. Soit qu'elle se représentât l'énormité du crime, soit qu'elle crût que Timante le fit à dessein pour la ruiner envers son Oncle, toutes ces recherches ne moissonnèrent que du vent. Comme il est aux peines d'un cruel désespoir, voilà que la fortune semble le favoriser & lui ouvrir une voie pour parvenir à l'accomplissement de sa passion. Une fièvre lente qui s'était insensiblement coulée dans l'estomac de Saluste, commence à le miner si bien peu à peu qu'enfin, après beaucoup de langueurs, il est contraint de comparaître devant le trône de celui qui juge en dernier ressort.

Après que Flaminie eut versé un torrent de pleurs sur le corps de son mari, qu'elle eut outragé son sein & son visage, &, en arrachant ses beaux cheveux, appelé plusieurs fois la mort, recours des misérables, le temps qui est le médecin de tous maux adoucit peu à peu sa douleur. Sa maison ne laissait pas d'être, comme auparavant, ouverte aux bonnes compagnies, pendant que Timante qui avait succédé aux charges de son Oncle, tâche de se rendre son successeur en la possession de cette femme.

Il y avait pour lors à Padoue un jeune Gentilhomme de la marque d'Ancône doué d'une excellente beauté, & accompli en toutes les plus rares perfections qui peuvent rendre recommandable un Mortel. Ce Gentilhomme, nommé Adonio, était vu de bon œil de Flaminie, et avec un déplaisir si grand de Timante qui prenait garde aux contenances comme font ordinairement les Amoureux, qu'enfin la peste de la jalousie s'emparant de son âme, son amour se change en une rage désespérée.

Les dédains, les refus & enfin tous les martyres de l'Amour, sont consolés de l'espoir qui flatte toujours & qui promet de l'allégement. Mais la jalousie est une infection de si étrange guérison, que même la jouissance

n'est pas capable de la bannir. *Sera-t'il dit* (ce disait Timante tout transporté de cette fureur) *que je recherche une ingrate qui me fuit, & qui se cache de moi ? Dois-je priser une méchante qui me déprise ? Prierai-je toujours une cruelle, qui ne me répond jamais & qui néanmoins ne cesse de prier un autre qui possède moins de mérite ? Souffrirai-je que mon âme vive esclave d'une qui m'a en haine ? Non, je lui veux montrer que, si jusques ici j'ai commis un si grand crime que de l'aimer puisqu'elle en était tant indigne, je veux expier cette erreur par la punition que j'exercerai sur un cœur qui s'ouvre pour tout le monde, hormis pour moi.*

Achevant ce discours, il prend la résolution d'un désespéré. Avec vingt ou trente de ses amis, il entre un jour dans la maison de Flaminie. Le temps était déjà venu qu'il fallait qu'elle rendît compte de la mort de son mari. Mais Lucie, qui avait manié ses folles amours, fut la première exécutée. Timante qui croyait qu'elle maniât encore les seconde passions de sa maîtresse, lui donna dans l'estomac deux ou trois coups d'une petite dague carrée qu'il tenait. La malheureuse, atteinte mortellement, jette un grand cri. Flaminie avait un frère qui voulut faire quelque résistance quand il aperçut cette violence, mais il fut bientôt porté à terre & privé de vie. Elle sortit cependant de son cabinet, ayant ouï la rumeur, & alors Timante, en l'embrassant du bras gauche, commença à la caresser à coups de dague qu'il enfonçait dans son sein & en poussant ce petit poignard il tenait ce discours : *C'est maintenant, Madame, qu'avec cette pointe je vous touche ce cœur que la pitié ne peut onques toucher. C'est ores que je le trouve sensible.* La misérable jette un grand cri &, avec son sang, vomit son âme malheureuse.

Lorsque cette exécution est faite, Timante sort froidement de ce logis avec ses compagnons & se retire au sien. Ses charges, son courage & la grandeur de sa maison, le rendaient si bien assuré qu'il méprise le conseil que quelques uns de ses amis lui donnent de sortir de la ville. Il croit qu'il n'y a nul qui l'osât regarder de travers, tant s'en faut qu'on eût la hardiesse d'informer contre lui. Mais, cependant, Padoue était toute remplie d'une grande rumeur. Le peuple, scandalisé de cet acte extraordinaire, crie tout haut qu'on ne doit point laisser impuni un tel excès ; qu'il y va de l'honneur, du bien, & de l'autorité du public ; & que, si l'on souffre cette méchanceté, ce sera tracer une voie à toutes sortes d'excès & de désordres. La Seigneurie de Venise, avertie de cette cruauté, assemble le Conseil & décerne un ajournement personnel à Timante. Quand on le lui intime, il ne

fait que rire, se moquer des Ministres de la Justice, & les menace de les assommer. A faute de comparaître, décret de prise de corps est laxé. Commandement est fait à la justice ordinaire de Padoue & à tous autres Officiers de prêter main forte, de saisir & d'amener ce Gentilhomme devers la Seigneurie. Comme donc les Magistrats & les prévôts le veulent prendre, il se retire dans son logis avec trente ou quarante mauvais garçons. On tâche de les forcer, mais ceux qui sont plus prompts que les autres à commencer l'assaut, y refroidissent bientôt leur chaleur. Timante & ses compagnons rendent des preuves admirables de leur valeur &, avant que le jeu cesse, ils en tuent plus de cent. On n'entend que cris & que lamentations par la ville. Quand on voit qu'il ne peut être forcé, on informe incontinent la Seigneurie de ce qui se passe, de sorte qu'elle, justement courroucée, & trouvant qu'il y allait trop de son autorité, si elle ne châtiait une si grande insolence, commande qu'on mène le canon & qu'on foudroie le logis de Timante s'il ne se veut rendre. L'artillerie commence donc à jouer avec tant de violence que Timante enfin se rend, après avoir perdu la plus grande partie de ceux qui l'assistaient & fait mourir une infinité de personnes. On pendit tous ceux qui restèrent &, pour lui, à cause de la noblesse de sa race, on le fit mourir en prison.

C'est la fin tragique & funeste de Flaminie que le Ciel avait douée de beaucoup de perfections. Elle en abusa follement par son impudicité, & encore plus par le meurtre qu'elle fit commettre en la personne de son mari. Dieu qui juge & qui rétribue à chacun selon ses œuvres, veille que la cruauté exercée sur son corps soit l'expiation du vice de son âme.

Commentaire

Une histoire quelque peu ancienne du temps de pontificat de Sixte-Quint (fin XVI^e) dont Rosset modifie la fin, après que les amants aient fui Rome pour échapper à la vengeance du pape.

Les personnages en sont : Vittoria Accoramboni (*Flaminie*) ; le mari qu'elle ne voulait pas, Francesco Peretti de Montalto (*Altomont*), frère de Sixte-Quint ; l'amant Orsini, duc de Bracciano, (*Saluste*). Le mari est assassiné en 1581 et les amants, réfugiés à Venise en 1585.

Ce cas tragique est rapporté dans les *Annales inachevées de la vie de Sixte Quint* et dans de nombreuses relations manuscrites italiennes qui présentent de nombreuses variantes.

16. Des horribles excès commis par une jeune religieuse à l'instigation du diable.

PUISQUE j'exerce ma plume à décrire les choses funestes & tragiques arrivées en nos jours, je ne veux point en oublier une qui mérite d'être publiée à la postérité pour servir d'exemple à plusieurs personnes, encore qu'elle soit advenue en une Province étrangère & bien éloignée de nos contrées. Toutefois, puisqu'elle est nouvelle, j'ai entrepris de la donner au public afin que, par le malheur d'autrui, l'on apprenne à fuir ce qui peut faire tomber aux dangers évidents qui en procèdent. L'Histoire que je raconte est donc arrivée en cette sorte.

Au pays des Troglodytes est une Ile qu'on appelle Méroé, que le renommé fleuve du Nil rend célèbre. C'est une terre la plus douce & la plus fertile qu'autre qui soit en tout le reste de l'Univers. Ceux qui y font leur demeure sont tous Chrétiens, & fort dévots. Mais particulièrement il y a une noble maison que l'on nomme d'Abila, fort prisée pour la profession qu'elle a toujours faite de la Religion Catholique, sans jamais avoir été entachée des hérésies des Abyssins. Or il n'y a pas longtemps que le chef de cette maison, brave & religieux Cavalier s'il y en a en toutes les Provinces du Midi, épousa une belle & sage Dame, issue de l'illustre famille de Metala. Ce Seigneur se nommait Nicandre & cette Dame Gallice. De leur légitime mariage ils eurent six fils & dix filles.

L'Aînée, que l'on appelait Melisse, fut douée d'une si grande beauté qu'elle ravissait les yeux de tous ceux qui la regardaient. La Nature l'avait rendue accomplie de tant de dons extérieurs qu'à peine ayant atteint l'âge de douze ans, elle était recherchée en mariage d'une infinité de Gentilshommes issus des meilleures maisons de la contrée. La mère prêta l'oreille particulièrement à la poursuite d'un brave Cavalier dont le nom était assez connu en ce pays & auquel elle avait de l'inclination. Elle fit tant

qu'elle disposa son Epoux à lui donner leur fille en mariage. Les Noces en furent célébrées avec toute la pompe qui s'observe parmi des personnes de cette qualité, & le nouveau marié se retira dans peu de jours en une maison de plaisance qu'il avait auprès de Syéné. Mais la fortune qui traverse ordinairement les plus grandes félicités du Monde, ne permit pas à Melisse de jouir longuement des embrassements de son Mari. Il fut tué à la chasse par une aventure étrange, qu'il n'est pas besoin de raconter.

Quand Nicandre eut appris la mort lamentable de son gendre, il retira sa fille, laquelle n'avait pour lors que treize à quatorze ans. Cette jeune veuve, croissant en âge, croissait toujours en beauté, de sorte qu'en peu de jours on parla de la remarier. Toutefois, le Père qui se voyait chargé de beaucoup d'enfants, était déjà résolu, afin de conserver sa maison illustre, de la mettre en religion, ensemble quatre autres de ses sœurs & trois de ses fils. Il se représentait que si son bien était partagé également entre ses enfants, suivant les lois des Abyssins, l'aîné qui doit conserver le nom & les armes, serait bien peu de chose. C'est pourquoi, poussé de ces humaines considérations, il contraignit la jeune veuve d'entrer dans une Abbaye de Dames, nommée de Roche-perse, fondée par la Princesse Dorothée, de la maison Royale de Sitim, & femme du vaillant Prince de Saba.

Cette Abbaye, soit qu'on regardât la grandeur des bâtiments & la structure de l'Eglise, soit que l'on considérât les fondations & les revenus, ressentait fort la magnificence du Fondateur. La jeune veuve Melisse n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'elle y fut conduite, néanmoins, elle qui avait déjà goûté du monde, avait plus d'inclination à la terre qu'au Ciel. Elle aimait à se parer & à se rendre propre. Ses yeux jetaient des regards vagues partout &, à sa contenance, l'on jugeait incontinent qu'une vie éloignée de la compagnie des hommes ne lui plaisait guère. Toutefois, il faut qu'elle se délibère de quitter toutes conversations, hormis celles que l'on pratique dans l'austérité. O pères & mères ! apprenez à ne forcer point les volontés de vos enfants, & principalement en une chose où il y va du salut de l'âme. Quand il est question de les enfermer dans un Monastère, il faut qu'ils y soient appelés de Dieu & que leur persévération, leur capacité & leur âge suffisant, fassent paraître cette vocation. Melisse n'était ni assez âgée, ni assez capable de vivre sous les règles d'un Couvent. Sa volonté y était encore moins portée. Et de là procèdent tant de malheurs, de là tant de larmes.

Quand on la fit Religieuse, elle ne faisait que pleurer & que soupirer. Elle accusait la cruauté de son père & de sa mère qui la forçaien à une vie si contraire à son désir. Après y avoir passé deux ou trois ans, sans vouloir apprendre ni à lire, ni à écrire, voilà qu'elle se vient à représenter la douceur passée du monde. L'amour impudique commence de s'introduire dans son âme. Son imagination est portée à la concupiscence. Si elle avait le moyen de contenter ses désirs, elle les accomplirait sans respect de la maison dont elle est issue, ni sans considération de son honneur. Le Diable, qui est toujours en aguet & qui, comme un lion rugissant, nous environne de tous côtés pour nous dévorer, la voyant encline aux désirs charnels, lui accroît cette ardeur de telle sorte qu'au lieu de prier Dieu, elle n'a d'autre pensée qu'à l'amour. Et comme cette passion continue & qu'elle exerce plusieurs pollutions sur son corps, tantôt en dormant, tantôt en veillant, Satan lui apparaît un jour comme elle était retirée toute seule dans sa chambre pour mieux entretenir ses plaisirs impudiques.

Ce malin esprit, par la permission de Dieu, s'était déguisé en Ange de lumière. Il avait un accoutrement blanc comme de la neige. *Bien vous soit, belle Melisse* (dit cet adversaire), *il y a longtemps que la compassion de votre mal m'a touché de pitié le courage [cœur], & que votre beauté m'a ravi. Je suis venu vers Vous à cette intention, pour contenter votre désir & pour vous servir désormais, si vous voulez m'avouer pour votre serviteur.* Melisse, étonnée au commencement de cette apparition, sent une grande frayeur. Toutefois, s'étant un peu rassurée, elle demanda à cet esprit qui avait apparence d'homme, qui il était.

Satan qui ne peut se déguiser quand on l'interroge de son nom, répondit en ces termes : *Je suis le Roi de l'air & de toute la terre. Tout ce qu'on vous raconte de moi n'est pas croyable. Je suis plus doux que vous ne pensez pas. Demandez-moi tout ce que vous voudrez & je vous l'octroierai.* Cette malheureuse prêtant l'oreille à cette Sirène tromperesse, se laissa piper aux amorces de son chant, de sorte qu'après quelques contestations que je ne veux point écrire, elle passa les accords avec le Diable, & entr'autres elle voulut être la plus savante & la mieux disante de toutes les Religieuses, & chanter mieux qu'aucune autre. Voilà comme le malin esprit, en la forme que nous avons dite, habita charnellement avec elle & ne cessait tous les jours depuis de la voir, tantôt en la même figure, & maintenant en celle d'un cochon & en autres formes détestables.

Ses Compagnes furent étonnées de remarquer en elle un merveilleux changement. Celle qui ne savait ni lire ni écrire huit jours auparavant, était devenue en un instant bien lisante, bien écrivante & bien parlante de toutes sortes d'histoires. On admire son esprit & on le tient à miracle. Cependant, on la voit toujours parée & attifée plus que la religion ne le permet. Ses discours sont remplis de vanité, de propos mondains, & de traits lascifs. Au lieu de ses heures, elle a toujours entre les mains quelques Amadis de Gaule ou quelque autre livre traitant de l'amour désordonné.

Quelques bonnes Religieuses l'en reprennent & lui remontrent que cela est indigne de sa profession. Mais elle ne fait que s'en rire & que s'en moquer. Lorsqu'elle est avec celles qui sont les plus familières, on n'entend de sa bouche que propos dissolus. Elle se vante d'avoir acquis depuis peu de jours un amoureux qui la vient voir toutes les nuits & qui lui apprend l'art de bien parler. On en fait le rapport à l'abbesse qui, ne pouvant comprendre ce qu'elle voulait dire, fait néanmoins prendre garde sur ses actions & la fait coucher accompagnée. Comme elle se voit tenue de court, elle fait ses plaintes à son amoureux, qui l'induit à se venger & à mettre le feu dans le Couvent. L'ennemi lui donne lui-même le feu & l'assiste à commencer par le plus beau corps de logis de l'Abbaye. Le feu s'éprend &, sans qu'on le puisse éteindre, il s'élance de chambre en chambre &, ravageant ce bel édifice qui avait tant coûté, il court jusques au Temple où toutes les Religieuses s'étaient retirées comme en un saint Asile. Mais ô cas déplorable ! sitôt que cette incendiaire sortait d'un coin, la flamme y était portée avec tant de violence qu'en moins de rien ce beau & superbe Vaisseau, avec ses Cloîtres, ses Chapitres, ses Réfectoires & ses Dortoirs, fut réduit en cendre.

Les pauvres Religieuses furent contraintes, pour se sauver, d'abandonner tout à la merci des flammes. Elles sont depuis éparses d'un côté & d'autre, & vont quêtant de toutes parts pour la restauration de leur édifice qui ne sera jamais tel qu'il était si quelque main Royale n'y répand ses libéralités.

Après que cette enragée eut assouvi ce désir de vengeance, ses parents l'enfermèrent dans un autre monastère, plein de piété & de religion. Son insolence accoutumée, ses paroles débordées & la lecture qu'elle faisait ordinairement de livres lascifs, forcèrent quelques dévotes Religieuses de ce Couvent à la reprendre de ses déportements. Elles lui remontraient à toute heure sa vanité & lui mettaient devant les yeux la crainte de Dieu &

l'obéissance. Mais c'était perdre sa peine. Au lieu de leur savoir bon gré de ces bons & saints conseils, elle fit mourir par le moyen du Démon qui couchait avec elle, trois de ces bonnes Religieuses d'une mort soudaine. Toutes les autres, étonnées de cette mort & craignant un même danger, présentèrent requête au Prince souverain de Méroé & le firent prier instamment de les délivrer de cette peste. Le Roi, ayant appris les déportements de cette fille, commanda qu'on la renvoyât à Abila chez ses père & mère, qui ne pouvaient croire ce qu'on publiait de leur fille & qui en ressentaient dans leur âme un grand crève-cœur.

Ils la tinrent quelque temps chez eux & l'y eussent tenue davantage, n'était que ces personnages craignant Dieu, faisant conscience de retenir au mode une personne professe, se résolurent de faire bâtir & fonder en l'une de leurs terres une petite Abbaye pour y enfermer Melisse. Sa Majesté même promit de contribuer à l'augmentation du dot de cette Abbaye, mille livres parisis qui font quelques six cents livres tournoises ou environ. Tandis qu'on bâtit ce Monastère, le Seigneur, & la Dame d'Abila prennent garde de plus près à leur fille. Ils la font coucher en une chambre proche de la leur & lui donnent quelques Damoiselles d'âge & de bonnes mœurs pour l'accompagner. La méchante les chassait de sa chambre avec injures, & disait qu'il lui était impossible de reposer si elle n'était seule. Ceux qui avaient l'oreille tendue vers ses actions, l'oyaient les nuits parler, sans savoir à qui. Une voix mal articulée lui répondait & lui donnait l'intelligence de ce qu'elle lui demandait. Ceci est rapporté à son père & à sa mère qui, ne pouvant encore ajouter foi à ces discours, entrent un jour à l'impourvue dans sa chambre afin de la surprendre. Mais, ô cas hideux & épouvantable!, ils aperçurent à l'instant un petit pourceau qui se vautrait sur le ventre de leur exécutable fille. Mon intention n'est pas ici d'écrire si cette vision était véritable ou illusoire. J'ai déjà traité cette matière dans ce volume en autre part. Le Seigneur d'Abila mit la main dessus pour le chasser, lorsque ce monstre glissait vers l'un & l'autre flanc de Melisse &, enfin, il disparut au grand étonnement des assistants & au grand crève-cœur du père, mais particulièrement de la mère qui, perdant toute patience & pleurant à chaudes larmes, se mit à proférer ces pitoyables paroles : *Ha ! maudite & exécutable géniture ! faut-il qu'une maison si illustre & si renommée de tout temps pour sa piété soit maintenant déshonorée par tes horribles méchancetés ? O bon Dieu !, est-ce ci l'instruction que je t'ai donnée en ta tendre jeunesse, que tu aies accointance avec l'ennemi de*

notre salut ? Quand tu fis profession & que tu t'enfermas dans un cloître, ne renonças-tu point au Monde, au Diable, & à la Chair, & n'épousas-tu pas celui qui répandit son sang précieux en l'Arbre de la Croix, pour nous racheter de la mort éternelle ? Et maintenant, rompant tes vœux & faussant la foi que tu dois à ton Epoux, tu prends accointance avec le Prince des ténèbres ! Sera-t-il dit que mon ventre ait porté une sorcière ? Ha ! plutôt la mort termine mes jours, avant que j'oye parler d'un tel Scandale ! Recommande-toi à ton Dieu, misérable que tu es. Supplie sa bonté qu'elle te délivre de ce malin, use souvent des Sacrements qu'il a institués en son Eglise, vraies armes pour chasser cet ennemi du genre humain. Ainsi le fils de Dieu t'assistera, & te recevra en sa grâce. Telles & semblables plaintes & remontrances sortaient de la bouche de cette vertueuse, & non jamais assez louée, Dame d'Abila lorsque son abominable fille, entièrement possédée de Satan, ne faisait que rire & se moquer de ces paroles. Et quoi (répondait-elle), est-ce un si grand cas que de voir un Démon amoureux d'une Damoiselle ? Est ceci une chose si rare qu'elle ne soit jamais arrivée au monde ? Faut-il conclure que pour parler à un Esprit je me sois donnée à lui ? Socrate qui a été le plus grand homme des siècles passés & qui, par le témoignage de l'oracle, fut estimé très sage, n'avait-il pas un Démon qui le conseillait ? Était-il-pourtant Sorcier ou Magicien ? Je ne sais pourquoi vous faites un si grand bruit pour une chose si commune. Et que diriez-vous si j'étais de ces femmes dont le nombre est infini qui font hommage en la partie plus sale d'un bouc puant & infect ? Non, non, Satan n'a point de pouvoir sur moi. L'Esprit qui me visite toutes les nuits est un bon Démon qui me conseille de ce que je dois faire. Si vous l'irritez, vous ressentirez bientôt son ire & sa vengeance.

Le père & la mère, après lui avoir fait d'autres remontrances, voyant à leur grand regret, qu'ils perdaient leur peine, la menacèrent de l'enfermer dans un cachot si elle ne vivait d'autre sorte, & de la faire mourir misérablement. Cependant, ils la tinrent encore plus de court que de coutume, dont elle grommelait de dépit & disait tout haut aux Damoiselles qui étaient à l'entour d'elle qu'en bref l'on verrait de terribles merveilles.

Il arriva sur ces entrefaites que le Seigneur d'Abila fit un voyage à Syéné pour quelques affaires qui concernaient son gouvernement de la ville de Macua. Il pensait ne faire qu'aller & revenir aussitôt afin de mettre ordre au mal qu'il voyait naître en sa maison. Quand il fut parti, la bonne & vertueuse Dame de mère était toujours proche de sa fille. Elle lui

représentait sans cesse la crainte & l'amour de Dieu, l'incitait à se confesser de ses péchés & à crier merci de ses fautes, tandis que cette exécrable supportait avec impatience ces saintes admonitions, mais plus encore la garde qu'on faisait d'elle la nuit qui l'empêchait de pouvoir librement jouir de son amoureux. Enfin, ne pouvant plus souffrir les saints discours de cette Dame douée de piété & de religion, sans avoir égard au respect que l'on doit à ceux qui nous ont mis au monde, la détestable fille, à l'instigation de Satan qui avait déjà acquis sur elle une entière possession, attenta la plus horrible méchanceté qu'on puisse imaginer & contre qui le grand Législateur Solon ne voulut point établir de peine parce qu'il ne pouvait se persuader qu'un tel crime se commît parmi les hommes.

C'était environ sur les onze heures de la nuit, lorsque les ténèbres amènent partout le silence, que cette fureur infernale se leva du lit où elle couchait &, sortant de sa chambre, entra dans celle de sa mère qui dormait d'un paisible sommeil dans sa chaste couche. Le plus jeune de ses fils, de l'âge de cinq à six ans, était à ses côtés. La Parricide, avec un grand & large couteau, s'approche du lit & donne si promptement dans la gorge de celle qui lui avait donné naissance qu'à peine la pauvre Dame peut jeter un cri. Une Damoiselle d'âge couchait tout auprès qui, ayant sauté du lit, accourut promptement &, trouvant sa Maîtresse qui versait une source de sang, ouvrit la fenêtre de sa chambre & se mit à crier au secours.

Les Domestiques du Château vinrent promptement pour voir que c'était, & entre autres le puîné de la maison, qui ayant aperçu ce triste & sanglant spectacle, chut à terre, tout évanoui. Ayant repris ses sentiments, il courut à une chambre prochaine & y prit une épée pour venger sur cette maudite la mort d'une si bonne mère. L'effet s'en fut ensuivi s'il n'eût été retenu par les assistants qui lui remontrèrent qu'il fallait procéder en une affaire de telle conséquence par les voies ordinaires de la justice, & qui lui ôtèrent l'épée des mains. Néanmoins, la douleur qu'il ressentait de la perte qu'il venait de recevoir par les mains de cette Parricide, lui faisait vomir tant d'injures contre elle & le poussait si vivement à la vengeance, qu'on ne le put si bien tenir qu'il ne l'empoignât une fois & ne la défigurât toute à belles ongles. Si on ne la lui eût ôtée, il l'eût étranglée. Cette maudite fut enfermée sous une sûre garde, attendant la venue du misérable Père qui vint deux ou trois jours après.

Mais qui peut dignement exprimer sa cruelle douleur ? Trouver une si chère compagne, avec qui il avait vécu si longtemps en paix & en

concorde, privée de vie par celle à qui elle l'avait donnée ? *O Dieu !* (disait ce dolent gentilhomme) *il faut bien que je vous aie grièvement offensé puisque vous permettez que tant de malheurs arrivent en ma maison. Je vous supplie (Seigneur) d'apaiser votre courroux, ou bien d'exercer votre ire sur mon coupable chef. Ha ! ma pauvre femme, comment est-ce que j'eus si peu de prudence que de vous laisser ainsi seule, sans premièrement m'aviser des cruels desseins de cette furie ? Si j'eusse été ici, par aventure cette exécrable eût tourné sa main sur moi & ma mort eût garanti votre vie pour qui j'eusse exposé mille fois la mienne. Cruelle vipère, quelle punition peut-on imaginer qui soit capable de te punir selon ton mérite ?*

Ainsi se lamentait ce bon gentilhomme, sans toutefois en une si grande perte sortir hors des bornes de la patience. Il ressemblait le juste Job qui, parmi ses cruelles & extrêmes afflictions, ne maudit jamais son Créateur, ni ne murmura point contre le Ciel. Aussi, les vrais serviteurs de Dieu reçoivent les adversités qui leur sont envoyées de la même main dont ils recueillent les prospérités. Cependant, il fait mettre entre quatre murailles son exécrable fille & informer du crime horrible & exécrable par elle perpétré. Le procès fait, il est envoyé au Roi de Méroé & à son Conseil pour en ordonner suivant l'équité. Sa Majesté ayant mûrement délibéré sur cette affaire & trouvant que le fer, le feu, & tout autre supplice, n'était que trop léger pour la punition d'un tel crime, condamna cette Parricide à tel genre de mort que le père voudrait exercer, lui donnant pouvoir d'augmenter ou de diminuer la peine, selon qu'il lui plairait.

Sitôt qu'elle fut condamnée, le Démon l'en avertit, de sorte qu'elle ne voulait ni manger ni boire que premièrement ceux qui lui apportaient ce qui lui était nécessaire n'en fissent l'essai. Et persistant toujours en son abominable opiniâtreté, elle disait tout haut : *Je ne veux point mourir que je n'aie achevé la tragédie. Il faut auparavant que mon père & mon frère ainé meurent de mes mains.* Plusieurs bons Religieux venaient pour l'admonester & pour la réduire, mais ils n'y gagnaient rien. Elle vomissait contre eux toutes sortes d'injures. Ils avaient beau opposer à sa rage de saintes remontrances tirées des sacrées Ecritures, elle n'en voulait ouïr parler. Quand on lui disait qu'elle était possédée du malin esprit, elle répondait qu'ils mentaient & qu'elle n'en était qu'accédée. C'est le mot dont elle usait pour exprimer les violents accès qui la transportaient d'heure à autre comme une Pythonisse.

O quel regret avait ce bon Seigneur de Père, ressentant avec la perte de sa chère Epouse, celle qu'il voyait de l'âme de cette misérable qui s'en allait être la proie de Satan. Cette juste douleur, digne d'un bon Père & d'un bon Chrétien, le forçait à délayer le châtiment qu'elle méritait pour la ranger au train de salut. Il n'épargnait de rechercher tous les jours les plus saints Religieux qu'il appelait de tous côtés pour cet effet. Celui qui eut tant de grâces de Dieu que de faire confesser à cette exécrable l'horreur de son crime, fut un de ces bons Archimandrites qui se tiennent en la Thébaïde, mais toutefois avec beaucoup de peine. Ce fut alors que le diable voyant qu'on lui voulait ravir ce qu'il pensait lui être acquis, déploya toutes ses ruses & toutes ses finesse. Il lui disait à l'oreille qu'aussitôt qu'elle avouerait sa faute, on la ferait cruellement mourir & qu'il ne fallait pas qu'elle eût peur qu'il ne l'aidât contre la peine qu'on lui voulait faire souffrir, pourvu qu'elle fût ferme ; lui promettant, au reste, de la transporter en un pays étranger où elle recevrait toute sorte de contentements.

Enfin, par la permission de celui qui tient la bride à cet adversaire, elle prêta l'oreille aux saints discours du Religieux. Lorsqu'il la vit chanceler, ce fut à l'heure qu'il commença le discours de la création des hommes ; le péché introduit par le Prince des Ténèbres ; l'Enfer préparé pour ce sujet aux mortels ; l'antidote de notre Rédemption par l'entremise du Verbe, Fils de Dieu, seconde personne de la Trinité, qui a pris notre chair humaine & souffert une cruelle mort, pour expier la coulpe de nos premiers parents ; & les bras tendus & ouverts qu'il présente à ceux qui se repentent de l'avoir offensé. Ces remontrances, proférées d'un zèle ardent & guidées de l'esprit de Dieu, eurent tant de pouvoir qu'elles tirèrent premièrement des larmes des yeux de cette misérable.

Après, ayant navrée son cœur, sa bouche proféra ces paroles : *Ha! misérable que je suis !, pourquoi est-ce que la terre ne s'ouvre pour m'engloutir ? Je ne suis pas digne que la lumière du Soleil m'éclaire, mais qu'une éternelle nuit me couvre de ses ombres obscures puisque j'ai rompu l'union que je fis avec mon Dieu lorsque je reçus le saint Sacrement de Baptême, et l'accord passé avec le fils de Dieu, pour m'allier avec l'Esprit de perdition. Non contente de ce crime, j'ai brûlé un des beaux édifices de ce pays, fait mourir trois Religieuses & commis une autre infinité d'horribles méchancetés. J'ai coupé la gorge à ma propre mère. O Ciel ! vous avez vu toutes ces méchancetés & ne les avez pas punies. Pardon Seigneur !* (poursuit-elle en s'agenouillant & élevant les yeux en haut) *ne*

tritez pas mon âme d'un aussi rigoureux supplice que mon corps a mérité. O Fils de Dieu !, ne me refusez pas une goutte de ce sang précieux, capable de laver tous les plus abominables péchés du monde. Arrière de moi !, Satan, je renonce à ton alliance & implore désormais la miséricorde de celui qui ne la refusa jamais à ceux qui se repentent de leurs transgressions.

Tenant ce discours, elle baisait la terre en signe d'humilité & de contrition. Le Religieux, jugeant que Dieu l'avait touchée, lui demanda si elle ne voulait point recevoir le Sacrement de Confession auriculaire. Elle lui répondit que c'était non seulement son désir, mais encore de publier les péchés devant Dieu & les hommes. S'étant confessée, elle dit tout haut devant tous comme, depuis l'âge de quinze ans, le Diable avait abusé de son corps charnellement sous diverses & horribles formes, & particulièrement sous la figure d'un petit pourceau. Que, parce que les Religieuses du Couvent où l'on l'avait mise la reprenaient de sa vanité, il l'aurait induite à brûler le Monastère. Que ce mauvais esprit l'incitait à la vengeance, lui promettant qu'elle sortirait de Religion pour vivre au monde suivant ses plaisirs. Qu'ensuite elle aurait fait mourir les Religieuses dont nous avons parlé ci-dessus &, depuis, fâchée des remontrances que sa mère lui faisait tous les jours, elle lui aurait coupé la gorge. Qu'elle était délibérée d'en faire autant à son père & à son frère aîné. Desquelles horribles & épouvantables méchancetés, elle requérait humblement pardon & miséricorde à Dieu & à tous ceux qu'elle avait offensés, & suppliait qu'on ne lui déniât point le Sacrement de pénitence. L'horreur des crimes qu'elle publiait devant un grand nombre d'assistants, faisait dresser les cheveux. Après qu'elle eut confessé ses péchés de la sorte que nous venons de le raconter, on l'enferma entre les quatre murailles où elle était auparavant &, quelques jours après, on la trouva expirée, les bras en croix. On ne sait point assurément le genre de sa mort. Les uns croient que ce fut de la grande douleur & du ressentiment qu'elle avait de ses abominables péchés. Les autres pensent que ce fut par faute d'aliments ordinaires dont elle n'avait pas la suffisance, ou bien qu'on la priva de vie par poison ou par odeurs d'artifice. Quelques uns croient qu'on la suffoqua par un licol. Il n'y a que ceux qui l'avaient sous leur garde qui en peuvent rendre raison assurée.

C'est la fin Tragique de cette malheureuse Damoiselle qui doit servir d'exemple à ceux & à celles qui épousent un Cloître, avant que d'éprouver

s'ils font assez forts pour résister au Prince de ce monde & pour surmonter les tentations de la chair.

Commentaire

La narration suit de très près une plaquette anonyme intitulée *Discours merveillable d'un demon amoureux, lequel a poussé une jeune damoyselle à brusler une riche abbaye, & couper la gorge à sa propre mère* (réed. 1605, Rouen, Cousturier, 1605, 16 p). L'affaire est mentionnée dans la *Chronique Septénaire*, 1603.

L'histoire, « connue par tout le monde » se passe en Lorraine. Au centre de l'action se trouve la famille des Seigneurs de Vannes [*Abila*], leur fille aînée Françoise [*Melisse*] et l'abbaye de Neufchâtel [*Roche-perse*]... « Son altesse de Lorraine » devient *le souverain de Méroé* et un bon religieux de Pont-à-Mousson *archimandrite de Thébaïde*.

17. De la mort pitoyable du valeureux Lysis.

CRUELS Destins ! qui ordonnez de nos jours comme il vous plait, pourquoi permettez-vous que la nature produise de si dignes fruits, puisqu'ils sont de si peu de durée ? Est-ce point que vous avez ordonné du monde en cette sorte que les plus belles choses passent toujours légèrement, & qu'un matin voit naître & mourir les plus belles fleurs ?

Cette Histoire rend témoignage de la justice de ma plainte. Je ne puis l'écrire sans larmes, voyant toute la valeur & tout le mérite de la terre perdre si tôt leur lumière, au point de leur Orient.

Lysis, que le Ciel avait produit au monde pour le plus beau chef-d'œuvre des mortels, était issu d'une des plus nobles & des plus renommées maisons de France. A peine avait-il atteint l'âge de dix-sept ans, qu'il fit paraître tant de courage & de valeur en deux sanglantes journées, qu'au jugement des plus vaillants & sages Capitaines qui commandaient en l'armée où il combattait, il acquit le prix par dessus les plus valeureux Cavaliers. Depuis, il se trouva en tant d'assauts, en tant de rencontres & en tant de soutènements de places, que son renom s'épandit par toute l'Europe.

Jamais la France, depuis le valeureux Roland, ne porta un tel Paladin. Si les Dieux lui eussent accordé plus de jours, il eût effacé la gloire du Chevalier Bayard. Au reste, ce n'était que grâce, que beauté & que courtoisie.

Après que nos fureurs, lassées mais non pas assouvies d'exercer les armes civiles, eurent donné quelque répit à la plus fleurissante Monarchie de l'Europe, il vint à la Cour du prince, qui venait de quitter une Couronne étrangère pour recevoir celle qui lui appartenait par les droits de la loi Salique. Il n'y eut guère demeure qu'il y acquit le surnom de Cavalier sans pair. Il y était également chéri & révéré. Les plus mauvais garçons qui font état de prendre tous les jours des querelles pour faire parler de leur vie, n'avaient pas sujet de se vanter en l'attaquant. Il les châtiait si bien qu'ils n'avaient jamais plus envie d'éprouver la force de son bras. Et ceux qui le recherchaient d'amitié trouvaient tant de franchise & tant de douceur en cette belle âme, qu'ils en étaient aussitôt entièrement contents & satisfaits. Les rares dons dont il était accompli lui acquirent tant de part aux bonnes grâces du premier Prince du sang Royal qu'il était toujours auprès de lui. Il le voyait de si bon œil & faisait tant d'estime de son mérite que nul autre n'était rien à sa comparaison.

Mais l'envie qui s'attache toujours à la vertu comme font les cantharides aux plus belles fleurs, ne pouvant supporter la splendeur de sa gloire, cherchait cependant de le ruiner. Tous les jours, elle faisait de mauvais rapports à sa Majesté de Lysis, de sorte qu'elle le voyait d'aussi mauvais œil que l'autre Prince son proche parent faisait compte de sa prouesse. Lysis se comportait néanmoins avec tant d'honneur, & la fortune lui était si favorable en tous ses desseins, que ses ennemis, quelque faveur qu'ils eussent du Roy, ne pouvaient rien gagner sur lui, ni couvertement, ni ouvertement. Plusieurs fois, on tâcha de l'assassiner mais il échappa toujours des embûches de ses adversaires & en mit à mort un si grand nombre que, désormais, on le tint comme un homme qui ne pouvait mourir. Durant que les choses passent de la sorte, ce brave Cavalier ne laisse pas d'être le plus souvent à la Cour, & d'y vivre avec tant de réputation qu'elle obscurcit celle de tous les plus braves.

Bien souvent aussi, il va visiter les villes de son gouvernement. L'Amour n'avait encore rien pu gagner sur sa liberté. Toutes les Beautés du monde lui étaient indifférentes. Il passait ses jours sans être tourmenté dans les flots de ce petit Dieu où les pilotes les plus experts découvrent tous les jours quelques nouveaux écueils, lorsque les beaux yeux d'une Dame lui

firent perdre le titre d'invincible, en une assemblée qui se fit dans la maison d'un Juge, en l'une des villes dont il était le gouverneur.

Celui qui n'avait jamais trouvé de hasard assez difficile pour arrêter son généreux courage & qui avait défié mille fois la mort toute teinte de sang & d'horreur au milieu de tant de périls, reconnut en un instant l'effort d'une beauté qui par ses charmes eut la gloire de le surmonter. Il s'efforçait au commencement d'y faire résistance mais, s'il eût eu ce pouvoir, il eût fait plus que tous les Héros tant vantés par l'antiquité. Cette Beauté, pour le respect que je dois à ceux à qui elle appartenait, sera nommée Sylvie.

Si Lysis est vivement atteint de son amour, elle n'est pas moins amoureuse de son mérite, non pas toutefois pour s'abandonner à lui, puisqu'elle a toujours fait trop de profession de l'honneur, quelque chose que la calomnie en ait semé partout ; mais seulement une amitié louable, si elle eût été indifférente, veut avoir la gloire d'avoir dompté celui qu'on croyait indomptable ; si bien qu'elle tâche de l'arrêter du tout à elle &, joignant ses artifices à la beauté, l'empêcher de n'en aimer point d'autre.

L'Amour est une belle chose, pourvu qu'elle ne passe point les bornes de la raison. Il est impossible aux braves & gentils courages de vivre & de n'aimer point, à la charge que les Lois du Ciel & de l'Eglise ne soient point violées. Cette amitié que je veux décrire était illicite & ne se pouvait pratiquer sans le scandale des hommes, encore que Dieu n'y fût point offensé. Il n'est point permis à une femme mariée, de quelque condition qu'elle soit, de diviser son cœur qu'en présence de Jésus-Christ & de son Eglise elle a donné à son Epoux, ni de donner tant de privautés à un autre.

Cette Dame dont je vous parle était mariée avec un grand Seigneur, jeune, vaillant, sage, discret & courtois s'il y en a au monde ; de sorte qu'avoir de l'amitié ou de l'amour pour un autre, c'est une chose digne de blâme. Qu'elle ne m'allègue point le mérite de Lysis, capable d'allumer d'amour impudique les plus pudiques. Ce sont de faibles raisons qui ne doivent jamais être reçues des Chrétiens. Lysis, à la vérité, eut tort de jeter les yeux & de se laisser prendre par une personne qui était liée à une autre. Il ne faut jamais faire à autrui ce que nous ne voudrions qui nous fût fait. Mais toutes ces considérations n'ont plus de lieu au siècle où nous sommes, & principalement parmi ceux qui ont été nourris à la Cour où le vice est assis au trône de la vertu.

Après que Lysis se fût follement embarqué en cette amour où les apparences lui promettaient ce qu'il n'obtiendra jamais, il fit entendre à

Sylvie le tourment qu'il souffrait pour sa beauté & elle lui donne de petites privautés, sans néanmoins lui accorder ce qu'il désirait avec tant de passion. Elle le caressait de la sorte, en partie pour le bien qu'elle lui voulait, & en partie pour l'embraser davantage à son amour & pour le rendre plus ferme à sa recherche. Aussi, il n'y a point de doute que rien ne conserve mieux la flamme de l'Amour que ces privautés sans jouissance ; puisque le chasseur poursuit le lièvre au froid, au chaud, par montagnes & par plaines, & qu'il n'en fait plus de compte lorsqu'il en a fait sa prise ; & qu'il se faut donner de garde de ces jeunes mignons qui, en un âge si tendre ont un visage si délicat, & dont l'ardeur est un feu de paille qui se consomme aussitôt qu'elle prend naissance. C'est pourquoi, ces petits refus, & toutefois accompagnés d'un je ne sais quoi qui invitait à la poursuite, l'engagèrent tellement que depuis il n'eut point de repos. Il passait les jours & les nuits à soupirer son ardeur. *Dieux (disait-il) d'où me peut procéder ce nouveau trouble ? O Lysis ! où est ton courage ? Faut-il que tu te laisses dompter par les faibles puissances d'en enfant, toi qui n'as pu être surmonté d'aucun autre pouvoir ? O doux regards, vous m'êtes chèrement vendus.*

Mais, s'il se tourmente d'un côté, Sylvie n'a pas moins de passion, quoiqu'elle la dissimule. Toutefois, elle est diverse de celle de son Amoureux car, encore qu'elle ne refusât jamais de verser son propre sang pour lui, si est-ce pourtant qu'elle mourrait plutôt de mille morts que d'offenser en effet son honneur qu'il noircissait en apparence. Lysis, cependant, la voit tous les jours & leurs regards se confondent & se mêlent dans leurs âmes. Enfin, ce Cavalier, ne pouvant plus supporter tant de passion, se délibère de lui écrire. La teneur de la lettre était telle :

SI vous aviez aussi bien connaissance de ma douleur comme votre beauté est reconnue en mon âme pour la première de toutes les autres beautés du monde, je suis assuré (belle Sylvie) que votre cœur de rocher serait touché de quelque pitié en mon endroit. Mais mon malheur est si grand que vous vous figurez que mes recherches sont feintes & que mon amour est Sujette au changement. Bannissez, je vous supplie, cette folle croyance de votre belle âme, & prenez désormais compassion de celui à qui la Parque avancera bientôt le terme de ses jours si vous ne lui octroyez ce que sa foi & sa persévérance méritent. J'attends avec impatience l'arrêt de ma vie ou celui de ma mort par la réponse que votre courtoisie ne me

peut justement dénier puisque, par elle, vous serez délivrée de mon importunité, ou par la gloire que j'en recevrai ou par la fin de ma vie.

Cette lettre ayant été fermée, il la consigna entre les mains de ce juge que Lysis avait gagné pour lui servir de truchement. Cet homme de Justice, ingrat s'il en fut onques, comme celui qui tenait tout son bien & tout son honneur de la maison du généreux Lysandre mari de Sylvie, s'étant rendu le courtier de ces amours, rendit la lettre à cette Dame. Après l'avoir lue, elle ne savait si elle y devait répondre ou bien n'y répondre pas. D'un côté, elle se représentait que si elle répondait à sa lettre, ce serait rendre trop content Lysis qu'elle voulait tenir en attente. D'autre part, la bienveillance qu'elle lui porte ne permet pas qu'il ne soulage son mal, pour le moins par un espoir menteur. Ainsi, balançant entre deux extrémités, elle se résout à faire une réponse autant irrésolue que son âme. Quelqu'un pensera peut-être que ces deux lettres sont de mon invention, mais il faut qu'il croie autrement. Toutes les lettres qu'on écrit à la Cour se voient, tant la vanité des Courtisans est grande. Je les ai recouvrées d'un de mes amis qui en a fait un fidèle ramas de plusieurs autres & qui a été curieux de savoir le nom des personnes qui les ont écrites. Cette réponse était donc telle :

SI les hommes de ce siècle étaient aussi fidèles en effet qu'ils le sont en apparence, j'aurais occasion de vivre heureuse & contente, assurée d'avoir fait acquisition d'un si digne Cavalier. Mais les exemples de leur inconstance sont si communs que je suis plutôt tournée à forcer ma volonté & mon inclination qu'à contenter votre désir. Quand vous m'aurez rendu des preuves de votre fidélité, je me résoudrai à ce que je dois faire. Peut-être qu'alors votre persévérance me fera reconnaître votre mérite.

Si Lysis eut sujet de se plaindre, après en avoir fait la lecture, je le laisse imaginer à ceux qui ne vivent que de l'espoir de l'accomplissement de leurs désirs insensés. *Hélas! Madame* (disait-il tout seul retiré dans sa chambre) *quelles marques d'infidélité avez-vous reconnues pour différer si longuement la récompense que mon amour extrême a méritée? Voulez-vous que j'écrive de mon propre sang la promesse que j'ai faite de n'aimer autre que vous? Il n'y a veine en tout mon corps que je n'épuise pour ce sujet. Hélas! si vous tardez plus long temps à me secourir, vous perdrez le plus fidèle des mortels. Plût à Dieu que vous pussiez aussi bien voir le fond de mon cœur comme je ressens la blessure que vos beaux yeux y ont faite, vous me jugeriez aussitôt digne de votre bonne grâce.*

Tandis que Lysis se tourmente & accuse son cruel destin & sa mauvaise fortune, sa Maîtresse a bien de la peine de surmonter d'autre part les assauts que tant de rares dons du Ciel livrent contre son honneur, assistés de l'inclination qu'elle a d'aimer Lysis. Toutefois, elle demeure toujours ferme comme un rocher au milieu des vagues pour ce regard, bien qu'en apparence il n'y ait nul qui ne croie qu'il y a entre eux d'autres plus étroits liens. Car elle donne le moyen à Lysis de la voir, sans se soucier qu'on en parle, pourvu que sa conscience la défende. Et particulièrement, ce fut en un jardin qui est à l'un des faux-bourgs de la ville. Ce lieu fut le témoin des plaintes que Lysis fit à sa Maîtresse, capables d'arrêter de pitié la course du Soleil. Mais il n'en retire pourtant que de simples baisers, & de semblables faveurs qui ne font qu'aigrir le mal de l'Amour au lieu de le soulager. Tandis qu'ils continuent à se voir dans ce Paradis, plusieurs qui, croyant les actions des hommes autres qu'elles ne sont, y prennent garde & en font un mauvais jugement.

Lysis qui, comme nous avons déjà dit, avait beaucoup d'envieux de sa gloire, ne peut pas si secrètement poursuivre l'accomplissement de cette amour que ceux qui veillent sur ses actions ne découvrent quelque fumée de son ardeur. Ils en parlent sourdement & beaucoup de ceux qui ont plus de crédit à la Cour, & plus de faveur de leur Prince, en donnent secrètement des avis à Lysandre. Ce Seigneur est néanmoins si assuré de la fidélité de son épouse, qu'il a reconnue en d'autres occasions, qu'il croit que ce sont des impostures. Et puis, il s'assure que Lysis l'aimait trop pour lui tramer un tel déshonneur. Toutefois, pour ôter tout sujet aux hommes de parler de lui, il prend un jour sa femme & se retire en une sienne maison qu'il a, non guère éloignée de la ville. Qui pourra dignement exprimer la douleur de ces deux Amants lorsqu'une absence les priva du plaisir de se voir ? Lysis se plaint & soupire, & dit en lui-même qu'il fallait bien que son cœur fût une roche dure, lorsque sa Maîtresse le quitta, puisqu'il ne mourût point à ce départ. Il ne repose ni nuit ni jour. Le souvenir de ses liesses passées l'importe incessamment & ne lui donne point de trêve. Lorsque le Soleil se lève, il souhaite la nuit, & désire la clarté du jour durant les ténèbres. Sylvie qui sent un pareil déplaisir, accuse cependant la cruauté de son mari & maudit la rigueur de la loi qui assujettit les femmes aux lois des hommes.

Lorsque son amitié lui représente la beauté, la courtoisie & la valeur de son Lysis, elle dit que l'Amour lui avait fait goûter tant de fruits délicieux,

non pas pour la pitié qu'il eût de sa souffrance, mais pour la traiter plus cruellement par la mémoire d'une si grande perte. Enfin, leur étant interdit de se voir, ils se visitent par lettres qu'ils donnent à de fidèles Messagers, attendant que la fortune leur donne le moyen de reprendre les arrements [noirceurs] de leurs plaisirs.

Ils ne tardèrent guère d'accomplir leurs violents désirs. Un voyage que Lysandre fit leur en ouvrit le chemin. Ce Seigneur avait des affaires hors de la province où il faisait pour lors sa demeure. Pour les terminer, il s'y achemine au grand contentement de Sylvie qui, néanmoins, contrefaisait la dolente à son départ & le sommait de revenir le plus tôt qu'il lui serait possible, tandis que dans son âme elle priait à Dieu que son voyage fût aussi long que celui d'Ulysse. Sitôt qu'il fût parti, Sylvie ne manque pas d'en avertir Lysis & de lui faire savoir qu'il la vienne voir le plus tôt qu'il pourra. Lysis qui mourait d'amour & d'absence, baise cent fois le messager qui lui apporte de si bonnes nouvelles. Lorsqu'il arrive au Château où sa Belle fait sa demeure, ceux qui ont la charge de le recevoir & en qui Sylvie a déposé le plus secret de ses affaires, l'introduisent à la chambre. Ils se baissent & s'embrassent étroitement à cette nouvelle vue. Leurs âmes, affolées de plaisir, se mêlent par leur bouche & à peu près qu'elles ne quittent la demeure de leurs corps. Toutefois, Lysis ne peut recueillir le fruit qu'il désire car l'honneur ne laisse pas d'être toujours le rempart qui défend toutes ses attaques. Merveille la plus grande qui se lira jamais, qu'une Dame, parmi tant de bienveillance, n'ait jamais succombé à tant de violents assauts. Toutefois ôté le dernier point, il possède toutes les plus douces fleurs du jardin des Amours. Mais que ces roses produiront d'épines !

Après que Lysis a demeuré deux ou trois jours en cette douce vie, il prend congé de Sylvie pour retourner à la Cour, avec promesse de la revoir bien souvent. Mais son cruel destin qui veut bientôt trancher le fil de ses jours, lui suscite une grande querelle. Sa valeur, sa beauté, & son courage, lui avaient acquis (comme nous avons déjà dit) les bonnes grâces du premier Prince du sang qui n'était pas de trop bonne intelligence avec le Roy. Ceux qui gouvernaient sa Majesté & qui redoutaient l'épée de Lysis, entretenaient tous les jours notre Monarque de l'ambition de ce Cavalier & lui donnaient à entendre qu'il était cause du mauvais ménage qui était entre lui & le Prince ; que sa Majesté y devait pourvoir de bonne heure, autrement, que son insolence monterait à telle extrémité qu'elle pourrait

attenter à des choses de plus grande importance. Le Roy, encore qu'il eût assez de sujet de se défier, voyant tant de partis contraires à sa Cour, ne voulait pas néanmoins traiter indignement Lysis. Bien qu'on lui en donnât de mauvaises impressions, toutefois, sa douceur accoutumée ne pouvait se résoudre à la perte d'un si brave Cavalier. Ces Mignons n'eurent pas toutes ces considérations mais, dès l'heure-même, ils conjurèrent à lui ôter la vie de sorte qu'un soir, comme Lysis se retirait, sept ou huit mauvais garçons l'attaquèrent. Toutefois, il se défendit si bien, qu'avec l'assistance qu'il reçut d'un valeureux Maréchal de Camp, quatre en demeurèrent sur la place & les autres gagnèrent au pied. Lorsque ses adversaires virent qu'il n'y avait pas moyen de le faire mourir de vive force, ils eurent recours à d'autres artifices. Ils savaient déjà ses amours, de sorte qu'ils en firent tant de faux rapports & donnèrent tant de sinistres impressions à sa Majesté qu'à leur importunité elle procéda contre Lysis de la sorte que nous l'allons écrire.

Tandis qu'on ne parle à la Cour que de querelles & de dissensions, & que le Monstre à tant de têtes, qui parut bientôt après, se forme, Lysandre arrive de son voyage. Sylvie le reçoit à l'accoutumée avec mille caresses. Après avoir séjourné quelques jours à sa maison, il va à la Cour. Comme il salue sa Majesté, elle, qui était déjà induite à rendre un mauvais office à Lysis, voit Lysandre de mauvais œil &, le tirant à part, lui tint ce langage : *Infâme que tu es !, est-il possible qu'étant issu de si noble extraction, tu souffres la honte de ta maison ? Juge en quelle estime je puis avoir ton courage qui n'ose témoigner le juste ressentiment qu'on doit avoir d'un tel affront ? Pendant que tu es absent, Lysis souille ta couche, & tu le sais, tu l'endures ? Va, & ne te présente jamais devant ma face que tu n'aies vengé une telle injure. Mes yeux ne sauraient voir un homme qui est la fable & la risée de ma Cour.*

Lysandre fut bien étonné de ces paroles. Il ressemble à celui qui est comme perclus, lorsque le foudre qui tombe à ses pieds tue quelque personne qui était proche de lui, ou qu'il brise un grand arbre contre lequel il s'appuyait. Il demeure de même tout confus & ne peut répondre un seul mot. La honte qu'il vient de recevoir de son Prince le touche si vivement que, lorsqu'il a repris ses sentiments égarés, il part tout morne & tout pensif & va vers sa maison pour y exécuter une cruelle résolution. Il y caresse plus que d'ordinaire sa femme afin qu'elle n'entre point en quelque défiance. Cependant, il recouvre un poison le plus violent qui se puisse trouver &, l'ayant détrempé dans un verre avec de l'eau, il va trouver sa

femme qui reposait encore dans sa chambre. Il commande aux domestiques qui y étaient d'en sortir. Lorsqu'il s'y voit seul, il ferme la porte &, ouvrant les vitres, il éveille sa femme.

Après, il met une écritoire & du papier sur la table &, tenant de la main gauche le poison & de la main droite un poignard tout nu, il lui tient ce discours : *Encore (dit-il) que ton impudicité me dût forcer à n'avoir aucune compassion de toi, néanmoins je te veux montrer que je suis plus soigneux de ta conversion que tu n'es de mon honneur ni du tien. Fais élection de l'une de ces trois choses : d'avaler ce poison, ou de mourir par ce fer, ou bien d'écrire tout présentement à Lysis que je suis absent & que tu le conjures par l'amour qu'il te porte de te venir voir.*

Jamais la belle Cypris ne fut plus honteuse lorsque son mari l'exposa toute nue avec Mars son amoureux, aux yeux des Immortels. Mais les extrémités où elle se voit réduite, de mourir ou de trahir celui qu'elle aime à la vérité & qui néanmoins ne se peut vanter d'avoir reçu d'elle que des privautés plus étroites en apparence qu'en effet, la rendent bien plus confuse. D'un côté, l'image de la mort qui est communément plus horrible au sexe féminin qu'aux hommes, s'offre devant ses yeux &, d'autre côté, elle voit bien que, si elle écrit la lettre, Lysis ne peut échapper de mourir. *Hélas ! Monsieur (dit enfin cette dolente), d'où vous peut venir un si cruel dessein de donner la mort à l'innocent ? Avez-vous jamais reconnu en moi tant d'impudicité que vous me réduisiez à un tel précipice ? Voulez-vous que j'écrive à Lysis une chose qui n'est pas & qui ne sera jamais, & que j'avoue un crime que je n'ai point commis ? Que je meure plutôt de votre main, ou que j'avale ce cruel breuvage !*

Je vois bien (répond Lysandre), *vous tâchez à me tromper encore par vos belles paroles mais, par le Dieu vivant, vous boirez tout présentement ce poison ou mourrez de ma main, si mieux vous n'aimez écrire ce que je désire.* Achevant ces mots, il lui porte la dague près de son sein & fait semblant de la vouloir plonger dedans. *Hélas ! Monsieur* (poursuit-elle), *je vous crie merci. Attendez & je ferai ce que vous voudrez.*

Dépêchez vous (dit le mari), *autrement vous mourrez.* Silvie qui était déjà morte de la frayeur qu'elle avait de mourir, prend la plume & le papier, & puis écrit ces paroles que son mari lui dicte :

SI vous m'aimez (mon cher Lysis) comme vous m'en avez toujours donné des preuves, vous ne manquerez point de venir demain consoler une amante affligée qui meurt de désir de vous voir. L'absence de Lysandre

vous y doit semondre. Il ne reviendra point de quelques jours. Je vous attends avec autant d'impatience que vous possédez de mérites. Bon jour ma chère vie, ne différez point notre commun contentement.

Je m'étonne que cette passionnée ne mourût de regret en écrivant cette lettre & comme elle eût le pouvoir de l'achever. Les larmes qui tombaient dessus & les soupirs qu'elle tirait à peine de son estomac, rendaient assez de témoignage de la douleur qu'elle en ressentait. Quand elle fut écrite, Lysandre la prend & puis la baille à un jeune garçon qu'il avait instruit à jouer son personnage. Le Laquais part & trouve Lysis qui, joyeux de recevoir des nouvelles de sa Maîtresse que l'arrivée de Lysandre lui défendait de voir, & croyant enfin de recevoir d'elle, après tant de faveurs ordinaires, ce que tous les amoureux recherchent avec tant de passion, se dispose à l'instant de partir, accompagné de ce messager. Il se met en chemin & fait tant qu'il arrive près du Château de Lysandre. *Ha malheureux ! tu cours trop volontairement à la fin de tes jours. Retourne au lieu d'où tu es parti. Ta valeur qui jusques ici n'a trouvé rien d'invincible sera contrainte de succomber aux pièges que l'on te tend.* Ainsi parlait un bon Ange (ce dit-on) à l'oreille de Lysis, lorsqu'il était prêt d'entrer dans ce château. Lui qui n'avait jamais vu la peur que sur le front de ses ennemis, commença d'entrer en quelque appréhension, de sorte qu'une fois il s'arrêta tout court à la porte. *Allons Monsieur* (disait celui qui le menait), *Madame recevra un extrême contentement lorsqu'elle saura votre venue.*

Mon ami (répond Lysis), *je ne sais que j'ai. Quelque chose me dit que je diffère de la voir à un autre jour. Je me doute de quelque trahison.*

Comment ? Monsieur (repart l'autre), *il semble que vous ayez peur: allons seulement en assurance.*

Qu'il soit dit que j'aie eu peur (dit Lysis), *plutôt souffrirais-je mille morts avant qu'on eût cette opinion de moi.* Ce disant, il pousse son cheval & entre dans la cour du Château. Sitôt qu'il y fut entré, ceux qui avaient de coutume de l'y recevoir lui viennent à l'encontre. L'un lui prend son cheval, l'autre son manteau, l'autre son épée. Je ne sais pas comme il la quitta. S'il l'eût eue, il eût bien vengé sa mort d'autre façon qu'il ne fit.

C'était en la saison de Juillet lorsque les chaleurs sont plus violentes. Il monte vers la chambre de sa Maîtresse, comme il avait de coutume. Sitôt qu'elle le vit, elle jeta un haut cri & tomba sur son lit pâmée. Lui, étonné de cette aventure, veut s'approcher pour lui demander le sujet de son mal

mais, à l'instant, il se voit environné d'une douzaine d'hommes armés, qui de pistolets, qui d'épées nues, & qui de hallebardes. Lysandre est parmi eux, qui lui crie. *C'est maintenant que tu recevas le salaire de la honte que tu as faite à ma maison.* Ce disant il lâche un pistolet & lui perce un bras. Les autres le chargent avec leurs hallebardes & avec leurs épées.

Qui a vu quelquefois un puissant sanglier environné de dogues & de veneurs ; ou bien quelque taureau indompté à qui l'on met les chiens à la queue dans quelque parc et si, par fortune, les barrières viennent à se rompre, ce puissant animal se lance sur la foule du peuple & en prend un & puis va autre avec ses cornes & écarte tout le monde ; qu'il s'imagine de voir le valeureux Lysis qui, avec un escabeau qu'il tient en main, donne si rudement sur la tête de l'un de ses adversaires qu'il en fait sortir la cervelle. Il en assomme encore deux autres mais que peut-il faire contre tant de gens & ainsi désarmé qu'il est ? Son corps, percé comme un cible, verse un grand ruisseau de sang. Enfin, il se jette sur Lysandre &, bien que par derrière on lui baille cent coups de poignards, il le prend & le soulève, prêt à le jeter du haut en bas d'une fenêtre, si tous les autres ensemble, en se jetant sur lui, ne l'en eussent empêché. Il les écarte encore à coups de poings & néanmoins il se sent toujours percer de part en part. Voyant qu'il ne pouvait échapper la mort, il s'approche de la fenêtre & puis, tout sanglant qu'il est, il saute légèrement en bas. Mais ô malheur ! il portait un accoutrement découpé qui est arrêté par le fer d'un treillis. Ses adversaires, le voyant ainsi empêtré comme un autre Absalon, lui donnent tant de coups de hallebardes, qu'à la fin ils privent le monde du plus grand courage & de la plus grande valeur du siècle. O valeureux Lysis ! que je plains l'injustice de ton sort. Tu devais mourir à la tête de quelque armée, pour la Foi, pour ton Roy, & pour ta patrie.

Le bruit de cette mort pitoyable fut bientôt épandu par toute la France. Les uns blâmaient la cruauté de Lysandre, les autres louaient son juste ressentiment. Sa mort a été néanmoins depuis cher vendue. Elle en a attiré plusieurs autres & en attire tous les jours. Son corps est rendu à ses parents qui l'inhument au sépulcre de ses Ancêtres. Ils veulent poursuivre par les voies de justice Lysandre mais Sa Majesté lui donne sa rémission qu'il fait entériner. Tandis que ses parents, & ses amis le pleurent, ceux qui le redoutaient à la Cour en font des feux de joie.

L'on dit qu'à l'heure qu'on l'assassinait, une grande Dame qui l'aimait fut éveillée par la vision qu'elle eut de sa mort. L'on en fit des vers sur ce

sujet, qui sont assez communs & assez passables pour le temps d'alors. Je les insère ici parce qu'il est à propos, pour apprendre à beaucoup qui les approprient à feu Monsieur de Guise qu'ils se trompent grandement.

L'ESPRIT DE LYSIS PARLANT A FLORE.

Stances.

*Sur le point que la nuit pliant son noir manteau
Pour faire place an jour, rappelle ses lumières,
Et qu'un profond sommeil arrosé de son eau
Charme de nos ennuis les humaines paupières,*

*J'entends près de mon lit une dolente voix.
Elle était à la voix de mon Lysis pareille.
Je sens des bras plus froids que marbre mille fois,
Dont l'un en me poussant, l'autre en sursaut m'éveille.*

*Un jeune homme couvert de plaies & de sang
Se prosterne à mes pieds, ma poitrine me glace,
Mon cœur saisi d'effroi, pantèle dans mon flanc,
Et à ce triste objet je tombe sur ma face.*

*Madame (dit-il lors) assurez votre peur,
Je suis votre Lysis qui, devant que descendre
Dans le val ténébreux de l'infendale horreur,
Ce funèbre devoir je vous suis venu rendre.*

*Je reconnaiss sa voix en ouvrant mes deux yeux,
je reconnaiss maints traits de sa beauté première.
Lysis (dis-je en pleurant) quelle fureur des Dieux
T'a fait si tôt quitter notre belle lumière ?*

*Les Dieux ne sont Auteurs du massacre inhumain :
Un cruel ennemi par une fausse lettre,
Dans sa propre maison l'a commis de sa main
Avec plusieurs bourreaux compagnons de leur Maitre*

Quoi? tant de riches dons dont le Ciel t'honorait,

*Ta force, ta valeur, ta grâce, ta faconde,
Et tant d'exploits guerriers que la France admirait,
Ne te devaient-ils pas rendre ami tout le monde ?*

*Flore, vous vous trompez, l'éclat de ma vertu
Est l'inique venin qui m'a privé de vie,
C'est le foudre cruel dont je suis abattu,
Le rocher de ma nef, la butte [cible] de l'envie.*

*Ceux qu'on voit à la Cour le premier rang tenir,
Rodomonts de piasse, et garces de courage,
Ne pouvant de mon los le renom soutenir,
Ont acheté ma mort pour assouvir leur rage.*

*O détestables mœurs, ô siècle rigoureux !
Forge de trahison, école d'injustice,
Des siècles, le dernier & le plus malheureux,
Tu éteins la vertu, pour allumer le vice.*

*Lysis, mon bien, mon tout, mille & mille trépas
Me feront chaque jour voir d'Achéron la rive,
Si par tant de malheur ton ombre fuit là bas,
La gloire de tes faits restera toujours vive.*

*J'eusse bien désiré mourir au lit d'honneur,
Mettant un camp en route, ou forçant une place.
Mais ce qui plus, hélas !, augmente ma douleur,
C'est que mourant je perds les rais de votre face.*

*Le genre de ta mort témoigne ta valeur,
Et de tes ennemis la couardise infâme.
Tant qu'en moi restera de vie & de chaleur,
Toujours mon cher Lysis, tu vivras en mon âme.*

*Toujours je garderai dessous l'obscur tombeau
Ta grâce, ta vertu, dedans mon âme empreinte,
Et le Léthé oublieux m'abreuvant de son eau,*

Ne fera que s'oublie une amitié si sainte,

*L'excessive douleur ne me permettra pas
De survivre après toi: les maux qu' Amour me livre
Sont beaucoup plus cruels que le cruel trépas!
Tu m'emportes le cœur, sans qui l'on ne peut vivre.*

*Quiconque veut guérir est déjà sain à demy:
Madame au moins tenez votre douleur couverte,
Que si vous ne pouvez oublier votre ami,
Songez au bien passé, Et non pas à la perte.*

*Puisque la vertu seule en aimant je poursuis,
Peu me chaut que chacun fondre en larmes me voie,
Me souvenir de l'un, de l'autre je ne puis,
Le deuil entre en nos cœurs plus avant que la joie.*

*Adieu, Madame, adieu, le Messager des Dieux
Pour passer le noir fleuve incessamment m'appelle,
Adieu, beaux yeux plus clairs que les flammes des Cieux.
D'un éternel adieu, adieu, Flore la Belle.*

*Lors, je saute du lit pour sa fuite arrêter,
Mais pensant l'embrasser, rien que vent je n'embrasse.
Adieu mon cher Lysis, l'éternel Jupiter
Guerdonnant tes vertus te reçoive en sa grâce.*

C'est la fin Tragique du brave Lysis, de qui la valeur était incomparable. Jamais le Ciel ne mit dans un corps tant de beauté, de grâce & d'adresse, ni un courage si franc & si généreux. Si ce cruel malheur ne l'eût si tôt ravi d'entre les Mortels, la France se pourrait maintenant vanter d'avoir un Mars aussi bien que la Thrace. Les Lauriers & les Palmes puissent naître sur sa tombe !

Commentaire

Campanini, 2011 : *Derrière la figure de Lysis, dont Rosset exalte les mérites, se cache Louis de Bussy d'Amboise, mignon de François d'Anjou.*

Arrogant et provocateur, Bussy fut tué le 19 août 1579 dans un guet-apens tendu par le mari de la dame de Montsoreau (la Sylvie de Rosset) qu'il tentait de séduire. La sympathie de Rosset pour le protagoniste est évidente et se traduit par l'attitude tolérante qu'il adopte à son égard, malgré les torts qu'il lui reconnaît. L'adultère, bien que déploré, n'enlève rien au charme d'une passion intense et partagée, si bien que Rosset, tout en mettant en garde les bons chrétiens contre les tentations illicites, avoue qu'il ne peut écrire cette histoire "sans larmes".

18. Des barbaries étranges et inouïes d'une mère dénaturée.

EN quelle Scythie a-t-on jamais commis va crime si horrible que celui que je veux décrire ? Quelle Louve, quel Tigre, quel Dragon & quelle bête plus farouche & plus cruelle de l'Hyrcanie, pourra jamais être comparée à la plus cruelle & plus exécrable fureur qui me fournit cette matière ? Ô siècle barbare ! ô siècle cruel & infâme ! ô siècle, le dernier & le plus abominable des autres ! Le Soleil ne répand-il pas aujourd'hui ses rayons à grand regret ?, puisque tu es tout plein de Médées, d'Atréas & de Thyestes. Voici un exemple sans exemple & qui, cependant, n'est pas moins véritable que difficile à croire.

En une des plus belles & plus riches Provinces de mon Roy, est une ville renommée pour deux célèbres Evêques qui y ont tenu la chaire, l'un après l'autre, sans avoir joui longuement du fruit de leur Temporel. L'âge ou les maladies précédentes, les ont dans peu de temps contraints de payer à l'avare Nocher les derniers péages que nous devons à la Nature. Et les Muses dont le premier était particulièrement un des plus chers nourrissons [élèves] n'ont pas été capables d'allonger par leurs douceurs la trame des jours d'un si bel esprit. En cette ville donc, il y avait un jeune homme d'honnête maison que nous nommerons Falante, lequel, après avoir employé ses jeunes ans à l'étude des bonnes lettres & principalement en

celui de la jurisprudence, prit le bonnet à Toulouse, au grand applaudissement de toute cette célèbre Université.

Étant de retour en son pays, il se jeta dans le fameux Barreau de cette auguste & équitable Cour souveraine de la Neustrie où il acquit, dans deux ou trois années, l'estime que jadis un Hortense & un Tulle ont reçue de la cité de Mars. Toutefois, encore que la réputation qu'il avait & le gain qu'il faisait eussent été capables de retenir en cette vacation une personne d'autre humeur que lui, il se fâcha de cette action si pénible & si servile &, voyant qu'il avait honnêtement de moyens, il se résolut d'acheter un office de Sénateur.

Ayant pris dans son âme cette résolution, il la communiqua à un sien ami nommé Tanacre. C'était un jeune Gentilhomme de Calais, qui avait tout plein de belles parties. La Nature l'avait accompli de grâce, de beauté & de forces, autant qu'on en peut désirer, & ses qualités avaient si bien gagné le cœur de Falante qu'il ne pouvait l'éloigner guère de vue. Bien que Tanacre fût marié, il passait néanmoins plus de jours de l'année avec son ami dans Rouen que dans le lieu de sa naissance avec son épouse. Tanacre, louant le dessein de Falante, le poussa encore davantage à l'accomplissement de son désir. Il eût été bien aise de voir un si cher ami assis sur les fleurs de Lys, & lequel pouvait un jour par son mérite être un des premiers ornements de sa Province & faire plaisir à lui & à ses amis.

Ainsi donc, Falante se pourvut d'un office de Conseiller &, avant que se faire recevoir, il voulut visiter sa mère qui vivait encore avec une sienne sœur. Tanacre qui était la moitié de son âme l'accompagna en ce voyage. Etant arrivés au lieu de sa naissance, sa mère, sa sœur & tous ses proches parents & meilleurs amis, le reçurent avec toutes sortes de contentements. On lui rendit en cette ville l'honneur qui était dû à sa qualité ; et particulièrement la justice ordinaire, comme à une personne qui dans peu de jours devait être l'un des Magistrats souverains du pays.

Séjournant en sa maison & attendant son valet qu'il avait envoyé à Paris pour avoir tout ce qu'il lui fallait de la Chancellerie & pour payer le Marc d'or, on ne parlait que d'y faire bonne chère. Mais, comme les hommes sont sujets quelques fois à des accidents étranges qui surpassent toutes les conceptions des mortels, sa Mère que j'appelle Gabrine (parce qu'elle ne cérait nullement en toutes sortes d'exécrables méchancetés à la femme exécrable d'Argée) se rendit si passionnée de Tanacre qu'elle en perdit le boire & le manger. Cette vieille Croupière qui ne devait désormais

que manier des Patenôtres, devint tellement embrasée de ce jeune homme que jamais le feu ne s'éprît si bien à l'amorce comme cette carcasse s'alluma de son amour. Elle n'avait d'autre contentement que d'être toujours auprès de lui & lui offrait tout ce qui était à elle, avec tant de passion que l'autre n'eût point eu de sentiment s'il ne se fût aperçu de sa bienveillance. Si elle n'eût été si vieille & si laide, il n'eût pas fait difficulté de se conformer à ses vœux. Néanmoins, quand il se représentait ce singe habillé en femme, il en était si dégoûté que sa présence lui était plus odieuse que celle d'un Basilic.

Cependant, l'effrontée, ne pouvant plus supporter le feu dérèglé qui brûlait au dedans de ses moelles, découvrit enfin à Tanacre le sujet de sa passion & le conjura d'assouvir ses impudiques désirs. Mais lui, plus ferme que n'est un Pin qui a renouvelé plus de cent fois ses feuilles & qui a ses racines aussi profondes en terre que son chef est haut, repoussa pour quelque temps les tentations de cette exécutable femme, le nid de tous les abominables vices du monde.

Comme elle vit qu'elle ne pouvait rien gagner sur Tanacre, son amour commença à se changer en une telle passion & en une telle rage qu'elle fut plusieurs fois prête de se tuer de sa propre main. O Ciel, que ne consentez-vous à cette exécution ! Tant de malheurs auraient fini avec elle & ma plume ne s'amuserait pas maintenant à raconter aux races futures des choses si exécrables ! Mais qui peut sonder l'abyme de vos décrets ? Il faut baisser les yeux & croire toujours que vous êtes la Justice même. Après que notre Gabrine eût long temps accusé la cruauté de Tanacre & maudit mille fois le Ciel & les Etoiles de ce que leur influence n'avait point rendu enclin celui qu'elle aimait, à lui accorder le fruit de son violent désir ; elle se mit à penser à tous les moyens qui lui pouvaient servir pour parvenir au but de ses intentions. Et, après avoir longuement ruminé à beaucoup d'étranges choses, elle s'arrête enfin sur la plus abominable action qui se puisse imaginer. Pour en faire réussir l'effet, elle tire un jour à part Tanacre & lui tient ce discours :

N'es-tu pas bien cruel de voir mourir ceux qui t'aiment avec tant de violence & qui recherchent ton bien avec tant d'ardeur, sans que tu en aies le moindre ressentiment ? Si tu pouvais lire aussi bien dans mon cœur l'amour que je te porte comme j'en souffre les accès insupportables, tu n'es pas composé d'une roche si dure que tu n'amollisses ton obstination. Mais je te prie, quel profit retires-tu d'une telle opiniâtreté ? Ne vaut-il pas

mieux qu'en faisant ce que je veux, tu aies désormais la jouissance de tout ce que je possède, & te donnes du bon temps, sans avoir souci de chose qui peut rendre une vie heureuse & contente ? Je sais bien que tes commodités ne sont pas des plus grandes & qu'au bout de l'an tes revenus n'ont pas été capables de t'entretenir suivant ta qualité. Que ne prends-tu donc ce qui s'offre maintenant à toi avec si peu de peine ? La fortune ne te sera pas toujours si favorable si tu en laisses échapper l'occasion.

Tanacre, alléché de tant de promesses & néanmoins flottant comme un vaisseau agité de deux vents contraires, répondit à Gabrine en ces termes : *Je voudrais, Mademoiselle, avoir autant de moyen de vous octroyer ce que vous tâchez d'avoir de moi comme je serais prompt à l'exécuter s'il n'y allait trop de mon honneur, & si je n'étais retenu par beaucoup d'empêchements. Imaginez-vous que les obligations que j'ai à Monsieur votre fils sont si grandes, & l'estime que je fais de l'amitié qu'il m'a si souvent témoignée & qu'il me fait paraître tous les jours, que jamais je ne consentirai à chose qui lui puisse donner du déplaisir. Et quelle plus grande douleur saurait-il recevoir que lorsqu'il verrait un homme qui lui est si redétable, ne se contenter pas de coucher avec celle qui lui a donné naissance, mais encore jouir du bien que naturellement vous ne lui pouvez ôter. Je vous prie donc de bannir cette fantaisie de votre âme &, pesant mes raisons, ne tâcher point à m'induire à commettre un si détestable péché d'ingratitude.*

Toutes tes excuses (repart-elle) ni tes fuites n'éteindront jamais la moindre étincelle de mon ardeur. Je t'aime de telle sorte que, pour toi, je ne me soucie de haïr & de perdre, s'il en est besoin, ceux qui sont sortis de mon ventre, voire moi-même. Néanmoins, je vois bien que la considération de mon fils empêche le cours de ta bonne fortune. Si tu me veux croire, tu succéderas à sa place par le moyen de ma fille que je te donnerai en mariage, sous des conditions fort légères que je t'imposerai.

Et comment (dit Tanacre) cela se pourrait-il faire ?, puisque je suis marié & puisque Monsieur votre fils se porte fort bien, & que son visage ne témoigne pas qu'il désire de quitter de longtemps cette vie.

Je ne t'en dirai (poursuit-elle) maintenant autre chose. Pense seulement à ce que je viens de te représenter. C'est une douce chose que de vivre sans incommodité. Tous ne tendent qu'à cette fin, quoique ce soit par diverses voies. Et c'est un abus de se figurer d'autre contentement que celui

que nous recevons en cette vie. Tout est indifférent pour l'autre, de qui les hommes ont figuré des gloires & des peines imaginaires.

C'étaient les paroles que cette Athée disait à cet homme pour l'ébranler par des considérations humaines. La place n'en était pas imprenable car, ayant toute la vie été nourri à la guerre, où la foi & la piété ne logent que bien rarement, ces assauts ne furent que trop tôt suffisants de le faire venir à composition. Étant retiré tout seul en sa chambre & couché dans son lit, le peu de sentiment que son âme avait de la Déité qui régit l'Univers, qui voit & qui entend tout, & qui rend à chacun selon ses œuvres, & l'espoir d'être à son aise mieux qu'il n'était, le disposèrent de prêter désormais l'oreille à cette Sirène tromperesse. Enfin, pour ne passer les bornes de mes discours ordinaires & de peur de ne faire un gros volume au lieu d'un simple récit, je vous dis que Tanacre & la maudite Gabrine se résolurent à l'exécution des plus abominables méchancetés dont on eût ouï parler de longtemps.

Leur dessein fut que cette malheureuse femme, pour arrhes de son affection, enivrerait sa fille & puis en ferait avoir la jouissance à Tanacre. Qu'à même temps, elle empoisonnerait Falante & puis, que Tanacre partirait incontinent & se rendrait le plus tôt qu'il lui serait possible à Calais, là où il se dépêcherait pareillement de sa femme par le moyen du boucon que cette cruelle Médée lui baillerait. Après cette exécution, il reviendrait au lieu où se tenait Gabrine pour prendre la jouissance de tous ses biens par le moyen du mariage qui s'accomplirait entre lui & sa fille ; à la charge toutefois que, durant l'espace de huit jours, qui précéderaient celui des Noces, Tanacre coucherait avec sa belle-mère qui ne lui demandait autre chose pour le salaire de sa violente passion.

O Justice du Ciel où est votre foudre ? Est-il possible que vous supportiez de si exécrables impiétés qui se commettent sur la terre ? Je m'étonne que ces barbaries étranges ne vous font exterminer la race des mortels pour en former de nouveaux, d'une matière plus noble & plus pure.

Ces détestables personnes, s'étant accordés du jour de leur damnable exécution, Gabrine fit préparer un magnifique festin, disant à son fils qu'elle avait envie de traiter quelques-uns de leurs plus proches parents afin de se réjouir ensemble, tant du bien qu'ils recevaient de sa venue que de l'honneur qu'il avait acquis par son office de Conseiller. Falante eut fort agréable ce banquet & dit à sa mère qu'elle n'y oubliât rien de tout ce qui pouvait rendre ce festin mémorable. Elle lui répondit que son intention était

de le faire tel, que rien n'y défaudrait pour le contentement qu'elle espérait d'en recevoir. Paroles ambiguës que le pauvre Falante interprète en bonne part en ce qui le concerne, tandis que cette cruelle Mère y comprend bien un autre mystère.

Le jour que la réjouissance se doit faire étant venu ; ou plutôt, la funeste & sanglante journée qui doit donner commencement à tant de crimes ; les Parents s'assemblent au logis de Falante. On n'y parle que de rire, de boire, & de bonne chère. Gabrine avait cependant accommodé deux sortes de breuvages, l'un pour son Fils & l'autre pour sa Fille. Le premier était un mortel poison qu'elle avait mis dans son vin, lequel faisait sentir son opération quelques deux heures après qu'on l'avait avalé. Mais ce ne fut que sur la dernière collation, lorsque chacun se retirait chez soi, qu'il le but.

L'autre breuvage était du vin où elle avait fait tremper de la coque de Levant qui a la vertu d'assoupir les sens & de rendre soudain une personne comme hébétée. Aussi, incontinent que sa Fille nommée Léonore en eut goûté, ses yeux devinrent troubles & elle commença de chanceler, de même que font ceux qui sont atteints du tan du bon fils de Sémélique [le vin]. Gabrine qui savait la vertu de la drogue, afin que personne ne fit quelque mauvais jugement, prit de bonne heure sa fille & la mena en sa chambre où elle la fit coucher dans son lit, puis fit signe à Tanacre qu'il s'introduit pareillement en cette chambre, là où il jouit d'une statue de marbre & d'une chose qui n'a point de sentiment.

Les invités avaient déjà pris congé & il n'était resté dans le logis que les domestiques. Falante même s'était mis au lit, pensant y reposer, tandis que le poison commençant à opérer, de violentes tranchées [douleurs d'entailles] le saisissent. Il se plaint, & Tanacre qui venait d'assouvir sa brutale passion & qui s'était mis dans sa couche accoutumée, en une même chambre, lui demande s'il se trouvait mal, feignant d'en ignorer la cause. Falante lui dit qu'il avait peur d'avoir mangé quelque mauvaise viande, c'est pourquoi il désirait fort qu'on allât promptement querir un Médecin. Sa cruelle Mère qui ne s'était point couchée, attendant le succès du premier acte de cette tragédie, avait cependant toujours l'oreille tendue du côté de sa malheureuse géniture. Oyant comme son fils se plaignait & l'instance qu'il faisait de consulter un Médecin, elle craignit, ou d'être soupçonnée ou découverte, ou bien qu'il ne prît quelque contrepoison & que par ce moyen tout son dessein ne s'en allât en fumée. Ces considérations la firent donc résoudre à une autre résolution dont l'effet est capable de faire dresser les

cheveux à ceux qui liront cette Histoire. Elle s'en va tout bellement au lit de Tanacre & lui dit que, s'il ne coupait promptement la gorge à son fils, ils étaient sans doute perdus. Qu'il avisât donc sans différer nullement à sa conservation & que pour le reste il lui en laissât toute la charge.

Tanacre, déjà possédé de l'Adversaire des hommes, & appréhendant l'horreur du supplice qu'il avait déjà mérité, se lève, prend un poignard &, s'approchant du lit de celui qui l'avait obligé par toutes sortes de courtoisies, enfonce sa main exécrable dans le sein de Falante. Le pauvre Gentilhomme jeta un haut cri, recevant ce coup mortel tandis que, l'horreur du crime accompagné d'une extrême ingratitudo se représentant aux yeux de Tanacre, le poignard lui tomba des mains. Son visage était tout pâle, sa main tremblante & son cœur à peine pouvait se contenir dans son estomac, tant il était pantelant. L'exécrable & dénaturée Mère, sentant que son Fils n'était pas encore mort & qu'il se démenait dans le lit, s'approche &, levant le poignard qui était à terre, dit à Tanacre ces paroles : *Que tu es d'un lâche & d'un faible courage ! La Nature nous a fait un grand tort à tous deux. Je devais être un homme, & toi une femme.* Ce disant, elle se rue sur son pauvre Fils demi mort & lui donne cent coups de poignard. Non contente de cela elle le jette à terre & puis, au grand étonnement de Tanacre qui s'était renversé sur son lit, n'ayant pas le pouvoir de regarder une telle cruauté, elle prend une hache & coupe les jambes & les bras de ce misérable corps dont elle défigure encore tout le visage avec la pointe du poignard.

O vous qui lirez cette Tragédie, & bien avez-vous ouï parler de pareille inhumanité ? La fable de Médée est-elle comparable à cette histoire non moins remplie de vérité que d'horreur ? La plainte que j'ai faite au commencement de ce récit, n'est elle pas juste ?, n'est-elle pas raisonnable ? O Ciel ! que nous présagent ces aventures exécrables, si elles ne sont les avant-coureurs du jour dernier où toutes les choses doivent retourner en leur néant ?

Sitôt que cette exécrable furie eut exercé sa rage sur ce corps, elle alluma du feu, fit bouillir de l'eau dans un chaudron, & puis en lava les membres séparés du malheureux Falante afin d'arrêter le sang qui distillait encore des veines coupées. Après, elle jeta de l'eau chaude par tous les endroits du pavé où quelques marques en pouvaient paraître ; & puis, ayant pris un sac, elle y mit toutes les pièces de ce corps, à la vue toujours de Tanacre qui était si épouvanté de cette étrange procédure qu'il était étendu

sur le lit, avec aussi peu de sentiment presque que les membres de celui qui venait de perdre la vie. Ce cruel sacrifice ayant été parachevé, la maudite Mère vient & baise Tanacre qui était devenu aussi froid & aussi blanc que de la neige. Elle tâche de le ranimer & lui promet désormais la jouissance d'un grand bien qui lui fera passer le reste de ses jours à son aise.

Cependant, comme arrive la courrière du jour qui avait retardé plus que de coutume l'ouverture des barrières de l'Orient afin que le Soleil ne vît une telle abomination, Gabrine va de sa propre main seller un cheval en l'écurie, apprête le déjeuner, & puis donne à Tanacre une bourse où il y avait cinquante écus d'or &, l'ayant encore prêché d'avoir bon courage, lui dit qu'il parte promptement pour aller à Calais afin d'y aller avancer les funérailles de sa femme, & puis qu'il revienne pour prendre la jouissance de tous ses moyens qui lui sont destinés, pourvu qu'il ne manque ni de résolution, ni de promesse.

Le meurtrier part donc, après avoir pris un doigt de vin, sans oublier le sac que l'on avait rempli de tristes pièces, mais néanmoins toutes justificatives de leur abominable crime. Ce seront tantôt des griefs qui formeront un appel où il faudra qu'ils répondent en personne, & ceux qui les mettront en instance seront des bêtes cruelles de leur nature, & plus pitoyables que ces personnes dénaturées, ainsi que nous verrons par la suite de cette Histoire.

Quand Tanacre eut pris congé de sa Gabrine & qu'il sortit de la ville, un tel remords de conscience saisit son âme qu'il lui semblait que les furies des Enfers exerçaient déjà sur lui toute la peine des damnés. Il commence à soupirer & à maudire en soi-même le jour qu'il naquit. Son cheval le mène là où il veut car son maître est en une telle confusion qu'il ne sait ce qu'il fait. La frayeur du supplice se représente pourtant à ses yeux &, craignant déjà d'avoir un Prévôt à la queue, il prend le sac & le jette dans un blé, éloigné seulement d'une petite demie lieue de la ville. Il poursuit puis après son chemin, & fait tant par ses journées qu'il arrive à Dieppe. Laissons le aller, je vous promets que la Justice de Dieu lui fera bientôt recevoir le salaire qu'il a mérité. Cependant, retournons à la maison de la maudite Mère.

A peine Tanacre pouvait être une lieue loin de la ville, que Richard, valet de Falante, arrive. Il venait de Paris où son maître l'avait envoyé en partant de Rouen pour aller querir les provisions de son Office & autres papiers nécessaires, & il apportait tout ce que Falante désirait. Richard alla

tout droit à la maison de Gabrine qu'il trouva assise sur une petite chaire, discourant en elle-même de l'exécution qu'elle avait faite & se baignant encore dans le plaisir que la mémoire de son Parricide lui donnait. Cette détestable furie, fâchée de la vue de ce valet qui la venait interrompre en ses sanglantes pensées, jeta sur lui un regard de travers &, avec une contenance dédaigneuse, témoigna incontinent ce qu'elle avait dedans l'âme. Richard, étonné de ce mauvais accueil, ne laisse pourtant de lui demander nouvelles de son maître. *Cherche-le* (répond Gabrine) *je n'en suis point la gardienne*. Réponse toute semblable à celle que fit celui qui souilla du sang du premier homme de bien le giron de notre ancienne Mère.

Le valet que les contenances de Gabrine avaient déjà étonné, devint presque tout confus de ces paroles. Toutefois, il lui dit que la peine qu'il prenait au service de son maître méritait un autre traitement ; qu'il ne savait que juger de toutes ses façons de faire ; & que si l'on se fâchait de lui, on n'avait qu'à lui donner son congé. *Néanmoins, Mademoiselle* (poursuivait-il), *je vous supplie de m'obliger en m'apprenant où est Monsieur afin que je lui rende les papiers que j'ai à lui & puis que je me délibère à faire ce qu'il voudra*.

Je t'ai déjà dit (repart-elle) *que je ne garde point ton maître. Tu ne me fais que rompre la tête, ivrogne que tu es. Va t'en discourir en un autre lieu, & ôte toi de ma présence.* Richard, se voyant si indignement traité, ne savait qu'en juger. Il parla à quelques domestiques du logis qui le menèrent à la chambre de Dorice, sœur de son maître. Cette misérable fille était au lit, quelque peu étourdie encore des fumées du breuvage que sa détestable mère lui avait donné. Richard s'approche de la couche & lui demande nouvelles de Falante. Elle lui dit que son frère devait être à sa chambre avec Tanacre, & qu'elle les avait vus ensemble le jour précédent dans la maison même où elle était, en un festin que sa mère fit & où elle ne put demeurer jusques à la fin, parce qu'une espèce d'évanouissement l'avait saisie & contrainte de garder le lit, privée de sentiment, jusques à l'heure présente qu'elle commençait à se reconnaître.

Richard qui brûlait d'impatience de trouver son maître, après l'avoir cherché par toute la maison, & s'étant encore aperçu que le cheval de Tanacre n'était point en l'écurie, ne savait qu'en juger. Flottant ainsi entre l'espoir & la crainte, il se rendit au logis de l'un des Parents qui s'était trouvé au festin. Mais il n'en apprit autre chose que ce qu'on lui en avait déjà raconté. Comme il était en ces angoisses, Dieu qui ne voulait point

que cette abomination passât plus avant, la découvert par un étrange accident.

Tanacre, ainsi que nous disions tantôt, avait jeté le sac dans un blé. Les membres de ce corps mutilé avaient été trempés dans l'eau bouillante, de sorte que les chiens qui ont un si bon nez les sentirent. Ils se rendaient de toutes parts au lieu où était ce sac &, en le tirassant d'un côté & d'autre, tâchaient de le déchirer pour en prendre leur curée. Un homme d'un village prochain, ayant aperçu un si grand nombre de chiens ramassés ensemble, fut poussé de curiosité de voir que c'était. Ayant écarté les chiens à coups de pierre, il trouva le sac. Après qu'il l'eut ouvert & qu'il vit ce funeste spectacle, l'horreur le lui fit abandonner. Il appela sur le champ quelques siens compagnons qui, s'étant approchés & considéré comme lui les tronçons de ce corps, frémissaient à cette étrange étuvée.

Soudain, le bruit en court par la ville. Chacun y court, ainsi qu'on a de coutume aux petits lieux, & la justice s'y transporte pour en faire son Verbal. Lorsque ceux qui portaient le sac entraient dans la ville, le pauvre Richard sortait de la maison de l'un des parents de son Maître pour en savoir d'eux quelque chose. Voyant tant de peuple assemblé, il en demande la cause & quelqu'un la lui apprend. Quand on lui en eut fait le récit, une émotion extraordinaire lui fit tressaillir le cœur, de telle sorte qu'à peine se pouvait-il contenir dans l'estomac. *D'où me vient* (disait-il) *cette nouvelle émotion ? Ce corps que l'on a trouvé ainsi misérablement découpé, ne serait-il pas peut-être celui de mon pauvre maître ? O Dieu ! faites que cette imagination soit fausse.* Tenant ce discours, il suivait avec la foule les Ministres de la justice qui portèrent ce corps en la chambre des crimes &, l'ayant couché à terre sur de la paille, l'exposèrent aux yeux de tout le monde pour voir si quelqu'un le reconnaîtrait.

Richard, en y jetant les yeux, aperçut un porneau [verrue] qui était à l'une des jambes de ce corps en un lieu proche de la cheville. Incontinent il se ressouvint que son Maître en avait un semblable & que souvent il le lui avait coupé avec un canif. Il s'approcha de plus près & ayant considéré le visage du mort, & ne pouvant bien le remarquer à cause que sa cruelle Médée l'avait tout déchiqueté, il baissa avec l'un de ses doigts une de ses oreilles et découvrit une marque naturelle que Falante y avait. Sans vouloir faire d'autre recherche, le pauvre garçon tira du profond de son estomac aussitôt un grand cri & tomba tout pâmé à la renverse ; & puis, ayant repris ses sentiments, il se mit à faire de si pitoyables regrets qu'ils étaient

capables de faire pleurer les Ours & les Tigres. Aussi n'y avait-il aucun de la compagnie, qui ne jetât des larmes.

Le Juge ce pendant le fait lever, & l'autre lui récite le succès du voyage qu'il avait fait à Paris pour son maître, lui dit le mauvais recueil de sa mère, & lui apprend l'absence de Tanacre qu'il croit être le meurtrier de Falante. Le Magistrat, bien étonné de cet accident, fait couvrir ce corps & puis se transporte au logis de Gabrine. Elle, qui n'eut jamais aucun ressentiment de la Divinité, ni aucune pitié dans son âme, quand on lui vint annoncer la cruelle mort de son fils qu'elle savait mieux que tout autre, voulait contrefaire la dolente. Mais tout homme de jugement voyait bien que ce n'était que feintise & que sous ces larmes la cruauté du Crocodile était cachée. Le Juge lui demande où est-ce que Tanacre est allé & elle répond n'en avoir point de connaissance. Après l'avoir ouïe, les parents du défunt dépêchent incontinent de tous côtés des hommes aux Prévôts & aux Sergents des villes de la Province & leur décrivent la taille, les habits & le visage de l'homme. Mais oyez, je vous prie, un trait remarquable du jugement céleste.

Tanacre, agité des furies vengeresses, était arrivé à Dieppe en intention de passer à Calais pour y accomplir son exécrable dessein. Un orage se leva à même temps qu'il arriva à ce port, si grand qu'il semblait que la mer ne pouvait souffrir qu'un si méchant homme fût porté sur ses sillons. Cela le contraignit de faire séjour dans la ville plus longtemps qu'il ne désirait, tandis que les Archers des Prévôts & les Sergents du pays étaient déjà informés de cet homme. Un jour, comme Tanacre se promenait sur le port, attendant qu'un Patron avec lequel il avait fait marché pour être porté à Calais mit la voile au vent, trois Sergents qui venaient de boire dans un vaisseau une quarte de vin de Gascogne, le rencontrèrent. L'un d'eux, ayant considéré cet homme, tire à part ses compagnons, sort un mémoire qu'il avait à la pochette & lit la description qu'on lui avait envoyée de Tanacre. *Compagnons* (dit-il à ceux qui étaient avec lui) *cet homme que vous voyez qui parle à ce Marinier, est sans doute celui que nous demandons.*

Si c'est lui même (repart un autre) *je le saurai tout présentement.* Et sur cela, il s'en approche, suivi des deux autres. Comme il en fut près, il commence à parler de la sorte : *Dieu vous gard' Monsieur Tanacre.* A ces mots Tanacre tourne la tête & lève le chapeau à ce Sergent qui le saluait. A peine avait-il la main au chapeau, que les autres deux le saisissent & l'un

lui dit : *Ho! ho! vous êtes donc Tanacre ? Je vous fais commandement de nous suivre.* Lui, sans s'étonner aucunement ni faire mine de vouloir résister, leur tient ce discours : *Messieurs, je n'ignore point le sujet pourquoi vous me prenez. J'ai plus d'envie d'aller en prison pour ce sujet que vous n'en avez de m'y mener. Je vous conjure néanmoins au nom de Dieu, qu'avant que j'y entre, je puisse voir monsieur le Lieutenant Criminel. Je lui veux apprendre des choses étranges, & puis me soumettre à tout ce que la justice ordonnera de moi.*

Ces Sergents, voyant cet homme parler si doucement, lui accordent sa demande & le mènent au Magistrat. Sitôt que Tanacre comparut devant lui, il se jeta à genoux & puis, en tirant un grand soupir, parla à lui en ces termes : *Monsieur, le désir de sauver ma vie ne m'induit pas d'user de cette procédure. J'ai plus d'envie de la perdre qu'on ne sera prompt à me donner la mort. Tout ce que je veux impétrer de vous, est seulement que vous vouliez intercéder sur moi, afin que la cruauté que l'on pourrait exercer sur mon corps ne soit point la perte de mon âme. J'ai, à la vérité, commis un grand crime, mais toutefois ce n'a pas été sans être plusieurs fois tenté à le perpétrer. Et j'espère que la miséricorde de Dieu, qui a promis au pécheur de l'exaucer toutes les fois qu'il gémirait pour sa transgression, ne me refusera de me tendre ses bras pitoyables. Ne faites point donc difficulté de me promettre ce que je vous demande puisque ma requête est juste, & puisque vous voyez comme volontairement je vous veux informer de quelques particularités que vous, ni autre juge, ne saura jamais que de ma bouche.*

Ainsi parlait ce malheureux & ses larmes accompagnaient ses paroles quand le Juge lui promit de s'employer & d'impétrer pour lui ce qu'il demandait. Et, à l'heure, Tanacre lui récita mot à mot ce que je vous ai raconté ci-dessus des amours impudiques de cette femme, des artifices dont elle avait usé, du breuvage donné à sa fille, du poison que Falante but, & le reste, capable de faire dresser les cheveux à un Lestrigon.

Le Lieutenant Criminel, frémissant d'horreur au récit d'une si étrange & inouïe méchanceté, envoie soudain en hâte à la ville où se tenait Gabrine, pour informer le Magistrat du lieu de la prise de Tanacre & de la cruelle exécution de cette mère dénaturée. Elle est prise & enfermée dans une obscure prison. Cependant, les parents du Mort forment un incident &, la cause étant dévolue par appel en Parlement, ce juste Sénat retient la connaissance de la cause. Les Criminels sont amenés à la conciergerie. On

procède à leur audition & il n'est pas besoin de donner la question ordinaire ou extraordinaire à Tanacre, puisqu'il en dit plus qu'on n'en demande. Il montre en ses réponses tant de signes évidents de contrition que les prières qu'il fait afin qu'on lui adoucisse son supplice émeuvent cette équitable Compagnie.

Mais la maudite & exécutable Gabrine ne veut rien confesser. Elle demeure obstinée en sa malice &, quelques tortures qu'on lui donne, ce n'est qu'à demi qu'elle publie son parricide. Tanacre lui est confronté, & elle crie tout haut que c'est un fol qui veut mourir pour son plaisir, tandis que cet homme parle à elle en cette sorte : *Il n'est pas besoin, ô femme exécutable, que nous cachions davantage le crime que nous avons commis. Toutes ces couvertures ne servent que de pesantes chaînes & de cruels supplices qui sont préparés dans les Enfers à ceux qui n'attendent du soulagement que de leur obstination. Songez plutôt par une vraie contrition, par le contentement que vous devez recevoir du supplice, à expier votre péché. Le Ciel désire la conversion du pécheur, & non sa perte.*

Tanacre faisait paraître en l'ardeur de ses remontrances le désir qu'il avait de réduire cette misérable à la repentance, mais ses paroles étaient comme de la poussière que le vent emporte. Enfin, la Cour ayant mûrement examiné ces crimes horribles & détestables : une Mère qui vend sa fille, un violente, un breuvage amoureux, une boisson empoisonnée, un assassin, un parricide accompagné de tant de circonstances horribles & épouvantables, ensemble une obstination infernale de la plus cruelle femme qui fut jamais ; ordonne qu'elle sera traînée sur une claire & menée au devant d'une Eglise publique, lieu accoutumé à tels actes, où elle aura le poing droit coupé. Après, qu'on la traînera à la place où elle doit recevoir le dernier supplice & que là, on la piquera avec des aiguillons tout le corps, & puis avec des tenailles ardentes on lui arrachera les mamelles ; & qu'enfin, elle aura la tête tranchée, son corps jeté dans le feu, ars & consumé, & ses cendres jetées au vent. Mais, auparavant, Tanacre aura pareillement le poing droit coupé & sera décapité. Or la Cour modéra la peine à cet homme pour la grande contrition qu'il fit paraître & pour sa franchise à manifester tout haut son crime & en demander pardon à Dieu.

Messieurs (disait-il quand il fut sur l'échafaud), vous voyez mourir justement un homme, pour avoir consenti à la mort de celui dont il était obligé de conserver chèrement la vie. Vous voyez un homme qui s'est laissé

si bien séduire par une femme que, non content d'avoir faussé la foi solennelle du mariage, il était résolu de faire encore mourir celle dont il ne pouvait être séparé que par la mort. Vous voyez un homme qui a joui de la Mère & de la fille, sans toutefois que la dernière soit coupable de ce crime puisqu'elle même ne saurait s'en ressouvenir, tant s'en faut qu'elle y ait prêté son consentement. Enfin, vous voyez un homme qui n'avait jamais eu de connaissance de Dieu, ni de son jugement, sinon depuis qu'après avoir commis tant de méchancetés, le remords de sa conscience lui a fait appréhender sa Justice. Ne croyez pas que la mort infâme de ce corps m'afflige. Je proteste devant celui à la miséricorde duquel j'ai tout mon recours, que jamais je ne reçus tant de consolation. J'ai un tel ressentiment de mes fautes que je ne doute point qu'il ne pardonne mon péché. Je vous conjure (Chrétienne assemblée) de me vouloir néanmoins assister de vos prières, & les joindre aux miennes, considérant que je suis un homme, & par conséquent un pauvre pécheur. O Fils de Dieu (poursuit-il en s'agenouillant) ne me refusez pas une goutte de ce sang précieux, le prix & la rançon des captifs de Satan, & l'antidote de notre salut. Si vous êtes venu au monde pour les pécheurs, voyez un pauvre pécheur prêt d'être jeté dans le puits de l'abyme, si votre main secourable ne daigne l'en retirer.

Il proférait ces paroles avec tant de zèle, accompagné de soupirs & de larmes, que l'assemblée en était touchée de compassion. Lorsqu'on eut prié Dieu publiquement pour lui, le bourreau lui voulut bander les yeux & il ne le voulut jamais, disant que puis qu'il avait eu le courage d'être complice de la mort d'un innocent, il était bien raisonnable qu'il l'eût encore de voir tomber sur lui le bras de la Justice.

Quant à Gabrine, elle souffrit le cruel supplice où elle fut condamnée, mais en cette souffrance elle ne témoigna jamais une vraie repentance. Son visage était si affreux & égaré qu'une furie que l'on représente sur un Théâtre est moins horrible. Ses cheveux semblaient des serpents entrelacés, ses deux yeux rouges comme du feu jetaient des regards capables de donner la mort à ceux qu'elle regardait, & son visage ressemblait proprement à un magot [gros singe] que l'on a vêtu de quelque robe & qui rechigne contre celui qui lui a craché dessus. Au lieu d'invoquer le nom de Dieu durant la rigueur de ses supplices, je pense qu'elle maugréait, qu'elle blasphémait, & qu'elle appelait l'adversaire des hommes.

Notre Seigneur qui rétribue à chacun suivant ses œuvres & qui permet que nous ayons vu une chose si étrange en notre siècle, prenne toujours en

main la cause des Innocents, châtie les coupables, & détourne de notre chef les malheurs que ces aventures barbares nous présagent !

19. De la cruauté d'une femme exercée sur son mari, de sa fin malheureuse, et de celle de son amoureux.

EST-il douceur au monde qui soit comparable au contentement que reçoit un amoureux, lorsqu'il possède le bien pour qui il a versé tant de larmes ? Mais y a-t-il martyre égal à la crainte, au soupçon & au martel que donne cette fureur que l'on nomme Jalouse ? Les dédains, les rigueurs, les refus, & enfin toutes les peines de l'Amour, sont agréables puisqu'on se console de l'espoir de la jouissance. Au contraire, si cette peste d'Enfer gagne une fois notre âme, l'allégresse en est pour jamais bannie, quelque plaisir qui arrive. Et de là sortent puis après les défiances & les cruelles résolutions dont les effets sanglants remplissent les Théâtres de meurtre & d'infamie. L'Histoire que je me prépare de vous raconter témoigne que mon dire est véritable. Elle est si bien arrivée en notre siècle que mille & mille personnes la savent peut-être mieux que moi. Or, quoiqu'elle soit si connue, je ne laisserai pas de l'écrire en cette sorte.

Les Orages qui avaient battu continuellement la France, l'espace de tant de lustres, cédaient à la bonace que le Ciel lui envoyait. Henry le grand, de qui les malheurs ont élevé la gloire au plus haut trône de la Vertu, venait de recevoir de son peuple de Paris autant de témoignages de fidélité qu'il avait reçu de marques de rébellion quand un zèle inconsidéré que des boutefeu allumaient en l'âme de toutes sortes de personnes emportait même une infinité de gens de bien à la felonie. Après, dis-je, tant de confusion que les guerres civiles avaient causées, il y avait, en la première des Cités de l'Europe, un homme que je veux appeler Corneille. Il épousa une des belles femmes que la Nature ait jamais produite.

Un Peintre industrieux qui voudrait représenter pour plaisir quelque rare Beauté, ne saurait en tirer une plus excellente. Ses cheveux étaient

blonds, crêpés, & plus luisants que fin or ; sa face était d'une couleur mêlée de lys & de roses ; son front était une large table d'ivoire bien poli ; sous deux arcs d'ébène, on voyait deux yeux noirs, mais plutôt deux clairs Soleils, doux à les voir, & avares de leurs regards. Il semblait que l'amour volait tout à l'entour & que là, vidant toute sa troussse [carquois], il en dérobait visiblement tous les cœurs. Enfin, elle était si belle que l'Envie même n'eût su qu'y reprendre. Son nom était Calamite.

Corneille s'estimait le plus heureux & le plus content homme du monde, en la possession d'une si rare chose. Il n'avait pas trop de moyens lorsqu'il l'épousa. Mais il fut si heureux dès la première année de son mariage, qu'ayant rempli plusieurs magasins de pièces de vin, il y gagna, en une grande cherté qui survint, une notable somme d'argent & puis, il sut si bien augmenter son lucre que dans deux ans il se trouva riche de cent mille écus. Se voyant ainsi à son aise, il quitta le train de la marchandise & se mit à vivre en bourgeois, de ses rentes & de ses commodités que la fortune lui avait données.

Calamite qui avait de la vanité, comme ont ordinairement toutes les belles femmes, fut celle qui les fit résoudre à passer ses jours sans avoir autre souci que de faire bonne chère, puisqu'ils en avaient le moyen. Cependant, elle commença à lever le front & à s'habiller plus pompeusement que de coutume. Ce n'étaient que perles & que brillants qui paraient sa gorge & ses cheveux. Ses robes étaient d'une Princesse, & tant d'orgueil aux habits, joint à tant de beauté, attiraient les yeux de plusieurs personnes de qui elle captivait insensiblement les âmes. Il y eut plusieurs grands de la Cour qui, étant abreuvés du bruit de ses perfections, se sentaient arracher le cœur par cette Calamite, de même que le fer est attiré par la pierre d'Aimant. Mais, parmi tant d'Amoureux qui soupiraient pour elle, il n'y en eut pas un qui se put vanter de quelque faveur extraordinaire.

Tandis que cette Bourgeoise a la réputation d'être la plus belle de toutes les plus rares beautés de la ville & qu'elle n'a d'autre contentement que de plaire aux yeux de son mari, sans se soucier des plaintes ni de larmes de ceux qui perdent inutilement le temps à gagner ses bonnes grâces, un jeune homme de Gascogne vint à Paris afin de poursuivre quelques affaires au Conseil. Sa fortune, ou plutôt son malheur, le fait loger auprès du logis de Calamite & le rend aussitôt épris de ses perfections. Il se nommait Cilandre, homme de vingt & deux à vingt & trois ans.

Soudain qu'il aperçut ce beau visage qui n'avait point de pareil en toute cette grande & peuplée cité, l'Archer qui a des ailes commença à le brûler, & à croître de jour en jour son feu. Il quitte bientôt toutes affaires & n'a d'autre soin que de penser à la guérison de son mal. La vue de celle qui l'a blessé lui est néanmoins si chère qu'il ne cesse de la contempler par tous les lieux où il a le plaisir de la regarder. Mais, en la considérant, il s'aveugle en la lumière de ses beaux yeux & sa blessure s'ouvre & s'envenime, d'autant plus qu'il jette sur elle ses regards qui demandent merci. Calamite n'y prenait pas garde au commencement ou, si elle s'en apercevait, elle n'en faisait non plus de compte que de tant d'autres qui lui étaient tous indifférents.

Or, un jour, comme elle oyoit la grande Messe en sa paroisse, Cilandre s'alla agenouiller devant elle &, au lieu de prier Dieu, il se mit à jeter ses regards languissants & mourants, capables d'amollir les rochers, sur cette Beauté qui était composée d'une matière plus fragile & plus molle. Elle, qui vit un jeune homme qui avait des cheveux frisés & dorés, des yeux noirs & brillants ; & des joues qui ne faisaient que commencer à pousser un premier coton & qui étaient pareilles à la couleur de la rose qui sort du bouton & croît avec le Soleil levant ; & au reste fort bien vêtu ; prit plaisir, contre sa coutume, à le considérer réciprocement ; &, au même instant, le rempart de son âme, gardé si longuement pour son bon mari, sentit une cruelle brèche. Elle n'en fit pourtant guère de semblant & toutefois elle ne sut si bien se contenir que Cilandre ne lût en ses yeux de la bienveillance.

Sitôt qu'elle fut à son logis, au lieu de ses occupations ordinaires, les pensées & les désirs viennent troubler l'aise de sa vie. Si elle veille, l'Amour lui représente la beauté & la bonne grâce de ce jeune homme ; & si elle dort, les songes, images vaines des choses que l'on a vues & que l'on souhaite, ne lui figurent pas moins le sujet de sa passion. Elle s'efforça au commencement d'y résister, mais tout cet effort était trop languissant. En telles attaques, il faut implorer l'assistance d'en-haut qui ne refuse jamais sa grâce à ceux qui la requièrent comme on doit. La plupart des rigueurs & des résistances des Dames de ce siècle sont suivies de leur consentement, quelque excuse qu'elles puissent alléguer en rejetant la coupable sur l'Amour ou sur le destin.

Quoi que ce soit, Calamite commence d'ouvrir son cœur aux tentations, & ne se souvient plus de la promesse solennelle qu'elle a faite en un Sacrement à qui l'Apôtre donne le surnom de grand. Or, comme elle rêve

sur sa passion, elle ouvre un jour une fenêtre de sa chambre & aperçoit Cilandre en une maison prochaine à une autre fenêtre. Sitôt que ce jeune homme la découvre & qu'il voit qu'elle prend plaisir de le regarder, il lui fait une grande révérence ; & elle lui rend un pareil honneur &, en lui jetant des regards capables de faire à même temps mourir & revivre, elle referme sa fenêtre.

Ce fut alors que l'Amour qui ne commençait que de naître dans l'âme de Cilandre s'épandit par toutes ses moelles. Ce fut alors que mille pensers amis & ennemis le flattèrent & l'agitèrent. Les uns, en lui représentant cet objet si désirable, enivraient son âme du contentement qu'il venait de recevoir de ces divins regards. Et les autres, le faisant songer à une perte qui l'avait privé de son heur, aussi soudain qu'un éclair, il était contraint de soupirer, & de tenir ce langage : *Où fuyez-vous ? (disait-il), doux Sujet de mes vœux. Pourquoi me cachez-vous cette agréable lumière dont la privation me rend tout couvert de ténèbres & tout rempli de souci ? Ne voyez-vous pas que je suis moi-même un vrai souci, qui ne fais que mourir & que languir si vous qui êtes mon seul Soleil ne daignez l'entretenir de vos rayons ? Je me ferme à toute autre clarté & ma paupière ne saurait supporter la vue d'un autre Astre.*

Si je voulais réciter toutes les paroles & toutes les plaintes que faisait Cilandre, il me faudrait résoudre à faire un discours aussi long que ces livres d'Amour qui parent la boutique des Libraires du Palais, & dont le Galimatias perpétuel fait donner le plus souvent des pensions à ses Auteurs, par la recommandation de personnes qui priset ce que l'on n'entend pas, pendant que les beaux esprits qui peuvent arracher des mains des Parques & de l'éternel oubli le nom de ceux que la Nature a élevés au-dessus des autres, sont misérablement reculés.

Mais, pour reprendre le fil de notre Histoire, je dis qu'après que nos amoureux se furent plusieurs jours entretenus avec des regards mutuels, & que Cilandre eut reconnu que Calamite le voyait de bon œil, il s'enhardit de lui écrire cette lettre, que j'insère ici mot à mot, suivant que je l'ai recouvrée.

Je ne doute point que vous ne blâmiez ma témérité & que vous ne me jugez digne de châtiment sitôt que vous recevrez cette lettre. Toutefois, si vous regardez aux perfections dont vous êtes accomplie, j'espère (Madame) que vous excuserez mon crime & avouerez qu'il est impossible de vous voir sans vous aimer. Le doux espoir qui me console en mon

martyre & qui me promet que votre beau jugement louera plutôt mon élection qu'il ne condamnera ma passion, me fait avoir recours à votre grâce, sans laquelle il m'est autant possible de vivre qu'il est aisé de conserver sa liberté devant la plus belle chose du monde. Ma mort & ma vie ne dépendent que de vous.

Cilandre eut moyen de faire tenir cette lettre à sa Maîtresse par le moyen de son Hôtesse à qui il avait déjà découvert sa passion, & laquelle, comme voisine, connaissait non seulement Calamite mais parlait souvent à elle familièrement. Cette belle Bourgeoise se rendait, au commencement, difficile aux assauts de cet Amoureux afin de l'allumer davantage de son amour ; & cependant, elle-même brûlait toute dans son âme. Enfin, après beaucoup de messages & de paroles que les bornes de mon Histoire ne sauraient contenir, les deux Amants se voient & cueillent les fruits de leurs désirs. Ces fruits leur sont en ce commencement si délicieux que pour eux ils ne se soucient désormais de la gloire du Ciel qu'ils jugent être moindre que leur félicité.

Mais, comme telles douceurs ne sont jamais sans amertume, tandis qu'ils se perdent en leurs folies, Corneille prend garde aux privautés que sa femme donne à ce jeune homme. Il le trouve souvent chez lui &, néanmoins, la liberté de la France, le voisinage, & la fidélité que sa femme lui avait toujours auparavant gardée, ne le portent pas du tout à la jalousie.

Si est-ce qu'après avait longtemps supporté toutes ces façons de faire, il croit qu'il y va de son honneur, que cet homme parle à toute heure avec sa femme, qu'il la mène sous le bras à la promenade, & qu'elle le reçoive avec tant de familiarité. C'est pourquoi il lui en fait une petite réprimande, la prêche de bonne renommée & la conjure de vivre d'autre sorte. Elle, qui voit son mari prendre de l'ombrage contre son naturel, se met en colère &, en pleurant, lui tient ce discours : *D'où vous vient (dit-elle) ce soudain caprice ? M'avez-vous donc en réputation d'une femme débauchée ? N'êtes-vous pas vous-même celui qui m'avez toujours permis de voir toutes sortes d'honnêtes compagnies ? Avez-vous remarqué jamais en moi aucun trait qui vous doive justement pousser à faire un mauvais jugement de moi ? Ne savez-vous pas que si j'eusse voulu fouler aux pieds mon honneur, j'avais moyen de passer mon temps avec telles personnes que, pour leur grandeur, vous n'auriez osé regarder, tant s'en faut que vous eussiez usé d'un tel langage ? Ôtez, je vous supplie, de votre tête ces nouvelles impressions & croyez que toutes les privautés que les hommes*

ont avec moi, sont autant de remparts pour vous conserver toujours ce que la Loi de Dieu ne permet pas que je viole. Ainsi parlait Calamite à son Mari, qui ne sut pour lors que répondre à ces belles raisons. Il se résolut à passer désormais le reste de ses jours sans se mettre plus en peine de la manière de vivre de sa femme. Aussi, ces Adultères voguèrent quelques mois depuis sur une mer sans orage. Si leur impudence n'eût été extrême, jamais ce mari n'eût troublé le calme de leurs folles amours. Mais ils passèrent tellement les limites de la modestie que, dès lors, ils le faisaient à porte ouverte. Tout le monde s'en scandalisait & chacun s'étonnait de la patience d'un si bon homme.

Tandis que ces déshonnêtes fréquentations continuent, il arrive un jour que Corneille, en revenant de la ville & entrant dans son logis, surprend Cilandre qui suçait avec ses lèvres le miel de la bouche de sa femme assise en une chaire à la basse-cour de son logis. Ce fut alors que la jalousie commença de s'allumer plus que jamais & qu'il entra en un excès de colère. Il s'approcha de sa femme &, en présence de Cilandre, lui bailla un grand soufflet. Après, il s'adressa à l'Adultère & lui dit qu'il vidât promptement de sa maison & lui défendit, s'il était sage, d'y mettre plus de sa vie le pied.

Ceux qui se plongent ordinairement dans de pareilles délices & qui tout à coup en sont privés, jugeront de l'ennui que cette défense leur apporta. Elle fut encore plus fâcheuse à Calamite, laquelle se voyant bannie de ses folles amours, & se représentant à toute heure le coup qu'elle avait reçu, était toute transportée de rage. Ce n'étaient que soupirs, que larmes, & qu'injures qu'elle vomissait contre son mari. *Donc (disait-elle), cruel que tu es, as-tu bien le courage de me traiter avec tant d'indignité ? Tu me veux donc forcer à vivre en Capucine, toi qui m'as ouvert autrefois le chemin de la liberté ? N'est-ce pas le vrai moyen de devenir en effet ce que tu es de nom, si j'étais moins soigneuse de la crainte de Dieu que tu n'es de ton honneur ?* Plusieurs semblables discours proférait cette belle & fausse femme, capable de renverser toute la coulpe sur son mari, s'il n'eût déjà reconnu que ses actions étaient plus frauduleuses que celles d'un vieil renard. Aussi il lui coupa court & lui dit que, si jamais elle parlait ni en bien ni en mal à cet homme, il lui apprendrait le pouvoir qu'il avait sur lui.

Cependant que ces Amoureux n'ont pas la licence de se voir avec tant de privauté qu'auparavant, ils se visitent par lettres, & se donnent des assignations où ils se rendent sans être aperçus, quelques espions que le Mari mette en campagne. C'est un abus que de s'ingérer de garder des

femmes qui ont envie de mal faire. Quand leurs Maris auraient autant d'yeux que de cheveux, ils ne sauraient pourtant éviter leur trahison. Calamite trompe si bien tous les aguets de Corneille qu'elle voit Cilandre & se moque de tous ses soins & de toutes ses veilles. Néanmoins, elle ne laisse pourtant de se plaindre de cette contrainte à son Ami qui, prenant l'occasion aux cheveux & ayant déjà pensé au moyen d'exécuter une sanglante & détestable résolution qu'il avait prise, commence de représenter à Calamite l'amour extrême qu'il lui porte. Il accuse le Ciel de ce qu'un autre a la possession entière d'une chose que son destin lui aurait acquise, s'il eût été si heureux que d'en avoir eu plutôt la connaissance. Il lui met encore devant les yeux la profession qu'il fait, & comme il est prêt d'avoir un office en la Chambre des Comptes. Au contraire, il lui dépeint la rigueur de son mari, sa basse condition & le peu d'expérience qu'il avait aux affaires du monde, qui le rendent toujours indigne d'une charge honorable, quelques moyens qu'il possède. Et enfin, il lui dit qu'elle n'aura jamais, ni honneur avec un tel homme puisqu'il ne peut être plus qu'il est, ni contentement puisque la jalouse a perdu sa raison.

Calamite, chatouillée de toutes ces belles paroles, répond à son Amoureux qu'elle est bien fâchée de sa mauvaise fortune ; qu'elle n'en accuse pas moins à toute heure les Astres, comme complices de son malheur ; & que, s'il y avait moyen de délier une si fâcheuse chaîne, tout son souhait ne serait jamais autre que de vivre & de mourir avec lui. Cilandre lui repart que cela était si aisément résoudre, qu'il ne trouvait rien de plus facile. Sur cela, après avoir premièrement soupiré pour la captivité où elle était détenue, afin de l'induire mieux au consentement d'une exécrable méchanceté, il lui ouvrit la voie pour faire mourir son Mari, & lui alléguâ que le plaisir & la félicité de leur vie ne dépendait que de la fin de son Epoux. Calamite avait, au commencement, de l'horreur à se résoudre à cette sanglante procédure, mais l'excès de son amour, la jalouse de son mari, & l'imagination d'une plus que vaine & plus que folle vanité, eurent tant de force que cette maudite femme se laisse emporter, & séduire à ces allèchements. Une fois, ils voulaient que le poison en fit l'office ; mais, puis après, Cilandre prit un autre dessein dont il vint à bout, comme je vous réciterai maintenant.

Après que cet exécrable jeune homme, non content de souiller la couche d'autrui, eut pris congé de sa Maîtresse pour venir à bout d'un forfait que Dieu ne laisse jamais impuni, suivant que les exemples

ordinaires le témoignent, il eut moyen de parler à deux soldats qui allaient en Flandres où, pour lors, le valeureux Comte Maurice bornait & arrêtait la fortune de ceux qui donnèrent tant de traverses à notre grand Roy. Et comme on ne manque jamais d'Arsacides & de désespérés, il ne fut guère malaisé à Cilandre de les gagner par argent & de les induire à mettre à mort Corneille.

Il avait accoutumé de s'aller souvent promener sur un petit cheval en une sienne maison, éloignée de quelques deux petites lieues de la ville. Et toujours quand il y allait, il partait de bon matin & puis revenait sur le soir. Ces deux meurtriers, accompagnés du cruel Cilandre qui avait eu avis de Calamite que son mari irait le lendemain aux champs, se cachèrent en un étroit passage & ne manquèrent pas de donner la mort au malheureux Corneille. Après qu'ils eurent répandu le sang de l'innocent qui crie déjà vengeance & de qui le Ciel saura bien faire rendre compte à ceux qui en ont empourpré la terre, ils prirent le corps & le traînèrent hors du chemin dans un fossé, & puis firent payer incontinent à Cilandre cinquante écus qu'il leur avait promis. Ayant touché cette somme, ils lui demandèrent où est-ce qu'il faisait dessein d'aller. Cilandre leur dit qu'il voulait retourner à Paris: *Et nous* (repart l'un des autres) *allons gagner le Pays-Bas, tandis que vous tâchez de monter sur un échafaud.* Ce disant, lui & son compagnon s'écartent légèrement, pendant que Cilandre prend un autre chemin & revient à la ville.

Ce meurtre ne demeura guère sans être découvert. Quelques uns ayant aperçu du sang en ce passage, regardé d'un côté & d'autre, & trouvé encore des traces rouges, firent une si soigneuse recherche qu'enfin ils trouvèrent un corps tout souillé de sang & de poussière, & privé de vie. Le bruit vole promptement par toutes les demeures prochaines. Entre plusieurs personnes qui s'assemblent à l'entour de ce corps, un homme le reconnaît. Soudain, il court à Paris, & en porte la nouvelle à sa femme qui se jette incontinent à terre, arrache ses blonds cheveux, outrage son beau visage, & plombe de coups son sein d'ivoire: *O Dieu* (disait-elle) *mon cher Corneille, quelle influence malheureuse me vient priver d'un si bon & si cher mari ? Quel péché ai-je commis qui mérite une telle rigueur ? Hélas ! que dois-je faire désormais, ou plutôt que puis-je faire, ayant perdu celui sans lequel il m'est impossible de vivre ? Si au moins j'avais ce contentement d'apprendre ton meurtrier, la vengeance que je ferais exercer sur son corps allégerait peut être le coup que je viens de recevoir pour un*

tel désastre, & je m'en irais plus contente te trouver en l'autre monde, soit que tu fasses déjà ta demeure dans le Ciel, ou aux campagnes Elysées. Ha! Parque inique & cruelle, qui me ravis tout mon bien, pourquoi n'as-tu permis que le cruel Assassin de mon repos, n'ait achevé entièrement l'homicide ? Ne savais-tu pas que nos jours étaient indivisibles, & qu'il fallait couper également la trame de l'un & de l'autre ? Mais, si tu l'as fait pour me donner plus de tourment, par le moyen de la malheureuse vie que tu me laisses, tu te trompes bien fort, puisqu'un jour, qu'une heure, ni un moment, ne sont pas capables de me retenir en cette misère. Achevant ses plaintes, l'on eût dit qu'elle était poussée de tant de fureur & de rage, qu'elle se voulait donner d'un couteau au travers du corps. Tous ses domestiques la retiennent, & les voisins qui arrivent au secours ont bien de la peine à la coucher dans le lit où elle contrefait si bien la dolente, qu'à la voir en cette action, on l'eût prise pour l'image de l'ennui même.

Mais, cependant, toutes ces larmes de Crocodile ne sont pas suffisantes de tromper le Lieutenant Criminel qui se transporte en son logis. Ce Magistrat, sage, prudent, & bien avisé, s'il y en eût jamais au monde, ayant déjà sourdement appris quelque chose des amours de Calamite & de Cilandre, & puis considérant tant de façons de faire, & tant de larmes, & oyant tant de plaintes & tant de regrets inutiles, ne doute nullement qu'elle & son amoureux n'aient commis ce meurtre. Cependant, pour le découvrir aisément, il s'approche du lit de Calamite, & s'étant assis en une chaire, il lui tient ce langage :

Madame, la compassion que j'ai de votre malheur m'a fait venir ici. Je n'y viens pas afin de vous consoler sur la mort de votre mari, mais plutôt pour vous assister de mon conseil sur une accusation que le procureur du Roy va former contre vous. L'on vous accuse d'avoir vous-même été l'auteur du meurtre, en y sollicitant ceux qui l'ont exécuté. Pensez de bonne heure à vos affaires &, si vous êtes un des complices, regardez promptement à ce que vous voulez que je fasse pour vous. Je porterais un regret éternel dans mon âme si une telle Beauté recevait un affront.

Qui eût considéré alors Calamite, eût bien remarqué des mouvements contraires en son âme, par les signes différents qui paraissent en son visage. Elle pâlissait maintenant, & puis rougissait à l'instant même. La parole qu'elle voulait proférer pour répondre se confondait dans sa bouche, & ne pouvait nullement être exprimée. Toutefois, elle commença à crier & à se plaindre plus haut qu'elle n'avait point encore fait, & à contrefaire plus

affligée personne qui fut jamais. On eût pu la comparer à la forcenée Hécube qui fut changée en rage lorsqu'elle aperçu, sur les bords de la mer, le corps de son fils Polydore. Ces plaintes, ni ces cris n'abusent pas pourtant ce sage Magistrat. Quand il voit les mouvements de cette femme, il poursuit son discours en ces termes :

J'emploie tout ce que je puis pour vous sauver, & vous ne tâchez qu'à vous perdre. Je m'efforce de vous tirer en un port de salut, & vous mettez la voile au vent contraire qui vous menace de naufrage. Je plains votre condition, indigne d'une si rare & si parfaite créature. Le Ciel vous devait être plus favorable en l'élection que vous avez faite d'une personne qui sera le sujet de votre perte si vous n'y prenez garde. Enfin pour vous le dire en un mot, j'ai pris Cilandre, sur un avis qu'on m'a donné. A peine a-t-il comparu devant moi qu'il s'est jeté à genoux, m'a conté l'histoire de vos amours, & m'a appris que vous avez fait tuer votre Mari par des hommes que vous avez pratiqués pour en faire l'exécution. Vous savez ce qui est du devoir de ma charge. Je serai constraint de me saisir de votre personne, & de vous mener dans un lieu d'où l'on ne sort pas quand on veut, en telles préventions. Songez donc, vous dis-je encore, à vos affaires pendant qu'on y peut apporter du remède. Lorsque le mal se sera rendu incurable, il ne sera pas temps de recourir au Médecin.

Comme les neiges & les torrents glacés se fondent soudainement aux vents tièdes du Midi, ainsi le cœur de Calamite, obstiné en sa dissimulation, commença de s'ouvrir & de se fondre, sitôt que le Lieutenant Criminel eut proféré ces dernières paroles.

Est-il-possible (dit alors l'imprudente) que ce malheureux ait tenu un tel discours ? Ha ! le méchant, c'est lui-même qui, non content de m'avoir séduite par ses douces paroles, a tâché encore de m'induire à consentir à la mort de mon Mari. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le distraire de ce dessein, & il n'a jamais voulu croire aux persuasions que j'employais pour l'en détourner.

J'ai toujours en moi-même (repart le Magistrat) fait ce jugement de vous. Je n'ai jamais cru qu'une beauté si rare fut accompagnée de tant de cruauté. Néanmoins, habillez-vous, Madame. Il faut que vous souteniez à Cilandre ce que vous venez de dire, afin que vous soyez déchargée de ce crime que l'on vous pourrait autrement imputer.

Voilà comme Calamite se prit elle même par ses propres paroles. Un Greffier écrivit cependant toute cette procédure, & les discours qu'elle avait

lâchés lui servirent déjà de condamnation. Tandis, le Lieutenant Criminel qui avait déjà posé en sentinelles des sergents au devant du logis de Cilandre où il était pour lors, dépêche un des siens, avec commandement de le prendre & de le mettre dans le Châtelet. Et au lieu de mener Calamite en son logis ainsi qu'il lui avait promis, il la fit pareillement enfermer dans une prison obscure où nous la laisserons penser à ses péchés & pleurer son crime détestable, & réciterons ce qu'on fit de son adultère.

Le bruit de la mort de Corneille s'étant épandu par la ville, ensemble de la capture des deux coupables, tout le monde croyait qu'on en devait faire une punition exemplaire. Ce mari était si homme de bien qu'il était aimé de chacun, & l'ingratitude de cette femme se représentant aux yeux du peuple, il eût sans doute bientôt pratiqué sur elle la loi de Moïse, s'il l'eût eue en son pouvoir, sans attendre qu'un Bourreau y mit la main. Cilandre est cependant oui, & puis confronté à Calamite, qui s'étant déjà avisée qu'elle avait trop légèrement parlé, voulait se dédire de ce qu'elle avait avoué. Mais Cilandre d'autre part, sans attendre par la voie de la question ordinaire ou extraordinaire d'être forcée à confesser le délit, publia devant tous son crime détestable ; & protesta que lui seul l'avait prémedité & exécuté, & que Calamite n'en était aucunement coupable ; si bien que c'était sur lui que la justice devait exercer sa rigueur, & qu'elle devait être élargie.

Comme cette femme l'ouït parler de la sorte, autrement que le Lieutenant Criminel ne lui avait figuré, alors, connaissant qu'elle avait été surprise, elle se mit à l'interrompre & à tenir ce langage : *Ce malheureux (disait-elle), pour me sauver, veut perdre la vie. Que l'on n'ajoute point de foi à ses paroles ! Elles sont toutes fausses mensongères. C'est moi-même, qui ai induit deux soldats à couper la gorge à mon mari, parce qu'il me traitait indignement. Si j'ai mal fait, c'est de moi seule que la punition se doit faire, non de ce jeune homme qui, poussé de quelque bienveillance qu'il me porte, ne se soucie de perdre l'honneur la vie & son âme propre, en avouant un crime que j'ai commis.*

Elle voulait poursuivre mais elle était pareillement interrompue de son Amoureux qui suppliait les Juges de ne vouloir point avoir égard à une femme privée de son bon sens ; que l'altération de son âme pouvait clairement paraître à son visage ; & puis (disait-il), l'appréhension de se voir ici devant des Juges, rencontrant un cerveau léger, n'est que trop capable pour lui brouiller la cervelle.

Jamais Oreste & Pylade ne souhaitèrent avec tant de passion de mourir, pourvu que chacun pût sauver la vie à son ami, que ces deux personnes étaient ardentes à décharger chacune son complice. Mais la Cour de ce grand, de ce juste, & de cet avisé parlement qui avait voulu prendre la connaissance d'un fait si extraordinaire, n'eut pas tant de peine à juger de cette cause qu'eut le Roy Thoas à connaître qui des deux était Oreste. Cet Auguste Sénat ayant rendu plus claires que le jour toutes ces fuites & ces déguisements, condamna Cilandre à être rompu tout vif sur une roue, & Calamite à être pendue & étranglée.

Juste jugement, puisqu'il était raisonnable que celui qui avait brisé toutes les Lois Divines & Humaines, & qui, non content d'abuser de la femme de son prochain & d'aller brave à ses dépens, lui avait encore fait perdre la vie par la plus détestable trahison que l'on puisse imaginer, fût brisé & rompu lui-même, à la vue de tant de peuple qu'il avait scandalisé. La raison voulait aussi que cette belle cause qui produisait tant d'effets vilains & abominables, fut flétrie par un infâme spectacle, avant même que l'air lui servit de monument, & qu'une corde la rendit jouet des vents & de la pluie.

Il y eut plusieurs Grands de la Cour qui osèrent importuner sa Majesté pour le salut de la vie de cette femme, non moins belle qu'exécrable. Mais notre grand Monarque à qui les homicides commis en trahison étaient mortellement odieux, ne voulut jamais prêter l'oreille à cette grâce.

Ce fut à la place Maubert où l'exécution en fut faite. Jamais on ne vit une telle foule de toutes sortes de personnes. La beauté de Calamite & la curiosité de voir quelle fin cette Belle témoignerait, y attirait tout le monde. Toute la place était toute pleine de gens. Mille échafauds en étaient remplis, & les fenêtres & les couvertures des maisons n'étaient pas capables de contenir tant de personnes. Les deux criminels furent menés dans une même charrette, l'un d'un côté & l'autre de l'autre. Calamite fut la première qui fut traînée au supplice. Les regrets que faisait retentir cette folle, eussent été capables d'émouvoir les Ours, les Lions, & les Tigres, & d'arrêter de pitié la course du Soleil s'ils eussent été employés pour une juste cause. Je les insérerais ici, s'ils méritaient d'y être. Mais, puisque toutes ses plaintes n'étaient fondées que sur la folie de ses amours que j'accuse & que je ne défends pas, je les passe sous silence. Lorsqu'elle eut fini misérablement ses jours par un infâme licol, son Amoureux monta sur le Théâtre, où il fit paraître beaucoup de contrition & de repentance. Après

avoir été brisé bras & jambes, on le laissa vivre tout ce qui restait de jour &, sur la minuit, on l'étrangla.

Or, comme il y a des Esprits d'étrange humeur & des hommes qui se plaisent à flatter le vice & faire honte à la vertu, il y eut quelqu'un qui fit à la vérité de beaux vers, mais néanmoins indignes de voir la lumière du jour puisqu'ils sont composés à la louange de ces deux cruels Adultères & à la gloire de leurs amours abominables. Un autre y fit réponse, & parce qu'ils sont assez bons & remplis de piété, j'ai jugé qu'il était fort à propos de les donner à la postérité.

LA CALAMITÉ DE CALAMITE —STANCES.

*CE n'est pas une Muse, ains une Maquerelle
Qui déplore le sort des funestes Amans,
Dont les crimes punis par une main bourrelle
Ont bien plus mérité que reçu de tourments.*

*Il ne suffisait pas à ces âmes perfides
De violer d'Hymen, le serment & le lit,
Si pour gagner encor le titre d'homicides
Elles n'eussent comblé d'un meurtre ce délit.*

*Malheureux notre siècle, où les Diables sont Anges,
Fallait-il que le vice en vertu se tournât ?
Les fallait-il nommer par excès de louanges
Martyrs de l'Adultère & de l'Assassinat ?*

*Doit-on nommer Amours les furieuses rages,
Qui sur tels fondements bâtissent leur bonheur:
Quand l'aveugle désir qui pousse leurs courage
Leur fait aimer la honte, & trahir leur honneur?*

*Croyons plutôt qu'Amour dont la sainte puissance
Concilia jadis les Eléments divers,
S'offense extrêmement quand il a connaissance
Qu'on profane son nom que l'on donne aux pervers.*

*Que vains sont les regrets de cette beauté vaine.
Qui même se flétrit avant que le cordeau
Eut fermé le passage au vent de son haleine,
Et que l'air lui servit seulement de tombeau*

*Car étant vive encor il était raisonnable
Que pour mieux expier les maux qu'elle avait faits
Elle vît effacer la cause abominable,
Qui, belle, produisait tant de sales effets.*

*Et celui qui honnit la couche conjugale
D'un que jusqu'à la mort il a fait aguetter,
Devait être brisé, puisque fier Cannibale
Il brisa tant de lois qu'il devait respecter.*

*Le Soleil ennuyé de prêter sa lumière,
A des corps si pollus s'éclipsant tristement
Ne voulut redonner sa clarté coutumière
Que pour nous faire voir leur juste châtiment.*

*Toi qui pour les priser en astres les transformes,
Engouffre-les plutôt dans le fleuve oubieux,
Car voulant relever leurs crimes plus énormes,
Tu les vas retrinant au supplice odieux:*

*Et souhaite en ton cœur qu'en son trône Suprême,
Le Juge Souverain des Vivants & des Morts,
En changeant sa Justice en sa clémence extrême
Traite plus doucement leurs âmes que leurs corps.*

J'achevais cette Histoire lorsque le bruit de la guerre remplissait de frayeur les plus gens de bien, qui appréhendaient les horreurs de nos calamités passées. La Sage Marie, de qui les actions ont toujours le Soleil pour témoin & à qui la France est non moins obligée de sa conservation, que Sa Majesté est redévable au Ciel qui l'a rendue la plus belle & la plus vertueuse Princesse du monde, tâchait par toutes sortes d'accords d'éteindre les étincelles d'un si dangereux embrasement.

Toutes ces rumeurs, toutes ces allumettes de sédition, & tous ces écrits pernicieux & dignes de châtiment que l'on publiait débauchèrent ma plume, & amusèrent mon esprit, assez curieux de lui-même à lire les raisons des uns & des autres. Je croyais, au commencement, que le discours était conforme au titre. Mais, ayant vu que la plupart de ces libelles ne tend qu'à la sédition, je supplie celui qui maintient les puissances souveraines qu'il détourne de notre chef les malheurs qui nous menacent, & que, si je dois continuer cet ouvrage, les funestes Aventures du passé m'en fournissent la matière, & non celles qui pourraient bientôt succéder si nous sortons des bornes que le devoir & la raison nous ont prescrites.

Commentaire

Canard : *Les pitoyables et funestes regrets de Marguerite d'Auge. Sur l'assassin [sic] commis par J. Jumeau, sur Claude Antoine son mary. Où repentante de son adultere, demande pardon à Dieu, et exhorte les femmes à aymer leurs marys. Executez à Paris* (Lyon, Fleury Durand, 1600, 22 p)

FIN

Appendice 1 : Supplice d'un frère et sœur décapités en Grève pour adultère etinceste

A Paris, chez Philipps du Pré, Imprimeur libraire juré en l'Université de Paris, demeurant rue des Amandiers, à l'enseigne de la Vérité. 1604 (12 pages)

Il n'y a ordure qui tant provoque l'ire de Dieu et qui attire tant cruelles suites de vengeances que l'Adultère, auquel le législateur divin a établi peine de lapidation, outre les eaux de jalouxie ; et les païens mêmes l'ont eu en tel horreur que, pour une Hélène, les Grégeois [Grecs] après un siège opiniâtré dix ans ont ruiné la florissante Troie et, pour une Lucrèce et une Virginie, les généreux Romains s'en sont soulevés et en ont changé deux fois d'état et depuis, leurs empereurs y ont ordonné des rigoureuse punitions, à la conservation des familles de l'honnêteté publique ; et toutefois il n'y en a point de plus commun délit et dont il semble qu'on fasse moins de compte que celui-ci en notre France où la loi Julie [*Ilex Julia*] dort trop longtemps, ce dit-on, où le siècle est si corrompu que la jeunesse, s'y plongeant, pense que ce ne soit autre chose que tours d'habiles hommes et galantes femmes. Pour y remédier l'assemblée des Etats d'Orléans en toutes les chambres avait supplié sa Majesté d'en faire une

ordonnance que tous deux fussent punis de peine capitale, comme telle peine a lieu en la coutume de Bretagne et autres pays qui ressentent encor leur vieux Gaulois. Mais, à la revue des cahiers, cet article y fut rayé pour le respect des femmes par un grand justicier, sur ce qu'il voulait qu'on traitât plus doucement ce sexe fragile auquel les hommes dressent perpétuellement des embûches ; et toutefois, c'est une question non encor décidée, lequel des deux donne plus de sujet et d'occasion au mal, vu que tant de parures, dorures, perles, boutons, passements, clinquants, échiquetures, nouvelles façons d'habits, fraises à gorge ouverte, fards, poudres, frisures et artifices, œillades, caresses, chants et mignardises dont elles usent, ce sont toiles et pantières [filets] où elles s'essaient d'attraper les plus oisives.

C'est honte que des républiques qui se disent chrétiennes soient si mal policées ou plutôt si déformées et que, faute de réformation de mœurs, on voie qu'un péché comme un abîme en attire d'autres, car nous avons vu en un an cinq femmes ribaudes mariées qui ont été condamnées à mort pour avoir attenté à la personne de leurs maris par poison ou par le fer, et on en est venu jusqu'à telle horreur qu'ils se sont trouvés deux couples d'incestes signalés contuméliens [gravement contraires] au sang et à la nature : dont l'un, fuyant et traînant son lien, n'a pas échappé à la justice divine ; l'autre a servi d'exemple et de montre piteux [d'exhibition pitoyable] pour leur grand beauté et jeunesse, lui n'ayant atteint que le 21 et elle le 17 de son âge.

Je pardonnerai au nom de ce Caunus (Caunos) et de cette Biblis (Byblis), ou plutôt de cette Canacé et Macaré, pour n'offenser la famille noble dont tous deux étaient issus en la basse Normandie ; le père, gentilhomme d'honneur et craignant Dieu, avait destiné ce sien cadet à l'Eglise et l'avait fait pourvoir de bénéfices mais lui, n'y ayant le cœur et n'en trouvant rien de si bon que le revenu, au lieu de s'habiller cléricalement, il portait ordinairement l'épée, se vêtait de soie et de couleurs, s'adonnait à ses plaisirs jusqu'à avoir engrossi une jeune fille & bourgeoise de Paris sous promesse de mariage, laquelle il abandonna & s'en retourna en son pays où d'abord il vit sa sœur d'un œil impudique, puis fit tant qu'il la détourna de l'amitié de son mari, sous prétexte d'inégalité d'âge et de qualité à cause de l'état de receveur des tailles qu'il exerçait ; quoi que ce soit, sans avoir égard que jà elle était mère de deux enfants, il

la débaucha et emmena de sa couche maritale et, l'aimant autrement que frère ne doit aimer sa sœur, il en abusa, la promenant ça et là sous noms déguisés jusqu'à ce que Dieu qui n'a voulu laisser longtemps cachée et impunie une si détestable méchanceté en a donné quelques indices par l'enflure du ventre de la damoiselle.

Dieu détourne les sinistres desseins tout au rebours, car ils s'acheminèrent à Paris, pensant s'y bien cacher en cette grand forêt. Mais ils y furent découverts par la vigilance de cet Argus et soupçonneux mari qui les fit aussitôt mettre, l'un ès prisons du grand Chatelet, l'autre du For-l'Évêque où l'interrogatoire leur est présenté par le juge criminel ; dont le frère veut décliner, se disant clerc bénéficié, dénier tout le reste ; et elle reconnaît y avoir un an qu'elle n'avait vu son mari. Toutefois elle est visitée par matrones jurées qui par l'inspection la rapportent enceinte et proche de son terme qu'il a fallu attendre quelques mois jusqu'à la naissance de l'enfant, lequel ne pouvant donner à son mari elle en a voulu charger tel qui en était du tout innocent.

On dit qu'il n'y a point de plus fort lien que celui qui est tramé et tissu de la main du diable. Il ne chalait [n'importait] à la prisonnière de ce qu'il advint, pourvu qu'elle sauvât son frère. Mais, si, profitait-elle encor de cette menterie car, n'étant convaincue que d'adultère, elle s'assurait être quitte pour être corrigée par les mains du bourreau, puis rasée et recluse en un monastère d'où elle avait espérance de sortir dans un ou deux ans, fléchissant le cœur d'un mari en la même sorte que Messaline voulut conjurer son Claude par l'enfance de leurs gages communs, Britannie et Octavie.

Punitiō des ribaudes mariées de ce temps extraite de la pratique d'une authentique [*si qua mulier*], par laquelle un mari qui n'a point failli est quelque fois plus grièvement puni que celle qui s'est forfaite en son honneur, car lui qui n'est point coupable se trouve exposé à la risée des hommes de pervers jugement et est contraint passer le reste de ses jours en célibat et solitude, si mieux il n'aime retirer près de soi celle dont il se doit donner garde, étant la présomption telle que, d'adultère, on tombe facilement en vénifice [empoisonnement par sorcellerie]. Que si cette authentique trop douce était abrogée par un édit général & rigoureux qui arrêtât le cours de cette maladie si fréquente et si contagieuse, cela retiendrait les maris offensés de ne prendre vengeance par leurs mains comme il est advenu depuis peu à quelques seigneurs d'importance, ains de

l'attendre de ceux que le roi a constitués en sa place, sur leur vies et bien de ses sujets.

Or quoique l'honneur d'un homme de bien ne dépende pas des sales comportements d'une coureuse, si est-ce que le mari a pensé qu'il y allait de son honneur et de la sûreté de sa personne [de] parachever son accusation contre ces incestueux qui, par le premier juge, ont été condamnés à la question & torture dont le procès eût pu être gâté et les indices purgés en cas qu'ils n'y eussent rien confessé. Mais le mari et le sieur procureur général du Roy joint avec lui en appellèrent comme on dit *a minima* en Parlement, lequel après en avoir tout vu [et] mûrement délibéré, comme Dieu descend par son saint Esprit au milieu des bons juges qui l'invoquent, la Cour par son arrêt a mis au néant les appellations et sentence dont était appelé et en émendant [corrigeant], les a déclarés suffisamment atteints et convaincus des crimes d'Adultera et inceste, pour réparation desquels les a condamnés à avoir les têtes tranchées sur un échafaud pour cet effet dressé en la place de Grève.

A la prononciation qui leur en fut faite le mardi deuxième de ce mois de décembre mil six cent trois en la Chapelle de la conciergerie, l'un et l'autre s'écrièrent qu'on les faisait mourir à tort. Mais, quand le sieur Fusius docteur du Collège royal de Navarre y fut venu, il y usa en bon pasteur et si vives et poignantes remontrances qu'il pénétra jusqu'au secret de leurs consciences dont la damoiselle, s'adressant à son frère, lui dit: *Mourons, mon frère, nous l'avons bien desservi [mérité], et prions Dieu qu'il nous fasse merci !*

Et ainsi, avec contrition de cœur & confession de bouche, ils furent rendus participant du sacrement de pénitence et après ont été conduits en la Charette &, de là, au Théâtre où les assistants leur ont départi leurs prières et la plupart leurs larmes, à si piteux spectacle où leur tendre jeunesse et beauté émouvaient à pitié les plus durs cœurs. Mais, d'autre part, l'atrocité de deux crimes si énormes tenait chacun en admiration de la sagesse de Messieurs de Parlement, et surtout de la constance et intégrité de notre bon Roy qui, plusieurs fois supplié et importuné de leur donner grâce ou commuer leur peine en une prison entre quatre murs, est demeuré ferme en son propos d'en laisser faire son Parlement. Car, à la vérité, la miséricorde est toujours bienséante en un grand Roy, mais il la doit retrancher en deux tels crimes qui crient chacun vengeance devant Dieu, afin que l'impunité n'en apporte une licence.

Le gentilhomme, s'agenouillant sur les ais arrosés, dégoûtant et fumant du sang de sa sœur, pour expiation, pria son docteur d'aller consoler son pauvre père ce que lui ayant été promis, sans être bandé, priant Dieu, il vit descendre sur son col le glaive foudroyant qu'il reçut avec grand constance.

Le père non plus père fut soudain visité et assisté en ce double regret et crève-cœur, se tourmentant le plus de la perte de sa fille pour laquelle seule il s'était restreint à demander miséricorde, ne l'ayant pu obtenir pour les deux ; et est à espérer puisqu'ils sont si bien morts, n'ayant point trouvé de salut et merci aux hommes et l'étant aller chercher en l'autre monde, qu'ils la trouveront en celui qui est la même bonté & miséricorde de par le pur sang innocent répandu en l'arbre de la Croix.

Leurs cadavres furent le soir même par le soin des pères charnel et spirituel inhumés au cloître Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, ainsi que le gentilhomme l'avait désiré pour être plus proche de cette fille [de Paris] à qui il confessa avant que mourir avoir promis mariage.

Dieu les a bien regardés en pitié par son jugement inscrutable de les avoir tirés à soi par une fin ignominieuse mais prévue, plutôt que par une subite, comme ces deux que naguère, près la Croix du Trahoir, un mari, poussé d'une douleur et fureur à laquelle nulle loi ne saurait donner bornes, transperça d'un seul coup, les ayant surpris sur le fait, desquels les charognes furent bannies de la terre sainte par le Curé de saint Eustachet.

O que la mort de tels pécheurs est terrible, et que c'est chose dangereuse et épouvantable de tomber vivant ès mains de Dieu ! Ainsi, le comte d'Egmont disait à l'évêque d'Ypres son confesseur, quand on le guida sur l'échafaud à Bruxelles la veille de Pentecôte 1568, qu'il rendait grâces à Dieu de ce qu'il lui avait plu l'appeler à sa part, en ce genre de mort tenue pour honteuse vers les hommes mais heureuse pour ceux qui reconnaissant leurs fautes passées ont participé aux saints sacrements de l'Eglise ; plutôt que s'il fût mort en la victoire qu'il avait obtenue près Gravilières 1558 en laquelle, s'il fût mort soudain, il courait risque de son âme pour n'avoir eu le loisir de se confesser de ses péchés.

Jeunesse oisive, regardez-vous en ce miroir !

Commentaire

Closson, 2019 :...si l'inceste entre parents et enfants a toujours été un « objet d'horreur », l'inceste adélique relève d'une appréciation plus ambiguë ; reconnu comme fondateur – il fallut bien que les enfants d'Adam

et Ève s'unissent entre eux pour donner naissance à l'humanité – et largement pratiqué dans les sociétés antiques, égyptienne et perse en particulier, où naquit le christianisme, il n'est pas perçu par les Pères de l'Église comme opposé à la « loi naturelle » ; sa prohibition, écrit Augustin, relève de la loi religieuse (« religione prohibente »)...

Selon le journal de Pierre de L'Estoile, le père de Marguerite et Julien de Ravalet aurait pu obtenir la vie pour ses enfants auprès d'Henri IV, si au crime d'inceste ne s'était ajouté celui d'adultère : « ...si la femme n'eût point été mariée il lui eût volontiers donné sa grâce, mais que l'étant il ne le pouvait ». En revanche Marie de Médicis « dit au roi qu'il ne devait souffrir une telle abomination en ce royaume », le mot « abomination » renvoyant clairement ici à l'inceste. Il faut néanmoins rappeler qu'un tel procès n'aurait jamais eu lieu sans l'acharnement du mari de Marguerite, Jean Lefèvre de Haupitois.

Signe supplémentaire qu'en 1603, l'inceste adelphique, bien que contrevenant à la loi religieuse et humaine, n'est qu'exceptionnellement perçu comme relevant de la justice pénale, l'auteur du canard s'en prend violemment non à l'inceste, mais à l'adultère... Le canardier s'indigne que les femmes adultères puissent si facilement échapper à la peine capitale... Le crime premier est donc l'adultère, même si l'inceste est bien perçu comme une souillure abominable...

Closson Marianne, 2019 , "L'inceste dans les canards : naissance d'un *topos littéraire* ", In: Liebel, Arnould, eds, *Canards, occasionnels, éphémères*, CÉRÉdI, « Actes de colloques et journées d'étude », n° 23

Appendice 2 :deux des quatre histoires ajoutées dans l'édition 1619

A TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT SEIGNEUR,

Messire LOUYS de GOTH, Marquis de Rouillac, Baron de Rochefort, Seigneur des Châtelénies d'Ansas, de Clairac, & de Lihus; Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat & Privé; Gentilhomme de sa Chambre, & Grand-Croix de l'Ordre des Chevaliers de la guerre Sainte.

MONSEIGNEUR,

Comme les Anciens n'avaient point d'asile plus assuré que la gloire de leurs Mécènes pour mettre leurs écrits à couvert ; Ainsi, donnant au public ces Histoires, je les garantis de l'envie & de l'injure des ans, sous l'appui favorable de votre nom. J'avoue que je ne vous offre rien de nouveau, puisque la France a produit de notre temps ces Aventures Tragiques & que vous en voyez naître tous les jours de plus remarquables aux Royaumes étrangers où votre lance couronnée d'un prix sans pareil, jointe aux merveilles de votre épée, s'exerce ordinairement à combattre les ennemis de l'Eglise : Aussi mon intention n'est autre que de vous témoigner par ce faible ouvrage une partie du service que je vous dois, en attendant que ma plume fasse une Histoire plus ample des lauriers que vous avez déjà gagnés, & de ceux que votre valeur vous promet dans les terres des Infidèles. Veuillez le Ciel que votre bras victorieux y cueille des Palmes qui ne flétrissent jamais, & qu'allant à la guerre Sainte vous en rapportiez autant de victoires, que j'ai de désirs d'être avoué,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obligé serviteur, F. de ROSSET

AU LECTEUR

CE que Polybe a remarqué parlant de l'Histoire est très-véritable, Lecteur. Elle est, dit-il, la parfaite Academie, où nous apprenons l'état du gouvernement Politique, les volages revolutions des choses du monde, & l'entiere connaissance de nous-même ; Car il

faut avouer que les accidents Tragiques & lamentables sont d'excellentes leçons à l'instruction de la vie. Ceux que la nature a fait naître avec la moindre inclination aux actions honorables peuvent difficilement voir ou lire les changements des grandes fortunes, & n'apprendre pas qu'ils sont hommes, c'est à dire sujets aux disgrâces & aux malheurs. Ainsi la même loi qui leur défend de sortir hors des bornes de la raison, les oblige à s'instruire par l'exemple d'autrui. Ces Histoires, Lecteur, font advenues de notre temps, & ne doivent rien à celles de l'Antiquité en matière d'admiration. La France en a été le Théâtre; où l'Amour & l'Ambition, principaux Acteurs de la Scène, ont représenté divers personnages.

Or comme d'une mauvaise cause ne peut naître un bon effet, cette venimeuse engeance a produit une infinité de ruines en la personne de ceux qui en ont donné le sujet. Il m'a semblé à propos d'en déguiser les noms, afin de n'affliger leurs familles, puisqu'elles en sont assez affligées. Aussi mon dessein n'est pas de publier les hommes pour les rendre déshonorés, mais bien plutôt de faire paraître les défauts, afin qu'ils les corrigeant eux-mêmes. C'est à quoi je rapporte le principal fruit de ces Histoires, que je vous donne, Lecteur, corrigées en cette dernier Edition plus exacte que les précédentes, & augmentées de six [quatre] nouvelles pièces, que j'ay écrites fidèlement; & sans m'éloigner de la vérité. Adieu.

1. Des enchantements & sortilèges de Dragontine, de sa fortune prodigieuse, & de sa fin malheureuse.

HISTOIRE I. [dans l'édition 1619, chez Chevalier]

O MISERABLE condition du sort des Mortels, comparable à la feuille des arbres ou aux plus belles fleurs qui ne vivent qu'un matin & qui meurent en naissant ! que ne devenons-nous sages par tant d'exemples que l'antiquité nous produit & que ne tâchons-nous de borner nos ambitions ! Faut-il que l'on voie paraître sur le Théâtre de la Perse certains Etrangers qui, sitôt qu'ils sont élevés aux honneurs, deviennent arrogants & insupportables, & ne se soucient pas de profiter, pourvu qu'ils puissent haut monter. Ils veulent pourtant que l'on croie qu'ils sont meilleurs que les autres, parce qu'ils en sont les supérieurs. Ils méprisent leurs premiers amis & ne connaissent plus ceux qui étaient de leur connaissance. Ils détournent la face, lèvent le front, ce n'est que faste & qu'insolence. Ils profèrent des

paroles hautes, & en méditent de plus relevées. Superbes & importuns, & autant haïs de tous que d'autres qui par leurs longs & continuels services acquièrent la faveur de leur Prince, sont aimables. Aussi, comme leur fortune prodigieuse naît & croît à même instant, ils passent comme un éclair & principalement ceux, qui, par des voies obliques & damnables, abusant de l'oreille des personnes que Dieu a établies pour être ses vivantes images, ne considèrent pas que la Fortune renverse ordinairement le plus élevé & efface le plus brillant. L'histoire que je vais raconter témoigne la vérité de mon dire.

En l'une des Iles Fortunées, est une Province la plus délicieuse de l'Orient. Le Soleil qui l'éclaire également de toutes ses douze maisons, n'y fait de toute l'année qu'une seule saison. C'est un vrai jardin de délices &, s'il y a au monde quelque trace du Paradis terrestre, c'est sans doute ce bienheureux pays. Là, prit naissance la belle & sage Parthenie. Quiconque, en oyant proférer ce nom, n'en a point de connaissance, ignore la clarté du Soleil. C'est celle que le grand Alcandre choisit pour digne épouse. Celle encore qui a produit ce jeune Sophy qui, en l'âge de quinze ans a acquis le titre de Juste & sauvé son Etat du plus grand orage que les vents de la félonie aient jamais excité & qui, avant que deux ou trois lustres aient fait leur tour, fera de l'univers une seule Province. Enfin, c'est celle qui, méprisant comme Diane le joug d'Hymen, se soumit sous les lois du père de notre jeune Mars.

*L'arc que révère aux bois la plus fière Napée,
Ne se pouvant ranger sous l'amoureuse loy,
Que par la plus fameuse, & plus vaillante épée.
Qui jamais se fit craindre en la main d'un grand Roy.*

Lorsque cette divine Parthenie vint recevoir la Couronne du plus fleurissant Royaume du monde, elle avait avec elle une jeune fille qui l'avait servie depuis le berceau. La longueur de temps, jointe à la considération que cette Dragontine (ainsi nommons-nous cette Damoiselle) était fille de la mère nourrice de Parthenie, lui avait acquis une grande familiarité envers sa Maîtresse, de sorte qu'elle parlait à elle, comme à son égale.

Dragontine, que je ne puis nommer sans horreur, pour les maux qu'elle a causés à celle qui a fait refleurir ce puissant Empire & à laquelle on

pourrait donner justement le titre d'Adorable si nous étions au temps de l'idolâtrie, était d'une taille médiocre, noire, sèche, & d'un esprit qui surpassait le commun. Au reste, si ambitieuse qu'elle ne respirait qu'honneurs & que dignités. Comme Dieu permet quelquefois, pour des raisons qui surpassent notre raison, que d'un péché on se laisse glisser à un autre, Dragontine, outre la vaine gloire qui la possédait, se laissa transporter à la folle curiosité de savoir l'avenir &, voulant trouver par un art damnable ce qui n'est pas, elle rencontra enfin par un juste jugement de Dieu ce qui est véritablement.

La Perse jouissait alors d'une profonde paix que le grand Alcandre lui avait acquise par ses travaux, plus mémorables que ceux d'Hercule. Et comme, parmi tant de bonace, on voit toujours des esprits impies qui, se glissant dans les maisons des grands, tâchent d'y planter leur impiété, Fatuel qui avait pris naissance en Europe & dans une ville à qui une Sirène donna jadis son nom & qui était un des plus grands Magiciens du monde, s'étant introduit dans le Palais de Filotime, qui depuis quelques jours avait épousé Dragontine, apprit à cette femme exécrable le moyen de conjurer les démons. Elle s'adonna si bien à la noire science qu'en peu de temps elle y surpassa son maître-même. Elle avait une bague où un esprit en forme de diamant était enchassé, qui avait cette vertu, que quand elle la mettait dans la bouche & qu'elle parlait à la sage Parthenie, elle obtenait d'elle tout ce qu'il lui plaisait. La malheureuse ne voulait pas pourtant user tout à coup & du vivant du grand Alcandre, du pouvoir qu'elle avait acquis sur notre Impératrice. Toutefois, elle ne laissait pas d'agrandir tous les jours sa maison & d'élever son mari Filotime à de grandes dignités. Elle le fit premièrement intendant de la maison de sa Maîtresse & le rendit le plus favorisé de tous ses serviteurs.

O Providence de Dieu que l'on ne peut sonder ! comment permettez-vous que la plus digne Princesse du monde soit si misérablement abusée qu'elle ne veuille que ce qu'une exécrable veut, & ne dépende que de la volonté d'une sorcière ? Vous le fîtes bien paraître (Ô divine Parthenie) quand l'insolence qui commençait déjà à prendre de si fermes racines dans l'âme de Filotime que depuis les rameaux s'en sont épandus par toute la Perse, en devint jusques là qu'un jour, ayant fait des comparaisons de sa qualité à celle d'un généreux Prince qui vous appartenaient de bien près, & ayant été menacé de lui du bâton, Dragontine vous rendit si courroucée par

le moyen de ses sortilèges, qu'il fallût que ce Prince quittât la Cour, dont il était l'un de ses plus grands ornements, sans espoir d'y revenir jamais.

Dragontine qui, du vivant d'Alcandre, ne pouvait si bien exercer ses sortilèges qu'elle a fait depuis, ne laissa pourtant de procurer encore à son mari l'office de premier Ecuyer de l'Impératrice. Il appartenait de droit à un jeune & sage Gentilhomme, par le décès de son père qui avait dignement servi trois ou quatre Sophys, & même le grand Alcandre le lui avait accordé en considération des services de feu son père, lorsque sa chère & chaste Epouse, à l'instigation de cette Magicienne, le pria de changer de résolution & de conférer à Filotime cet office. Le grand Alcandre y faisait quelque difficulté mais, ne pouvant refuser la première requête de son Epouse, Filotime en fut le possesseur.

Dragontine, chérie de sa Maîtresse d'un amour qui surpasse tout excès, la gouverne depuis paisiblement, sans mettre au jour néanmoins les effets de son exécutable ambition qu'elle retient encore jusques à la mort déplorable du grand Alcandre.

Quand le Ciel, fâché de nos crimes, permit qu'un parricide fit avec un méchant couteau, au milieu de la grande ville de Suze & parmi les pompes que l'on préparait pour le couronnement de l'Impératrice, ce que tous les ennemis de l'Etat n'avaient pu exécuter dans l'horreur des plus sanglantes batailles, la sage Parthenie prit les rênes du gouvernement de l'Empire. Ce fut par un commun suffrage des Etats que cette charge lui fut commise durant la minorité du jeune Sophy, & elle administra si dignement en sa régence que, si l'ambition de cette Sorcière ne se fut mêlée parmi ses actions incomparables, l'on dirait tout haut ces beaux vers de notre Poète :

*Quel ingrat ne baisera pas,
S'il n'a la raison empêchée,
La terre qui sera touchée
Des belles marques de vos pas?*

Elle éteignit au commencement tous les feux de division que la discorde allait bientôt allumer, réunit les volontés que des menées allaient distraire du devoir de leur jeune Prince, & fit rendre au grand Seigneur la Province de Clarimene dont il se voulait emparer, au préjudice de l'un de ses voisins. Tandis, cette Dragontine, s'aidant du temps, commença de jeter si puissamment les charmes sur une personne si sacrée, qu'elle rendit son mary le premier de l'Etat. Le démon qui était pendu sous sa langue avait tant de force que notre Impératrice accordait à cette exécutable femme tout

ce qu'elle demandait. Les Marquisats & les Comtés n'étaient que paille & que verre à Filotime qui, outre le gouvernement de toutes les finances de l'Empire, se fit faire grand Satrape, qualité qui n'appartient qu'à ceux qui, ayant exposé leur vie pour leur Prince & commandé aux armées, voire encore rendu mille preuves de valeur, acquièrent ce titre honorable où toute la brave noblesse de Perse aspire.

Les dignes actions de Parthenie & l'amour extrême que tout le monde lui portait, faisaient qu'au commencement on ne prenait pas garde à celles de Dragontine, ou bien, si l'on y prenait garde, on les taisait pour le respect de cette sage Impératrice que tant de rares vertus rendaient la première des mortelles.

Mais, comme l'insolence, l'impudence & l'ambition de Dragontine & de son mari s'augmentaient de jour à autre, que Filotime par le moyen des artifices & des sortilèges de sa femme, faisait & défaisait, taillait & rognait, & commandait en Roy après la mort de deux grands Princes, l'un de la race des Noralis, & l'autre du sang des dieux de Perse ; quelques Princes généreux, assistés de plusieurs grands Satrapes, commencèrent de faire des plaintes. Mais, voyant qu'il leur était impossible de tirer raison de l'insolence de cet Etranger qui, reculant tous les anciens serviteurs de la Couronne, en avait introduit de nouveaux, ils quittèrent la Cour, se retirèrent en leurs Gouvernements, & commencèrent à lever des troupes. Procédure que l'on ne peut tenir sans la ruine du pauvre peuple car il eût bien mieux valu que tous ensemble eussent fait leurs plaintes contre Filotime &, sans doute, ils eussent été assistés de tous les habitants de la ville de Suze qui criaient déjà ouvertement contre cette Sorcière.

Je n'ai pas entrepris d'écrire ici les malheurs de cette première émeute. L'histoire de Perse ne parle d'autre chose. Nous dirons seulement que la prudence de Parthenie calma bientôt ces violents orages, en accordant aux Princes la réformation de l'Etat, & principalement à Cleonthee la ville renommée de Samobrine, l'une des clefs du Royaume & la principale de son gouvernement, laquelle Filotime lui détenait injustement.

Après que ces étincelles qui menaçaient d'un général embrasement toute la Perse, furent éteintes, les Princes & les Satrapes malcontents, revinrent à la Cour. Cleonthee croyait recouvrer Samobrine, mais Filotime en se moquant de lui avait renforcé les gardes de la citadelle de la ville & mis dedans des étrangers au grand préjudice de l'Etat. Cependant, notre jeune Monarque devenait grand &, comme il possède le courage & le

grand jugement de son père, il ne pouvait voir qu'à regret l'insolence de cet homme que tous les grands de la Cour adoraient comme une idole. Toutefois, il avait des gens auprès de lui qui, gagnés par les bienfaits & les pensions de Filotime, figuraient à notre jeune Monarque les choses toutes autres qu'elles n'étaient pas. Il n'y avait que son cher & fidèle Eurymédon qui, regrettant la perte infaillible de sa patrie, soupirait dans son âme, sans oser pourtant ouvrir la bouche.

Quiconque eût vu alors marcher cet insolent par les rues, eût dit soudain qu'aveuglé de la fortune, il ne considérait pas que plus elle est grande & plus elle est mal assurée. Il acquérait cependant tous les jours la malveillance du peuple, que les flatteurs qu'il avait auprès de lui déguisait pour faire leurs affaires. Mais quoique ces flatteurs ennemis de toute vertu & qui préparent le venin avec du miel, lui dissimulassent la vérité, toutefois, il se devait souvenir de l'affront qu'il avait reçu quelques jours auparavant d'un citoyen de la ville de Suze. Pendant l'absence de notre Sophy & de sa mère, les habitants de cette grande ville en gardaient les portes & nul n'y pouvait passer à cheval ni en carrosse, sans la permission de celui qui, pour lors, commandait à la porte. Filotime avait un grand Palais aux faux-bourgs de la ville & souvent il y allait promener en carrosse, suivi toujours & environné de plus de deux cents chevaux. Comme il croyait être dispensé de toutes ces cérémonies que l'on observait en sortant ou entrant dans Suze, lui & ses gens furent arrêtés par la garde. On cria tout haut que c'était le grand Satrape Filotime, tout cela ne servit de rien. Le Sergent, voyant qu'on voulait violer les gardes, rangea soudain ses mousquets en bataille & lui-même porta la pointe de la hallebarde à l'estomac de Filotime. Mais il n'en eut pourtant que la peur qui, donnant des ailes en un tel accident, le fit soudain sortir hors du carrosse, & gagner une maison prochaine.

Ce sergent fit fort bien de râver l'insolence de ce superbe, mais il eût encore mieux fait s'il l'eût mis à mort. Tant de sanglantes tragédies que Filotime causa depuis, ne seraient pas arrivées. Toutefois, il eût plus fait qu'aucun Prince de Perse n'eût le courage jamais de faire, tant la grandeur prodigieuse de ce Satrape était redoutable, soutenue des excessives faveurs qu'il obtenait de notre sage Impératrice, par le moyen des sortilèges de Dragontine sa femme. Mais le Ciel en avait réservé la punition à notre jeune Sophy qui, ayant commencé d'éteindre comme Hercule les monstres

au berceau, eut bientôt renversé ce Colosse, ainsi que nous verrons en la suite de cette histoire.

Dragontine pareillement devait prendre garde à elle, & n'abuser pas de sa grandeur extraordinaire, en désobligeant tout le monde par son impudence. Elle n'ignorait pas que le peuple murmurait aussi contre elle & qu'un jour, allant du Palais Royal à son palais des faux-bourgs, avec une suite digne d'une grande Princesse, elle fut sifflée sur le pont que la grande Catherine fit jadis bâtir, & peu s'en fallut qu'une populace qui criait tout haut, *à la Sorcière !*, ne l'arrachât de son carrosse & ne la jetât dans le fleuve.

Toutes ces considérations, dis-je, au lieu de rendre sages, & elle, & son mari, semblaient les remplir de plus d'ambition & d'insolence. Mais que ne fit elle pas ? Un digne Prélat dont les vertus incomparables ne peuvent être décrites en peu d'espace, ayant pour ses mérites reçu le don de grand Aumônier de notre jeune Reine, cette infâme Dragontine qui, par la force de son démon pendu sous sa langue, changeait la volonté de l'Impératrice & en faisait ce qu'elle voulait, fit révoquer ce don, craignant le bel esprit de ce grand Prélat & la franchise de son âme qui a toujours l'honneur de Dieu devant les yeux. Elle fit encore bien pis, car elle s'attaqua à ce grand Génie de l'Etat qui, depuis cinquante ans, n'ayant cessé de veiller pour la conservation de l'Empire, avait mérité cent & cent fois la couronne civique. Le pouvoir de Dragontine était si grand qu'il fut constraint de se retirer de la Cour, au grand préjudice des affaires de la Perse. Son mari Filotime que la fortune soufflait à pleines voiles, ne cessait de croître en ambition & en insolence. Il fut prêt deux ou trois fois d'acheter une Principauté souveraine, & d'en donner un prix si excessif qu'on ne le peut exprimer sans étonnement. Mais quoi ? il maniait toutes les finances, & les coffres que le grand Alcandre avait remplis par son bon ménage ne suffisaient pas pour contenter les dépenses superflues de cet ambitieux. En outre, il reculait les Princes plus que jamais du Conseil d'Etat, les blâmait de peu de courage, & ne cessait de les désobliger.

Tous ces déportements insupportables donnèrent naissance à une seconde émotion qui fut néanmoins bientôt apaisée parce que le chef des Princes, se rangeant à la raison, revint à la Cour avec trois autres Princes, Cleonthee, Rozoleon, & Cleandre. L'insolent Filotime avait pour lors un fils âgé de quinze ans & une fille qui n'excédait pas encore la douzième de ses années. Il offrait en mariage cette fille au Prince Cleonthee, avec un dot

qui surpassé toute croyance. Il lui voulait encore rendre Samobrine & le faire paisible possesseur de son gouvernement. Mais ce généreux Prince, digne race de ces demi-dieux qui sauvèrent jadis l'Etat & chassèrent le fléau de la Perse, n'y voulut jamais prêter l'oreille. C'est pourquoi Filotime, voyant qu'il ne pouvait parvenir à cette alliance, au lieu de tenir sa promesse, remplit de gens d'armes Samobrine, ôte sous main le gouvernement aux Princes, fait qu'ils ont si peu de crédit au Conseil de Perse que le moindre homme privé, & se fait donner lui-même le gouvernement de la principale Province de l'Empire, outre les autres gouvernements qu'il possédait. Enfin, il semble que la fortune ait pour lui brûlé ses ailes, & qu'elle le doive accompagner en tout lieu. Mais le misérable, ni lui, ni sa femme, ne considèrent pas que la fortune est un médecin ignorant qui aveugle la plupart de ceux qui la suivent.

Cette inconstante Déesse, après tant de faveurs, leur fait sentir un de ses revers bien sensibles. Filotime, qui croit que tout lui est permis & à qui les flatteurs figurent que nul n'osera contredire à tout ce qu'il fait, se souvient toujours de l'affront qu'il pense avoir reçu de celui qui commandait à l'une des portes de la ville, lorsqu'on lui fit plus de peur que de mal, & donne charge à l'un de ses Ecuyers de battre à coups de bâton cet homme. Les citoyens de Suze ont accoutumé les jours de fête de s'aller promener hors de la ville, avec leurs femmes & leurs plus proches voisins. L'Ecuyer, assisté de quelques quatre ou cinq estafiers, prend son temps &, trouvant ce bourgeois à l'entrée d'un des faux-bourgs, lui fait donner cent coups de bâton & puis se retire avec ses gens au Palais Royal.

Cette procédure fut trouvée extrêmement mauvaise de tout le peuple, & si mauvaise, dis-je, que peu s'en fallut qu'il ne se mutinât. On s'assemble à la Maison de ville & tous jurent unanimement que l'on vengera cet affront. Le juste Sénat des Mages de la Perse en prend lui-même la connaissance, si bien que les gens de Filotime qui avoient commis cet excès, ayant été pris, servent bientôt d'ornement à un gibet, quelque faveur, quelque crédit, ni quelque grandeur que cet Ambitieux possède. Depuis, il garde dans son âme une malveillance contre le peuple, qui ne l'aime guère & qui ne fait que crier toujours tout haut après lui & sa femme.

Dragontine est toujours cependant auprès de la chaste Parthenie & dispose de ses volontés mieux qu'auparavant. Nos péchés permettent que Dieu donne tant de pouvoir à son démon qu'elle manie les affaires de puissance absolue. Quiconque veut avoir quelque faveur à la Cour, il faut

s'adresser à elle ou à ses agents. Les Princes du sang Royal de Perse ne sont rien à sa comparaison & en effet elle est la vraie Reine. Elle distribue les pensions à qui elle veut & ôte les charges à qui lui plait. Toute l'Asie attend que deviendra cette prodigieuse grandeur, tandis que les Princes prennent une généreuse résolution & veulent par la mort de Filotime donner fin à tant de maux. C'était le valeureux Prince Alphee, digne race des Noralis, qui en devait faire l'exécution au Palais du chef des Princes où l'on devait inviter cet ambitieux. Mais ils ne purent si secrètement tramer cette affaire que le démon de Dragontine n'en fût averti. C'est pourquoi on se saisit dès le lendemain même de la personne du chef des Princes dans le Palais Royal.

Les autres, ayant pris l'alarme, se sauvèrent & se retirèrent en leurs gouvernements avec quelques Satrapes qui les assistaient. Filotime, abusant toujours de sa prodigieuse fortune, fait, par le moyen des charmes de sa femme & de son démon pendu sous sa langue, que l'on les déclare criminels de lèse-majesté au premier chef. On dresse des armées de tous côtés pour les perdre, & tout sous le nom de notre jeune Sophy. On ne voit que déclarations & manifestes, d'une part & d'autre, que lettres, que réponses, & que libelles diffamatoires. Comme les esprits des hommes sont divers, les uns blâment les Princes, & les autres les défendent. Mais pourtant, il ne fait pas bon de parler à leur avantage dans la ville de Suze. Filotime y commande à baguette, par le moyen de ceux que les pensions ont gagnés.

Les sceaux de la Perse ayant été donnés au Prince d'un renommé Sénat, comme à l'un des plus capables, des plus vertueux & des plus dignes du Royaume, lui furent ôtés, parce que ce grand homme de bien ne voulut jamais passer une affaire dont la conséquence était trop pernicieuse à l'Etat.

Comme l'on recule ainsi les gens de bien, la guerre est déclarée aux Princes, & le conseil de Filotime porte qu'il faut commencer par le siège d'Auguste où le valeureux Cleandre s'était retiré. Sa valeur était redoutable à Filotime & à ses adhérents &, après l'avoir perdu, on croyait avoir bon marché des autres. On tenta même de le faire mourir en trahison, mais le Ciel qui l'a réservé pour suivre notre jeune Sophy en la conquête qu'il doit un jour faire de tout le monde, ne permit pas un si sanglant désastre. La trahison fut découverte & il se tint désormais sur ses gardes, mieux qu'il ne faisait auparavant.

Tandis qu'on ne voit que sanglantes tragédies dans la grande ville de Suze, on dresse partout des potences & des échafauds pour retenir en crainte le peuple. Si quelqu'un parle de Filotime ou de sa femme, & à l'avantage des Princes, il faut qu'il meure soudain par les mains d'un bourreau. Même des Seigneurs n'échappent point les effets de cette tyrannie &, entre autres, on voit paraître sur un infâme théâtre un digne Cavalier qui avait pris naissance en l'île Sagittaire & qui même appartenait aucunement au Roy de cette Province ; il n'avait que jeté quelque parole contre les charmes de Dragontine & fallut que sa tête en répondit. Cette exécution fut suivie d'un autre, non moins injuste. Et ce fut l'infortuné Meleanthe qui, pour avoir encore tenu quelque discours au désavantage de Filotime, perdit aussi la tête au milieu de la grande ville de Suze. Plusieurs autres de moindre qualité furent attachés à divers gibets pour ce même sujet & on leur mettait un écrêteau au devant de l'estomac & derrière le dos, où ces paroles étaient insérées, *Pour avoir témérairement jasé de l'Etat*. Le peuple, spectateur de ces sanglantes actions, était alors bien en cervelle, sans oser pourtant ouvrir la bouche.

Or il avait bien raison d'avoir de la peur, puisque Filotime tenait déjà & avait mis garnison par toutes les villes & les forteresses qui sont situées aux bords du grand fleuve sans lequel la grande ville de Suze ne saurait subsister. Ce tyran que le désir de vengeance sollicitait tous les jours, eût fait une terrible boucherie des citoyens de la ville, si le Ciel n'y eût mis la main.

Il n'est pas pourtant si heureux, qu'il ne ressente encore un coup de la fortune qui le touche bien vivement. Il avait, comme je vous ai déjà dit, une fille par le moyen de laquelle, lui & sa femme croyaient faire une grande alliance ; & la mort qui n'épargne ni les grands, ni les petits, ni les jeunes, ni les vieux, ni les riches, ni les pauvres, la lui ravit en son âge plus tendre. Dragontine fut si affligée de cette mort que, sans vouloir ouïr, ni raison, ni conseil, elle blasphémait le Ciel & proférait des paroles capables de faire dresser les cheveux à quiconque les entendait. Je ne veux point ici insérer ces plaintes, parce qu'elles sont indignes de l'oreille d'un Chrétien. Je dirai seulement qu'après que la mort l'eût privée de la plus chère chose qu'elle eût au monde, elle demeura longtemps sans sortir de sa chambre, où tous les jours elle était visitée de notre grande Impératrice & des principales Dames de la Cour.

Filotime ne s'abandonna pas tant à la douleur pour une si grande perte, que son ambition ne le sollicitât toujours à de grands desseins qu'il avait. Auguste était déjà assiégée & le Prince Cleandre, résolu d'y mourir dedans, rendait tous les jours de nouvelles preuves de valeur incroyable. On assaillait d'un autre côté le généreux Prince Leontide, si bien que la Perse était déjà toute émue. Jamais elle ne fut si proche de sa ruine, non pas même quand le monstre à tant de têtes s'opposait au grand Alcandre & le voulait empêcher de prendre possession du Trône de ses ancêtres. Filotime, étant parti de Suze, avait fait un voyage au pays des Mèdes dont il était gouverneur & là, il avait levé une grosse & puissante armée pour s'aller joindre à celle qui avait bouclé Auguste. Il y eut plusieurs personnes vénérables qui s'ingérèrent de faire la paix, mais il n'en voulait point ouïr parler. Son dessein était sans doute de faire mourir tous les Princes & puis se saisir de la personne de notre jeune Monarque, ainsi que fit jadis Triphon du fils d'Alexandre, & exercer sa tyrannie sur l'Empire de Perse. Téméraire dessein à la vérité, & justement comparable à celui des Géants, puisque l'on voit visiblement que le Ciel assiste particulièrement de ses faveurs notre Empire, & ceux qui en sont les légitimes possesseurs.

Après avoir dressé cette grosse armée, il dit tout haut qu'il veut savoir jusques à quel sommet la fortune d'un homme peut monter. Ce fait, il prend une grosse troupe de gens à cheval &, ayant laissé un Lieutenant pour commander en son absence à l'armée, il veut aller à Suze mais plutôt au monument s'il en était digne. Quelques nouvelles dont il voulut s'éclaircir le mettaient en cervelle. En outre, il avait envie de faire signer à notre jeune Monarque des choses si excessives pour l'entretien des armées que la Perse s'en fut ressentie longtemps après. Mais il voulait encore bien faire pis car, non content d'avoir chassé toutes les colonnes de l'Etat & ces grands Mages qui, comme des Argus ne cessaient de veiller nuit & jour pour la conservation de l'Empire, il était résolu de se défaire d'Eurymédon, âme chère & fidèle de notre Monarque.

Etant arrivé à Suze, on le voit paraître, non en grand Satrape, ains plutôt en Roy. Toute la Cour fléchit le genou devant cette idole, & il ne tient plus compte de personne. Il va faire la révérence au jeune Sophy, mais c'est avec tant d'arrogance qu'elle excède tout excès. Il se présente puis après à la grande Parthenie, laquelle par le vouloir du Ciel commençait d'ouvrir les yeux, & de voir l'insolence de cet ambitieux.

Dragontine avait cessé depuis quelques jours d'exercer ses charmes & ses maléfices sur l'Impératrice parce qu'elle avait su, par le moyen de ses démons, que son mari amoureux d'une belle & jeune Princesse la voulait empoisonner, & était bien si téméraire que d'oser aspirer à la possession d'une chose si haute. C'est pourquoi, la chaste Parthenie, sitôt qu'elle vit Filotime, après quelques discours, elle le tira à part & lui conseilla de vider hors de l'Empire de Perse & de se retirer en son pays. Mais il n'était plus temps de lui donner ce conseil. Il voulut savoir, ainsi que nous avons déjà dit, ce que pouvait devenir la fortune d'un homme. Cependant, sa femme, qui était alors au cabinet de l'Impératrice, au lieu de le recevoir, comme elle avait accoutumé de faire, vomit contre lui mille reproches, fit mille plaintes, & le dépeignit de toutes ses vives couleurs. Toutefois, la sage Parthenie les mit enfin d'accord, de sorte que Dragontine par la force de son démon lui fit trouver bon tout ce que son mari faisait.

Mais que faisiez vous en ce temps, brave & sage Eurymédon ? N'aviez vous point de peur que l'orage dont vous menaçait cet ambitieux, ne tombât sur votre tête ? Le Ciel qui a un soin particulier de personnes fidèles à leur Roy, vous garantit bientôt de ce malheur. Lui-même qui a conservé tant de fois, & qui conserve miraculeusement tous les jours la Couronne de Perse & ses justes possesseurs, inspira tout à coup notre jeune Sophy. Comme il lui a donné la valeur & la piété de David, il lui a départi encore la prudence & la sagesse de Salomon. Lorsque son Etat était prêt de faire un entier naufrage, il apaisa bientôt cette tempête par une résolution digne du plus grand Monarque de l'Univers.

Filotime, ainsi que nous avons déjà dit, en lui voulant faire signer une chose extrêmement préjudiciable à son Etat, afin de subvenir aux frais d'une injuste guerre, avait parlé à lui avec autant d'arrogance que de peu de jugement. Il ne considérait pas que les Roys ne souffrent point de compagnon & qu'ils ont les mains longues. Ils élèvent & abaissent les personnes quand il leur plait. La triste fin d'Aman insérée dans les histoires de Perse, ne le rendait nullement sage. Aussi il eut en peu de temps un salaire égal à sa témérité.

Notre juste & magnanime Sophy, conseillé de l'Ange tutélaire de son Etat, se représenta tout à coup la grandeur prodigieuse de cet Etranger, son ambition excessive, son insolence insupportable & les faveurs extraordinaires que Dragontine sa femme obtenait tous les jours de la sage Parthenie. Il jeta les yeux sur la perte infaillible de ses sujets & reconnut

que, s'il n'y mettait la main, la Perse était au dernier période de sa vie. C'est pourquoi, ayant fait des plaintes à son cher Eurymédon, il lui apprit ce qui était de son intention & fit venir à lui le valeureux Adamas. C'est un des plus dignes Cavaliers de la Perse, autant renommé pour ses dignes actions qu'aucun autre de l'Asie. Il était Capitaine de ceux qui gardent la personne sacrée de nos Roys, & ce fut lui qui exécuta le vouloir du Sophy.

Le jeune & magnanime Monarque, lui ayant appris en peu de mots sa volonté, & comme il était résolu de mettre fin à tant de maux par la perte de Filotime, Adamas, digne successeur du courage & de la valeur de son père Cléon aussi bien que de sa fidélité & de sa charge, se conforma bientôt au vouloir de son Prince, quoique la fortune étrange de Filotime, jointe au crédit que sa femme avait auprès de l'Impératrice, lui donnât quelque appréhension.

Il y a tout auprès de Suze une maison Royale que l'un des Sophys de Perse fit jadis bâtir, après qu'il fut revenu d'une prison où il fut détenu longtemps injustement. Cette pompeuse maison est située dans un bois, où notre Sophy va souvent à la chasse. Et ce fut là que la dernière délibération fut prise d'exterminer cet ambitieux. Ce conseil de notre Monarque, dont Eurymédon & Adamas étaient seuls participants, fut si secret que jamais nul n'en eut le vent. Le démon même de Dragontine, forcé par une plus grande intelligence, demeura muet, puisqu'il n'a point de pouvoir que celui qu'il reçoit d'en-haut. Celui donc qui était venu en partie à la grande ville de Suze, pour faire mourir le juste Mardochée, est attrapé dans le propre piège qu'il avait tendu.

Vous avez vu ci-dessus la fortune étrange & prodigieuse de Filotime, voici maintenant sa fin malheureuse & exécrable. Et puis vous verrez celle de Dragontine. O superbe !, que t'a servi cette vain gloire, ce contentement passager, & cette puissance presque souveraine ! Ne vois-tu pas que tu es un homme, & par conséquent un pauvre ver de terre qui sera bientôt porté en terre, si cette commune mère te daigne recevoir. Mais j'ai grand peur qu'elle & les autres éléments, abhorreront ta charogne, de sorte qu'il faudra que ton corps devienne en fumée.

Lorsque Filotime pensait toucher de front les étoiles, la justice de Dieu, après avoir si longtemps attendu en patience son amendement, se sert de la justice du Roy pour châtier ce malheureux. Le voilà tout pompeux qui entre dans le Palais Royal, suivi de cent Cavaliers. On lui ouvre la grande porte, & chacun s'encline devant cette idole. Tandis, un homme habillé en

Prêtre lui présente une lettre & le supplie de la lire. Ce superbe qui méprise tout le monde, refuse de la prendre parce qu'il croit qu'on se doit adresser à l'un de ses Secrétaires, & non à lui qui tranche du Prince Souverain. Comme cet homme le presse & le suit, il arrive à un petit pont de bois qui sépare la première porte d'avec la seconde. Là, il trouve à sa rencontre le valeureux Adamas, accompagné de son frère Persée & de quatre ou cinq autres vaillants hommes. Adamas porte sa main sur celle de Filotime, & lui fait commandement de venir parler au Sophy. Cet ambitieux étonné de la privauté du valeureux Adamas, s'arrête, & lui tient ce langage: *Vous me pressez bien, j'irai parler à sa Majesté sans que vous m'y meniez.*

J'ai commandement, repart Adamas, de vous y mener de la sorte, voire de vous faire mourir. Ce disant, il met promptement la main à l'épée & lui en donne au travers du corps, pendant que son frère Persée & les autres qui l'accompagnent lui percent la tête à coups de pistolet. Le misérable, tâchant aussi de mettre la main à l'épée, tomba tout mort sur le pont, sans avoir le loisir de se reconnaître, ni de demander pardon à Dieu de tant de péchés qu'il avait commis. Misérable mort des pécheurs, de qui la naissance a été mauvaise & la vie pire ! Misérable, dis je, la mort de Filotime, si nous la considérons & en jugeons par les effets de sa vie. Car, tout ainsi que la vie de l'homme est bonne si l'on vit vertueusement, aussi l'on doit peser la mort par les déportements de la vie passée. Voila pourquoi la mort n'est nullement un mal, puisqu'elle nous conduit à l'immortalité, mais elle l'est nécessairement parce que, lorsqu'on a mal vécu, il faut qu'on aille souffrir la peine des supplices éternels. Quand Adamas eut exécuté ce que son Prince lui avait commandé & arrêté quelques uns de la suite de Filotime qui voulaient faire les mauvais, il se rendit aussitôt à la Cour du Palais Royal. Le Sophy était à une fenêtre qui l'aperçut & lui cria tout haut : *Et bien Adamas, est-ce fait ?*

Oui, Sire (dit-il.) Lors, notre généreux Monarque en frappant des mains d'allégresse se retire. Tandis, un bruit s'épand par toute la grande ville de Suze. On y crie qu'on a tué notre Monarque & tout le peuple qui l'aime autant qu'il fit jadis son père le grand Alcandre, ferme les boutiques & court avec pleurs & gémissements en foule vers le Palais Royal. Les gardes qui sont aux barrières & à la porte de la forteresse, à peine le peuvent retenir & l'empêcher d'y entrer. Quoi que l'on lui dise tout haut que ce n'est que l'ambitieux Filotime qui a été tué, il n'en veut rien croire, jusques à ce que notre Sophy se montre lui-même à une fenêtre &

commande à chacun de se retirer & de crier, *Vive le Roy*. Ce ne sont alors que cris de réjouissances, ce ne sont que bénédicitions & applaudissements. Le corps de Filotime est cependant traîné par les pieds. On le passe par la grande cour du Palais Royal & on le laisse en un lieu rempli d'immondices. Il y a quelques uns qui fouillent dans ses pochettes & y trouvent un rôle de deux ou trois cents des principaux citoyens de Suze sur qui il voulait au premier jour exercer sa cruelle rage.

Apres que cette exécution est faite, on se saisit de sa femme Dragontine, laquelle on met dans la forteresse où l'on loge ordinairement les criminels de lèse-majesté. Ses plaintes, ni ses regrets, ne servent de rien, & son démon n'est pas assez puissant de la sauver. Tandis que le juste & équitable Sénat des Mages de la Perse se prépare pour lui faire son procès, notre Sophy envoie des Courriers de tous côtés pour informer ses sujets de la mort de Filotime qu'Adamas a fait mourir par son commandement. Il en écrit même au Prince Cleandre qui était assiégié dans Augste. Ce généreux Prince, ayant appris cette nouvelle, fait soudain ouvrir les portes de la ville aux assiégeants &, lui troisième, prend la poste & se rend bientôt à Suze. Tous les autres Princes en font de même, & soudain ce grand orage qui eut sans doute perdu le plus fleurissant Empire du monde, est calmé. Ceux qui avoient des desseins & qui bâtissaient déjà des plans de tyrannie, sont bien étonnées, pendant que les gens de bien sont réunis en leurs Etats.

Les sceaux sont restitués à ce grand ornement de notre siècle, & le maniement des affaires redonné à ceux qui veillent pour la conservation de la Perse. Enfin, ce coup, qui réjouit l'âme de ceux qui aiment leur patrie & étonne les cœurs infidèles & perfides, rend un tel effet qu'en un moment la tempête cesse, & la paix vole par toutes les Provinces. Assistance visible du Ciel, tuteur des justes Roys, & soutien de leur Couronne. Et qui me niera maintenant, que la justice du Roy ne soit *la paix des peuples, le soutien de l'Etat, le soulagement des sujets, la guérison des maux, la joie des hommes, la sérénité de l'air & de la mer, l'abondance de la terre, le soulas des affligés, & qu'elle ne lui acquière à lui-même la félicité éternelle* ?

Pendant que toute la ville de Suze est remplie de feux de joie, le corps de l'Ambitieux Filotime, naguère couvert de senteurs aromatiques, est étendu en un lieu puant & infect où il sert de spectacle à ceux qui le veulent voir. S'il eût été hors du Palais Royal, la fureur du peuple l'eût bientôt ravi, & exercé sur lui les effets de son juste courroux. Sur la minuit, quelques

hommes, par le commandement de notre Monarque, le dépouillèrent &, l'ayant couvert d'un drap mortuaire, l'allèrent secrètement enterrer dans un Temple vénérable & non guère éloigné du Palais des Sophys. Mais ils ne le purent faire si secrètement qu'un jeune garçon ne l'aperçût. Il le dit le lendemain à quelques-uns du menu peuple qui soudain se rendirent dans le Temple. Ayant su de ce même garçon le lieu où l'on lui avait donné sépulture, plusieurs commencèrent, avec les mains mêmes, d'ôter la pierre qui couvrait le sépulcre. Les Prêtres se voulurent opposer à cette populace émue, mais ils furent les plus faibles. Un torrent de personnes, qui toujours devenait plus gros, se rendit bientôt maître du Temple. On creuse tellement le sépulcre qu'enfin on trouve le misérable corps. On lui met incontinent une corde au col & on le traîne par la ville jusques au pont de Catherine.

Filotime ou ses fauteurs avoient fait dresser partout des potences (ainsi que nous avons déjà dit) pour y faire pendre ceux qui parleraient à son désavantage, & il y en avait une éminente au bout de ce pont où l'on attacha ce misérable corps privé de sentiment. Là, il servit quelques heures de risée à tout le monde, après qu'on y eût exercé toutes sortes d'indignités. On le dépendit quelque temps après & il fut traîné par toutes les rues de cette grande ville. Ceux qui venaient à la rencontre ou qui regardaient cet infâme spectacle, s'ils n'ôtaient soudain le chapeau de la tête & ne criaient, *Vive le Roy*, étaient chargés à coups de bâton. Effet du présage de Fatuel, qui étant enquis un jour de Filotime du succès de sa vie, lui dit, qu'en peu de temps il serait mené par toutes les rues de la ville de Suze, & que tout le peuple crierait devant & derrière, *Vive le Roy*.

Après qu'on eût longtemps promené dans la boue ce misérable corps, à qui l'on avait déjà coupé les bras que l'on avait brûlés en diverses parts, on le jeta dans un cloaque. Il en fut retiré encore & fut si bien traîné qu'enfin il devint en fumée, de même que son extrême ambition. Il semblait que les Eléments fussent ses ennemis, & qu'ils ne voulaient nullement assister celui sur qui tant de malédictions avaient été jetées.

*Tous les Eléments font la guerre
au corps de cet homme odieux:
Car le feu, l'eau, l'air, & la terre,
abhorraient cet Ambitieux.*

Il n'y eut que les démons qui, à l'heure qu'Adamas le devait priver de vie, s'étaient assemblés pour emporter son âme dans les enfers. J'en appelle à témoign un des princes des diables, nommé Astarot, qui était dans le corps

d'un homme qu'il possédait dans la ville de Nerabe, bien éloignée de la grande ville de Suze. Ce démoniaque eut du repos durant tout le jour qui précéda la Fête du Saint qui sert de patron à une renommée ville de l'Europe que les flots de la mer enferment de toutes parts. Le mauvais démon, étant revenu le lendemain, fut adjuré par un saint Religieux de dire où il avait été le jour précédent, & il assura que lui & plusieurs de ses compagnons avaient été empêchés, durant ce même temps, à mener l'âme du Satrape Filotime dans les enfers. Chose étrange & néanmoins en apparence véritable, puisque ce même jour cet Ambitieux fut privé de vie. C'est la fin malheureuse de Filotime. Voyons celle de sa femme Dragontine.

Après que cette exécutable femme eût demeuré quelque temps enfermée dans la forteresse de Suze, elle fut menée dans un carrosse aux prisons du juste Sénat de la Perse. Quelles poires d'angoisse & quels crève-cœurs à cette femme insolente qui, quelques jours auparavant, était servie en Reine ; qui ne pouvait souffrir la vue même des hommes qui avaient quelque défaut de nature ; & à qui toutes les senteurs de l'Arabie heureuse qu'un juif, son Médecin ordinaire, lui préparait, ne pouvaient dignement suffire pour ses délices. Et maintenant qu'elle soit enfermée dans une chambre obscure & recluse ! Que celle à qui les Princesses mêmes rendaient de l'honneur, *Celle que tant de pompe & de gloire suivait*, qu'elle soit, dis-je, maintenant réduite en une condition si misérable, & prête de souffrir une mort ignominieuse ! O jugement de Dieu que l'on ne peut assez admirer ! ô exemple rare & inouï ! L'esprit de l'homme se perd en la considération d'une si étrange Métamorphose.

L'équitable Sénat des Mages de la Perse, composé des plus savants hommes, des plus justes & des plus gens de bien que le Soleil éclaire, ayant mûrement digéré tous les déportements de Dragontine, ses sortilèges, ses rapines, ses concussions & ses autres crimes exécrables, déclare, elle & son mari, criminels de lèse-majesté divine & humaine au premier chef, ses enfants roturiers & inhabiles de posséder jamais aucune charge publique, & ordonne que la même Dragontine, pour expier ses horribles méchancetés, sera traînée dans une charrette à la place publique de Suze, là où elle aura la tête tranchée, & puis son corps sera jeté au feu, & ses cendres au vent.

Cet Arrêt mémorable lui ayant été prononcé par deux sages & renommés Sénateurs, elle fut au commencement étonnée, parce qu'elle n'avait jamais cru de mourir. Toutefois, soit qu'elle fut possédée de rage, ou

de constance (car il y en a plusieurs qui croient l'un & l'autre), elle témoigna alors une résolution que l'on n'eût jamais espérée d'une femme si molle & tant adonnée aux plaisirs de la chair.

Ceux qui lui furent donnés pour remettre son âme en bon état, y trouvèrent une grande contrition & une extrême repentance. Après qu'on eût observé toutes les cérémonies funestes, elle fut livrée entre les mains de l'exécuteur & mise dans une charrette. L'on croyait que le peuple se jetteait sur elle & la déchirerait de même qu'il avait fait son mari, c'est pourquoi une troupe de gens armés l'environnait. Mais il n'était pas besoin de tant de gardes. Quand tout le monde aperçut une femme échevelée, noire, sèche, & digne de pitié, qui tenait une croix d'argent à la main & qui était au milieu de deux Prêtres, sa juste colère se fondit, de même que font les neiges lorsque le Soleil les touche. La misérable condition de cette femme lui donna quelque espèce de compassion, si bien que chacun la regardait avec étonnement.

Quand elle fut arrivée au lieu du supplice, à peine ceux qui la menaient pouvaient avoir de l'espace pour parvenir à l'échafaud. Toute la place était occupée, les fenêtres & les couvertures des maisons étaient toutes remplies d'une infinité de peuple. L'on ne vit jamais une si grande assemblée. Etant montée sur l'infâme théâtre, elle jeta les yeux d'un côté & d'autre, & puis proféra ces paroles: *Vous voyez, Messieurs, le changement des choses humaines. Vous voyez, dis-je, un exemple qui n'aura peut-être d'autre exemple jamais au monde. Je prends la mort en patience, puisque l'on me la donne justement; & tant s'en faut que je veuille que mon fils se ressouvienne de ma mort, qu'au contraire, je lui donne ma malédiction si jamais il est poussé d'aucun désir de vengeance. O Dieu,* (dit elle encore en poursuivant son discours, & élevant les yeux au Ciel) *accordez-moi tant de faveur que mon âme soit traitée plus doucement en l'autre monde, que mon corps ne reçoit maintenant de honte & d'infamie.*

Ayant achevé ces paroles elle se dégraça elle même, s'agenouilla & se fit bander les yeux par un des Prêtres qui la consolaient. Le bourreau acheva bientôt son office & sépara d'un coup cette tête qui a causé tant de mal en Perse. Le peuple qui vit une si généreuse résolution & qui croyait que les démons la viendraient ravir d'entre les mains de la justice, en fut touché aucunement de compassion. Toutefois, quand il se représenta la vie passée de cette exécrable, les sanglantes tragédies qu'elle avait excitées, & tant de ruines qui ne se répareront de long temps, quelques uns des plus

zélés à l'amour de leur patrie se jetèrent sur cette tête séparée du corps & en jouèrent longuement à la pelote, tandis que les autres membres furent jetés dans un grand bûcher qu'on avait allumé. Ils en furent bientôt consumés, & les cendres en furent jetées au vent.

C'est la fin Tragique de Dragontine qui, après avoir si long temps abusé des faveurs de la plus grande Reine du monde par des voies illicites & damnables, reçut le juste salaire de ses maléfices. C'est le fruit du péché & la récompense des impies. Et maintenant que l'on considère quel profit elle & son mari ont retiré de cette vainre gloire.

Qu'est maintenant devenue cette puissance mondaine, ces richesses abondantes & ces délices charnelles ? Où est maintenant la joie & l'arrogance ? O combien de tristesse pour un peu d'allégresse !, quel torrent de misère pour une goutte de volupté ! O vous qui ne bornez jamais votre ambition, apprenez par cet exemple de devenir sages, & que vous êtes hommes, & par conséquent sujets aux divers mouvements de la fortune.

Filotime & sa femme, ainsi que nous avons déjà dit, avaient alors un fils âgé de quinze ans. Lorsque son père fut mis à mort, le peuple qui ne put ce jour là exercer sur le corps ce qu'il exerça le lendemain, alla rompre de fureur les portes du logis de Filotime, afin d'y trouver ce jeune homme & de lui faire porter la pénitence du père. Il se sauva pourtant miraculeusement dans le Palais Royal, où la douceur de notre jeune & magnanime Sophy lui fit donner une chambre & le prit en sa sauvegarde. Il l'a envoyé depuis à un château d'un Satrape de Perse, & lui a accordé une pension par le moyen de laquelle il se peut honnêtement entretenir. Le Ciel le rende plus sage que son père et lui donne le moyen d'éteindre par quelque notable service à la maison de Perse l'infamie de sa maison !

Commentaire

Le thème est celui des Concini, récemment éliminés (1617), le mari (*Filotime*) par exécution ordonnée par le *jeune Sophy* Louis XIII, la femme (*Dragontine*) brûlée comme sorcière par arrêt du Parlement.

Le plus intéressant est le travestissement de l'Histoire auquel se livre Rosset qui cherche le soutien et les subsides de Marie de Médicis et du roi. Si, dans sa préface, il se vante de donner de l'Histoire et non des contes, en réalité il transforme l'Histoire en conte.

La Reine-Régente *la sage et sage Parthenie* est blanchie de toute faute, et même de sa complaisance, puisqu'elle est sous l'emprise d'un charme diabolique utilisé par Léonora. Les *remuements de Princes* des premières années de la Régence ne sont plus que le contre-coup de l'ambition démesurée de Concini. Quant à Louis, il est bien entendu le sauveur de l'Etat et le digne successeur d'Henri IV (*Alcandre*).

5. *De l'exécrable Dr Vanini, de ses horribles impiétés et blasphèmes abominables, et de sa fin enragée*

Ô SIÈCLE le plus infâme de tous les siècles, & la sentine où toutes les immondices du temps passé se sont ramassées ! Est-il possible que nous voyons naître tous les jours, & même parmi ceux qui ont été régénérés par le Baptême, des Impies dont la bouche puante & exécrable fait dresser d'horreur les cheveux à tous ceux qui ont quelque sentiment de la Divinité ? Si nous vivions parmi l'idolâtrie, trouverions-nous ces exemples prodigieux, nous qui vivons parmi le culte du vrai Dieu & la connaissance de la vérité ? Je ne le crois pas, puisque les Païens même ont tellement abhorré l'impiété que les plus idolâtres d'entr'eux crient tout haut que grandes & rigoureuses peines sont établies aux Enfers pour la punition des impies.

A peine venait on de faire le juste châtiment de certains exécrables dont l'un se disait le Père, l'autre le Fils, & l'autre le Saint-Esprit. Un équitable Sénat venait de purger par le feu & exterminer ces âmes infernales, lorsqu'à la ville de Toulouse l'on vit paraître une autre âme endiablée, & telle que le récit de cette Histoire fera peur à ceux qui prendront la peine de la lire. Enfin, ce ne sont pas des contes forgés à plaisir, comme ceux que l'on invente ordinairement pour amuser les hommes : l'Arrêt de ce juste Parlement, prononcé depuis peu de jours contre un Athée, & tant de milliers de personnes qui ont assisté au supplice de cet abominable, témoigneront la vérité de l'Histoire, que j'écrirai naïvement de la sorte.

Aux champs riches & délicieux de la Campanie, & dans un grand bourg proche de cette belle & gentille ville à qui jadis Parthénope donna son nom & que l'on appelle aujourd'hui Naples, l'on voit une famille nommée *les Vaninis*. De cette race sont sortis des hommes gens de bien & bons Catholiques, & notamment de savants personnages. Mais, comme parmi les fleurs il y a souvent des épines &, parmi le bon blé, des chardons & de l'ivraie ; l'on a vu de cette race un si méchant & si exécrable Vanini qu'il rendra désormais ce nom rempli d'horreur & d'infamie. C'est celui de qui nous décrivons l'Histoire & qui, au grand déshonneur de sa patrie & au grand scandale de la France, mourant sur un infâme Théâtre, tâchait de donner vie à l'impiété même.

Ce Vanini fut envoyé en son jeune âge par ses parents aux meilleures Académies de l'Italie. Il y profita si bien que tous ceux qui le connaissaient, faisant un bon jugement de son bel esprit, croyaient qu'un jour il serait l'honneur de son pays. Mais que les hommes sont sujets à s'abuser en leurs jugements !

*Il n'est rien plus divers que le cœur des humains,
Et nul autre que Dieu ne peut sonder les reins.*

Comme ce Vanini eût longtemps étudié à Bologne & à Padoue, il lui prit envie d'aller en Espagne & de voir Salamanque. Après avoir fait sa Philosophie & sa Théologie en cette célèbre université, il s'y arrêta quelque temps. Sa curiosité, outre l'Astrologie, lui fit mettre encore le nez dans la noire Magie, de sorte que c'était un marchand mêlé en toutes sciences. Folle curiosité !, le premier degré de l'orgueil qui cause tant de mal au monde. Nous devrions toujours nous ressouvenir de ce que nous conseille une grande lumière de l'Eglise, qu'il faut que *l'humaine témérité se contienne & qu'elle ne recherche jamais ce qui n'est pas, autrement elle rencontrera ce qui est en effet*. Si le Docteur Vanini eût été sage, il ne se fût jamais amusé à des choses vaines & exécrables &, par même moyen, il n'eût point été délaissé de la grâce de celui qui nous confère toujours plus que nous ne lui saurions demander Enfin, enflé de son sens charnel & de sa science, il voulut savoir que c'était que de l'Athéisme, que l'on lit couvertement en cette même ville ; &, dans peu de temps, il eût une telle créance que, bannissant de son âme tout ce qui la pouvait rendre glorieuse, il crût qu'il n'y avait point de Dieu ; que les âmes meurent avec les corps ;

& que notre Seigneur Jésus-Christ, éternel fils de Dieu, & lequel nous a rachetés de la mort éternelle, était un imposteur.

Non content d'avoir cette maudite & damnable créance qui le conduisait au profond des Enfers, il la voulut communiquer à d'autres afin d'avoir des compagnons en sa perte. C'est pourquoi il ne cessait, parmi ceux qui le hantaient familièrement, de médire des écrits de Moïse, de nommer fables, comparables à la Métamorphose d'Ovide, tant de mystères sacrés & tant de miracles qui sont contenus au Genèse & en l'Exode. Et, comme l'impiété n'a que trop de sectateurs parce que d'abord elle est plaisante & agréable, & qu'elle introduit la liberté parmi les hommes, cet abominable ne manquait pas de disciples. Mais, pour perdre mieux ceux qui ne bouchaient point les oreilles à cette Sirène tromperesse, il fit revivre sourdement ce méchant & abominable livre de qui l'on ne peut parler qu'avec horreur, & que l'on intitule *Les trois Imposteurs*. Je ne veux point insérer ici les raisons diaboliques contenues dans ce pernicieux & détestable livre que l'on imprime à la vue & au grand scandale des Chrétiens. Les oreilles chastes & fidèles ne les sauraient souffrir. Contentez-vous que ce méchant homme, quittant le nom de Vanini, se faisait appeler Luciolo. Je ne vous saurais bien dire si son nom était Lucius. Néanmoins, j'estime qu'il avait emprunté ce nom infâme pour l'amour qu'il portait à Lucian, qui jadis fut le plus grand Athée de son siècle.

Tandis que cet exécrable abreuve de son poison venimeux les esprits qui sont destinés à la perdition, la crainte d'être saisi des Inquisiteurs de la foi lui fait quitter Salamanque & se retirer à Ossune, ville renommée de l'Andalousie. L'on ne saurait dire combien d'âmes disposées à recevoir la nouveauté y furent perdues par ce méchant & exécrable Athée. Il s'insinuait dans la maison des grands, où ordinairement l'on voit toute sorte de licence, les abreuvait de vive voix de son opinion & leur donnait même des écrits qui, avec leur auteur, méritaient cent & cent fois le feu. Il fit encore un voyage à la Cour d'Espagne mais il ne s'y arrêta guère parce qu'ayant été découvert, il y eût bientôt reçu le juste salaire de ses impiétés s'il ne s'en fût enfui. Voyant donc qu'il courrait fortune de la vie, il résolut de voir la France & particulièrement la ville de Paris où l'on ne trouve que trop de complices en toutes sortes de méchancetés.

Il s'embarqua donc à Bayonne &, ayant pris port à Rouen, il se rendit puis après dans peu de temps à Paris. Comme il ne manquait pas d'artifice ni de savoir pour s'insinuer dans la maison des grands de la Cour, un

certain Ecossais, homme savant & qui avait servi de Précepteur à Monsieur l'Abbé de Redon à présent Evêque de Marseille & frère de Monsieur de Saint-Luc, lui donna entrée chez ce digne Prélat. Monsieur l'Evêque de Marseille qui aime les hommes savants, ayant goûté le Docteur Vanini, lequel était mêlé en toutes sortes de sciences, il le retint dans sa maison & lui donna une honnête pension & sa table. Etant de la maison d'un tel Seigneur, il avait par même moyen l'entrée de toutes les meilleures maisons de la Cour &, particulièrement, celle de Monsieur de Bassompierre, beau-frère de Monsieur de Saint-Luc.

Ce dangereux & exécrable Athée dissimula pour quelques jours son impiété, ne laissant pas pourtant de faire toujours couler quelque petit mot au déshonneur du grand Dieu, de son fils notre Seigneur Jésus-Christ, & des mystères de la foi. Ceux qui l'entendaient parler de la sorte n'y prenaient pas garde au commencement & attribuaient plutôt ce qu'il disait à une certaine liberté de parler que l'on pratique en France, qu'à quelque malice cachée. Mais, quand il eût acquis un peu de réputation parmi une infinité de personnes qu'il fréquentait, il se mit à publier l'Athéisme &, même en ses prédications (car il prêchait quelquefois en des Eglises renommées), ceux qui sont versés aux controverses & aux mystères des Chrétiens, remarquaient toujours quelque trait d'impiété. Et de fait, ayant un jour prêché à Saint-Paul sur le commencement de l'Evangile de Saint Jean où le plus haut des mystères est contenu, il fut accusé puis après de damnable opinion. Cela le décria de telle sorte que ceux qui ont la charge des âmes lui défendirent la chaire.

Toutes ces circonstances fâchèrent l'âme de Monsieur l'Abbé de Redon, lequel a été nourri *dans le branlant berceau du lait de piété*, et désormais il ne fit plus si grand compte de Vanini qu'il faisait auparavant. L'Athéée voulut pourtant rhabiller sa faute & contrefit l'homme de bien durant l'espace de quelques mois, si bien qu'il parla plus sobrement que de coutume. Mais, si sa langue se retint, sa main eût bientôt produit des fruits de son exécrable impiété. Il composa un livre des causes naturelles & le dédia à un Cavalier dont le mérite ne se peut décrire en peu d'espace : ce fut à Monsieur de Bassompierre, que Mars & les Muses honorent également. Dans ce livre, il avait inséré mille blasphèmes & mille impiétés, comme celui qui donnait à la nature ce qui n'appartient proprement qu'au Créateur de l'univers. Aussi ce méchant livre fut bientôt censuré. La Docte Sorbonne de Paris, arbitre des matières de la Foi, ayant vu ce livre, le

déclara pernicieux & le condamna au feu. L'exécution publique en fut faite par la main du bourreau, de sorte que son auteur, qui méritait encore d'être jeté dans le feu, ayant reçu cet affront & se voyant être mal avec Monsieur de Marseille qui abhorre tels impies, résolut de quitter Paris & de faire un voyage à Toulouse.

Le renom de cette grande ville fleurissante en beaux & rares esprits, le conviant de la voir, il part donc de la capitale ville du Royaume & arrive à deux lieues près de Toulouse quinze jours après. Outre la Philosophie & la Théologie, & autres pareilles sciences, il avait fort bien étudié en droit, de sorte qu'il ne pouvait longtemps demeurer sans parti. Mais, comme il était prêt d'entrer dans Toulouse, deux jeunes & braves Gentilshommes qui avaient passablement étudié, passèrent par une petite ville où Vanini s'était arrêté & allèrent loger au logis de ce Docteur. Ayant reconnu à table quelques traits de son savoir, ils devisèrent privément dans une chambre après dîner avec lui, & furent si satisfaits de cet homme qu'ils lui offrirent leurs maisons, & promirent de le récompenser dignement s'il voulait prendre la peine de leur lire quelques mois les Mathématiques. Vanini qui n'était pas alors des plus accommodés, ainsi que nous avons déjà dit, accepta cette condition & s'en alla avec eux. L'un de ces Gentilshommes avait une maison extrêmement délicieuse, environnée de ruisseaux & de petites fontaines. Quand ces Cavaliers étaient lassés de l'étude des lettres, ils allaient à la chasse ; ou bien, sous un arbre planté aux bords d'une eau claire & coulante, ils s'entretenaient de la lecture de quelque bon livre ; & toujours Vanini était avec eux.

Lorsque le temps lui eût acquis leur familiarité, ce dangereux homme, qui avait caché son venin, commença de l'épandre sur cette jeunesse. Il les entretenait à toute heure de l'éternité du monde, des causes naturelles, & leur prouvait par des raisons damnables que toutes choses avaient été faites à l'aventure [au hasard] ; que ce qu'on nous racontait de la Divinité n'était que pour retenir les hommes sous une forme de Police ; &, par conséquent, que les âmes mouraient avec les corps. Ces Gentilshommes croyaient au commencement que leur Docteur proférait ces paroles pour exercer son bel esprit. Mais, quand ils reconnurent que son cœur était conforme à sa langue, eux qui avaient sucé le lait de piété dans le berceau, lui témoignèrent bientôt qu'ils ne prenaient guère de plaisir d'entendre ces blasphèmes, & principalement ceux qu'il vomissait contre l'Eternel fils de Dieu. Ce cauteleux renard, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur ces âmes

religieuses, tourna puis après en risée tout ce qu'il avait dit de la Divinité. Et néanmoins, peu de temps après, il leur demanda congé pour aller à Toulouse. Ces deux Cavaliers le lui accordèrent fort volontiers, comme ceux qui ne désiraient rien tant que de se défaire de la compagnie d'un si pernicieux homme.

Sitôt qu'il fût arrivé à Toulouse, un jeune Conseiller le logea chez lui, par l'entremise d'un Docteur Régent qu'il était allé voir. Le bruit de son savoir s'épandit incontinent par toute cette ville renommée, si bien qu'il n'y avait fils de bonne mère qui ne désirât de le connaître. Le premier Président même, dont le savoir & la piété ont acquis un renom qui ne mourra jamais, le voyait de fort bon œil. Mais parmi ceux qui en faisaient de l'état, Monsieur le Comte de Cremail admirait le savoir de cet homme & le louait publiquement. Et cette louange n'était pas peu honorable à Luciolo puisque ce brave Comte est, sans flatter, l'honneur des lettres aussi bien que des armes.

Au commencement, cet hypocrite dissimulait son impiété & contrefaisait l'homme de bien. Mais, si sa bouche proférait paroles bonnes & dignes d'être ouïes, son cœur rempli de malice parlait autrement. Cependant, Monsieur le Comte de Cremail, croyant de cet Athée tout autre chose qu'il n'était pas, lui fit par quelque sien ami offrir le gouvernement de l'un de les neveux, avec une honnête pension. Luciolo accepta cette condition & commença d'instruire ce jeune Seigneur, au contentement de son oncle, en s'acquittant assez dignement de sa charge. Il entretenait bien souvent le Comte qui est un esprit extrêmement curieux &, par ses artifices, acquérait tous les jours de plus en plus son amitié. Comme il se vit aimé d'un tel Seigneur & appuyé de beaucoup d'amis, le détestable recommença petit à petit à semer sa doctrine diabolique. Toutefois, ce ne fut pas tout à coup ouvertement, mais par manière de risée. Jamais il ne se trouvait en bonne compagnie, qu'il ne jetât quelque brocard contre la Divinité, & particulièrement contre l'humanité du fils de Dieu, notre seule & assurée réconciliation envers son Père éternel. Comme la licence de parler n'est que trop grande en France par la liberté qu'on y a introduite, chacun qui entendait ces paroles exécrables, attribuait plutôt à une certaine bouffonnerie d'esprit ce qui procédait d'un cœur rempli de toute malice. Et par ce moyen ce venimeux serpent glissa peu à peu dans l'âme de plusieurs, auxquels il prêcha clairement l'Athéisme quelque temps après, quand il vit qu'ils étaient disposés de recevoir son poison.

Je me suis étonné cent fois comme il se trouve des esprits qui, de gaieté de cœur & de malice délibérée, osent blasphémer le nom de Dieu & nier son essence. Il faut bien dire qu'ils ont été bien gagnés par les artifices de Satan. Car, quelque raison qu'ils allèguent, qu'il n'y a point de Divinité, leur conscience les accuse de mensonge &, par les effets, il font connaître que ce n'est qu'une pure malice, jointe à une ostentation & à un bruit de vaine gloire qu'ils veulent acquérir. C'est pourquoi les Chrétiens doivent soigneusement prendre garde de ne se laisser point encore attraper dans les pièges de Satan. Notre ancien adversaire ne manque jamais de nous tendre ses fils. Il se transforme bien souvent pour ce sujet en Ange de lumière afin de nous perdre. Il sait ceux qui sont enclins aux plaisirs de la chair ou aux délices de la bouche, & ne cesse de verser son poison aux uns & aux autres en diverses manières. Il a pareillement connaissance des hommes vains & superbes comme le Docteur Vanini &, par conséquent, il remplit l'âme de telles personnes de vent & de fumée. Mais la malice de ce Docteur exécrable se découvre encore en ce, qu'avant qu'il prêchait l'Athéisme, il lisait à Salamanque la Magie, invoquait les démons & conférait ordinairement avec eux. Et jugez maintenant si, sachant qu'il y avait des démons, il ne savait pas encore qu'il y avait un Dieu, qui exerce sa justice sur Satan & sur ses sectateurs.

Mais sans doute était-il séduit de telle sorte par cet ennemi du genre humain que, comme l'exécrable Prêtre de Marseille, il se figurait qu'un jour après sa mort il serait un de ces esprits diaboliques. Et avait encore cette créance que les démons ne souffrent aucune peine, puisqu'ils ont la liberté d'aller d'un côté & d'autre (ainsi que disent ces esprits damnés à ceux qu'ils veulent perdre), & qu'ils sont possesseurs de tous les trésors du monde. Opinion trompeuse qui, abusant les âmes disposées à les croire, fait naître puis après ces martyrs du diable. Car Satan, qui comme un singe imite les ouvrages de Dieu, ne manque pas de martyrs, selon le témoignage même du vaisseau d'élection.

Tandis qu'il tâche de perdre les âmes par sa détestable doctrine, Monsieur le Comte de Cremail, de qui le clair jugement ne se trompe jamais & à qui la nature & le maniement des affaires ont donné la connaissance de toutes choses, ce prudent & sage Seigneur, dis-je, reconnut bientôt l'intention de Luciolo & apprit en peu de temps ce qu'il avait dans l'âme. Néanmoins, il dissimula quelques jours ce qu'il en pensait & sut si bien tirer le ver du nez de ce méchant homme en devisant

privément avec lui, qu'il s'éclaircit entièrement de sa doute. Cet exécrable lui confessa librement qu'il croyait que tout ce qu'on nous dit de la Divinité, & qui est contenu dans les écrits de Moïse n'est que fable, & que mensonge: *Que le monde est éternel, & que les âmes des hommes & celles des bêtes n'ont rien de différent, puisque les uns & les autres meurent avec le corps.* Et pour notre Seigneur Jésus-Christ, que tous ses faits n'étaient qu'*imposture, de même que ceux de Moïse.* O bonté de Dieu, que vous êtes grande, de souffrir si long temps cet abominable ! ô justice divine, où est votre foudre ? ô terre, que ne t'ouvres-tu pour engloutir cet esprit d'enfer ?

Monsieur le Comte fut fort scandalisé de ce discours & cette âme, non moins religieuse que généreuse, s'efforça de réduire ce malheureux Athée par de vives & pressantes raisons que les bornes de ce récit ne peuvent contenir. Mais tout cela ne servit de rien, puisqu'il traitait avec un esprit le plus impie que l'on ait vu jamais parmi les hommes, & d'autant plus rempli d'impiété qu'il ne péchait point par ignorance, ains résistait ouvertement au Saint-Esprit, ainsi que nous verrons en la suite de cette Histoire. Ce que voyant, ce Seigneur, jaloux du nom de celui qui pour nous sauver prit notre chair humaine & naquit d'une Vierge, il témoigna bientôt à Luciolo le déplaisir qu'il sentait de sa perte, & le regret qu'il avait de lui avoir baillé la charge d'instruire son neveu. Et comme il était prêt de le lui ôter, de peur que cette jeune plante, abreuvée d'une si dangereuse doctrine, n'en refînt quelque mauvaise odeur, la Cour de Parlement de Toulouse députa deux de ses Conseillers vers le même Comte.

Ce juste & Religieux Sénat ayant été informé que Luciolo, non content de médire publiquement de l'Eternel fils de Dieu, avait des sectateurs en ses exécrables opinions, lui eût déjà fait mettre la main sur le collet ; mais auparavant elle voulait savoir du sieur Comte s'il avouait un si méchant homme. Les deux Conseillers, ayant exposé leur commission au Seigneur de Cremail, ils eurent telle satisfaction de lui que le lendemain Luciolo fut saisi & mené en la Conciergerie.

Le sieur de Bertrand, Conseiller en la dite Cour de Parlement de Toulouse, fut Commissaire pour interroger cet Athée sur certains points dont il était accusé. La première chose qu'il lui demanda, après s'être informé de son nom, de ses qualités & autres formes ordinaires, *S'il ne croyait point en Dieu.* Luciolo, avec une effronterie la plus grande que l'on saurait imaginer, lui répondit, *Qu'il ne l'avait jamais vu, & par conséquent qu'il ne le connaissait nullement.* Ledit sieur Conseiller repart, & dit que,

quoique nous ne le voyons point, nous ne laissons pas de le connaître, tant par ses ouvrages que par les écrits des Prophètes & des Apôtres. A quoi Luciolo répliqua que tout ce qu'on nous publiait de la création du monde, n'était que mensonge & invention, & que tous ces Prophètes avaient été atteints de quelque maladie d'esprit qui leur avait fait écrire des extravagances ; & qu'enfin le monde était de toute éternité & durerait éternellement. Ledit sieur Commissaire, étonné des raisons damnables de cet Athée, poursuivit & lui demanda ce qu'il croyait de Jésus-Christ : *Je crois* (repart cet exécutable) *qu'il était un imposteur & que, pour acquérir du renom, il se disait Fils de Dieu.* Mais (dit le sieur Conseiller), nous avons tant de miracles qu'il a faits & qu'il fait encore tous les jours, tant de prédictions & tant d'autres témoignages, que quiconque les nie, nie sans doute la clarté du Soleil. Enfin Luciolo se moquait de toutes ces paroles & en riant les tenait pour fables. Et même, étant tombés sur le discours des tourments que notre Seigneur souffrit quand il se livra à la mort pour nous, ce malheureux, cet exécutable, plus impie que l'impiété, se mit à proférer une parole que l'enfer même n'oseraient proférer. Je ne la veux point ici insérer, parce qu'en y pensant seulement, la plume me tombe de la main & les cheveux m'en dressent d'horreur. Que ceux qui liront cette Histoire se contentent de savoir que cette peste voulait dire que, lorsque notre Seigneur était prêt d'aller souffrir la mort ignominieuse de la Croix, il suait comme un homme sans courage, & lui ne suait nullement, quoiqu'il vit bien qu'on le ferait bientôt mourir. Et sur cela il usait de termes les plus impies & les plus détestables que l'on puisse imaginer. O justice de Dieu !, pouvez-vous bien souffrir ces blasphèmes & ces outrages ? Le sieur Conseiller fut tellement scandalisé des paroles abominables de cet Athée que, sans le vouloir plus entendre, il commanda qu'on l'enfermât dans un profond cachot, tandis qu'il alla faire son rapport à la Cour de ce qui s'était passé entre lui & Luciolo.

Cependant, on ne manqua pas de témoins pour la preuve de son impiété qu'il voulait de premier abord aucunement nier. Les deux Gentilshommes à qui il avait appris la Philosophie, le neveu du Comte, & plusieurs autres personnes honorables, déposèrent contre lui &, lorsqu'ils lui furent présentés en jugement, il ne voulut plus dissimuler sa détestable impiété, ains la soutint ouvertement. Ce vénérable Sénat, curieux de sauver cette âme damnée, n'avait point envie de procéder à son juste jugement sans avoir premièrement tâché de le réduire à salut : de grands

Prédicateurs, pour ce sujet, le virent souvent dans la prison & y apportèrent le soin que l'on peut apporter en des actions si nécessaires. Mais quoi ? leur travail était inutile, puisqu'outre la possession que le diable avait prise de cet esprit infernal, il était de ceux qui, abandonnant les vertus, veulent que l'on croie qu'ils ignorent Dieu & sa Majesté souveraine. Ils pensent acquérir de la gloire & faire une grande œuvre lorsqu'ils soutiennent que cette machine du monde, qui demeure toujours en même état, est éternelle. Et, par même moyen, ils ressemblent proprement à ceux qui détournent leur vue de quelque belle & agréable peinture & jettent leurs regards sur des images prodigieuses.

Quand l'équitable Parlement de Toulouse vit que le salut de ce pernicieux homme était désespéré, il ne voulut plus différer sa condamnation. Il se ressouvint que Dieu & le Roy lui ayant mis la balance à la main, il était obligé de la tenir sans pencher, ni d'un côté, ni d'autre. C'est pourquoi, après avoir mûrement digéré une action autant exécitable pour son impiété que digne de punition pour la conséquence, il donna bientôt un Arrêt mémorable. Car, après les auditions, dépositions & confessions, rétractations, & seconde confessions volontaires de cet abominable esprit infernal, & autres choses contenues au procès, qui le rendaient coupable des crimes qu'on lui imposait ; il le déclara atteint & convaincu de crime de lèse-majesté divine & humaine au premier chef ; &, pour réparation d'iceux, le condamna d'être livré entre les mains de l'exécuteur pour être conduit & mené par tous les carrefours accoutumés, & au devant de la porte de l'Eglise Métropolitaine pour y faire amende honorable, tête nue, pieds nus, la hart au col, tenant un flambeau ardent en ses mains ; & là, demander pardon à Dieu, au Roy & à la Justice ; puis, être mené à la place de S. Etienne où l'on punit les malfaiteurs pour là, avoir la langue coupée, y être ars & brûlé tout vif jusques à la consommation de ses ossements dont les cendres seraient jetées au vent.

Quand on commença d'exécuter ce juste Arrêt & qu'on lui voulût faire demander pardon à Dieu, il dit tout haut qu'il ne savait que c'était que Dieu &, par conséquent, qu'il ne demanderait jamais pardon à une chose imaginaire. Les Ministres de la justice le pressèrent néanmoins de le faire, de sorte qu'enfin il tint ce discours, *Et bien, je demande pardon à Dieu, s'il y en a.* Et lorsqu'il fallut aussi qu'il demandât pardon au Roy, il dit qu'il lui demandait pardon puisqu'on le voulait, & qu'il ne croyait pas être coupable envers sa Majesté, laquelle il avait toujours honorée le mieux qu'il avait

pu ; mais, pour Messieurs de la justice, qu'il les donnait à trente mille charretées de diables. Et nous voyons par ce dernier discours comme ce misérable se prenait lui même par ses propres paroles : il nie tantôt qu'il n'y a point de Dieu, & maintenant il avoue qu'il y a des diables ; choses qui sont du tout contraires, puisque l'un présuppose l'autre. Or il fallait bien que cet homme fut extrêmement possédé de Satan puisque ces horribles blasphèmes sortaient de sa bouche & qu'il résistait si ouvertement au saint Esprit. Il fallait bien encore (ainsi que nous avons déjà dit) que les amarces de cet adversaire ou le désir de vaine gloire & d'être renommé après sa mort, comme celui qui brûla le temple de Diane, le portât à des vanités rares & inouïes.

Cependant, après qu'on eût fait toutes ces cérémonies & actes de justice, il fut mené à la place où on lui avait destiné son supplice. Etant monté sur l'échafaud, il jeta les yeux d'un côté & d'autre &, ayant vu certains hommes de sa connaissance parmi la grande foule du peuple qui attendait la fin de cet exécrable, il leur tint ce langage: *Vous voyez* (dit-il tout haut) *quelle pitié !, un misérable juif est cause que je suis ici.* Or il parlait de notre Seigneur JESUS-CHRIST, le Roy des Roys & Seigneur des Seigneurs, dont ce chien enragé tâchait de déchirer la divine Majesté, au grand scandale d'une infinité de peuple qui crait qu'on exterminât cet exécrable blasphémateur car il usait encore d'autres termes que je ne saurais écrire sans horreur & sans offenser les oreilles de ceux qui prendront la peine de lire cette Histoire.

Enfin, on voulut arracher la langue à ce martyr du diable. Mais, quelque constance qu'il témoignât en ses paroles, comme celui qui se disait plus constant & plus résolu que le Fils de Dieu, il découvrit bientôt qu'il lui fâchait de mourir. On ne put du premier coup que lui emporter le bout de la langue parce qu'il la retirait. Mais au second coup, on y mit si bon remède qu'avec les tenailles on la lui arracha toute entièrement avec la racine. Ce fait, son corps fût jeté dans le feu & ses cendres au vent, tandis que son âme alla recevoir aux enfers le juste châtiment de ses horribles blasphèmes & impiétés.

C'est l'Histoire de l'exécrable Docteur Vanini, que j'ai décrite sommairement afin de n'excéder point les bornes que j'ai accoutumé de garder en mes histoires Tragiques. Il reste maintenant de considérer combien la patience de Dieu est grande de souffrir ces abominables blasphèmes & ces exécrables impiétés. Je m'étonne comme son jugement

redoutable n'a déjà fait sentir aux mortels les effets de son juste courroux. Je m'en étonne, dis je, puisque Vanini ne manque point de compagnons en ses blasphèmes. Un de mes amis qui assista à l'exécution de l'Arrêt de cet exécrable, me racontait dernièrement une chose étrange. Etant à Castres, ville du Languedoc, renommée pour la Chambre de l'Edit que le Roy y a rétablie, y vit un certain Prêtre Grec, que j'ai moi-même vu à Paris chez le Prieur du Couvent des Jacobins, il y a environ quatre ou cinq années. Le Prêtre disait la Messe en Grec & les Conseillers Catholiques de la Chambre de l'Edit entendirent sa Messe & après lui donnèrent chacun de l'argent pour l'assister en ses voyages. Ce malheureux, allant de Castres à Toulouse, se mit en la compagnie de deux honnêtes hommes. Or, en devisant du Docteur Vanini qui tout fraîchement avait été exécuté pour ses impiétés, ce détestable Prêtre se mit à proférer ces paroles: *C'est à tort qu'on a fait mourir un si savant homme. Il n'a jamais rien cru, que je n'en croie autant, & il n'y a homme de sain jugement qui ne soit toujours de mon opinion. Toutes les lois que l'on nous figure de Dieu ne sont qu'inventions humaines pour retenir les hommes en crainte, & que les plus puissants ont imposés aux plus faibles afin de se conserver. Car, à la vérité, il n'y a point de doute que toutes choses n'ailent à l'aventure, que le monde ne soit éternel, & que les âmes ne meurent avec les corps.*

Le discours de cet hypocrite rendit fort ébahis ces honnêtes hommes qui rapportèrent puis après dans Toulouse sa damnable opinion. La justice le fit chercher pour lui faire mettre la main dessus, mais on ne le put jamais apprêhender. Et puis, faites des aumônes à telles gens ! qui sous prétexte de requérir l'assistance des gens de bien pour la rédemption des captifs, vont de Province en Province abreuver de leur poison ceux que la crédulité laisse emporter à ces maudites impiétés.

Voyant des exemples si exécrables, il ne faut point douter que la fin du monde ne soit prochaine, & que Dieu n'extermine bientôt cette grande Machine, pour en former une autre d'une matière plus noble, & plus pure. Heureux cependant qui, faisant profit de telles choses rares & inouïes, ne se sépare jamais de la pierre, le premier fondement de salut. Bien heureux, dis-je, celui qui, n'ayant autre désir d'acquérir la gloire qui procède de la douce servitude de JESUS-CHRIST, tâche d'honorer ce nom sous qui tout genou fléchit & à qui toutes les choses qui sont au Ciel, en terre, & sous la terre, rendent hommage. Cependant, il faut que nous implorions sa

miséricorde & la requérions de réduire à sa vraie connaissance ces âmes désespérées.

Que ce débonnaire Sauveur daigne ôter d'entre nous ces scandales & changer la langue de ces blasphémateurs ! Ou bien, si les impies persévérent en leurs abominables méchanceté & infections de leurs bouches puantes, qu'il permette que la justice qu'il a établie en terre y tienne si bien la main que ces martyrs du diable soient exterminés, à la confusion de Satan, à la joie des justes, & à l'honneur de celui de qui procède toute louange, & toute gloire.

Commentaire

Ecrit et imprimé dans les mois qui suivent le martyre de Vanini, ce texte manifeste avec véhémence le projet "tridentin" des *Histoires* qui, à leur façon, militent pour la contre-réforme catholique.

Vanini (1585-1619), entre le bûcher de Giordano Bruno à Rome en 1600 et le procès de Galilée en 1633, développe une philosophie naturelle *qui tend à rechercher à l'intérieur du monde physique – plutôt que hors de celui-ci – l'explication des phénomènes qui s'y manifestent*

Le *De Admirandis* (1616) *récupère et synthétise ce que la pensée irréligieuse a produit de plus impie depuis l'Antiquité. A Aristote, il emprunte les principales catégories de sa philosophie mais en les gauchissant jusqu'à leur donner un caractère matérialiste... une conception du monde qui écarte toute transcendance de la nature... La matière est posée comme la substance unique d'un cosmos indifférencié... Les sensations sont des réponses, via les esprits qui circulent dans les nerfs, aux stimuli du monde extérieur... Les religions trouvent leur origine dans les ambitions d'habiles imposteurs qui se présentent comme des prophètes...*

La condamnation du De Admirandis par la Sorbonne et l'exécution de Vanini sont deux moments majeurs du début de la vaste contre-offensive dévote qui se déploie contre les libertins. Ils s'inscrivent dans un mouvement plus global ... autant d'étapes qui mettent un terme au « libertinage flamboyant » du règne d'Henri IV et du début de celui de Louis XIII... En dépit de tous ces obstacles, Vanini a été lu et apprécié dès les années qui ont suivi sa triste fin. La génération des « libertins érudits » (Naudé, La Mothe Le Vayer, Patin...), s'en est délectée dans le secret de

cénacles complices... Après, une période de relatifs oubli, les années 1680-1720 ont vu se ranimer l'intérêt pour le philosophe martyr.

(Foucault Didier, 2018, "Entre irréligion italienne et libertinage français: le *De admirandis naturae arcanis* de Vanini(1616). In: Libral, Nepote, (eds), *Œuvres en rupture (XVIe-XVIIe siècle)*, PU du Midi, pp.51-64/

Appendice 3 : une 'histoire tragique' de Belleforest (1559)

9. De la lubricité de Pandore, & cruauté d'icelle contre le propre fruit de son ventre, pour se voir délaissee de celui de qui elle était grosse.

1559, *Continuation des Histoires Tragiques de Bandello*.

Le présent texte est celui des XVIII *Histoires tragiques extraites des œuvres italiennes de Bandel, les six premières par Pierre Boiteau [Boaistuau], les douze suivants par François de Belle-forest, 1596, Lyon, ch. Benoit Rigaud, pp. 206-226*. Graphie modernisée ainsi que, très partiellement, la ponctuation.

Sommaire de la neuvième Histoire.

DE tant que nature a de plus adouci le climat de notre nativité & rendu nos majeurs [ancêtres] courtois & bénins, tant doit notre inclination être plus proclive [encline] à cette vertu, qui a jadis fait illustres & célèbres du nom de grande clémence, ceux qui toutefois par effet étaient tyrans ambitieux & dépopulateurs de leur république même : vu que l'horreur de cruauté a toujours été si grande, que même les barbares nations ont détesté ceux qui souillaient leurs mains au sang de l'innocent &

dépouillaient injustement celui qui n'avait commis aucune faute : & qui plus est la Barbarie même a loué ceux qui hardiment s'opposaient à telles pestes cruelles, & dénaturées furies nées pour la ruine de l'humain lignage : tels qui ont été jadis un Néron, Caligula, Commode, entre les Romains Empereurs ; que un Phalaris, Alexandre Phereé & Diomède entre les étrangers ; tels encore que fut Numylisinthe [?] Reine de Thrace qui faisait tuer le fruit dans le ventre de la mère après l'avoir fait misérablement fendre & déchirer. Je dis ceci pour avoir en main l'histoire d'un acte le plus détestable & furieux que homme saurait penser advenu de notre temps, non en Scythie, ou entre les Anthropophages, Cannibales & Amazones meurtrières de leurs enfants : mais au cœur & milieu de l'Europe, & en l'une des plus belles & riches provinces du monde, laquelle jadis a donné tel indice de sa grandeur, vertu, courtoisie & humanité, qu'elle était l'école où toutes nations venaient pour apprendre la manière de bien & honnêtement vivre. Mais, en icelle, s'est trouvé femme qui, contre le naturel de son sexe, a commis acte si lâche & cruel que (je m'assure) vous ne lirez sans admiration, au moins si vous voulez prendre la patience de lire le succès de l'histoire suivante.

EN la fameuse, riche & populeuse cité de Milan, fut naguère une damoiselle, laquelle pour le présent nous nommerons Pandore, afin que son nom divulgué ne chatouille beaucoup de gens de bien qui lui touchent : & pour même respect je tairai le nom des parents & mari d'icelle qui, pour leur vertu, méritent bien de ne porter le blâme de la plus malheureuse femme, qui onques naquit de mère. Cette-ci dès son enfance donna l'argument presque de sa future méchanceté : car elle était arrogante, dédaigneuse, cruelle, mais lascive au possible, si bien que sur les quatorze ans elle s'amouracha d'un page (que son père avait retiré pour l'honneur de Dieu) lequel était fils d'un pauvre faquin : & non seulement l'aima-t-elle, ains lui donna si bonne part en elle que le page le plus souvent lui allait tenir compagnie la nuit, afin que les lutins, & fantômes nocturnes ne l'effrayassent. Les folles amourettes & passe-temps de sa puérilité furent les conjectures des faits héroïques qu'elle exécuta en son âge plus mûr, lesquels certes (si la vertu des honnêtes dames ne l'empêchait), pourraient donner occasion juste aux médisants de calomnier ce sexe tant louable & digne de recommandation à l'endroit d'iceux qui ont la vérité pour miroir de leurs yeux & pour sujet propre de leur parole.

Or combien que cette damoiselle fût telle que je vous ai dit, si, se montrait-elle pourtant si sage en ses folies & si prudente en sa témérité que personne de la maison de son père ne s'aperçut onques de ses trafiques amoureuses, ains vivait en réputation d'une fille pucelle & chaste, combien que déjà elle eût dédié les prémices de sa virginité à un autel indigne de l'offrande & du lieu d'où le présent procédait & qui, par ceux qui y avaient puissance dessus, était voué à un autre. Voilà comment les parents peu soigneux de leurs enfants & qui les allèchent par leurs mignotises, en font des corps qui se dédient à une prostitution effrontée & publique, dénigrant l'honneur des maisons, laquelle avec si grand peine ils ont maintenu, l'ayant pris de leurs ancêtres.

Or cette honnête fille, non contente, ou pour mieux dire non contentée, de celui qu'elle n'aimait que pour sa volupté & effrénée lubricité, s'accosta d'un jeune gentilhomme beau & dispos de sa personne, lequel trouva moyen de corrompre la dame qui la gouvernait avec une bonne somme d'argent. Armes, pour certain, assez fortes pour abattre les murs de la place la plus forte & mieux garnie qui soit sous le ciel : ainsi Jupiter (comme les poètes disent) entra en la tour d'airain où était enclose Danaé, fille d'Acrise Argien, sous la forme d'une rosée & pluie d'or.

Ce gentilhomme qui pensait cueillir la fleur première du rosier de Pandore, vu la grande jeunesse d'elle, fut ébahi voyant que le chemin était jà frayé & sans grand empêchement : toutefois, il se contenta d'avoir le plaisir des reliefs, desquels le page avait savouré l'entrée & le meilleur qui fût en tout le repas. Quelque temps après, ou bien fâché de toujours user de même viande, ou lassé du travail & ne pouvant plus fournir à l'appointment, [il] s'en alla, feignant je ne sais quelle charge de gens de pied desquels il était capitaine, & mettant en avant qu'il fallait qu'il se trouve à sa monstre [revue].

Or, bientôt après son allée, Pandore fut mariée à un gentilhomme riche & vertueux, résidant en la même cité, mais trop vieil pour la galantise & verdeur de sa partie ; lui, ayant déjà atteint l'an 50 de son âge & elle, n'étant encore que de 18 ou 20 ans. Ce bon homme l'épousa &, comme non trop scrupuleux ou expérimenté aux affaires de tel ménage, la connut & reçut pour pucelle, Chose non émerveillable, vu les cas divers qui en même affaire adviennent de jour en jour, & si bien que souvent les plus rusés y sont pris : aussi, que telles dames que Pandore savent de si bons & subtils tours & ruses pour pallier leur faute & se faire estimer pucelles

(quoiqu'elles aient couru l'aiguillette), que les plus clairvoyants y auraient besoin de lunettes bien claires, & les plus sages & spéculatifs y perdraient leur science.

La damoiselle donc étant si bien à son aise, & ayant (contre la coutume de son pays), non seulement le maniement des affaires de la maison, mais bien la liberté de vivre ainsi que bon lui semblait & d'aller où mieux lui plairait, brida si bien son bon homme de mari que monsieur le page, premier possesseur d'elle, allait & venait à son plaisir en la maison du bon Jean, tant pour payer ses arrérages que pour suppléer au défaut du froid & peu vaillant mari, duquel la volonté était meilleure que le pouvoir.

Durant ceci, advint qu'un gentilhomme Romain, nommé Candide Joconde s'enfuit de Rome pour certaines émeutes où il s'était trouvé : arrivé à Milan, il se logea fortuitement près le Palais où demeurait Pandore. Ce Romain qui était homme accort & subtil, prit facilement garde aux contenances de la damoiselle : &, connaissant le plaisir qu'elle prenait d'être caressée & œilladée, la voyant belle, plaisante & courtoise, se mit à lui faire l'amour & feindre, par ses soupirs & feintes exclamations (à la Castillane), un feu de désir qui le brûlait sans cesse, ne laissant moyen quelconque pour l'attirer à avoir compassion de sa peine : souvent le soir, passait par devant le logis de sa maîtresse, sonnant du luth duquel il jouait fort bien, & avait encore meilleure grâce quand parfois, accordant la voix avec le luth, faisait mille passages plus harmonieux que le dégoisement du rossignol : ce qui de plus vive flamme émouvaient les appétits de cette jeune folle, vers laquelle ne fallait user de grand harangue pour la ployer à cette merci, vu que d'elle même, elle eût fait état & office de requérante, n'ayant plus grand plaisir que d'aller souvent au change & rechercher nouvelle pâture pour son immodérée lubricité : qui fut cause qu'un soir que son mari était absent, le gentilhomme amoureux passa par devant le logis de Pandore, sonnant & chantant cette chanson;

*Le vase saint, où les dieux ont enclos
Jadis les maux, pour punir les humains,
Est pour moi, las! découvert & déclos,
Et du dedans j'en sens des malheurs mants.*

*Mes Sens en sont par violence astraints,
Et consommés mes membres jusqu'aux os.
Le cœur en feu évapore mes plains,*

Et de ceci, & le blasme, & le los,

*Las! il en donne à toi, belle Pandore.
Laquelle il sert, & laquelle il adore,
Pour en tirer le repos de sa peine.*

*Ouvre donc, belle, ouvre le second vase,
Où est mon bien qui me noie & embrasse,
Et auquel vit ma guérison certaine.*

La damoiselle, oyant le chat piteux du cauteleux amant, plus éprise par effet de ce que l'autre feignait pour la décevoir, que le gentilhomme n'en montrait le semblant, le fit prier d'entrer : ce qu'il accorda volontiers, comme celui qui, semblant l'oiseleur, n'avait chanté pour autre occasion que pour prendre cet oiseau à la pipée. Etant dedans, Dieu sait les caresses qu'ils se firent & de quelle affection l'impudente traita son amant, lequel, pour assouvir son plaisir, jouit de celle de qui il détestait l'incontinence & facilité à se laisser ainsi en proie à quiconque la poursuivait. Car l'honnêteté encore doit avoir quelque place à l'endroit de celles mêmes qui font tort à leurs maris. Et si leur malheur est si grand que de faire un ami (chose toutefois défendue de Dieu & des constitutions humaines), elles se doivent contenter, sans tourner le cœur à nouvelles amours & s'accoster de tel qui, puis après, en fait des contes & se moque par toute compagnie de telle légèreté. Aussi est-ce la récompense de telles folles, que de se voir la fable de tout un peuple, & argument des risées de ceux qui les jouent en plein théâtre, à leur grand confusion, & crève-cœur indicible de leurs parents & maris. Ainsi qu'en advint à Pandore, laquelle fut moquée du Romain qui ne faisait conscience de publier entre ses compagnons les étroites faveurs que Pandore lui avait montré & fait de belle prime face.

Cependant, ledit Joconde fut rappelé de son exil par Léon de Médicis, lors souverain vicaire au siège de Rome, lequel lui donna rémission de son crime & remit gratuitement le ban. De ce départ si soudain, Pandore sentit une incroyable douleur : non pour amour qu'elle portât à la vertu & gentillesse du Romain, mais pour sentir que monsieur le page commençait à s'affaiblir, ne pouvant plus continuer l'escarmouche en laquelle il avait si bien accoutumée qu'elle ne pouvait vivre sans avoir avec qui amortir le feu de sa concupiscence : mais sa fortune lui fut si malheureusement heureuse,

que un jeune chevalier Milanais vint prendre logis encore au même lieu d'où naguère le Romain avait délogé.

César Parthenopée (ainsi s'appelait le chevalier), prenant garde à la beauté de cette Alcine, en devint extrêmement amoureux & navré plus au vif que pas un des autres qui avoient fréquenté domestiquement la bourgeoise. A cette cause, ce jeune amant commença passer souvent par devant la porte de Pandore, montrant par ses contenances quel était le désir qui le conduisait & faisait promener : mais quoi ? il ne faut jà grand' batterie à la forteresse où le capitaine ne demande que composition. Aussi, depuis que le voile de honte nous est ôté de devant les yeux, il n'est empêchement qui nous détourne de nos sensuelles affections, & là où la raison perd son règne, toutes choses sont confuses, & les forces de l'esprit s'avilissent tellement en l'homme que le sens extérieur domine du tout les désirs & actions de l'âme : Et comme dit Euripide :

*Qui une fois à vice est venu s'adonner,
Il ne craint nullement souvent d'y retourner.*

Comme cette lubrique & éhontée damoiselle, laquelle aussitôt que se vit regardée de bon œil par le chevalier son nouveau voisin, usa incontinent de regards réciproques, avec signes si lascifs & œillades si peu chastes que l'amant s'assura d'avoir part en sa bonne grâce, & commença à espérer un succès heureux pour ses entreprises. Or, durant ces menées, advint que le mari de Pandore fut contraint d'aller en quelque commission pour les affaires de la cité, où il devait demeurer plus d'un an. Ceci donna espérance à Parthenopée (qui ignorait la liberté qu'avait sa dame, laquelle se tenait en ses altères [hauteurs] pour mieux l'amorcer) de parvenir à ses atteintes, ensemble le moyen de lui déclarer sa passion par une lettre, qu'il lui envoya par un sien page : de laquelle la teneur s'ensuit :

Je ne doute point, mademoiselle, que quelque vigueur céleste n'ait jadis inspiré celui qui vous imposa tel nom, vu la conformité que vous avez avec cette Pandore douée du plus parfait qui fût en la même perfection des cieux, vu le rayon d'une cachée & latente clarté sortant de vos divines beautés, par lequel je me sens si ébloui & offusqué de ma première vue que, hors de moi, je ne sais (quoique je le veuille) demander le rétablissement & restitution de moi en moi-même : toutefois, voyant cette grand' splendeur avec l'espoir que j'ai de votre singulière bonté & naturelle courtoisie, j'attends que ma captivité me servira de franchise : & m'ose presque assurer que votre vase (tant divers à [différent de]celui de

l'ancienne Pandore) me fera sentir l'odeur du plus qui consiste en l'accomplissement de ce que je désire, qui est que, m'acceptant pour vôtre, madamoiselle, vous plaise avoir pitié de celui qui ne l'aura de soi-même si vous lui êtes rigoureuse : car, lui vivant en vous, il lui est impossible de durer sans l'approche de ce qui le soutient & maintient en essence. Voyez donc, & qui je suis, & quel est mon mérite, & quelle affection j'ai de mourir à la continuation d'une obéissance, laquelle je vous voue pour l'avenir. Baisant vos blanches & délicates mains avec si bonne dévotion, comme je désire que vous ayez pitié du mal que j'endure pour aimer ardemment. Le plus obéissant de vos affectionnés, César Parthenopée.

Elle qui (comme avez entendu) était éprise de l'amour du gentilhomme, ayant lu la lettre, fut si embrasée d'un désir de le voir plus près (lui, étant le premier qui avec telles honnêtétés lui avait fait la cour) que, indiscrètement, elle se mit à embrasser le page, disant : *Page, mon ami, dites à monsieur votre maître qu'il vienne hardiment céans, car je veux savoir par sa bouche-même si ce qu'il me mande par écrit est véritable ou non. Je l'attendrai ce soir en cette chambre où vous le pourrez conduire : dites lui, que je le prie de n'y faillir point.*

Le page ne fit faute de conter de point en point toute son ambassade au chevalier, lequel, joyeux plus qu'on ne saurait penser, disait : *Bienheureux enfant d'avoir reçu la faveur que madame t'ait embrassé si courtoisement, étant en mon service : & moi, encore mieux fortuné de recevoir un commandement qui peut donner fin à toutes mes angoisses. Jà ne plaise à Dieu que je sorte du moindre de ses commandements, quand bien ce serait pour y mettre la vie au plus grand péril, où jamais amant s'exposa, pour le service de sa dame.* Ainsi, le soir, accompagné de ce seul page, il alla voir Pandore qui l'attendait en bonne dévotion de lui faire connaître l'affection qu'elle avait de satisfaire à son désir & extrême passion. Lui, arrivé en la chambre de sa dame, la trouva coiffée à l'avantage, ayant seulement sa basquine [jupe bouffante, serrée à la taille], comme étant prête à s'aller coucher. Ce simple parement, avec la naturelle beauté augmentée par la lueur des chandelles, rendit le chevalier tout perplexe & si hors de soi, qu'il ne saurait de prime face que faire, sinon se mirer au lustre de cette beauté, indigne d'un si éhonté & impudent sujet : mais, comme revenu à soi, il se prit à baisser les blanches & délicates mains de la ravie Pandore, disant : *Je suis, & à bon droit tel me puis-je dire, le plus heureux chevalier qui vive maintenant, ayant l'heur si honorable, madamoiselle, que de vous voir en*

lieu où j'ai le moyen de vous exprimer le mal que j'endure, lequel jusqu'ici j'ai souffert, appâté de l'espoir de la faveur que maintenant je reçois de vous ; car autrement, madamoiselle, je vous assure que le peu d'expérience que j'ai du goût de l'amertume d'amour, m'eût causé la mort ; mais, puisque votre grâce s'est de tant adoucie en mon endroit que de me faire venir au lieu où je puis être béatifié, & vous recevoir les premières arrhes de mon perpétuel service, je vous supplierai (dit-il soupirant & pleurant bien chaudemment) amortir en moi, non l'affection amoureuse, ains la passion qui me tourmente : & voilà tout ce que j'ai toujours en l'esprit, dès le premier jour que je vins de par deçà & que, par votre commandement, je suis venu vous faire entendre de ma propre bouche afin que ma douleur apparente vous fasse voir que je ne parle par feintise, ains que le cœur est non moins affligé que vous voyez la parole passionnée pour vous déclarer le mal intérieur de mon âme.

Pandore qui jusqu'alors n'avait aimé que pour le plaisir charnel, n'ayant aussi jamais été sollicitée par un vrai & loyal amant, oyant Parthenopée parler si sagelement & le voyant tout confit en larmes, ne pouvant contenir les siennes, sentit je ne sais quelle émotion en son cœur qui jamais ne lui avait si vivement ébranlé le secret de sa pensée : qui fut cause, que basant assez familièrement Parthenopée, lui dit :

Monsieur je m'ébahis de vous, qui, sans avoir longuement expérimenté les effets de l'amour (ainsi que m'avez jà confessé), vous vous plaignez de moi comme j'ai vu par vos lettres, & demandez le salaire de ce que par service vous n'avez encore trop vivement poursuivi. Je crois que vous sentez bien votre mal, mais tout l'effort du martyre ne s'épand pas sur un seul sujet : car si l'amour gêne votre âme, assurez-vous, monsieur, qu'il en y a telle que vous ne pensiez pas qui n'a point vécu sans passions & langoureux tourment. Que si je n'ai point fait apparaître par dehors ce que j'avais le plus enraciné en mon cœur, croyez que ç'a été cette tyrannique honte qui bourrelle si étrangement la vie des dames, laquelle m'a bandé les yeux & lié la langue, si bien que je n'ose onc (présent mon mari) faire notoire le bon vouloir que j'ai toujours eu depuis que vous êtes en notre voisinage, à vous choisir pour le fidèle & seul seigneur de mes pensées, & avec lequel je souhaite de passer ma vie en tout tel aise que deux amants sauraient désirer.

Le gentilhomme, transporté d'aise & contentement, ne pouvait se souîler de baisser les mains, puis la bouche, puis les yeux, & quelquefois ce

sein blanc qui découvrait deux petites montagnes, entre lesquelles était une belle & en égal disjointe vallée : & disait Parthenopée mille folies, telles que coutumièrement sortent de la bouche d'un amant ravi en l'extase de son aise & plaisir. Après plusieurs propos servant à leur affaire, les deux amants s'allèrent coucher, où Parthenopée prit possession du vaisseau de la détestable & cruelle Pandore, laquelle trouva le chevalier si bon jouteur & roide combattant que, presque (oubliant son naturel), elle ne se souvenait d'autre qui jamais fût avec elle entré en lice ; & le prit en telle amitié qu'elle n'avait aise ni repos que lorsqu'elle voyait son Parthenopée ; & lui, ne pouvait vivre sans tristesse, sinon tant qu'il tenait sa Pandore entre ses bras.

Mais ce plaisir fut converti en déplaisir étrange, le repos en un continual souci & travail pénible, voire l'amitié si étroite fut dissoute si bien que, jamais depuis, elle ne sentit la première union. Car quelques jours après, le page, qui avait demeuré deux ou trois mois absent de sa dame, revint & reprit la route de son ancien chemin, & était caressé par Pandore avec aussi bon visage que la première fois qu'elle le fit cultiver ses non rompus champs : & pourtant, ne voulait-elle point étranger [éloigner] son Parthenopée, lequel s'avisant de sa déloyauté & pensant que ses amours ne fissent que commencer, fut plusieurs fois en délibération de faire mourir son rival & de publier la méchanceté de sa dame : mais, soudain, sa gentille & bien apprise nature & le rang qu'il tenait lui faisaient changer d'opinion : non qu'il restât grandement passionné d'une extrême & amère passion de jalouse qui le piquait & tourmentait si bien qu'il commença à songer creux, & se fantasier pour chose qui ne le méritait point : de quoi s'apercevant, un gentilhomme, sien parent & bon ami, le nom duquel était Lucio Martiano, homme qui ne se laissait pas coiffer à crédit & qui avait su, par le Romain Joconde, les pratiques & insatiable paillardise de l'éhontée Pandore, s'adressa un jour à Parthenopée qu'il trouva se promenant par un portique de sa maison, auquel après plusieurs & divers propos, il dit :

Quelles façons de faire sont celles-ci, monsieur mon cousin, que maintenant je vous vois tout changé, si qu'il semble que vous ayez nouveau visage & affections nouvelles ? Pensez-vous que j'ignore vos passions & l'amour qui vous a lié avec Pandore ? Ah mon cousin, mon cousin, que je plains votre désastre ! & crains, si Dieu n'a pitié de vous en vous retirant des mains de cette louve, que vous n'expérimenteriez un jour en elle le poison

sortant de son vase infect, pire que la ruine que la première Pandore apporta en ce monde, comme dextrement & d'un fort bon esprit nous ont jadis laissé par écrit les deux Poètes Grecs, honneur de leur siècle & docteurs savants pour la postérité. Cette folle est suffisante non [seulement] de vous faire consommer votre temps & âge à la saouler en ses délices de vos embrassements, mais bien encore de gâter un million d'hommes. Hélas mon cousin !, si vous saviez qui est la Pandore qui a commandement sur vos pensées, quelles sont ses façons de faire & quelle vie elle a menée dès son enfance, vous seriez content du plaisir que jusques ici vous en avez tiré, sans vous tourmenter pour la voir courir au change. Et cuiderez-vous que je sois si grue [naïf] que je ne connaisse fort bien que votre tristesse ne part d'ailleurs que d'entendre que un vil & plébéien serviteur vous soit préféré en amitié ? Celui, certes, de qui vous vous plaignez, est le premier possesseur des fruits de la virginité de votre ribaude maîtresse. Encore ne serait-ce rien, si un infini nombre d'autres, desquels j'en pourrais nommer une partie, n'avait tenu fort en la même place de laquelle vous seul pensiez être le gouverneur, & lieutenant de son légitime possesseur.

Parthenopée, écoutant fort attentivement l'oraison de son cousin, se signa plus de cent fois, oyant les comptes qu'il lui déduit sur les beaux faits & hautes entreprises de cette Vénérique guerrière. Martiano voyant son cousin lui prêter ainsi l'oreille, ajouta encore :

Laissez, je vous prie, ces folles & adultères amours qui préjudicent à l'âme, dénigrant l'honneur & bon renom d'un gentilhomme tel que vous êtes. Ne vaut-il pas mieux épouser quelque honnête damoiselle qui soit de votre calibre, que de vous amuser à la queue d'une paillarde publique qui pourra un jour vous faire finir vos jours misérablement ? Ne savez-vous pas que les histoires sont pleines d'exemples tendant à la fin que je vous propose, & qu'encor nous en voyons ordinairement infinis scandales advenir pour le violement & souillure du lit d'autrui ? L'amitié que je vous porte & le parentage qui est entre nous, me contraignent à vous en dire ce qui en est, & vous supplier pour l'amour de vous-même, & repos de ceux qui désirent votre profit, d'oublier cette vile femme, l'accointance de laquelle me présage un tard repentir pour vous, si de bonne heure ne vous dépêtrez de son alliance.

Vous me dites merveilles, (répondit le chevalier) & [je] crois presque ce que venez de me conter, vu l'opinion que j'avais déjà conçue de la

paillardise de cette damoiselle. Mais est-il bien possible, que elle soit telle que vous me la décrivez ?

Possible, dit Martiano: Oui, & plus que véritable.

Et lors, il lui conta, par ordre, la plupart de ceux qui avaient foulé le lit nuptial du mari de Pandore : ce qui dégoûta tellement Parthenopée que, de là en avant, il n'y alla plus & pour mieux s'en étranger il changea de logis &, pour ôter du tout l'affection qu'il pourrait porter à son ancienne amie, il épousa la fille d'un gentilhomme nommé Eusebe Jovial, autant honnête, belle, vertueuse & sage, que la terre Milanaise en nourrit onc.

Cependant toutefois il laissa Pandore enceinte de son fait, laquelle, voyant qu'il ne venait plus la voir & sachant son absence & éloignement de ses rues, avec ce qu'il avait pris femme sans lui en avoir jamais rien communiqué, lui écrivit une lettre qui ressentait le venin de son estomac [coeur] contre son déloyal (ainsi l'appelait-elle) amant. La lettre scellée, [elle] la bailla à une sienne chambrière qui était consentante à ses lubricités & la messagère de ses ribaudises. Cette servante donc fit tant, qu'elle sut le logis du chevalier, vers lequel elle s'adressa &, l'ayant trouvé en la compagnie de son cousin Martiano, lui présenta les lettres de sa maîtresse, lesquelles il lut, non sans émotion de son sang, vu qu'elle l'avertissait de ce qu'il ne savait pas. Or contenaient-elles ce qui s'ensuit :

Je n'eusse jamais cuidé que la foi & loyauté eussent si peu de place aujourd'hui entre les hommes, si l'essai de ta lâcheté, faux & parjure Parthenopée, ne m'en donnaient maintenant telle preuve que j'estime ma vie malheureuse pour me voir ainsi déçue par le plus déloyal & traître qui jamais fit service à pauvre damoiselle ; & si le peu d'estime que j'ai fait de mon honneur pour l'assouvissement de tes désirs, ne me donnait de si vives atteintes au cœur que, lorsque je pense oublier le bien que par toi j'ai perdu, me fait ramentevoir ma faute & détester l'abuseur détestable des malheureuses qui me ressemblent. Las ! l'affection extrême que je te portais, méritait-elle bien une si ingrate façon de faire, que de me quitter au plus fort de mes nécessités ? Ignores tu, malheureux, les élancements que je sens en mon ventre pour le fruit qui, venu de ta méchante semence, s'émeut en mes flancs & donne tourment à moi, qui porte la pénitence de la faute commune de nous deux ? Au moins, si les plaisirs que tu as reçus avec ta Pandore, ne t'incitent d'avoir compassion de ses angoisses, pense, ingrat, pense à la conservation de ton sang, qui s'alimente & prend vie

journellement du meilleur qui soit en moi : & qui, moi défaillant par ta cruauté & mépris non mérité, cessera d'avoir vie pour s'aller plaindre de la brutalité de son père devant le trône de Dieu qui vengera un jour le tort que tu fais (comme le plus traître, fâlon, déloyal & meurtrier homme qui naquit onques) à la plus loyale, courtoise, & envers toi affectionnée femme, que jamais autre fut vers son amant. Ton ancienne, & non plus, par ta faute, amie, & maintenant cruelle ennemie, Pandore.

Parthenopée demeura tout étonné après la lecture, car la crainte qu'il avait que Pandore n'affolât (comme elle fit) son fruit au ventre, lui donnait un remords de conscience : mais puis, pensant que ce fut une fourbe [ruse], vu qu'elle ne lui avait jamais tenu propos de sa grossesse, n'en tint autre compte : seulement dit à sa messagère: *Finée, (car tel était son nom) tu diras à ta maîtresse qu'elle me devait avertir long temps y a de ce que maintenant elle me mande, & qu'au surplus j'y pourvoirai ainsi que je trouverai que la raison me le commandera.*

La chambrière prit congé avec cette simple charge, laquelle elle exposa mot à mot à sa maîtresse : laquelle, se voyant hors de tout espoir de ravoir son chevalier, conçut une si obstinée inimitié contre lui &, pour dépit de lui, contre soi-même, qu'elle fut plusieurs fois en délibération de se tuer : puis quelques fois elle dessinait les moyens de pratiquer la mort de celui qu'elle haïssait sur tout autre & duquel elle ne souhaitait que l'accointance. *Las ! disait elle, est-ce la récompense que j'attendais de l'amitié singulière que je portais à cet ingrat chevalier ? Fallait-il que je donnasse congé à si bon nombre de gentilshommes qui ordinairement s'offraient pour me faire service, afin de m'assujettir à celui qui se moque de ma simplicité & se rit, me voyant confire en deuil & angoisse ? Hé ! que ne pensai-je quelle est la malice des hommes, lesquels meurent cent fois le jour pour nous & s'exposent à tout péril, avant qu'ils jouissent du bien qu'ils attendent de nous. Mais, nous tenant lacées en leurs filets, Dieu sait comme ils nous trompent, & en combien de sortes ils abusent de notre peu de sens & fragilité. Ha ! Parthenopée, le plus ingrat des ingratis ! mets-tu ainsi en oubli celle de qui tu admirais tant la beauté & bonne grâce, & à qui (disait-elle en soupirant & avisant son ventre) tu laisses un si bon gage de toi qui te dût faire souvenir de ce qu'elle a fait pour toi ? Las ! Malheureuse & chétive damoiselle que je suis, en quelle compagnie m'oserai-je trouver, ainsi enceinte durant la longue absence de mon mari ? que jugera-on de moi, sinon que je suis une paillarde, & femme sans*

respect ni à son honneur, ni à la grandeur de la maison d'où elle prend origine ? Ah ! C'est toi, cruel amant, qui m'as avancé ce beau titre : c'est toi qui feras l'obscurcissement de mon los [réputation], & la fin de la vie de deux qui te dussent être plus chers que tu ne le montre.

Et mettant fin à ce propos, elle commença la guerre contre ses beaux cheveux, n'épargnant point le clair & beau teint de son visage, tordant ses bras comme femme enragée, & eût joué le dernier acte de la tragédie contre sa personne propre si Finée n'y eût remédié par son conseil & persuasion, tendant à la fin du désir de la patience, lorsqu'elle lui dit :

Je pense, madamoiselle, que vous n'avez plus aucun souci, ni de vous, ni de votre honneur, ni de moyen qui se pourra offrir de vous venger de celui qui vous a injuriée si outrageusement. Laissez, laissez ces féminines plaintes & larmes malséantes à la grandeur de votre courage, & essayons la vengeance par quelque moyen que ce soit. Saurait mieux votre ennemi se moquer de vous que entendant votre mort moyennée par sa cruauté & mépris de votre amour vers lui ? Il est temps désormais d'en oublier la véhémence, vu qu'il a dépouillé l'affection qui le faisait vivre en vous, & a laissé le bien duquel il se réputait indigne pour embrasser celle qui est conforme à son peu de mérite.

Ah ! dit la furieuse Pandore, que n'ai-je ce savoir duquel l'on recommande encor la Colchique Médée ou bien l'Italienne Circé ? certes, si le ciel m'en avait départi quelque rayon, ô ingrat Parthenopée, tu serais mien, ou bien je me vengerais si bien de toi & sur celle qui jouit de l'aise que je mérite mieux, que la postérité ne parlerait pas moins de moi que des deux précédentes. Ah ! Finée, tu veux que j'oublie celui lequel (comme je crois) m'a charmée &, par son ensorcellement, tant rendue sienne que je n'en puis aimer d'autre, quoique je ne souhaite que sa ruine. Hélas ! cette ferme amour que je lui porte, me fait bien payer l'usure avantageuse de la liberté en laquelle j'ai jusques ici vécu. C'est elle même encor qui me fera porter la pénitence de ma faute par un désespoir où tu vois déjà ma vie réduite & duquel tu en verras la fin soudaine si, ou je ne recouvre ma perte que tant je suis, ou bien si je ne me venge à mon aise du tort le plus lâche qu'homme fit onques à pauvre dame. Pour à quoi parvenir, je veux que tu ailles en Bresciane, vers la vallée Camonique où l'on dit que le pays est rempli & abondant en Sorcières : enquiers-toi de la plus fameuse en subtilité pour (à quelque prix que ce soit) en tirer quelque fascination ou charme qui induise mon ingrat à reprendre le chemin de venir voir sa

Pandore. Je voudrai encor qu'elles liassent si bien par leur conjurations Parthenopée à moi, qu'il ne tint plus compte de sa femme : que, si je reçois ce bien de toi, sois assurée, m'amie, que tu jouiras de moi, comme de ta sœur propre, & n'aurai chose si chère de laquelle tu ne puisses aussi bien disposer que moi.

La chambrière qui ne désirait que le plaisir de sa dame, lui obéit bien promptement & recouvrà de la main de ces furies & diablesse infernales au val Camonique certaines herbes cueillies, la lune étant pâlissante pour le défaut de sa lumière, avec quelques drogues & brevets propres à ensorceler ceux que l'on veut rendre ployables à l'amour. Mais tout cela fut autant de temps perdu pour Pandore, comme il y a d'incertitude & mensonge en cette science noire, quelque invocation du nom de Dieu que l'on y applique. Vu que Dieu, étant père & auteur de vérité, ne veut point que son nom ineffable soit souillé de telles méchancetés & idolâtries, & encor moins exauce-t-il les oraisons de tels prestidigitateurs qui tendent à la ruine de consciences simples. Aussi, ces enchantereurs sont les vrais officiers du diable & fléaux de la vie humaine, par l'œuvre desquelles (pour notre infidélité) se font de grands & incrédibles miracles, comme se lit des Magiciens d'Egypte devant le Roy Pharaon ; & de la devineresse éveillant l'esprit de Samuel en la présence de Saül, Roy des Hébreux ; & de ce Simon magicien, lequel fut honoré comme Dieu par le sot peuple & prince de Rome ; afin, qu'étant les bons fortifiés en la foi d'un seul Dieu, les méchants périssent avec ceux à qui ils se sont laissés abuser pour la vanité des choses transitoires de ce monde.

Or Pandore, voyant que son désastre la suivait en toutes ses entreprises, commença à désespérer & tenir son effort pour déploré [sans espérance] : & vint en telle rage que Finée travailla beaucoup à empêcher qu'elle ne se défit furieusement de ses propres mains. La chambrière, pour l'apaiser, lui dit, qu'il y avait en la cité un père Cordelier qui faisait merveilles par ses charmes, eaux distillées, herbes liées, suffumigations, & plusieurs autres tels fatras d'ensorcelerries : & était si bien renommé que l'on l'estimait mieux versé en l'obscur & noire philosophie que aux saintes & divines lettres où devrait être l'étude des gens de religion. Et voilà un exemple de grand' vertu, en celui qui se glorifiait, vêtu d'un habit gris, en l'état de pureté évangélique, laquelle le malheureux obscurcissait avec ténèbres si épaisse que la vapeur était suffisante d'infecter l'air prochain d'une peste contagieuse. Car, où verra-t-on la lumière, si ceux qui se

vantent la porter sont les ministres de son amortissement ? Comment sera la gloire de Dieu illustrée entre les hommes, si ceux qui montent sur la chaire de vérité pour la nous manifester, sont amis & invocateurs des diables ? Et toutefois, notre siècle en a vu, & voit encor, de ces renards qui sous couleur de piété sèment le grain d'où ils recueillent les fruits de cette détestable poison, de laquelle ce bon Cordelier savait dextrement s'aider & en faire les compositions. A cestuy-ci s'adressa Pandore, lui déclara son fait, & le pria instamment qu'il eût pitié du mal & martyre qu'elle endurait pour trop aimer. Le bon frère (nonobstant son vœu & étroite défense de sa règle) n'eut pas les mains si scrupuleuses qu'il ne reçut quelques ducats pour acheter des drogues, qu'il fit accroire à Pandore lui être nécessaires pour son affaire : toutefois, pour faire bref, autant lui servirent les drogues, parfums, & invocations du moine, comme les herbes de sorcières du val Camonique. Elle, voyant le succès de son malheur aller en empirant ; puis, se sentant grosse de six mois, doutant [redoutant] la venue de son mari, délibéra se venger de son amant sur le fruit qu'elle avait au ventre, lui semblant bien avis que jamais elle ne serait exemptée de souci, qui la faisait désireuse de voir Parthenopée, qu'elle eût extirpé cette racine de son terroir. O cruauté plus barbare ! une simple damoiselle, belle, jeune, nourrie délicatement, sortie de gens de bien &, qui plus est, si Chrétienne, veut ajouter exécration sur une faute assez grande, liant l'effusion violente de son propre sang avec le tort qu'elle avait fait à son mari, adultérant avec le premier qui l'en requérait. O que malheureuse est la condition de ceux qui, oubliant Dieu, sont laissés entre les mains de leur conseil pour suivre le dérèglé appétit & furie insatiable du sens charnel ! ; comme fait cette infortunée femme, laquelle pensant couvrir sa faute & celer son ventre, se serrait les flancs, buvait force eaux distillées & mangeait des drogues si grossières [rudes] que la force du plus robuste homme du monde en eût été affaiblie : & tout ceci pour suffoquer le pauvre petit enfançon qui se mouvait dans son ventre. Mais, connaissant que tout ceci ne lui tournait à profit quelconque, elle pensa chose qui ferait horreur à l'ennemi même de notre nature : c'est de faire sortir de son corps à vive force la petite créature, quoi qu'il advînt, puisque ni drogues, ni eaux, ni la fréquente flebotomie n'y avoient servi pour la faire vider.

Cette délibération faite, la seconde & plus qu'enragée Médée, bourrelle de soi & de son sang, appela Finée à laquelle elle dit : *Finée, porte en la chambre la plus haute de céans, le bassin d'argent que [tu] trouveras en*

ma chambre, & t'en viens après moi. Ce que la chambrière fait &, étant elles deux ensemble, l'huis bien fermé par derrière, Pandore, toute changée de visage & tant hors de soi (pour l'abomination de l'acte qu'elle s'apprêtait d'exécuter) qu'elle ne pouvait presque respirer, se mit à contempler son ventre, puis sa chambrière, soupirant & larmoyant. [Elle] se mit à dire à Finée : Tu sais, m'amie, (hélas! c'est à regret que je le dis) comme ce traître & malheureux Parthenopée m'a lâchement & à grand tort abandonnée, sans être ému de pitié quelconque du fruit qu'il m'a laissé en gage. Aussi n'ignores-tu point en quelle peine je me suis mise & quel devoir j'ai employé pour le recouvrer, & toutefois il semble que le ciel & la terre aient conspiré contre moi & conjuré ma ruine. Tu vois que je suis grosse de son fait, ce qui me donne plus de peine que si je sentais toutes les fièvres que jamais créature humaine sentit : car je mourrai de déplaisir, si je voyais rien devant mes yeux qui attouchât à ce parjure détestable, lequel (j'espère) ne se vantera jamais de caresser enfant qu'il ait engendré en Pandore. J'ai essayé (comme tu sais) de me vider & décharger de ce faix : toutefois, mon destin & mauvaise fortune ont résisté à mes desseins & annulé tous mes efforts. Maintenant que je ne peux plus celer ma grossesse & que mon mari sera bientôt de retour, j'ai délibéré, au péril de ma vie, de me dépêcher du fardeau que je hais autant que les autres femmes s'y plaisent à le porter & en faire parade. Je le fais, non tant pour le respect de mon honneur, que pour le dépit de celui qui m'en a donné l'atteinte & mise la charge dessus : lequel, si j'avais aussi bien à commandement comme le fruit qu'il a semé en mes flancs, assure-toi que j'en ferai une anatomie [dissection] si étrange qu'il en serait mémoire à tous les siècles à venir : & pour signe de quoi (& dussé-je mourir), je ferai perdre la vie au monstre qu'il a engendré en la plus désolée femme qui vive.

Finée, oyant ce diable incorporé parler d'une telle rage, lui dit :

Dieu vous défende, mademoiselle, d'être la cruelle homicide de vous & de votre enfant. Il y a assez de moyens pour tenir votre grossesse secrète, sans qu'il faille ainsi méfaire à cette innocente créature, laquelle certes ne doit point porter la pénitence des péchés de son père.

Ne me parle point de cela, dit la meurtrière, mais fais ce que je veux : autrement, je me tuerai ici en ta présence &, lors, verras que t'auront profité tes belles prêches à l'endroit de celle qui est toute résolue en ses délibérations.

Et bien, répond Finée, que voulez vous que je fasse ?

Oyez l'horrible réponse que cette Mégère, sortie du creux & profond des palus infernaux : *Je veux, dit elle, que tu montes sur ce grand coffre que voilà, & je m'étendrai ici le ventre contrebas [sur le ventre] & ainsi, de toute ta force, tu me sauteras sur les reins &, par même moyen, tu contraindras d'issir ce méchant fruit qui tant me presse & m'est fâcheux à le porter. N'épargne rien, car en ceci gît le parfait de mon contentement.*

La chambrière, demi par force, & à demi contente de telle commission, comme celle qui avait déjà imbu [absorbé] les mœurs & cruaute de sa maîtresse, commença à faire ses soubresauts, sept ou huit fois, avec telle impétuosité qu'à peu qu'elle n'acravantât [n'écrasât] le fruit & la mère tout ensemble &, toutefois, elle ne fit rien avec tout ses efforts. Qui est le cœur qui ne frémit, visage qui ne pâlisse & cheveux qui ne hérisseut, au récit d'une si horrible & étrange façon d'enfantement ? Je sais que les vertueuses dames ne pourront lire ceci sans grand ébahissement & détestation d'une telle cruaute en la mère, & sans larmoyer de pitié pour voir la peine si impitoyable donnée au pauvre enfant. Mais bon Dieu ! la détestation du péché est si grande devant Dieu que soupentes fois il permet que les plus grands tombent en des fautes telles & si horribles, que le seul penser peut donner épouvantement aux cœurs les plus assurés.

Or, Pandore fâchée au possible de ne pouvoir se délivrer, avec une voix remplie d'impiété & blasphème, dit : *Et si Dieu, ou Diable en devait parler, si sortiras-tu, maudite créature !* En disant ceci, la furieuse Pandore, toute échevelée, ayant les yeux enfoncés, & le visage tout noir pour le sang qui lui était épandu par tout le corps, commença elle même à sauter de haut en bas &, à grands coups de poing, elle tabustait [frappait] son ventre abominable. Or se tordit-elle, sauta, tempêta, & se démena, qu'elle commença sentir les élancements de la petite créature qui voulait sortir. Par ainsi, secourue de Finée, elle enfanta malheureusement l'enfant mal & illicitement conçu, lequel, encor tout pantelant & demi moulu, fut reçu dans le bassin par la chambrière, laquelle ne se put tenir de pleurer, voyant ainsi gâter une si belle créature & lui anticiper la sortie devant le terme préfix de ses jours, ce qui ne se peut dire sans un étrange crève-cœur. Elle le voyait prêt à immoler au diable, sans pouvoir recevoir le sacré lavement du saint Christianisme. Las ! ceci est trouvé étrange en une Italienne & vitupéré comme de raison, étant l'acte si détestable. Mais l'on s'ébahirait encore plus si une damoiselle Françoise, en la plus belle & grande cité de l'Europe, n'avait exercé une même cruaute, faisant brûler le

fruit tout sanglant, lequel ne faisait que sortir de la matrice de sa malheureuse mère, au grand épouvantement de la sage femme & du paillard même qui voyait la mort de celui duquel il se pouvait dire, & le père & le bourreau. Et moindre marché n'en eut point l'infortuné enfant nouvellement né & sorti du ventre de Pandore, laquelle, plus cruelle contre sa propre substance que le lion ou le loup qui librement s'égaye parmi un troupeau d'innocents agnelets par les grasses campagnes de l'heureuse & fertile Libye ; se sentant déchargée du fruit & allégée de ses douleurs, voyant l'enfant qui se démenait dans le bassin, se prit à grincer des dents sur lui &, secouant la tête avec un furieux & horrible regard, la voix ne démentant point en rien la fureur démesurée de son âme, dit à la fin : *Avise, m'amie, comme déjà cette petite bête ressemble le déloyal parjure de son père ; contemple ses contenances ; & prend garde à ses mines ; certes (s'il vivait), il ensuivrait la trace de celui que j'ai tant aimé & qui, se moquant de moi, m'a fait telle & si exorbitante en cruauté, comme tu peux voir. Mais, ô Dieu !, que n'ai-je maintenant en ma puissance la cause de mon tourment, pour passer sur lui la justement conçue colère en mon cœur ? Ah ! s'il était ainsi, je lui donnerai tel châtiment qu'il servirait d'exemple à tous autres & les déterrerait de ne plus tromper les dames avec leurs cauteleuses & sucrées paroles.* Puis, tournant sa vue sur le petit enfançon qui presque tendait à la fin, vu ce qu'il avait enduré durant le conflit de la chambrière contre sa mère, & de la mère encor contre soi-même, elle dit :

Mais, puisque je ne peux me venger du père & en faire la boucherie telle que je désirerais, la peine en tombera sur toi qui me serviras de sujet pour accomplissement de ma vengeance. Et si ma volonté n'a parfait assouvissement, à tout le moins me contenterai-je en quelque sorte, te voyant puni au lieu de celui qui t'a mis en lumière & duquel tu me représentes vivement l'idée & figure. Et vous, mes mains, enhardissez-vous pour me venger du méchant qui m'a trahie. Rassasie-toi, mon cœur, en l'effusion du sang du fils qui, par ce moyen, lavera sa tache & donnera repos à tes ennuis. Riez ici, mes yeux, voyant la défaite de ce que Parthenopée aurait le plus cher s'il l'avait en sa puissance, & de qui je vais faire sacrifice à l'Amour amorti, par lequel jadis j'ai tant chéri la présence de celui, la mémoire duquel, avec le sang de son fils, j'effacerai présentement de ma pensée.

Certes, la main me tremble d'horreur, l'esprit se trouble en moi d'ébahissement, l'âme sent une extrême confusion sur l'effet de cette cruelle

occurrence & le cœur me frémit tout, oyant le dernier acte de cette piteuse & détestable tragédie : car la très-cruelle, non plus femme, mais furie infernale, prit son fils entre ses mains sanguinolentes & meurtrières &, sans pitié, ou sans avoir égard à la religion de laquelle elle faisait profession, elle battit les murailles du corps tendrelet de l'innocente créature &, non contente de cette tyrannique & barbare cruauté, la mère-diable prit en chacune de ses mains une des jambes du misérable enfançon jà mort, & le partit en deux, comme le boucher divise l'agneau ou le chevreau qu'il veut mettre en vente.

Puis se mit à rire à gorge déployée, disant : *O l'aise extrême que je sens en cette exécution ! mais le plaisir serait trop grand, si j'avais le passe-temps semblable du dépècement du corps de celui d'où cette informe charogne a pris son essence.*

J'ai honte de vous conter par le menu les faits de cette nouvelle Médée & la rage de l'implacable Progné de notre temps : & toutefois, pour faire connaître à chacun la furie & frénétique esprit d'une femme qui prend le mors aux dents & ne se propose qu'une forte jalouse, avec le désir d'une mal bâtie vengeance après avoir mis son honneur à l'abandon, je continuerai la fin & dernière acte de la tyrannie de Pandore.

Elle vous foulà aux pieds le corps mort & dépecé &, pour l'exploit de sa vertu & gentil esprit, comme une chienne de Hyrcanie, elle prit à belles dents le petit cœur de l'enfant &, le mâchant, disait : *Ainsi me puissé-je un jour repaître du cœur de Parthenopée pour donner la fin du repos que je commence à prendre en la mort & défaite de son fils !*

Hé Dieu ! comment souffres-tu les méchants qui ainsi abusent de tes grâces & pervertissent tout ordre naturel ? Las ! cette malheureuse ne se contenta point d'avoir ensanglanté ses mains si, pour mener sa méchanceté jusqu'au sommet & faîte de cruauté, elle n'eût fait venir un chien mâtin, auquel, pièce par pièce & membre à membre, elle fit dévorer sa propre substance. Est-ce le tombeau que la mère fait bâtir pour le fils, que le ventre d'une bête brute ? sont-ce les larmes qui l'ont accompagné jusqu'au cercueil, que de rire durant le repas qu'elle avait apprêté à cet animal farouche ? Mais quoi ? le diable l'avait si bien saisie & réduite en sa puissance que, voulût-elle ou non, il fallait qu'elle parfit les effets extérieurs de l'affection qui intérieurement dominaient en elle. Je ne puis (pour la compassion d'un innocent & l'abomination d'une telle & presque non jamais ouïe cruauté), mes dames, passer outre : car il me semble déjà

avis que je vous vois toutes confuses, pour ouïr que une damoiselle de bonne part & où douceur loge plus ordinairement que rigueur ou cruelle vengeance, ait taché si lourdement votre sexe : toutefois, l'impudence & vie méchante de telles louves publiques ne saurait dénigrer l'honneur de celles qui s'aiment mieux en leur simplicité & (s'il faut dire) sottise, que d'être tant accortes & délibérées : vu que celles qui présument telle grandeur & subtilité, & d'elles, & de leur esprit, rendent à la fin leur chute de tant plus lourde & moquée que cette préférence aurait eu d'apparence à l'œil de chacun & vue du bas populaire. Comme l'on peut colliger en cette-ci, laquelle, refroidie en ses passions, commença à sentir les traverses douleurs que les dames expérimentent coutumièrement après la violence & fâcherie pénible de l'enfantement. Et pour ce, se fit coucher dans un riche lit & préparer le bain où, dès le soir, elle se lava ; & lendemain, qui était un jour de grand' fête, elle monta en coche pour visiter les bonnes compagnies, desquelles la malheureuse se devait réputer indigne, comme l'ennemie du sang & vie des hommes.

Voilà en somme quelle est la discrétion d'une éventée & quels sont à la fin les fruits des folles qui s'égaient si bien qu'un petit & peu durable plaisir leur fait oublier l'honneur & l'éternel repos de leur conscience. Que les adultères & déloyales se mirent en cette furie ! & qu'elles pensent que Dieu est juste, pour punir leur infidélité & faussement de promesse avec des succès pires que celui-ci. Que les filles y voient de quoi se bien gouverner devant le mariage & lorsqu'elles sont astreintes aux saintes lois d'icelui ! Vu qu'il n'est rien si secret qu'à la fin ne sorte en évidence, & (comme dit le grand Législateur Jésus-Christ) ce qui se fait dans le plus obscur des maisons est le plus souvent manifesté aux places publiques, car telle cuide celer ses amours dont elle-même est la première (par la permission de Dieu) qui en fait l'ouverture. Aussi, certes, où la vertu perd l'efficace de ses actions & la force de régir la volonté de l'homme, la chair est si forte qu'elle fait gloire de ses imperfections, & érige en soi-même & contre soi, un trophée de victoire, où elle, se vainquant même, rend le vainqueur & le vaincu toujours misérables & privés de louange devant les hommes, & de grâce en la présence de celui auquel toutes choses sont manifestées.

Fin de la neuvième Histoire.